

**L'institution de la sémiotique :
Recherche, enseignement, professions**

**The Institution of Semiotics:
Research, Teaching, Professions**



Revue publiée avec le concours du Fonds de la Recherche Scientifique (FNRS) et de l'Université du Luxembourg / Journal published with the agreement of the Scientific Research Fund (FNRS) and the University of Luxembourg.

Dépôt légal D/2012/12.839/11
ISBN 978-2-87562-010-1
ISSN 2032-9806

© Copyright Presses Universitaires de Liège 2012
Presses Universitaires de Liège
Quai Roosevelt 1b, B-4000 Liège (Belgique)
E-mail : signata.annales@gmail.com
<http://www.signata/ulg.ac.be>

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Imprimé en Belgique

SIGNATA 3 (2012)
ANNALES DES SÉMIOTIQUES /
ANNALS OF SEMIOTICS

**L'institution de la sémiotique :
Recherche, enseignement, professions**

**The Institution of Semiotics:
Research, Teaching, Professions**

Dossier dirigé par Pierluigi Basso Fossali, Jean-François Bordron,
Maria Giulia Dondero, Jean-Marie Klinkenberg, François Provenzano,
Gian Maria Tore

Presses Universitaires de Liège

SIGNATA ANNALES DES SÉMIOTIQUES/ ANNALS OF SEMIOTICS

Comité de direction

Président d'honneur	Jean-Marie Klinkenberg (Université de Liège, Académie Royale de Belgique, Belgique)
Coordinatrice générale	Maria Giulia Dondero (F.R.S.-FNRS, Université de Liège, Belgique)
Directeurs	Pierluigi Basso Fossali (Université IULM de Milan, Italie) Jean-François Bordron (Université de Limoges, France) Gian Maria Tore (Université du Luxembourg, Luxembourg)
Secrétaire	François Provenzano (Université de Liège, Belgique)

Comité de rédaction

Sémir Badir (F.R.S.-FNRS, Université de Liège, Belgique)
Jan Baetens (Katholieke Universiteit Leuven, Belgique)
Anne Beyaert-Geslin (Université de Bordeaux III, France)
Thomas Broden (University of Purdue, Indiana, États-Unis)
Marion Colas-Blaise (Université du Luxembourg, Luxembourg)
Giacomo Festi (Université des Sciences Gastronomiques, Italie)
Roberto Flores-Ortiz (Escuela Nacional de Antropología e Historia, Mexique)
Odile Le Guern (Université Lyon II-Lumière, France)
Ivã Carlos Lopes (Universidade de São Paulo, Brésil)
Eléni Mitropoulou (Université de Limoges, France)
Göran Sonesson (Lund University, Suède)

Membres du comité scientifique international de sémiotique

Denis Bertrand (Université Paris VIII, France)
Per Aage Brandt (Case Western Reserve University, Ohio, États-Unis)
José Luis Caivano (Universidad de Buenos Aires, Argentine)
Vincent M. Colapietro (Pennsylvania State University, États-Unis)

Bernard Darras (Université Paris I Panthéon-Sorbonne, France)
Jean Fisette (Université du Québec à Montréal, Canada)
Jacques Fontanille (Université de Limoges et Institut Universitaire de France, France)
Louis Panier (†) (Université Lyon II-Lumière, France)
Herman Parret (Katholieke Universiteit Leuven, Belgique)
Roland Posner (Technische Universität Berlin, Allemagne)
François Rastier (CNRS-INaLCO, France)
Hamid Reza Shairi (Université Tarbiat Modares, Iran)
Frederik Stjernfelt (Aarhus University, Danemark)
Patrizia Violi (Université de Bologne, Italie)
Bernard Vouilloux (Université Paris IV-Sorbonne, France)

Membres du comité scientifique international interdisciplinaire

Ruth Amossy (Université de Tel-Aviv, Israël)
Jean-Pierre Bertrand (Université de Liège, Belgique)
Jean-Jacques Boutaud (Université de Bourgogne, France)
Warren Buckland (Oxford Brookes University, Royaume-Uni)
Charles Goodwin (University of California, Los Angeles, États-Unis)
François Jost (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, France),
Jerrold Levinson (University of Maryland, États-Unis)
Michel Meyer (Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, Belgique)

Le présent numéro a bénéficié du concours de Carolina Lindenberg Lemos et Estanislao Sofia. Le comité de direction les remercie chaleureusement.

ÉDITORIAL / EDITORIAL

L'institution de la sémiotique : Recherche, enseignement, professions

Après avoir traité du « contenu » et de l'« environnement » actuels du projet sémiotique dans ses deux premiers numéros, la revue propose, dans ce troisième numéro, une investigation de nature socio-institutionnelle. À l'heure actuelle, une étude institutionnelle de la discipline manque encore. Il est sans doute significatif qu'aucune contribution historique n'envisage cet aspect des choses et que la réflexion épistémologique en la matière élude systématiquement la question de ses propres déterminations sociales. Or, il paraît évident que ces déterminations ont un impact sur les orientations du programme scientifique. L'objectif de ce dossier est de les mettre au jour.

Une première section envisage la portée de la sémiotique hors de ses ancrages universitaires traditionnels. Les métiers de la sémiotique sont effet aujourd'hui toujours plus variés, du marketing à l'architecture, en passant par la « psycho-sémiotique » et les médias. Pour tous ces domaines, on peut se demander quels profils d'acteurs se recommandent de la sémiotique, en quelle proportion, et avec quels bénéfices. On peut aussi plus globalement s'interroger sur le(s) rôle(s) citoyen(s) de la sémiotique : quels apports représente-t-elle pour la société civile ; quelle est sa place dans la formation intellectuelle générale des hommes et des femmes d'aujourd'hui ?

La deuxième section est centrée sur l'enseignement de la discipline, les formes de son intégration dans les cursus d'étude (au Brésil, en France), mais aussi la rhétorique spécifique par laquelle elle se diffuse en manuels auprès des étudiants ou du public non spécialisé.

Il va de soi que ces ancrages pédagogiques sont étroitement liés à des ancrages géographiques. La troisième section choisit plus particulièrement de mettre en lumière les spécificités structurelles de telle ou telle zone du paysage sémiotique international.

Enfin, des témoignages adoptant cette fois un point de vue individuel (et assumé comme tel) permettront d'incarner les différentes tendances décrites aux points précédents dans des trajectoires particulières : qui fait de la sémiotique ? dans quel cadre institutionnel ? avec qui comme voisins ? avec quelle formation intellectuelle de départ et selon quel itinéraire ? quelle justification la sémiotique trouve-t-elle dans ce parcours ? quels objectifs sert-elle / a-t-elle servi ? Voilà la série des questions qui ont animé la réalisation de ce dossier.

Le Comité de direction

The Institution of Semiotics: Research, Teaching, Professions

After having covered the “system” and the “environment” existing at present as regards the semiotic project in the first two issues, the current issue of this journal, the third, now proposes an investigation in social and institutional terms. At the present time we still lack an extensive institutional study of the discipline. It is undoubtedly significant that no historical contribution has focused on this aspect of things and that epistemological reflection of the matter has avoided focusing in a systematic way on the question of its own social determinations. It appears evident that these determinations have an effect on the orientations of the scientific programme. The objective of the present examination is to bring these to light.

The first section considers the possible range of semiotics beyond the traditional mainstays of university study. Occupations involving semiotics are in fact today more varied than formerly, extending from marketing to architecture, and including “psycho-semiotics” and media studies. In all these areas, one may ask what sorts of actors are apt for semiotics, in what proportion, and with what positive results. One may also in a more global manner ask questions about the role(s) played by semiotics in civil society: what contribution does it offer civil society; what is its place in general intellectual instruction for men and women of today?

A second section is focused on teaching in the discipline, the forms of its integration into programmes of study (in Brazil, in France), and also on the specific rhetoric through which it is diffused, in manuals for students or for non-specialists. It goes without saying that these pedagogical foci are closely linked to geographical considerations. The third section concentrates more particularly on displaying structural specificities of one or another zone of the international landscape of semiotics.

Finally, testimony given this time from an individual point of view (and assumed as such) allow us to give examples of different tendencies described in preceding sections, proceeding along particular trajectories: who does semiotics? In what institutional context? Working beside what neighbours? In connection with what intellectual preparation, what point of departure, in accordance with what plan going forward? What justification does semiotics obtain along this path? What objectives serve or are served by it? This is the series of questions that has motivated the realisation of the present investigation.

The Chief Editors

La institución de la semiótica : investigación, enseñanza, profesiones

Luego de ocuparse, en sus primeras dos apariciones, del « sistema » y del « contexto » (contemporáneos) del proyecto semiótico, la revista propone para este número una investigación de orden socio-institucional. Falta, en efecto, al día de

hoy, un estudio institucional sobre la disciplina: la reflexión epistemológica sobre la cuestión elude sistemáticamente el problema de sus condicionantes sociales. Parece evidente, sin embargo, que esos factores deberían ejercer algún tipo de impacto sobre las diversas orientaciones del programa científico. El objetivo de este número es hacerlos manifiestos y reflexionar acerca de su incidencia.

La primera sección aborda el alcance de la semiótica fuera del marco universitario tradicional. Las profesiones ligadas a la semiótica son en la actualidad cada vez más variadas, desde el marketing hasta la arquitectura, pasando por la « psico-semiótica » y los medios masivos de comunicación. En cada uno de esos ámbitos, cabe preguntarse cual es el perfil de quienes reivindican la pertenencia a la semiótica, en qué medida, y con qué beneficios. Cabe interrogarse, asimismo, de un modo más general, sobre los roles ciudadanos de la semiótica: ¿qué aportes representa para la sociedad civil? ¿Cuál es su lugar, hoy, en la formación intelectual de los hombres y mujeres en general?

La segunda sección hace foco en la enseñanza de la disciplina, en las formas de su integración en los programas de estudio (en Brasil, en Francia), y en la retórica específica mediante la cual se la difunde a través de manuales dirigidos a estudiantes o al público no especializado.

Es indiscutible que esos parámetros pedagógicos están estrechamente ligados a valores geográficos. La tercera sección se centra particularmente en las especificidades estructurales de tal o cual sector del paisaje semiótico internacional.

Finalmente, algunos testimonios, esta vez desde un punto de vista individual (y asumido como tal), permitirán encarnar las tendencias descritas en los puntos precedentes en trayectorias particulares: ¿quién practica la semiótica? ¿En qué contexto institucional y disciplinar? ¿Con qué formación intelectual y según qué itinerario? ¿Cuál es la justificación que la semiótica encuentra en ese derrotero? ¿Qué objetivos la orientan o la orientaron? He aquí algunos de los interrogantes que animaron la realización de este dossier.

La dirección

A institucionalização da semiótica: pesquisa, ensino, profissões

Depois de ter abordado o “sistema” e o “ambiente” atuais do projeto semiótico nas duas primeiras edições, a revista propõe, em seu terceiro número, uma investigação de natureza socioinstitucional. Ainda hoje não se encontra um estudo institucional sobre a disciplina. É certamente significativo que nenhuma contribuição histórica aborde esse aspecto e que a reflexão epistemológica a esse respeito evite sistematicamente a questão de suas próprias determinações sociais. Parece, entretanto, claro que essas determinações têm um impacto nas orientações do programa científico. O objetivo deste dossiê é de trazê-las à ordem do dia.

A primeira seção incide sobre a presença da semiótica fora de sua ancoragem universitária tradicional. As áreas de atuação da semiótica são hoje as mais variadas: do marketing à arquitetura, passando pela “psico-semiótica” e pelas mídias. Em todos esses campos, é possível questionar quais perfis são esperados dos atores, em que proporção e com quais benefícios. De maneira mais geral, é possível ainda interrogar acerca do(s) papel(éis) social(is) da semiótica: quais são suas contribuições à sociedade civil; qual é o seu lugar na formação intelectual geral dos homens e mulheres de hoje?

A segunda seção está centrada no ensino da disciplina, suas formas de integração nos currículos de ensino (no Brasil, na França), mas também a retórica específica pela qual ela se difunde nos manuais para os estudantes e para o público não-especializado.

Essas ancoragens pedagógicas estão certamente ligadas às ancoragens geográficas. Assim a terceira seção coloca em questão as especificidades estruturais desta ou daquela zonas do cenário semiótico internacional.

Por fim, toma-se um ponto de vista individual (e assumido como tal) na forma de testemunhos que permitem incarnar em trajetórias particulares as diferentes tendências descritas nos pontos precedentes: quem faz semiótica? em que quadro institucional? quem são seus vizinhos? qual é a formação intelectual de início e qual é o seu trajeto? qual é justificativa que se encontra para a semiótica nesse percurso? a quais objetivos ela se presta ou ela se prestou em sua história? São afinal estas as questões que ensejaram a realização deste dossiê.

Editores-chefe

TABLE DES MATIÈRES

Dossier

1. LES SÉMIOTIQUES, UNE PRATIQUE SOCIALE

Jean-Marie Klinkenberg, <i>Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement</i>	13
Bernard Darras, <i>Qui sont les sémioticiens et que font-ils ? Enquête sur leurs relations avec le design et des médias</i>	27

2. ENSEIGNER LES SÉMIOTIQUES

Carolina Lindenberg Lemos, Jean Cristtus Portela, Mariana Luz Pessoa de Barros, <i>Le soin de la formation : L'institutionnalisation de la sémiotique au Brésil</i>	47
François Provenzano, <i>Institutiones semioticæ : L'enseignement des manuels</i>	90

3. VARIATIONS GÉOGRAPHIQUES

Diana Luz Pessoa De Barros, <i>Directions et rôles de la sémiotique en Amérique du sud : Premières réflexions</i>	131
Raúl Dorra, María Isabel Filinich, Iván Ruiz, Luisa Ruiz Moreno, María Luisa Solís Zepeda, <i>Trajectoire et perspectives du Programme de Sémiotique et Études de la Signification (SeS)</i>	161
Marcel Danesi, <i>The Institutionalization of Semiotics in North America</i>	187

4. TRAVERSÉES

Eero Tarasti, <i>Can Semiotics be Organized? Observations over a 40-year Period</i>	199
Anne Hénault, <i>L'héritage de Greimas entre mission et projet</i>	217
Ivan Darrault-Harris, <i>La psychosémiotique. Naissance, adolescence et maturité institutionnelles</i>	225
Xóchitl Arias Gonzalez, <i>La sémiotique, le design et les autres : Concours de circonstances ou concours de compétences ?</i>	235

Varia

Nicole Pignier, <i>La transposition des textes sur papier vers les supports numériques mobiles : Quels enjeux sémiotiques?</i>	251
Anna Ambra Zaghetto, <i>Musical Visual Vernacular. How the deaf people translate the sound vibrations into the sign language : An example from Italy</i>	273
Claudio Paolucci, <i>Sens et cognition : La narrativité entre sémiotique et sciences cognitives</i>	299

Résumés/Abstracts	317
--------------------------	-----

Notices bio-bibliographiques	333
-------------------------------------	-----

LES SÉMIOTIQUES, UNE PRATIQUE SOCIALE

Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement¹

Jean-Marie KLINKENBERG
Académie royale de Belgique
Université de Liège

À quoi ça sert ?

Il est assez fréquent qu'un sémioticien — du moins lorsqu'il accepte de parler avec d'autres que des sémioticiens — se voie sommé de justifier l'utilité sociale et/ou économique de sa discipline. Il n'a évidemment pas à obéir à cette injonction : aucune discipline scientifique ne définit sa valeur intrinsèque par la rentabilité immédiate des concepts qu'elle met au point (Raymond Queneau aimait à dire que pas mal de découvertes mathématiques, qui allaient par la suite trouver des applications capitales en physique ou en d'autres sciences, ont d'abord pu passer pour des amusements du même ordre que les mots croisés). Il a d'autant moins à répondre que dans le nouveau paradigme universitaire qui se met en place dans le cadre européen, avec ses maitres-mots que sont évaluation, qualité, certification, ranking et bench marking, l'applicabilité des savoirs — pardon, le développement — devient de plus en plus fréquemment le critère qui, permettant de séparer le bon grain de l'ivraie, mène tout droit au malthusianisme et au dualisme du monde de la recherche. Ne pas répondre devient alors un acte de résistance.

Il n'empêche que le sémioticien peut parfaitement se poser à lui-même la question de son utilité et de sa fonction sociale, qu'il peut aussi fournir des arguments aux curieux (notamment si ces curieux sont les étudiants et étudiantes qui lui sont confiés), et, surtout, qu'il peut en débattre avec ses collègues. Un

1. La présente contribution fait usage des rectifications de l'orthographe de 1990, recommandées par toutes les instances francophones compétentes, dont l'Académie française.

tel débat ne peut être qu'hygiénique, dans la mesure où les réponses qui seront apportées à la question sont susceptibles d'infléchir le style même de sa recherche, de déplacer les bases épistémologiques qui sont les siennes et de modifier le stock des concepts qu'il mobilise.

J'ai en tout cas tenu, à la fin de chaque année où je donnais un cours de sémiotique générale, à y répondre devant mes étudiants (même et surtout s'ils ne me la posaient pas).

Ma réponse était en substance la suivante : « Grâce aux quelques outils dont vous voilà munis au terme de ces entretiens, vous êtes maintenant à même d'entrer dans les coulisses du sens. À même de voir comment sont fabriqués les articles de journaux que vous lisez et les œuvres d'art que vous regardez, écoutez, contemplez, à même de décrypter les séquences télévisées et les écrans d'ordinateurs qui sont votre quotidien. Même les objets les plus quotidiens et les plus modestes, vous les regarderez désormais d'un autre œil, qui ne sera plus l'œil de l'habitude : la marche de quelqu'un dans la rue, les rites d'entrée en contact dans un magasin, la manière dont on raconte telle histoire drôle. Cette acuité du regard vous servira à deux choses au moins. D'une part, elle vous viendra à point dans les autres démarches intellectuelles que vous ferez vôtres, en tant qu'anthropologues, que sociologues, qu'historiens de l'art, cinéastes, politologues, infocommunistes... De l'autre, et surtout, cette connaissance que vous avez, vous pourrez demain la mettre au service de n'importe quelle cause. Vous pourrez créer les publicités les plus dégueulasses, écrire les articles les plus abjects : vous serez conscients des mécanismes vous aurez mis en œuvre pour atteindre ce niveau idéal d'abjection et de dégueulasserie. Mais vous pourrez aussi déconstruire au bénéfice d'autres ces mécanismes aliénants, et leur faire voir les logiques profondes qui les sous-tendent. Construire ou déconstruire, peu importe : vous serez libres de vos choix, et en serez donc responsables. Mais plus jamais vous ne serez totalement vierges face au sens des choses. »

À être un citoyen libre

Laissons momentanément de côté le premier membre de la réponse — l'exploitation de la sémiotique dans d'autres démarches — et restons quelques instants avec le second. Cette question des instruments aiguisant le regard nous mène en effet au cœur même de la discipline. Aider à dépasser l'évidence et le bon sens, en plaçant les phénomènes familiers sous la lumière crue de l'éclairage neuf que produit la conceptualisation, en les mettant comme à distance, voilà en effet un des apports sociaux majeurs de la sémiotique.

En un seul mot, cette discipline qui se donne pour mission d'étudier la signification, où qu'elle se manifeste, de décrire ses modes de fonctionnement et finalement le rapport qu'elle entretient avec le savoir et l'action, cette discipline permet de passer de la croyance à la connaissance. Une connaissance que l'on

distinguera des savoirs en ce qu'elle seule donne un pouvoir sur soi-même. La sémiotique doit, ou devrait, donc être une école de sens critique et de liberté. Elle doit, elle devrait, continuer à rester la réponse à la demande de liberté qu'elle a été à ses débuts².

En effet, décrire un objet, c'est nécessairement creuser un double écart : entre l'objet et l'observateur, mais aussi entre l'objet brut et l'image qui en sera donnée. Et cette distance-là est toujours obtenue grâce à des techniques consistant à transformer une chose en une autre chose qui n'est pas elle (par exemple, un objet en son commentaire). Or cette distance, qui est à la base de tout savoir, définit un des concepts qu'on trouve au cœur de la sémiotique : le signe (puisque le signe est une chose qui renvoie à une autre, et qui n'est pas elle). Envisager l'objet comme un énoncé produisant du sens (faire voir comment, à partir de simples données matérielles qui en soi ne signifient rien, s'élabore un effet ou une pensée) est donc l'instituer en signe³.

Et nous voilà revenus au sens critique. S'exercer à voir, à savoir que l'on voit, et à comprendre comment l'on voit, c'est se doter d'un outil utilisable dans bien des circonstances. Et c'est un autre trait d'utilité sociale de la sémiotique : les dispositions d'esprit que produit la transposabilité de ses méthodes (mais on pourrait sans doute en dire autant de la sociologie et de l'anthropologie). Il serait bien étonnant que celui ou celle qui a appris à regarder une image ou un texte et à

-
2. Car n'oublions pas d'où vient la sémiotique telle que nous la connaissons. Elle s'est, dans les *Golden Sixties*, imposée comme la branche la plus radicale d'une linguistique dont on pensait alors qu'elle allait donner la clé de tous les langages, et notamment de la spécificité des langages culturels. Cette discipline semblait aussi apporter une réponse optimiste à la demande de liberté qui se formulait alors : toute libération passe en effet aussi par celle des langages. Évidemment, les recherches sur le langage évoluèrent vite en des sens divergents, au point que l'on put parler d'éclatement ; et il est d'ailleurs sans doute peu de discipline qui aient connu une carrière aussi météorique que la poétique, qui, à peine nommée, fut récusée. Les uns, en effet, prirent au sérieux le mot d'ordre de Saussure, pour qui la langue n'était rien qu'un langage parmi tous les autres, et la sémiologie devait se voir assigner la tâche d'étudier la vie de leurs signes au sein de la vie sociale (et dans cette optique, la spécificité du littéraire ne pouvait être que de nature sociale). Les autres consacrèrent leurs forces à décrire les mécanismes immanents des langages, récusant toute articulation de ceux-ci avec le réel social, et s'orientant dès lors vers un formalisme rationalisant.
 3. La redéfinition hjelmsléviennne du signe comme fonction entre deux fonctifs relevant de deux plans distincts a certes permis à la description des systèmes sémiotiques de connaître des progrès considérables. Mais en faisant de la question du rapport entre les plans une simple question de fonction (une commutation d'unités sur un de ces plans étant supposée correspondre à une modification des rapports sur l'autre plan) et en insistant à juste titre sur le fait que ces plans s'interdéfinissent mutuellement, sans qu'il y ait prévalence de l'un sur l'autre, elle a simplement mis entre parenthèses la question du statut de ces plans. Question qu'il est impossible de ne pas poser tôt ou tard (l'histoire dira peut-être que cette mise entre parenthèses de la question du lien entre les plans aura favorisé un dualisme méthodologique, lui-même responsable d'un certain spiritualisme qui a entaché la sémiotique de la seconde moitié du xx^e siècle). D'ailleurs, faire de la « non-conformité » des deux plans la base de leur distinction, et leur donner un statut différencié en les nommant « plan de contenu » et « plan de l'expression », c'est implicitement se référer à une fonction de renvoi.

rendre compte des mécanismes qui président à leur fonctionnement comme image ou comme texte ne puisse pas aussi regarder une situation politique et rendre compte des mécanismes qui président à son fonctionnement comme situation politique (et vice-versa). Et la chose est évidemment extrapolable à un bon film, ou à la gestion d'une PME...

Cette transposabilité provient de la caractéristique qui distingue la sémiotique (et quelques unes de ses sœurs, comme la philosophie) dans le concert des sciences humaines : sa vocation à la modélisation. Elle se donne comme objectif de généraliser fortement les traits qu'elle repère dans ses objets. C'est la source de son caractère réputé difficile, ce qui constitue assurément une hypothèque, mais c'est aussi le trait qui permet la transposition et le décroisement.

La sémiotique est donc un instrument de lutte contre la myopie ou le provincialisme méthodologique : fédérer dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées — des règles culinaires aux rites de politesse, de la gestuelle quotidienne à la gestion de l'espace dans l'architecture, de la religion au vêtement — présente un intérêt éthique peu négligeable : une telle perspective ne peut qu'aider le citoyen à faire une lecture critique et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut. Décroiser les pratiques en les envisageant dans un cadre conceptuel homogène conduit assurément à faire toucher du doigt ce qui les institue comme pratiques socialement cloisonnées. Telle peut être la vertu politique — au sens de Jacques Rancière (1990) — de la sémiotique : en prenant pour objet la généralité du sens, elle met en évidence la connexité de tous les lieux de distribution du sensible et de l'intelligible. Elle vérifie ainsi ce qui est le soubassement de toute émancipation : la conscience d'un monde en partage.

Champ sémiotique restreint et champ sémiotique élargi

Revenons au premier membre de la réponse donnée au curieux : le fait que la sémiotique peut jouer un rôle dans d'autres démarches disciplinaires. Ce rôle la place en position de science auxiliaire des disciplines en question. Et c'est même dans cette condition ancillaire qu'on la rencontre le plus souvent. En effet, lorsque la sémiotique occupe une place dans l'enseignement supérieur ou dans l'enseignement technique, c'est très souvent dans la configuration suivante : elle constitue la matière d'un petit cours chez les apprentis architecte, un autre chez les designers ou les journalistes, etc.

La sémiotique, en tant qu'institution, se structure donc en deux zones bien distinctes, distinctes par les agents qui y œuvrent, par les instruments qu'on y utilise, par les objectifs qu'on y poursuit, par les langages à travers lesquels la discipline s'y construit et s'y montre. En termes bourdieusiens, on pourrait parler d'un champ de production et de diffusion restreinte et d'un champ de production et de diffusion de masse (Bourdieu, 1991).

Le champ sémiotique⁴ restreint est celui où se concentre la légitimité, celle des acteurs comme celle des concepts. C'est celui de la sémiotique pour sémioticiens⁵. Et, à l'instar de la littérature pour écrivains, il jouit d'une relative autonomie par rapport aux structures sociales. Car c'est aussi, comme dans tous les champs restreints, à ce niveau que la discipline se donne une identité forte, notamment par la mise au point d'un langage qui la distingue. La spécificité du langage de la sémiotique, qui traîne la réputation d'être jargonnant, prend évidemment sa source dans la vocation modélisante qui est la sienne et que j'ai commentée plus haut : elle a pour corolaire la mise au point d'un métalangage singulier. Et c'est précisément ce métalangage qui permet à la sémiotique de jouer son rôle citoyen : son idéal ne saurait en effet être celui de la transitivité (souvent métaphoriquement appelée « transparence »), puisque c'est lui qui crée son objet ; mais en échange, il doit pleinement autoriser la déconstruction. À côté de ce rôle, le métalangage mis au point dans le champ sémiotique restreint a aussi, de toute évidence, une fonction sociale moins connue, qui affecte principalement le champ sémiotique restreint. La mise au point d'une terminologie a en effet des impacts sur la circulation des concepts, sur leur appropriation par les groupes, et donc sur la reconnaissance mutuelle des membres de ceux-ci autant que sur les différenciations qui s'opèrent entre eux. À côté ou par-dessus de la clôture sur un système conceptuel que suscite un appareillage terminologique, il y a donc aussi des effets d'inclusion-exclusion qui ne sont pas de petite importance. Il y a des luttes pour la légitimité ou le pouvoir terminologiques, dont la première caractéristique est justement de ne pas se formuler comme telles⁶...

C'est dans le champ sémiotique de diffusion et de production large que la discipline joue le rôle auxiliaire que je viens d'évoquer. Et ses praticiens, le plus souvent occasionnels au demeurant, n'ont qu'une faible légitimité au regard des normes qui régissent le marché du champ restreint. On observe aussi que les outils sémiotiques sélectionnés par eux sont fréquemment détachés de leur cadre théorique, et que ces outils ne sont d'ailleurs pas particulièrement les outils jugés comme centraux ou d'actualité par les acteurs du champ restreint⁷. Quant à la

-
4. L'adjectif « sémiotique » a ici pour référent la discipline : il ne vise ni les objets ni la méthodologie de cette dernière. La difficulté de percevoir ce renvoi dans des locutions comme celle que j'utilise ou l'incongruité apparente de ces locutions sont elles-mêmes des produits de la difficulté — conjoncturelle et non essentielle — que la discipline éprouve à se penser dans sa dimension institutionnelle.
 5. Dans le « sous-champ de production restreinte, (...) les producteurs n'ont pour clients que les autres producteurs, qui sont aussi leurs concurrents les plus directs » (Bourdieu, *op. cit.* : 7).
 6. Le numéro 4 de la revue *Signata* sera consacré à la question du métalangage sémiotique.
 7. C'est à quelques uns des représentants de ce champ élargi que, très courageusement, la seconde livraison de *Signata*, intitulée *La Sémiotique, entre autres*, a donné la parole (le courage étant de les convoquer dans une revue qui vise nettement à s'inscrire dans le champ restreint). La plupart des contributions de ces « sémioticiens occasionnels » confirme ce que je viens d'écrire à propos du caractère périphérique des concepts sélectionnés.

terminologie, elle présente dans le champ élargi une particularité qui la distingue fortement de celle du champ restreint. Cette différence n'est d'ordre ni sémantique ni stylistique (la sémiotique du secteur élargi ne se soucie pas toujours d'être moins jargonnante que l'autre...) mais pragmatique : alors que là elle entend être l'instrument même de la construction de la problématique, elle sert ici à désigner des phénomènes réputés préexistants, puisque déjà établis et discutés par d'autres disciplines.

La présence pourtant massive de la sémiotique due à sa mobilisation dans le champ élargi est assez peu commentée. La raison de cette absence est une illusion d'optique, ou erreur de perspective, produite par le fait que bien peu de sémioticiens acceptent de voir leur discipline jouer le rôle d'une science auxiliaire. C'est tout le champ élargi dans son entier qui est ainsi implicitement discrédité par les acteurs du champ restreint. Et pour cause : accepter ce déplacement d'axe entraînerait à coup sûr une perspective impliquant un tri sévère dans les pièces de l'appareil conceptuel de la discipline, une révision de ses postulats, et surtout une réflexion sur les langages à travers lesquels la sémiotique se parle. Autrement dit, la position épistémologique de la discipline n'est pas — en dépit de la conception angélique dominant ce secteur de la philosophie qu'est l'épistémologie — indépendante de sa position sociologique.

Cette question de la dualité du champ sémiotique global n'est pas de petite importance. En effet, ici comme dans d'autres secteurs culturels, la scission en deux sous-champ, et la délégitimation du second qui en découle, est précisément une manifestation de pouvoir. Et faire jouer à la sémiotique le rôle citoyen qui peut être le sien (et qui, toujours selon Rancière, présupposé l'égalité de n'importe qui avec n'importe qui et le souci de la vérifier) demande assurément que l'on s'interroge sur l'articulation de ces deux secteurs.

Économie de la transdisciplinarité : dilution ou solipsisme ?

Une des perspectives ouvertes par une prise en compte de cette articulation, c'est celle d'une réelle transdisciplinarité. Transdisciplinarité qui n'est pas seulement une question épistémologique, mais qui implique une sociologie des rapports disciplinaires.

Sur ce point, la sémiotique vit une sorte de paradoxe : selon le programme de Morris, une de ses fonctions revendiquées (ou une de ses prétentions) est de faire dialoguer les sciences entre elles. Si elle entend constituer leur interface commune, c'est que toutes ont un trait en partage : la signification. Au nom de sa vocation modélisante, elle se donne dès lors cette mission : explorer ce qui est pour les autres un postulat. Tâche bien circonscrite, et donc raisonnable ; ambitieuse aussi car, l'accomplissant, elle se fait métathéorie ; pertinente quant à l'objectif citoyen décrit ci-dessous, puisqu'une métathéorie entraîne les esprits à la transposition.

Mais il arrive que cette préposée au dialogue refuse elle-même de dialoguer : où voit-on les sémioticiens dialoguer avec les sociologues, les neurologues, les juristes ? Ce contact existe évidemment parfois, mais il implique surtout des individus isolés, qui n'interrogent d'ailleurs que rarement la compatibilité de leurs positions, et non des secteurs disciplinaires. C'est ce qui fait que la sémiotique est encore fort loin d'être une science sommative... Ce qu'on rencontre, ce sont le plus souvent des applications orthodoxes de batteries de concepts ou de schémas méthodologiques caractérisant une école ; cette batterie de concepts pouvant évidemment évoluer, mais à partir d'elle-même plus que par la force de la dialectique et de la rencontre. Cette attitude est courante chez maints peirciens, comme aussi dans les pays latins. Cette relative endogamie amène à reposer la question des objectifs de la recherche. Si c'est de mieux comprendre les images visuelles, n'est-il pas légitime de dialoguer avec les spécialistes de la vision ? si c'est de mieux comprendre comment le sens s'élabore, alors n'est-il pas utile d'aller voir, par exemple, du côté de sciences qui ont fait des progrès fulgurants dans ce domaine, comme les neurosciences ? Quoi qu'on puisse en penser et en dire, ces dernières contribuent à la connaissance du sens en se passant de la permission des sémiotiques institutionnalisées comme telles.

Et c'est ici que git le paradoxe. Car la sémiotique se contente alors d'appliquer ses concepts à un champ d'analyse. Elle le fait certes en y apportant un souci de rigueur qui devrait être l'idéal de tout scientifique. Mais elle le fait sans toujours se soucier de parler aux autres chercheurs explorant ce même champ. Du coup, ses travaux, lorsqu'ils portent sur le cinéma ou sur les communications sociales (que je prends ici pour exemple), restent parfois lettre morte pour les spécialistes de ces domaines, si d'aventures ils viennent à leur connaissance. Et si l'on prête l'oreille aux propos de ces spécialistes, on entendra souvent formuler discrètement des critiques à l'endroit de l'approche sémiotique. Dans le pire des cas on crie au byzantinisme formaliste, dans le meilleur au déploiement de moyens considérables pour obtenir des résultats qui seraient obtenus dans ces disciplines par des voies moins tortueuses et plus économiques... Dans cette hypothèse, la sémiotique apparaît donc comme une haute solitude, et l'on peut même aller jusqu'à parler de solipsisme.

L'autre type de rapports avec les sciences humaines mène à la dilution : on ne voit plus bien où sont les frontières qui séparent ou doivent séparer la sémiotique des autres sciences humaines. Cette dilution, on en prend surtout la mesure dans les grands congrès internationaux. Participer à ces réunions, et y écouter les communications qui succèdent aux communications (ou, en amont, évaluer les travaux qu'on y propose...) suscite parfois bien des interrogations, quand ce n'est pas de la consternation ou du vertige, tant les limites entre la sémiotique et ce qui l'entoure paraissent alors inconsistantes. Aujourd'hui, cette dilution semble opérer principalement au profit de deux ensembles de disciplines proches. D'une part la spéculation esthétique, de l'autre les « cultural studies », dont le pluriel laisse entendre que leurs méthodes sont bien floues... L'esthétique est certes une

des sources historiques de la sémiotique européenne — la sémiotique visuelle, par exemple, n'a d'abord été qu'une critique d'art déguisée sous une vêtue intimidante⁸ — ; mais elle est encore bien présente dans nos revues, et inspire même certaines orientations très contemporaines (comme la sémiotique tensive, qui retrouve un grand nombre des intuitions de l'esthétique).

On est donc face à un dilemme : d'un côté, des méthodes fermes mais une rentabilité sociale globale apparemment faible, et de l'autre l'ambition d'une telle rentabilité, payée par l'inconsistance méthodologique et le bavardage. Ou bien la crispation sur une doctrine descriptive (avec ses postulats, ses concepts, sa terminologie) au risque de l'intégrisme débouchant sur l'excommunication, ou bien un œcuménisme dont il n'y a pas grand chose à retirer, et où « sémiotique » n'est plus qu'un mot... Cette double postulation ne recouvre pas parfaitement l'opposition entre champ sémiotique restreint et champ sémiotique élargi, mais il est clair que la logique du premier champ pousse plutôt les productions qui s'y inscrivent vers la première branche du dilemme, celle du second se caractérisant par un tropisme vers la seconde branche.

Prise dans ce dilemme, la sémiotique pourrait bien manquer l'objectif citoyen que je décrivais en commençant. Car à défaut de développer dans son public la connaissance, définie comme espace de pouvoir sur soi-même, une de ses tentations peut être d'occuper l'espace du savoir de façon à renforcer son pouvoir symbolique sectoriel⁹.

On voit certes, depuis quelques années, des frémissements du côté du dialogue. On observe la sémiotique commencer à s'engager dans un échange adulte avec d'autres disciplines. La sociologie par exemple (et on voit d'ailleurs un Jacques Fontanille (2008) s'employer à donner en termes sémiotiques une définition rigoureuse de concepts centraux chez Bourdieu, comme le sens pratique et l'habitus), avec l'éthique (comme l'a montré le dossier que Maria Giulia Dondero a monté pour la revue *Protée* en 2008) ou avec l'histoire des idées, bien sûr. Mais aussi avec les sciences de la vie : d'un côté, on voit un certain nombre de sémioticiens de formation peircienne, notamment ceux qui travaillent dans les pays nordiques, opérer leur jonction avec les sciences cognitives expérimentales ; de l'autre, on voit le structuralisme français se tourner vers les « formes de vie » et les sensorialités.

Mais ceci fait-il de la sémiotique un système d'idées ouvert ? Je fais ici référence à l'opposition proposée par Edgar Morin (1991). Ce dernier distingue, on s'en souviendra, les systèmes d'idées ouverts et les fermés, et montre que les systèmes ouverts sont accueillants aux idées extérieures, tant à celles qui les confirment qu'à celles qui les contestent ; ces apports modifient certes le corpus des concepts fondant

8. Voir Klinkenberg (2010).

9. Ce dilemme, la sémiotique n'est pas la seule à le vivre. Les études littéraires, par exemple, sont elles aussi sommées de répondre à la question sur laquelle s'est ouvert le présent article. Et elles sont elles aussi tiraillées entre l'affirmation de leur rôle social (qui saute plus immédiatement aux yeux du public que celui de la sémiotique) et le renforcement de leur autonomie.

le système, ce qui génère des risques et des opportunités : risque d'ébranlement, mais aussi chance de renforcement, lorsque des réponses peuvent être apportées aux objections ou des synthèses élaborées sur la base des propositions nouvelles. En face, les systèmes d'idées fermés se défendent — par l'excommunication ou plus souvent par le silence — contre les apports extérieurs, qui peuvent être vécus comme autant d'atteintes à l'intégrité de la théorie. Cela ne signifie pas que ces systèmes fermés ne puissent interagir avec d'autres secteurs disciplinaires, et ces interactions sont évidemment significatives¹⁰. Mais ces échanges sont soumis à deux types de restrictions. D'une part (comme cela arrive avec beaucoup d'autres disciplines), les transferts restent le plus souvent implicites. De l'autre et surtout, ils passent par un filtre qui ne laisse passer que les confirmations, et non les remises en question, de sorte qu'au total le système ne peut en sortir que renforcé.

Et c'est ici qu'on voit les limites du dialogue qui s'ouvre en ce moment, limites qui montrent que, pour réaliser sa mission sociale, la sémiotique doit encore, comme je l'ai montré en commentant l'opposition qui structure ses deux sous-champs, lutter contre les myopies méthodologiques. Par exemple, si le discours sémiotique a récemment réhabilité la sensorialité, force est toutefois de constater que ladite sensorialité y est souvent traitée comme un pur concept philosophique, ou au mieux, comme une boîte noire. Or, prendre au sérieux l'idée de sensorialité, c'est nécessairement se donner les moyens de comprendre comment le sens prend son origine dans les expériences sensorielles et est façonné par celles-ci. Et donc accepter d'entrer résolument dans la boîte noire. De même, ce n'est sans doute pas un hasard si, dans les contacts avec la sociologie, nombre de sémioticiens vont d'instinct en direction non des branches de la sociologie étudiant des corrélations systématiques entre un phénomène de référence (ici le sens) et des variables sociales (de sexe, de classe, de richesse, etc.), mais aux travaux — ceux de Bruno Latour en offrant un exemple éloquent — qui appréhendent les phénomènes sociaux comme autant de constructions discursives, recours qui conforte le textualisme dominant une large part de la discipline¹¹.

Les trois sociétés de la sémiotique

Tout ceci pointe l'intérêt qu'il y aurait à ce que la discipline mène une réflexion sur elle-même en tant que discipline. Non pas sur son épistémologie mais sur sa place dans le concert des sciences humaines en tant qu'institution. Il est significatif qu'aucune contribution historique sur la sémiotique n'envisage vraiment cet aspect des choses et ne se présente comme un récit explicatif des déterminations sociales

10. Que dans la terminologie sémiotique on soit allé chercher « isotopie » du côté de la physico-chimie, « valence » du côté de la chimie, en passant par Tesnière, et « topologie » du côté des mathématiques doit à coup sûr signifier quelque chose...

11. Notons en outre ce fait significatif qu'entre écoles sémiotiques, il y a rarement des confrontations, des emprunts, des évaluations, des synthèses.

pesant sur la production, la diffusion et la consommation de la discipline¹²; quant à la réflexion épistémologique on ne peut lui faire grief d'éluder systématiquement lesdites déterminations. Une solide réflexion sociologique est donc la bienvenue. Et c'est d'ailleurs pourquoi j'ai proposé ce thème à *Signata* pour son troisième numéro thématique.

On peut en effet rêver à des études qui répondraient à une série de questions dérivées de celles que posait jadis Fishman, en lançant le programme de la sociolinguistique : *Who Speaks What Language to Whom and When?* Le programme de cette méta-sociosémiotique¹³ consisterait à répondre à trois séries de questions.

La première série concerne les acteurs. Qui fait de la sémiotique? On peut notamment s'interroger sur l'origine intellectuelle et la formation de base des acteurs. Un cursus complet de sémioticien n'existant pas, le sémioticien est en effet d'abord un historien de l'art, ou un linguiste, ou un stylisticien... Ces formations ne peuvent pas ne pas exercer d'influence sur l'orientation choisie, soit qu'elles donnent à l'acteur un habitus fait de stocks de concepts, de styles de démarches, d'objets préférés, etc., soit qu'elles produisent des réactions de rejet qui ont parfois une forte puissance explicative. On peut aussi se demander quels itinéraires ont été suivis par les acteurs pour passer de cette formation à la sémiotique (dans le cas des acteurs du champ restreint) ou pour s'adresser à cette dernière (dans le cas des acteurs du champ élargi). Et surtout pourquoi ils ont installé cette sémiotique dans leur trajectoire (totalement, s'y consacrant entièrement? ou partiellement, ne se voulant que des sémioticiens après-journée?). Les objectifs poursuivis sont évidemment le plus souvent décrits par les intéressés à l'aide de la rhétorique de la science désintéressée, et sont du coup toujours décrits en termes purement intellectuels. Mais la sociologie, désenchanteresse en cela, nous rappelle que les objectifs des trajectoires peuvent être de natures très diverses : il peut s'agir de choisir des outils permettant de résoudre des problèmes technico-pratiques, ou encore d'imposer une certaine modernité là où règnent des conceptions classiques (de la langue, contre laquelle s'est construit le structuralisme des années 1960, ou de la littérature, dont la stylistique classique, faisant encore rage dans les concours français, donne un bon exemple). Mais l'objectif peut être aussi de saisir des

12. On est un peu mieux loti du côté de la linguistique. Voir par exemple Chevalier & Encrevé (dirs, 2006). Voir aussi les travaux menés autour de la revue *Histoire Épistémologie Langage* et de la SHESL — Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du langage —, dont le titre témoigne d'une forte articulation des conditions conceptuelles et historiques de la production de connaissance.

13. « Méta », pour la distinguer d'une sociosémiotique dont l'objet sont les corrélations systématiques entre les phénomènes sémiotiques et les variables sociales (une autre orientation pouvant porter le même nom étant l'étude des discours par lesquels le social se construit; c'est celle prise par Eric Landowski (1989) dans *La Société réfléchie*). Cette sociosémiotique est encore dans les limbes (voir toutefois Klinkenberg, 2000, chapitre VII), notamment parce qu'elle suppose une perspective variationniste encore largement absente d'un propos qui se définit pourtant comme articulé sur le culturel.

opportunités institutionnelles, en occupant un secteur de l'échiquier académique où ne pèsent pas les exigences d'évaluation en vigueur dans le secteur de départ : être le premier dans le village sémiotique plutôt que le second à Rome...

Ceci nous conduit à souligner que ces acteurs ne peuvent être étudiés seuls, même si on explicite les variables (d'âge, de diplôme, etc.) qui les caractérisent. On ne peut comprendre leur rôle et leur position qu'en les envisageant dans la relation qu'ils entretiennent avec les autres composantes du système (collègues, traditions, structure...), et cette relation ne peut être vue comme statique, mais doit être étudiée dans son dynamisme : en termes de trajectoires, d'attraction-répulsion, de centralité et de périphérie, d'autonomisation ou d'allégeance¹⁴.

Prendre en compte cette systématique nous amène à la seconde série de questions que devrait aborder la méta-sociosémiotique : toutes celles qui concernent les éléments structurant le champ, qu'il s'agisse du restreint ou de l'élargi. Dans quel cadre institutionnel fait-on de la sémiotique ? dans des unités de recherche fondamentale ? dans des laboratoires de sciences appliquées ? dans des écoles techniques ? Dans quelle structure intellectuelle, et surtout avec qui comme voisins : des philosophes ? des esthéticiens ? des linguistes ? des designers ? des architectes ? des médecins ? Il est évident que ces relations de voisinage sont à même de déterminer, toujours dans une dynamique d'attraction-répulsion, l'habitus dont j'ai parlé¹⁵. Elles sont aussi une pierre de touche dans la question de la transdisciplinarité.

On retrouve ici aussi les stratégies individuelles ou collectives rencontrées avec la première série de questions, mais la question qui se pose plus nettement ici est celle du pouvoir : quel pouvoir a ou donne la sémiotique ? Sur qui et sur quoi ? Comment le pouvoir se répartit-il dans le champ global de la sémiotique ? Les lignes de partage sont-elles réellement intellectuelles et méthodologiques, ou sont-elles d'une autre nature ? Et quel recouvrement peut-on établir entre les lignes de partage non-intellectuelles, restant implicites, et les stratifications intellectuelles revendiquées ? Quel rôle jouent réellement les appareils (associations, revues, instituts, écoles, programmes...), au delà de leurs objectifs déclarés ? Quel impact réel ont-ils sur la recherche et l'enseignement ? sur les carrières ? Quelles alliances la sémiotique peut-elles faire avec quelles disciplines ? et avec quelles tendances dans ces disciplines ? et avec qui dans ces tendances ? pour quoi faire ? avec quel

14. Intellectuellement, le sémioticien est de toute évidence bien équipé pour comprendre cette exigence de systématique ; mais son mode de pensée autonomisant lui fera peut-être faire la moue, au moment où on l'invite à plonger ses mains dans ce cambouis sociologique... Il risque de ne pas voir que cette autonomisation même contribue à faire de lui un objet rêvé pour la recherche sociologique, le concept de champ supposant une autonomie relative de l'activité concernée par rapport aux contraintes sociales, politiques et économiques.

15. Il est intéressant de voir qu'il y a des corrélations entre ces affiliations méthodologiques et la répartition géographique des pratiques sémiotiques (en Espagne, les sémioticiens gravitent majoritairement autour des études littéraires, au Mexique, autour des études de graphisme et de publicité...). Les « traditions locales » ne sortent pas de nulle part.

bénéfice ? Et quelle cohérence y a-t-il entre les discours explicites et les pratiques réelles ? Un des enjeux majeurs est ici l'acte même de délimitation de la discipline : souvent présenté comme une démarche purement épistémologique, le bornage d'une discipline dépend de décisions pragmatiques et stratégiques — dans un contexte où les incidents de frontières sont toujours possibles — et non d'une mystérieuse essence¹⁶.

La troisième et dernière série de questions porte sur la consommation de la sémiotique.

Dans cette série, on rencontrera principalement celle des métiers de la sémiotique¹⁷ : quelles applications a-t-elle, avec quelles retombées pratiques ? et dans quels domaines ? On en repère évidemment dans le design, l'urbanisme, la production artistique, la gestion de la politique artistique, la publicité, les médias, la communication, privée ou publique, sans parler des merchandising, packaging, branding, cobranding, facing et j'en passe évidemment... Mais on n'a pas encore vraiment mesuré le plus qu'apporte la sémiotique aux activités se déroulant dans ces secteurs. Les outils sémiotiques leur confèrent-ils une spécificité significative ? Si oui laquelle ? et si non, alors, dans quel but et en vue de quel bénéfice s'en revendiquer ? Nous en revenons ainsi aux acteurs : qui se recommande de la sémiotique dans ces pratiques ? et dans quelle proportion ?

Le dossier que *Signata* publie dans sa troisième livraison est très loin de répondre à toutes ces questions. Mais il tend assurément aux sémioticiens un miroir où ils ne pourront éviter de se regarder produire et agir.

En prenant ainsi une conscience plus aigüe de leur statut de producteurs et d'acteurs au sein de leur discipline, des contraintes et des libertés qui définissent ce statut et des déterminations qui pèsent sur leurs pratiques, les sémioticiens arrachent certes ces dernières à leur pureté idéale. Mais, ce faisant, ils redeviennent avant tout des citoyens, c'est-à-dire des individus qui prennent part à cette grande économie des droits et des devoirs qui fonde une collectivité. Ce n'est qu'à partir de cet ancrage citoyen que la sémiotique pourra prétendre à une portée politique, c'est-à-dire à une transformation émancipatrice des rapports de places qui structurent une collectivité.

Références bibliographiques

BOURDIEU, Pierre (1991), « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, t. 89, pp. 3–46.

CHEVALIER, Jean-Claude & ENCREVÉ, Pierre (dirs, 2006), *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva*, Lyon, ENS Éditions.

16. Voir, en linguistique, les débats sur ce qui est linguistique et ce qui est « extra-linguistique ».

17. Intitulé d'un colloque tenu à Limoges en novembre 1997 (cf. Fontanille & Barrier, dirs, 1999) et suivi de deux autres portant le même titre.

- DONDERO, Maria Giulia (dir., 2008), « Éthique et sémiotique du sujet », *Protée*, vol. 36, n° 2.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques ».
- FONTANILLE, Jacques & BARRIER, Guy (dirs, 1999), *Métiers de la sémiotique*, Presses Universitaires de Limoges.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000), *Précis de sémiotique générale*, Paris, Le Seuil, « Points-essais ».
- (2010), « La sémiotique visuelle : grands paradigmes et tendances lourdes », *Signata. Annales des sémiotiques/Annal of Semiotics*, n° 1, *Cartographie de la sémiotique actuelle/Mapping Current Semiotics*, pp. 91–109.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie*, Paris, Le Seuil.
- MORIN, Edgar (1991), *La Méthode*, tome IV : *Les Idées. Leur habitat, leur vie, leur mœurs, leur organisation*, Paris, Le Seuil.
- RANCIÈRE, Jacques (1990), *Aux bords du politique*, Paris, Osiris.

LES SÉMIOTIQUES, UNE PRATIQUE SOCIALE

Qui sont les sémioticiens et que font-ils ? Enquête sur leurs relations avec le design et des médias

Bernard DARRAS
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Introduction

C'est probablement avec une histoire triviale de pâtes que les théories linguistiques et sémiologiques ont rencontré le design graphique, la publicité et les médias. En France, l'étude que Roland Barthes a consacrée à la publicité Panzani dans la « Rhétorique des images » (1964) est devenue légendaire dans la communauté « sémio ». Elle n'est pourtant ni une étude de terrain, ni une étude commerciale pour cette marque française au nom et aux couleurs de l'Italie¹, mais une étude académique indépendante conduite a posteriori et sans finalité commerciale. En revanche, en 1966, Barthes a vraiment répondu à une commande de l'agence Publicis pour une étude appliquée à la publicité automobile. C'est d'ailleurs un autre pionnier, Georges Péninou qui en était le commanditaire. Il fut avec Jean-Marie Floch et Eliséo Veron l'un des premiers acteurs majeurs des études sémiotiques, théoriquement et opérationnellement exigeantes, à s'installer dans « un milieu professionnel hostile et/ou difficile » (Berthelot-Guiet, 2004). D'autres suivront ce mouvement², et certains comme Eliséo Veron et Andrea Semprini parviendront à combiner une carrière universitaire et la direction d'une agence.

-
1. Giovanni Ubaldo Panzani est né en 1911 de nationalité italienne. Il a été naturalisé français en 1929 sous le nom de Jean Panzani et a créé la marque « Pasta Panzani » en 1950.
 2. Nous pensons notamment à Denis Bertrand, Alyette Defrance, Eric Fouquier, Alain Fourcade, Catherine Kerbrat-Orecchioni, Trudy Kehret-Ward, Gilles Marion, Claude Le Boeuf, Anne Sauvageot, Odile Solomon, Windfried Nöth, Lucia Santaella, etc.

Alors qu'on a longtemps opposé les études qualitatives, quantitatives et expérimentales pratiquées dans le monde anglo-américain aux études sémiotiques immanentes et spéculatives centrées sur le texte, le message, l'énoncé, l'énonciation ou le produit, pratiquées en Europe continentale, désormais, sans doute sous l'influence des épistémologies pragmatiques, un fourmillement syncrétique semble s'imposer.

Mais qui sont ces sémioticiens ? Où travaillent-ils et avec qui ? Comment s'identifient-ils et comment envisagent-ils les apports de la sémiotique au design et aux médias ?

En analysant les réponses de 206 sémioticiens universitaires et de terrain à une enquête internationale, l'étude suivante va tenter d'y répondre.

Afin de rester au plus près des données, nous les avons presque toutes présentées en détail. Et toujours avec le souci de ne pas les dénaturer, nous les avons accompagnées de quelques commentaires et hypothèses interprétatives.

L'enquête

L'enquête qui suit a été initiée en mars 2012, en réponse à l'appel à contribution de la revue *Signata* qui proposait d'étudier « l'institutionnalisation de la sémiotique entre les disciplines et les professions ». Elle s'inscrit dans la suite des études conduites par Eric Fouquier (1999), Gille Lugin (2006) ou Anthony Mathé (2011), mais s'en distingue par la nature de ses questions orientées vers le design et les médias et par sa dimension internationale.

L'enquête comportait trente questions fermées ou ouvertes et dans la grande majorité des cas réclamait qu'une réponse soit donnée pour pouvoir accéder à la question suivante.

Les questions étaient divisées en trois grands ensembles implicites.

Le premier ensemble concernait la définition identitaire des sémioticiens et de leurs théories, le second leur rapport avec le design et les médias, et le dernier leur opinion sur l'avenir de la discipline.

Alors que nous espérions obtenir une centaine de réponses, nous en avons obtenu 206 en trois semaines. La majorité des réponses a été obtenue en quelques jours, puis le flux a lentement diminué avec quelques sursauts quand une association captait le message.

Qui a été contacté et comment ?

En raison de l'ampleur des champs du design et des médias, l'étude portait sur toute la population des sémioticiens. L'enquête en ligne a donc été diffusée par mail à l'adresse de tous les sémioticiens des réseaux de sémiotique, notamment à ceux de l'Association Française de Sémiotique, de l'Association Internationale

de Sémiotique IASS-AIS, etc. mais aussi individuellement auprès de listes de sémioticiens italiens, espagnols, mexicains, etc. Dans la majorité des cas, les destinataires étaient invités à diffuser l'information auprès de leurs collègues.

Les sémioticiens en agences ont été contactés à partir de liens personnels et en exploitant les réseaux sociaux comme LinkedIn et Facebook, mais aussi à partir de recherche d'agences sur internet, notamment en France et au Royaume-Uni.

Dans ce cas aussi, l'effet « boule de neige » faisait partie de la recherche de contacts.

Tous les sémioticiens de notre réseau personnel tant national qu'international ont aussi été invités à répondre et à diffuser l'information et le lien internet donnant accès à l'enquête.

De quels pays sont les répondants ?

Les répondants sont majoritairement européens (173 sur 206³) et travaillent en France (66), Italie (16), Allemagne (16), Finlande (14), Estonie (14), Belgique (11), Royaume-Uni (9), Canada (10), Suisse (9), Brésil (8), Danemark (5), États-Unis (5), Luxembourg (4), Mexique (4), Espagne (4), Tunisie (3), Suède (2), Autriche (2), Russie (2), Pays-Bas (1), Ukraine (1), mais aussi au Venezuela (1) et au Liban (1).

Ainsi qu'on peut le constater, le taux de réponses par pays est très différent, mais nous n'exploiterons pas ces variables nationales car seul le groupe des Français dépasse l'horizon statistique de trente personnes pour cette information.

On peut donc dire que les participants à cette enquête sont internationaux avec une forte représentation européenne et française.

Les lieux d'activité sont en général des grandes villes universitaires et dans 43 % des cas, des capitales.

Que font-ils ?

Sur les 206 répondants, 127 (61,6 %) sont universitaires, 11 sont des chercheurs, 17 des doctorants et post-doctorants, 8 des étudiants et 26 (12,6 %) travaillent en agence ou bureau d'étude comme sémiologues, sémioticiens, marketers, consultants, etc. Deux designers, un musicologue et un artiste ont aussi répondu à l'enquête, enfin 13 répondants appartiennent à des professions diverses.

Sur les 206 répondants 135 (65,5 %) enseignent la sémiotique et 71 (35,5 %) ne l'enseignent pas. C'est l'université qui est la première destination de l'enseignement de la sémiotique (66 %) puis viennent les écoles de design (9 %), les écoles d'art (4,4 %) et les écoles de commerce 3 %.

3. Il était possible d'indiquer plusieurs lieux d'activité.

En ce qui concerne l'utilisation de la sémiotique dans la recherche, 107 répondants (52,5 %) déclarent l'utiliser en permanence, très souvent (26 %) souvent (7 %) ou assez souvent (7,4 %).

L'engagement dans la sémiotique des répondants à cette enquête est donc très fort puisque seuls neuf répondants n'en font que rarement usage dans leurs recherches et trois jamais.

Outre l'enseignement et la recherche universitaire, 77 répondants déclarent travailler comme indépendants, en agence ou dans d'autres institutions.

Dans la mesure où le total des réponses à cette question atteint 266, il est évident que certains sémioticiens universitaires ont une double activité et que, réciproquement, certains sémioticiens d'agence enseignent à l'université. (C'est aussi ce qu'observent et constatent les études de Lugrin, 2006 et Mathé, 2011.)

En ce qui concerne les activités de terrain, elles se répartissent dans les proportions suivantes : 45,5 % des répondants sont *free lance*, 19,5 % travaillent dans une agence, 7 % dans un centre de R & D, 4 % dans un institut de sondage, 7,8 % dans un bureau d'étude. Deux personnes travaillent dans un organisme gouvernemental et deux autres dans un centre d'art.

Ainsi que nous l'avons signalé, cette enquête s'est diffusée plus facilement dans les réseaux universitaires que dans le milieu des agences, instituts, cabinets et indépendants qui ne sont pas fédérés comme le milieu académique. Il est donc difficile d'exploiter cette étude pour témoigner de l'éventail des débouchés professionnels des sémioticiens.

En ce qui concerne l'utilisation de la sémiotique à des fins extra-universitaires, seuls 66 répondants sur 206 déclarent ne l'utiliser que rarement ou jamais. On peut donc supposer que la majorité (68 %) des répondants à cette enquête collabore à divers titres avec la demande et la commande industrielle, commerciale et médiatique.

Quels noms se donnent-ils ?

Plus des trois quarts des répondants se déclarent sémioticiens (76,6 %) et ils ajoutent en parallèle théoriciens des signes (10 %) des médias (10 %) et des discours (7 %). Une vingtaine de réponses extra-sémiotiques sont ajoutées et concernent aussi bien des philosophes, linguistes, sociologues, historiens, cognitivistes, designers, marketers, théoriciens de l'art, etc. qui se sentent proches de la sémiotique qu'ils utilisent dans leurs activités principales.

Les répondants se déclarant sémiologues sont au nombre de 26 (12,8 %) et les sémanticiens ne sont que 7 (3,4 %)

Depuis quand sont-ils engagés dans la sémiotique ?

En terme d'engagement dans la sémiotique, les répondants sont répartis selon une échelle des âges relativement équilibrée puisque 19 % d'entre eux sont engagés dans la sémiotique depuis moins de cinq ans, 16,5 % de 5 à 10 ans, 15,5 % de 10 à 15 ans, 15,5 % de 15 à 20 ans et 33,5 % au-delà de vingt ans.

62 % en ont fait leur pratique principale et 28,6 % une pratique secondaire, 7,3 % une pratique occasionnelle.

Quelle sémiotique pratiquent-ils ?

Telle que nous l'avions formulée la question offrait la possibilité de faire des choix multiples dans une liste non exhaustive de plusieurs courants ou appellations sémiotiques : le structuralisme, l'école de Paris, la sémiotique tensive, générative, pragmatique et cognitive ou autre.

Ce dernier choix ouvert a obtenu 81 réponses dont une bonne partie est consacrée à citer d'autres sémiotiques ou d'autres appellations mais aussi des noms de sémioticiens. Ainsi Peirce est cité seize fois par des répondants qui souhaitent préciser leur adhésion à la sémiotique pragmatique. L'école de Tartu-Moscou et la sémiotique culturelle de Juri Lotman sont citées onze fois. La sémiotique discursive de Jacques Géninasca est citée cinq fois. Viennent ensuite la sémiotique du Groupe μ et la sémiologie des indices d'Anne-Marie Houdebine citées trois fois chacune. La bio sémiotique (Seabock, Huexküll) et la sémiotique « greimassienne » sont respectivement citées à deux reprises.

Les autres références ne sont présentées qu'une seule fois. Parmi elles figurent : les sémiotiques systémique, sensible, subjectale, situationnelle, l'école canadienne, la sémiotique de l'école de Lund, la textology, la Théorie des Acteurs en Réseau, figurent aussi des noms de sémioticiens ou théoriciens affiliés à la sémiotique : Barthes, Cassirer, Coquet, Damisch, Deely, Fabbri, Eco, Hjelmslev, Jacobson, Lyotard, Marin, Mucchielli, Ori, Rossi-Landi, Saussure, Semprini, Uspenskij, Violi, et Watzlawick.

Les réponses à cette question manifestent la diversité de l'univers des théories sémiotiques y compris dans la diversité des adhésions épistémologiques et méthodologiques.

C'est par exemple ce qu'indique une sémioticienne italienne :

As many other semioticians in Italy I do not confine myself to a single methodology, and I do not believe in a clear cut contraposition between generative and interpretative positions. I studied with Umberto Eco (whom is not mentioned in your list by the way) and I refer to the Cultural Semiotics of Lotman (who is not listed either). I consider structural and generative semiotics indispensable base for any textual analysis. (I do not understand very well your difference between a "generative semiotics" and the École de Paris, which I tend to identify.) P. V.

Comme nous le verrons ci-après une grande partie des répondants procèdent de la même façon en exploitant plusieurs théories ou méthodologies.

Toutefois, et ceci témoigne certainement de l'intérêt croissant que suscitent les sémiotiques pragmatiques, c'est ce courant qui a la préférence sur les autres puisque 97 répondants sur 206, (47,1 %) l'ont choisi.

La sémiotique de l'École de Paris vient en seconde place *ex aequo* avec la sémiotique ou la sémiologie structurales.

La sémiotique cognitive est citée par 25 % des répondants.

Viennent ensuite les sémiotiques tensives (13,6 %) et génératives (12,6 %).

L'étude des réponses des 97 répondants déclarant pratiquer la sémiotique pragmatique montre que celle-ci est aussi associée avec la sémiotique cognitive dans 35 % des cas, mais aussi avec les sémiotiques de la galaxie structuraliste dans près de 30 % des cas.

Réciproquement, l'étude des réponses des soixante-dix répondants qui déclarent pratiquer une sémiotique structuraliste montre que 54,3 % d'entre eux citent aussi l'École de Paris, et 37 % la sémiotique pragmatique avant la sémiotique tensives (30 %), la sémiotique générative (21,4 %) et la sémiotique cognitive (14,3 %).

Ces résultats montrent à la fois la superposition des appellations mais aussi l'intersection des théories.

Ont-ils changé de théorie ?

Au cours de leurs carrières, 125 répondants (60,7 %) ont conservé la même théorie et 84 (39,3 %) en ont changé.

L'étude des explications du changement permet de distinguer deux comportements.

Vingt-neuf répondants sur quatre-vingt-quatre (34,5 %) ont changé au bénéfice de la sémiotique pragmatique et peircienne et ou cognitive (15,5 %), le plus souvent en quittant les approches structuralistes et génératives. Le mouvement inverse n'est cité qu'une seule fois, ce qui confirme l'évolution des tendances théoriques et l'attractivité des sémiotiques pragmatiques et cognitives.

Vingt répondants (23,8 %) déclarent avoir changé non pas en abandonnant une théorie sémiotique pour une autre mais en « picorant », « bricolant », mélangeant ou enrichissant en fonction des circonstances et des projets. Ce syncrétisme méthodologique⁴ mériterait sans doute une étude particulière sur ses motivations et son efficacité.

4. Voir Berthelot-Guiet (2004) et Darras *et al.* (1993).

Quelle formation ont-ils ?

Si un peu plus de la moitié des répondants (50,5 %) déclare avoir suivi un curriculum spécialisé en sémiotique, un tiers (33 %) a été formé à la sémiotique lors d'un cursus plus général, et notamment lors des années de Master et Doctorat.

La formation personnelle est aussi très fréquemment citée, 41,7 % des répondants y font référence en complément d'une formation universitaire ou dans un centre de recherche. Quelques répondants précisent que leur formation s'est faite en compagnie d'un mentor réputé (Eco, Floch, Fontanille, Greimas, Houdebine, Per Aage Brandt, etc.)

Quelles autres disciplines associent-ils à la sémiotique ?

À la question : « Dans votre activité professionnelle, à quelle(s) autre(s) discipline(s) associez-vous la sémiotique ou la sémiologie ? » les réponses ont été nombreuses et permettent de constater que la sémiotique et la sémiologie s'inscrivent résolument dans le champ des sciences humaines et sociales.

Le trio de tête des disciplines associées est composé de la linguistique et des sciences du langage qui avec 47 réponses dominent la philosophie (38 réponses) et les sciences de la communication (et de l'information) (37 réponses).

D'autres sciences humaines et sociales sont aussi fréquemment représentées, ce qui donne le palmarès suivant : Anthropologie 27, Sociologie 20, Sciences cognitives 18, Esthétique 17, Histoire 12, Sciences de l'éducation et didactique 12, *Cultural studies* 11, Psychologie et Psychiatrie 8.

La Psychanalyse 6 se trouve à la frontière des disciplines plus rarement citées comme les Sciences politiques 3, l'Ethnologie et l'Ethnographie 3, la Métaphysique 1 et le Droit 1.

Les branches cousines de la sémiotique sont aussi citées distinctement : outre la linguistique et les sciences du langage déjà présentées (47 citations), figurent la rhétorique 11, l'analyse des discours 11, la pragmatique 9, la narratologie 7, l'herméneutique 3, la sémantique 3, la stylistique 2, la philologie 2 et la poétique 2.

Plus rares, les sciences « dures » sont toutefois citées : la Systémique et les théories de l'organisation 8, les Mathématiques et la logique 6, l'Informatique & HCI 5, la Biologie 3, la Médecine 3, Enfin, avec chacune une citation : la cosmologie, la physique, la chimie, la géographie, et l'écologie.

De nombreuses autres disciplines n'ont pas été citées, mais on notera l'absence de référence à l'économie et en général aux sciences de l'ingénieur comme si ces disciplines n'étaient pas intéressées par l'étude de leurs processus interprétatifs et de production du sens et de l'action ou n'intéressaient pas les sémioticiens. Bien que non citées, les sciences de la gestion sont depuis longtemps représentées par le marketing⁵.

5. Voir Hetzel et Marion (1993).

Les études appliquées à un domaine ou à un terrain sont aussi citées.

Les études sur le design sont en tête et citées 22 fois. Le nombre de ces réponses est probablement marqué par la nature de cette enquête ciblée, les *Media Studies* et le journalisme sont cités 18 fois. Viennent ensuite : les Arts et Théories de l'art 16 fois, les Études littéraires 16 fois, l'Histoire de l'art 12 fois, les Études du marketing 9 fois, les Études cinématographiques 8 fois, l'analyse d'image et de la culture visuelle 7 fois, la Musicologie 5 fois, la publicité 4 fois, l'Architecture 3 fois, les *games studies* 2 fois, la Médiologie 2 fois, la Théologie et religion 2 fois, le Web. Les *Folklore studies* et les Études du paysage ne sont cités chacune qu'une fois.

Le panorama présenté par les réponses aux questions précédentes montre le fort ancrage « Occidental » des sémiotiques tant par leurs origines européennes et états-uniennes que par la population qui a répondu à cette enquête. Nous savons que le rayonnement de la sémiotique a dépassé le monde Occidental mais le défaut de rayonnement extra-occidental de cette enquête peut aussi être considéré comme un indice du type d'expansion de cet ensemble théorique dont les foyers historiques sont Occidentaux. Une étude conduite à partir d'un autre centre géographique, du Japon, de Corée ou de Chine par exemple donnerait des résultats intéressants à comparer avec cette étude manifestement eurocentrée.

Ce panorama montre aussi la diversité des théories et méthodes actuellement pratiquées. Comme c'est le cas en anglais, la sémiotique mériterait bien un pluriel.

Quels sont les liens entre les sémioticiens ?

Les questions concernant la communauté et le réseau des sémioticiens montrent que la population ayant répondu à notre enquête est très connectée. Ce phénomène est peut-être un artefact de la technique de constitution de la population qui a procédé par connexion de proche en proche en laissant de côté les sémioticiens isolés. Mais quelle enquête pourrait les joindre ?

Pour ceux qui ont répondu à l'enquête, 71 % connaissent personnellement plus de dix sémioticiens, 22 % en connaissent de quatre à dix et seulement 7,3 % n'en connaissent que deux ou trois.

Travaillent-ils ensemble ?

À part 15 % des répondants qui déclarent ne jamais travailler avec d'autres sémioticiens ou rarement, 85 % des autres ont des relations de travail plus ou moins intense. 33,8 % travaillent très souvent ensemble et 24 % souvent. 27 % ont des relations plus occasionnelles.

Lisent-ils des revues de sémiotique ?

Oui, cet outil scientifique et professionnel a du succès auprès de 64,6 % des répondants qui lisent souvent (30,1 %) et très souvent (34,5 %) des revues de sémiotique. 25,2 % en lisent de temps en temps et 10 % rarement. Seul un répondant n'en lit jamais.

Sont-ils dans des associations savantes ?

En cohérence avec les réponses précédentes, il apparaît que 63 % des répondants adhèrent à au moins une association pour 37 % qui ne le font pas. Notons une nouvelle fois que le dispositif de liaison de l'enquête favorisait les sémioticiens organisés en réseau.

Une étude par tri croisé des données confirme que les sémioticiens qui connaissent personnellement le plus de sémioticiens et qui collaborent avec eux sont aussi ceux qui lisent le plus souvent des revues et qui adhèrent à des associations. Globalement, c'est le cas de 70 % des répondants à cette enquête.

Design et sémiotique

Une fois réalisée la description des caractéristiques de la population des sémioticiens ayant répondu à cette enquête, revenons à l'objectif majeur de cette étude qui concerne plus directement les relations que les sémioticiens entretiennent avec le champ très étendu du design et des médias.

Dans quels domaines du design et des médias la sémiotique est-elle employée ?

Les réponses directes à cette question à choix multiples sont au nombre de 563, auxquelles il faut ajouter 103 informations complémentaires essentiellement destinées à préciser ou ouvrir le champ des items proposés. C'est ainsi que douze commentaires concernent spécifiquement la publicité, les autres sont plus dispersés et concernent la marque, le design d'information, le design de paysage, etc.

Intéressons-nous tout d'abord au design.

Avec 80 choix, la nébuleuse du design de communication l'emporte sur le très voisin design graphique qui rassemble près de 60 choix et dépasse d'une courte tête le design produit (55 choix). Ces trois types de designs « classiques » sont suivis à quelque distance par le web design qui, à l'exception du design produit, ferme la liste des « objets » plans. Nous y reviendrons.

Plus loin, figurent les nouvelles tendances du design qui sont à la fois plus complexes et moins connues. C'est le cas des designs interactif, social, d'expérience

et de service dont les « objets » dynamiques et fluides semblent moins faciles à délimiter et à appréhender par les sémiotiques que les formes classiques du design. Le défi de la complexité qui est au cœur de ces dispositifs reste à relever et il questionne les théories et méthodes des sémiotiques disponibles.

Les études sémiotiques du design d'intérieur et de l'architecture posent aussi des problèmes voisins. Le volume, la taille, la complexité dynamique et la nature des expériences signifiantes questionnent la sémiotique.

Du côté des médias, les domaines de l'audiovisuel, de la presse et de la photographie font « classiquement » partie du groupe de tête, alors que la radio semble délaissée.

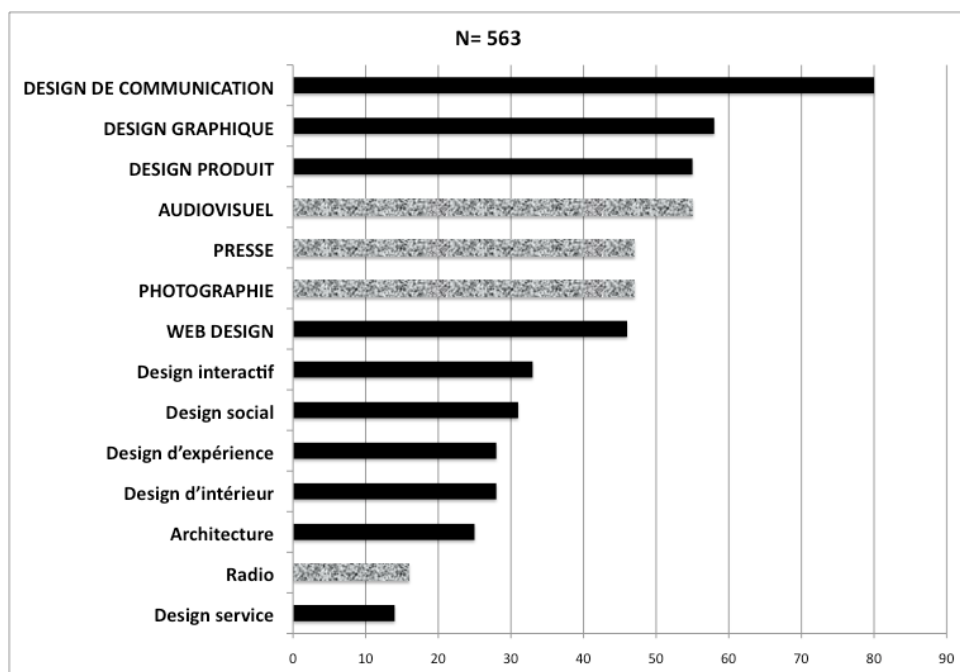


Fig. 1. Classement des objets d'étude des **sémioticiens**

Dans cette question nous avons délibérément mélangé différentes formes de design et de médias en espérant que la distribution des réponses mettrait en évidence des effets de prédilection et au-delà des effets de structuration du champ des études.

La distribution des résultats confirme une de nos hypothèses sur la prédisposition des sémiotiques à traiter des objets plans. Nous l'avons manifesté dans l'histogramme ci-dessus en distinguant les types de design et les médias les plus fréquemment choisis en lettres capitales et les autres en minuscules.

Du design de communication au web design en passant par l'audiovisuel et la presse, les objets de prédilection des sémioticiens sont plans et dérivent de la feuille de papier ou de l'écran.

L'intérêt pour le design produit semble échapper à cette régularité, mais quand on fait le bilan des études qui lui sont consacrées (Voir Darras et Belkhamza, 2009), on constate que ce sont les zones d'interface de la « peau » des produits qui intéressent prioritairement les sémioticiens et que celles-ci sont souvent planes.

Matériellement, épistémologiquement et historiquement, la sémiotique européenne est issue du monde lettré du papier, de la feuille et du livre. Par extension, elle s'est élargie jusqu'aux images en constituant un corpus d'objets plans. La sémiotique est-elle fondamentalement prédisposée à traiter de cet univers plat ou n'est-ce qu'un effet sociologique et institutionnel, le monde académique ayant imposé ses objets canoniques aux théoriciens des signes ?

Le fait qu'une partie minoritaire mais non négligeable des études se réalise avec des objets non plans laisse penser que les sémiotiques sont adaptables. En ce domaine, les approches pragmatiques, systémiques, interactionnistes et culturelles semblent disposer d'atouts qui restent à mettre en œuvre.

Qu'est-ce que la sémiotique ?

Quand on leur demande de classer par priorité ce qu'est pour eux la sémiotique, les sémioticiens considèrent d'abord qu'elle est une méthode d'analyse. Comme l'indique le tableau suivant, cette réponse capitalise le plus de choix, y compris le plus de premiers choix 95/206 et seconds choix 64/206. En seconde position des préférences, vient la sémiotique comme théorie. Puis avec un bon taux de préférence en second et troisième choix, la sémiotique comme théorie appliquée.

	1 ^{er} choix	2 ^e choix	3 ^e choix	Total des réponses
Une méthode d'analyse	95	64	27	186
Une théorie	91	30	26	147
Une théorie appliquée	46	53	39	138

Dans la mesure où il était possible de classer aussi les domaines d'application en répondant à la même question, on peut constater que ces options recueillent nettement moins de choix. C'est ce qu'indique le tableau suivant qui classe les options.

	1 ^{er} choix	2 ^e choix	3 ^e choix	Total des réponses
Un outil de création	20	21	31	72
Un outil d'évaluation	12	19	26	57
Un outil de R & D	9	19	21	49
Un outil de conseil	9	17	20	46
Un outil d'audit	4	19	14	37

Ce découpage était explicite dans la formulation des items à choisir qui distinguaient, d'une part, « théorie » et « méthode » et, d'autre part, les « outils » c'est ce que confirme l'un des répondants qui précise : *I would differentiate between academic semiotics as a theory and commercial semiotics as a tool.*

Nous avons justement testé la distinction entre la « sémiotique académique » et la « sémiotique commerciale » en réalisant un tri croisé ne prenant en considération que les réponses des sémioticiens qui n'enseignent pas la sémiotique, mais qui travaillent en agence, en institut de sondage, en R & D ou en indépendants. Étonnamment leurs classements sont identiques à ceux de la population globale de l'enquête et ceci dans les mêmes proportions.

La formule de l'un des répondants constitue sans doute une bonne synthèse : *semiotics is a general theoretical box of tools* et nous ne résistons pas à citer cette autre formule : *Semiotics is a way of knowing the human way of knowing the world.*

À quoi la sémiotique est-elle utile ?

Toutes les phases du processus du design proposées en option de réponse ont été retenues par les uns ou les autres comme pouvant être utilement accompagnées par la sémiotique, c'est ce que précisent plusieurs répondants qui notent qu'« elle est utile partout ». C'est aussi ce que confirme ce témoignage d'un universitaire ayant une expérience de consultant :

Mon expérience (dans les divers mondes où j'ai pratiqué les études sémiotiques : agences de création, instituts d'études, entreprises — automobile, assurance, banque...) montre que la plupart des items mentionnés sont pertinents pour la réponse à cette question. D. B.

Comme le précise un universitaire danois :

Semiotics is also relevant as a meta-theory of design, i.e. for understanding the nature of signs, tools, and models in design, the nature of cultural artefacts, etc. M.M.

Toutefois, lorsque nous classons les réponses, il apparaît que cette utilité générale peut être graduée.

En tête des réponses on trouve les grands classiques de la sémiotique que domine la définition de la communication d'un produit. (64 %). L'utilité de la sémiotique pour l'étude des pratiques (59,9 %) et de la réception (54,3 %) est aussi très élevée tout comme ce qui concerne les phases d'étude préliminaires (54,8 %).

Options de réponse		
Pour définir la communication d'un produit, d'un visuel, etc.	64,00 %	126
Pour étudier les pratiques	59,90 %	118
Dans les études préliminaires	54,80 %	108
Dans les études de réception	54,30 %	107
Dans la phase de pré-crétion	48,70 %	96
Dans la phase de création	47,20 %	93
Dans les études de marché	45,20 %	89
Dans les études d'usage	42,60 %	84
Pendant la création	41,60 %	82
Pour tester les prototypes	36,00 %	71
Pour la rédaction du cahier des charges	29,90 %	59
Dans les études de <i>benchmarking</i>	25,90 %	51

En accord avec les réponses à la question précédente, l'utilité de la sémiotique est aussi reconnue dans les phases créatives de pré-crétion ou de création, mais en quelque sorte en second lieu. On a d'ailleurs beaucoup reproché aux sémioticiens de gêner ou de bloquer la créativité des designers par leurs prescriptions, cela se manifeste peut-être ici dans la relative réserve d'une bonne partie des répondants. C'est ce que note un des sémioticiens de terrain qui précise à ce sujet :

Selon moi, la sémiotique est plutôt un outil de connaissance (d'un marché / des stratégies des acteurs à la fois pour s'approprier les fondamentaux du marché et s'y singulariser / des forces et des faiblesses de l'acteur étudié vs ses concurrents) qu'un outil de création. Elle intervient en amont d'une étude (qui explore les attitudes, les usages, la réception), et éventuellement en aval pour éclairer des points de la réception. F. M.

Étonnamment, nous notons que les études de marché n'ont pas suscité un grand nombre de réponses.

En bas de l'échelle, se situent les opérations les plus techniques telles que les études de *Benchmarking* (25,9 %) et de rédaction du cahier des charges (29,9 %). Pourtant, d'expérience et en accord avec la citation précédente, nous savons qu'une étude comparative des forces et faiblesses de la concurrence est très améliorée quand un sémioticien s'en charge ou au moins s'en mêle. De même, l'intervention

du sémioticien dans la rédaction ou la supervision du cahier des charges s'avère très utile.

Le cas échéant, avec qui travaillent-ils ?

De nouveau le service de la communication se trouve placé en tête, il est l'interlocuteur privilégié des sémioticiens qui, d'une certaine manière, y côtoient leurs *alter ego*.

Les designers et à moindre titre les créateurs sont aussi des interlocuteurs fréquents.

Viennent ensuite les autres partenaires dont les commerciaux sont les moins attractifs.

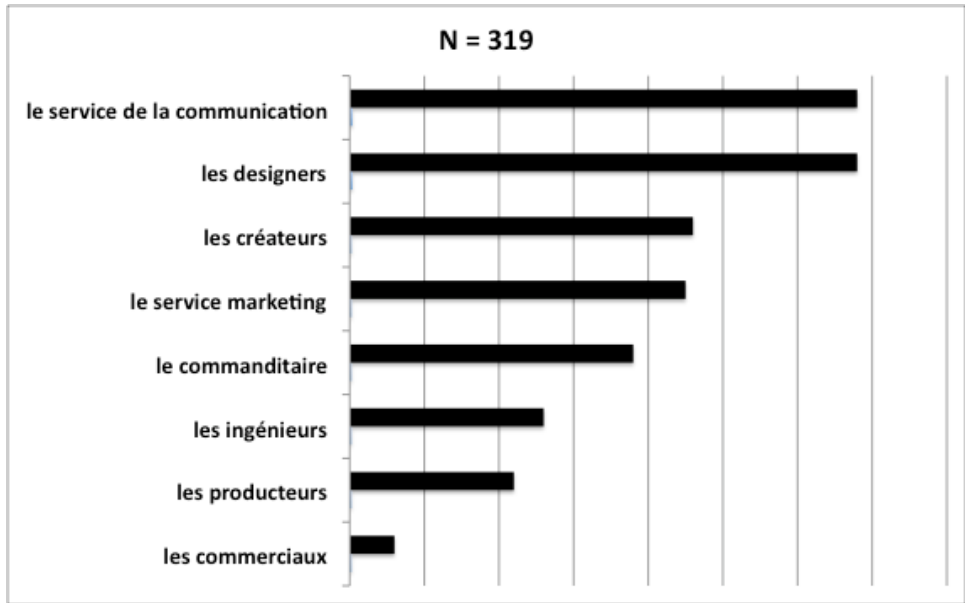


Fig. 2. Avec qui travaillent les sémioticiens ?

Communiquent-ils en utilisant explicitement ou implicitement la terminologie sémiotique ?

Près de la moitié des répondants (47,4 %) déclarent utiliser à la fois explicitement et implicitement la sémiotique dans leurs comptes rendus d'étude alors que 34 % l'évitent et que 19 % n'hésitent pas à l'utiliser.

L'étude sélective des réponses des sémioticiens de terrain montre qu'ils sont très proches de l'ensemble des répondants, mais ils ont tendance à privilégier une communication plus implicite (40 %).

Leurs commentaires sont souvent prudents et plaident en faveur de l'intelligibilité des exposés et du langage afin qu'ils soient facilement appropriés par les interlocuteurs. *The readers might find them (the semiotics terminology) too foreign to make any sense.*

Mais comme le précisent les commentaires suivants, tout dépend du contrat passé entre les interlocuteurs.

Since Semiotics deals with the process of Intersemiotic translation, we, semioticians, play an important role in the translation from one language — considering culture as a multilingual system — into an other. In this manner, we can choose either to use explicit or implicit semiotic terms according to the context in which it is applied or the audience we deal with.

Tout dépend de l'attente du commanditaire : certains veulent des résultats uniquement avec un fort taux de traduction ou de vulgarisation. D'autres demandent en sus un cadrage méthodologique et sont tout à fait prêts à entendre ce qui se passe dans les coulisses des études...

Dans le cadre d'un rapport d'une étude destinée à des professionnels de la communication, la démarche sémiotique est expliquée en amont notamment en termes de ce qu'elle permet d'obtenir et comment. Toutefois, tout recours au métalangage et à la méthode est supprimé. Seuls sont présents les résultats. Lors des présentations orales, on peut, de temps en temps, être amenés à définir davantage tel ou autre démarche, mais c'est généralement anecdotique.

Comment estiment-ils l'impact de leurs études ?

Pour la majorité des répondants le niveau d'impact de leurs analyses sur le produit final est fort, 37,4 % des cas voire très fort (8,4 %).

Toutefois, pour 29,6 % des répondants l'impact est très variable.

Pour les autres il est moyen 14,8 % ou faible, voire sans effet 5 %.

Que pensent-ils des gains apportés par leurs analyses sémiotiques ?

Afin de tenter d'évaluer les apports des études sémiotiques au design et aux médias, nous avons posé la question ouverte suivante : « Selon vous, en termes de qualité, d'usage et de succès, quels sont les gains les plus importants que les études sémiotiques apportent aux produits du design et des médias ? »

La grande majorité des répondants (166) ont apporté leurs contributions à cette question et après analyse de leurs différences et ressemblances nous les avons regroupées en six grandes familles. À cette occasion, nous avons remarqué une très grande richesse des réponses et un assez faible taux de récurrence, sauf pour quelques notions ou concepts phares que nous noterons en gras dans les parties

suivantes. Cette convergence faible des réponses est typique des populations hétérogènes. C'est probablement le cas des répondants à notre enquête qui de fait appartiennent à des « communautés » théoriques, professionnelles et nationales différentes. La richesse des réponses qui en résulte témoigne aussi de la richesse de la relation que les sémiotiques et les sémioticiens entretiennent avec le design et les médias. Une fois ordonnées, toutes les réponses constituent un large panorama des apports des sémiotiques au design et aux médias.

Ainsi organisé, l'ensemble des réponses constitue une sorte de programme de promotion de la sémiotique et des avantages et gains qu'elle apporte.

1- La sémiotique offre un cadre théorique et conceptuel

Comme toutes les grandes théories, la sémiotique sert à penser et à raisonner, elle offre un cadre théorique et conceptuel aux opérations suivantes : observer, distinguer, **analyser**, catégoriser, comparer, structurer, synthétiser, **comprendre**, évaluer, **critiquer**, décrire, objectiver, **argumenter** et rationaliser.

2- La sémiotique offre un ensemble de méthodes

Elle permet d'**approfondir**, d'élargir, de diversifier la signification et de dépasser les seuls cadres de références des producteurs et des récepteurs. « Going beyond consumer frame of reference. »

Ces méthodes permettent de **relier** et d'interagir, de **co-construire** le sens et de repérer le fonctionnement des communautés interprétatives.

Elles permettent aussi de relier la théorie et la pratique, la délibération et l'action, le laboratoire ou le bureau d'étude et le terrain.

Elles favorisent la construction d'une vision d'ensemble, de cartographier et de modéliser.

Enfin, elles permettent d'**analyser** les processus et les produits, mais elles accompagnent aussi la créativité, les processus de création, d'invention, d'innovation et de recherche d'originalité.

3- La sémiotique dispose d'un ensemble de qualités

Elle augmente l'attention et surtout la **finesse**, comme le disait Georges Péninou, mais aussi la précision, la **clarté**, la lucidité et la perspicacité ainsi que l'intensité et la **profondeur**. Elle est puissante, transperçante, transdisciplinaire et transversale.

Elle est **logique** et favorise le travail **rigoureux**, l'objectivité et la supra subjectivité.

4- La sémiotique est une aide aux opérations suivantes

En amont, elle est un outil important pour les opérations de *benchmarking*, pour les études préliminaires, les diagnostics et les audits, les phases de prévisions et

d'anticipation, mais aussi en aval pour les phases de construction et d'interprétation des tests, des évaluations et des *feed backs*.

Elle contribue à formuler les problèmes et à les résoudre y compris en proposant des solutions fonctionnelles.

Elle accompagne l'élaboration du projet, la **construction de scénario** et de **stratégies** dont elle permet d'assurer la continuité.

C'est une aide à la décision et elle permet d'assurer les responsabilités et conséquences de ces décisions.

C'est aussi une aide à la coordination et au *monitoring* car elle encourage à la **coopération interdisciplinaire**. Elle favorise et accompagne le **dialogue** entre les créatifs, les concepteurs, les stratèges et les communicants en contribuant à la **traduction** des connaissances et des savoir faire.

Enfin, elle permet d'améliorer les compétences des équipes (*upskilling teams*).

5– La sémiotique permet d'atteindre les objectifs suivants

En amont, elle permet de **définir** les objectifs, de les différencier, de **cibler** les destinataires et de **positionner** une marque, un concept ou un produit.

Elle permet de les **clarifier**, de les ajuster, de les **optimiser**, de les **adapter** en repérant leurs forces et leurs faiblesses, en distinguant le bon du farfelu, en évitant les erreurs, errances, paradoxes et aléas qu'elle aide à corriger et à réorienter.

Elle privilégie les objectifs d'intelligibilité, de lisibilité et de précision, et favorise la pertinence ainsi que les effets percutants et convaincants afin de potentialiser et de valoriser le produit dans le but d'en agrandir le nombre de récepteurs, de destinataires et d'utilisateurs.

Elle vise l'**efficacité** des produits et concourt à leur succès et à leur rentabilité, tout en contribuant à améliorer leurs qualités, leur ergonomie et leur utilisabilité ainsi que le confort et le bien être du destinataire.

Elle est en général moins coûteuse que les études qualitatives et quantitatives. C'est la thèse que défend un participant :

They provide an approach based in complexity and pragmatic, and the result they show are normally similar to that you can get through a qualitative survey.

Sauf si l'étude sémiotique intègre des études qualitatives et quantitatives...

Enfin, la sémiotique, rassure le commanditaire des études, et parfois elle l'« impressionne ».

6– Les gains de compréhension

Les réponses sur les gains de compréhension offerts par la sémiotique se répartissent en deux groupes, d'une part, tout ce qui concerne le traitement du sens et de la signification du produit lui-même et, d'autre part, ce qui concerne les acteurs du réseau de l'échange.

En ce qui concerne le produit comme signe, sémiose, discours, etc. on peut distinguer quatre types de gains identifiés par les répondants.

- a- Par le nombre d'occurrences ce sont les gains interprétatifs (et de décodage) des signes qui priment devant le suivi de la chaîne de signification et la traçabilité du sens des produits, mais aussi l'interprétation des études qualitatives et quantitatives. Une référence est faite à la révélation des significations implicites ou cachées.
- b- Les répondants notent les gains au sujet de l'identification des éléments signifiants, de l'articulation entre le sens et le sensible, des contrats de lectures, de l'étude de la multimodalité, ainsi que de l'impact du contexte et de l'environnement.
- c- Un autre type de gain concerne l'explicitation du fonctionnement des signes et sémioses, de leur impact, des effets qu'ils produisent et de leurs conséquences diverses y compris sur l'élaboration des processus cognitifs.
- d- Enfin, quelques répondants pointent les possibilités d'actions sur les signes et sémioses pour mieux les maîtriser, mais aussi pour en accentuer et en augmenter les effets, et globalement pour les améliorer afin qu'ils produisent « plus de sens ».

Dans la majorité des cas, les gains de compréhension sont focalisés sur la réception, les croyances, les valeurs, les usages, les pratiques et les expériences de l'utilisateur.

Quelques répondants abordent la compréhension des relations et interactions entre la structure signifiante du produit et les pratiques et usages qui lui sont associés.

Plus rares encore sont ceux qui traitent les gains de compréhension de l'univers des concepteurs, créateurs et designers.

Seuls quelques sémioticiens (dont nous faisons partie) signalent les gains de compréhension lorsque l'on traite l'ensemble du circuit de commande, conception, production, produit, diffusion, réception, utilisation et de leurs interactions et bouclages.

Comme l'indique un répondant :

communication is no longer seen as a destination-reception-feedback process, but as a continuous phenomenon of signification.

Cette approche défendue depuis longtemps par Eliséo Veron, Raymond Williams ou Stuart Hall par exemple, reste étonnamment peu citée.

Quel avenir pour la sémiotique et son enseignement ?

Interrogés sur l'avenir universitaire de la sémiotique, les répondants sont plutôt optimistes puisque près de 55 % pensent que cet avenir est grand ou assez grand.

Plus prudents, 26 % des répondants pensent qu'il l'est moyennement. En revanche, 19 % pensent qu'il est limité ou petit.

Ils sont plus nombreux à être optimistes au sujet de l'avenir de la sémiotique dans les domaines du design et des médias. Soixante-dix pour cent pensent qu'il est grand ou assez grand, 18 % qu'il est moyen et seulement 12 % qu'il est limité ou petit.

En ce qui concerne la formation à la sémiotique des designers et des créateurs, les répondants sont convaincus qu'elle doit être intensive (21 %) ou au moins importante (63 %). Seuls 14 % pensent qu'une sensibilisation suffit et à peine 2 % qu'elle n'est pas nécessaire. Comme l'indiquait Georges Péninou dès 1972⁶

plus le degré de conscience d'un créateur à l'égard de ce qu'il fait grandit, plus sa lucidité s'accroît, plus sa maîtrise du signe publicitaire peut s'affirmer, plus sa conscience de la responsabilité des signes peut se développer.

Son avis est partagé.

Conclusion

Les réponses aux trente réponses de cette enquête témoignent d'une grande bonne volonté de la part de la quasi-totalité des sémioticiens qui ont accepté de partager leur avis et leur expertise.

Toutefois, au fil de la lecture des commentaires qui accompagnent les réponses aux questions fermées, nous avons relevé quelques remarques récalcitrantes au sujet de l'instrumentalisation et de l'asservissement de la sémiotique.

Bien qu'elles soient très rares, elles témoignent à notre avis d'une conception puriste de la théorie et d'une faible estime pour la sémiotique de terrain et les études appliquées dites « commerciales » ou au service « de l'idéologie dominante et de la gouvernance néolibérale ». Ces remarques mériteraient un débat approfondi sur la praxis en sémiotique, sur les recherches fondamentales, spéculatives et empiriques et l'engagement des sémioticiens dans la R & D.

En guise de réponse à ces critiques déontologiques et politique, voici le commentaire d'une sémioticienne ayant répondu à l'enquête, point de vue que nous partageons aussi :

Since I believe that Peirce's system is a way of thinking or interpretation, it is potentially useful for all aspects of design : analysis, projection and synthesis. Of course, we need to transform the theory into useful tools to make it actual and useful for practice. In other words, by itself semiotics is not useful (though valuable), but can be made useful. R. C.

6. G. Péninou (1972) p. 22.

Références bibliographiques

- BARTHES, Roland (1964), « La rhétorique des images », *Communication*, 4, pp. 40–51.
- BERTHELOT-GUIET, Karine (2004), « Instrumentalisations de la sémiotique ». *Études de communication* 27, pp. 121–131, <http://edc.revues.org/index148.html>.
- BOUTAUD, Jean-Jacques (2007), « Du sens, des sens. Sémiotique, marketing et communication en terrain sensible », *Semen* 23, Sémiotique et communication. État des lieux et perspectives d'un dialogue. <http://semen.revues.org/5011>.
- DARRAS, Bernard (2011), « Design and pragmatic semiotics », *Collection # 3*, pp. 7–21.
- DARRAS, Bernard & BELKHAMSA, Sarah (2009), Objets et communication, *MEI*, 30–31, Paris, L'Harmattan.
- DARRAS, Bernard (2008), « Sémiotiques des signes visuels et du design de l'information », in DARRAS, Bernard (Dir.) (2008), *Image et sémiologie*, Paris, Publication de la Sorbonne.
- DARRAS, Bernard (2004), « Children's Drawing and Information Design Education. A Semiotic and Cognitive Approach of Visual Literacy », in SPINILLO & COUTINHO (eds), *Selected Readings*, SDBI/The Brazilian Society of International Design, 105–118.
- DARRAS, Bernard *et al.* (1993), « Entretien avec Eliséo Veron », *MEI* 1, 9–25.
- FLOCH, Jean-Marie (1996), *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes les stratégies*, Paris, P.U.F.
- FOQUIER, Éric (1999), « Petite histoire de la sémiotique commerciale en France », in FRANKEL et LEGRIS-DESORTES (éds), *Entreprise et sémiologie*, Paris, Dunod.
- HETZEL, Patrick et MARION, Gilles (1993), « Les contributions françaises de la sémiotique au marketing et à la publicité », *Gestion* 2000, 3, 117–154.
- JEANNERET, Yves (2007), « La prétention sémiotique dans la communication. Du stigmate au paradoxe. Annales littéraires de l'université de Franche-Comté », Université de Franche-Comté.
- LEGRIS-DESORTES, Christine, CAPRON, Pascale, COUTON-WYPOREK, Patrick et TSALA Didier (2008), *Études « sémios » et enquêtes en entreprise*, Paris, Les 2 Encres.
- LUGRIN, Gille (2006), « Instrumentalisation de la sémiotique au service de la publicité et du marketing : état des lieux », *Market Management*, 4, vol. 6, 5–35.
- MATHE, Anthony (2011), « La sémiotique de terrain aujourd'hui, enjeux et propositions. » *Communication & Organisation* 39, Les applications de la sémiotique à la communication des organisations, 95–110.
- PENINOU, Georges (1972), *Intelligence de la publicité*, Paris, Laffont.
- SEMPRINI, Andrea (1996), *Analyser la communication*, Paris, L'Harmattan.

ENSEIGNER LES SÉMIOTIQUES

Le soin de la formation : L'institutionnalisation de la sémiotique au Brésil*

Carolina LINDENBERG LEMOS

Universidade de São Paulo / Université de Liège

Jean Cristtus PORTELA

Universidade Estadual Paulista

Mariana LUZ PESSOA DE BARROS

Grupo de Estudos Semióticos da Universidade de São Paulo

Introduction

On ne trouve pas aujourd'hui au Brésil un département d'enseignement qu'on pourrait appeler "de Sémiotique". La discipline est enseignée soit dans les départements de Littérature, soit dans ceux de Communication, et le plus souvent dans ceux de Linguistique. Cette hésitation par rapport à la place institutionnelle de la sémiotique peut être expliquée par le fait que c'est une discipline relativement nouvelle et peut-être que toutes les questions qu'on avancerait à partir de là en découlent. Par contre, il y a des nuances dans ce scénario qui peuvent éclaircir ce que veut dire "être une discipline nouvelle", ou bien, de façon plus directement pertinente pour nos propos, elles peuvent mieux situer la sémiotique brésilienne dans les institutions du pays.

Dans un article qui traite de la fondation de la sémiotique en tant que champ de recherche, Badir (2012, p. 3)¹ présente la communication de masse comme constitutive des premiers objets d'analyse sémiotique qui ont « connu un certain

* Remerciements : Les auteurs voudraient exprimer leur reconnaissance aux contributions de Sémir Badir, Yasmine Badir, Matheus Nogueira Schwartzmann et Lionel Sturnack.

1. La citation des pages de cet article se réfère à la version manuscrite.

écho public dans les années 50 et 60 »². L’auteur insiste par ailleurs sur la spécificité du point de vue sémiotique : « La communication de masse n’y est pas spécifiée dans ses aspects techniques, ni dans ses aspects sociaux, mais dans ses aspects culturels » (*ibid.*, p. 5). Ensuite, il ajoute à ce tableau une autre perspective : celle du rôle de la « sensibilité et des enjeux propres à la critique littéraire » dans l’étude de ces objets. Enfin, il évoque la linguistique quand il considère que « La spécificité de l’approche sémiotique consiste à considérer que les objets de la communication de masse ressortissent du langage » (*ibid.*, p. 6). Ces brèves citations placent la sémiotique à l’intersection des disciplines : la communication de masse pour ses objets ; la sociologie et l’anthropologie pour l’aspect culturel ; la littérature pour la formation de base de quelques-uns de ses porte-voix ; la linguistique pour le fond théorique et épistémologique. Ce carrefour révèle une discipline qui cherche à créer un espace entre celles qui sont déjà consolidées. Et comme un tel espace ne s’ouvre pas facilement, les sémioticiens devront occuper dans un premier temps une zone de contact. Ils s’inséreront ainsi dans les écoles de communication, dans les départements de linguistique et de littérature. Le champ restera, de cette façon, quelque peu épars et la consolidation de ces groupes se présente encore comme un défi.

Sur la scène brésilienne, Diana Barros (1999, pp. 185–186) fait référence à cette position “instable”. Selon son point de vue, la sémiotique (et les études sur le texte et le discours en général) doit faire face à des objections de deux côtés. Pour les champs les mieux établis de la linguistique (comme par exemple celui de la phrase), la sémiotique n’est pas suffisamment formelle et explicative. Pour les “humanistes”, elle est trop formelle et attachée aux mécanismes internes de ses objets d’étude. Trop formelle pour les uns, pas assez pour d’autres. Cette description place la sémiotique encore une fois dans un espace intermédiaire et non consolidé. Dix ans plus tard, Barros (2009) revient sur cette même caractéristique pour accentuer le fait qu’elle est un trait constitutif de la sémiotique en tant que champ de recherche. De plus, elle fera un recensement des dialogues que la discipline entreprend avec les champs voisins. Elle traite, ainsi, des relations avec les études linguistiques, rhétoriques, littéraires et de la communication.

Ces observations à propos de la position relative vis-à-vis d’autres disciplines offrent pour les perspectives d’avenir de la sémiotique deux cas de figure théoriques. D’un côté, la sémiotique pourrait rester toujours en marge de l’enseignement et de la recherche institutionnels. Comme on le verra par la suite, cela ne serait pas possible au Brésil, vu que la recherche en sciences humaines est très attachée aux universités publiques, qui jouent un rôle central dans la production scientifique nationale. Une autre voie serait l’éparpillement des sémioticiens isolés dans ces champs voisins listés par Barros. Dans une certaine mesure, cette hésitation mentionnée par les auteurs cités se fait sentir au Brésil. Les sémioticiens sont présents dans les

2. Badir cite surtout les travaux de Roland Barthes et parle, ainsi, d’une période antérieure à *Sémantique structurale* d’A.J. Greimas (1966).

départements de littérature, de communication et de linguistique. Et si les objets des thèses et des articles sont le plus souvent ceux étudiés en communication ou en littérature³, la sémiotique brésilienne semble en revanche avoir trouvé sa place institutionnelle principalement dans les deuxième et troisième cycles en linguistique.

Dans ce contexte, on abordera l'examen de l'institutionnalisation de la sémiotique greimassienne dans le pays à travers son ancrage le plus stable : les deuxième et troisième cycles. Préalablement, on présentera brièvement le contexte des institutions de niveau universitaire afin de mieux situer l'emplacement institutionnel possible pour la discipline. Après avoir passé en revue le master et le doctorat, on proposera quelques réflexions à propos de la licence. Dans la deuxième partie du texte, une étude des manuels sera présentée, de façon à introduire le parcours de la sémiotique à travers ce genre de publication qui réfléchit exactement la consolidation de la discipline au Brésil. Finalement, dans la troisième partie, la sémiotique franchira les limites de l'université pour faire une incursion dans l'enseignement secondaire. Quelques initiatives qui pointent vers un horizon de pénétration systématique sont présentées. À chaque niveau, le fil rouge qui se fait voir derrière l'activité sémiotique, et les choix qu'elle impose, est celui du soin d'une formation qui garantisse la continuité et le déploiement du domaine de la sémiotique au Brésil.

1. Les groupes et les universités

1.1. *Les institutions*

Pour traiter de l'institutionnalisation de la sémiotique greimassienne au Brésil, il faut d'abord comprendre le parcours attendu des étudiants universitaires, aussi bien que l'organisation des instances de niveau supérieur dans le pays, surtout celles pertinentes pour le champ des Lettres. Le premier cycle en lettres dure quatre ans. Ensuite, l'étudiant intéressé par la recherche s'engagera dans un programme de *pós-graduação stricto sensu*. Au Brésil, la *pós-graduação* est à peu près équivalente aux deuxième et troisième cycles européens⁴. Elle se partage en *pós-graduação lato*

3. À titre d'exemple, voir <http://www.linguistica.fflch.usp.br/node/576> pour les thèses soutenues en 2011 au Département de Linguistique de l'Université de São Paulo et les articles des deux revues de sémiotique greimassienne du pays : *Estudos Semióticos* [Études Sémiotiques] (<http://www.fflch.usp.br/dl/semiotica/es/index.htm>) et *Cadernos de Semiótica Aplicada* [Cahiers de Sémiotique Appliquée] (<http://seer.fclar.unesp.br/casa>).

4. La comparaison est imparfaite vu que le temps de formation et le genre de travail attendu des étudiants sont différents des critères européens à chaque niveau. Surtout, il est important de souligner qu'au Brésil il y a une séparation importante entre le premier cycle et les autres, tandis que les deuxième et troisième cycles forment une instance plus large. Cela porte à conséquence pour l'établissement d'une politique par les agences de financement, par exemple.

sensu, qui prend la forme de cours de spécialisation et MBA⁵ et la *pós-graduação stricto sensu*, qui compte deux niveaux : une maîtrise et un doctorat. La maîtrise dure à peu près deux ans et demi. Le rapprochement avec le master européen demeure difficile, dès lors que la licence au Brésil est plus longue et la maîtrise n'est pas une étape nécessaire pour enseigner dans le secondaire, par exemple. La formation pour devenir enseignant dans le secondaire est faite de façon parallèle et en même temps que la licence. Elle a un côté essentiellement pédagogique. Enfin, l'étudiant finira par un doctorat de troisième cycle qui dure environ quatre ans. Aujourd'hui la possibilité de commencer un doctorat directement, sans passer par la maîtrise, est prévue. Dans les lettres, par contre, ce parcours est encore l'exception.

Pour ce qui concerne les institutions, l'enseignement universitaire d'excellence au Brésil est surtout offert par les universités publiques, principalement liées à deux niveaux du pouvoir public : le gouvernement fédéral et les gouvernements des états. Dans ces institutions, le professeur doit développer des activités d'enseignement, de recherche et d'extension, c'est-à-dire, des services à la communauté. Sous bénéfice d'inventaire, il n'y a pas de chercheur en sémiotique en régime permanent⁶ qui ne soit aussi professeur de l'université. D'autre part, même si elles sont très présentes sur la scène des institutions supérieures, les universités privées n'ouvrent que peu voire aucun espace à des activités autres que l'enseignement⁷ et rares sont celles qui délestent leurs professeurs d'une partie de leur charge d'enseignement pour qu'ils se dédient à la recherche. La plupart n'ont même pas de programme de *pós-graduação stricto sensu*. Un panorama commence ainsi à s'esquisser à partir de l'espace qui est réservé aux chercheurs. En effet, il y a des chercheurs en sémiotique dans au moins treize institutions du pays⁸, dont dix sont des universités publiques.

-
5. *Masters of Business Administration*. Au Brésil, contrairement à un master académique *stricto sensu*, ce diplôme ne requiert pas la rédaction d'un mémoire, mais bien d'un *case study*, d'une vingtaine de pages souvent en anglais.
 6. Certes, il y a la figure du chercheur en régime post-doctoral. Mais, même quand elles durent longtemps, les bourses ont toujours une échéance prévue. Elles ne pourraient pas être vues comme des postes permanents de recherche. Il y a aussi un programme de bourses de productivité en recherche offertes par le Conseil National de Développement Scientifique et Technologique (CNPq), mais il présuppose que le chercheur soit attaché à une institution (http://www.cnpq.br/normas/rn_06_016_anexo1.htm).
 7. Voir à ce propos la communication orale de Matheus Nogueira Schwartzmann au IV^e Séminaire de Sémiotique à l'USP (GES-USP, 2011a).
 8. On vient d'apprendre que trois autres universités ont incorporé des sémioticiens dans leur cadre, soit à cause des engagements, soit par le rapprochement d'un chercheur à un groupe de sémiotique déjà formé. Elles sont toutes des institutions publiques : l'Universidade Federal da Paraíba [Université Fédérale de la Paraíba], l'UNESP à São José do Rio Preto (São Paulo) et l'Universidade Federal de Juiz de Fora (Minas Gerais) [Université Fédérale de Juiz de Fora]. Comme ce sont des acquisitions récentes, on ne trouve pas encore de recherches publiées ou de groupes formés dans le cadre des universités. Voilà pourquoi nous avons choisi de ne pas les inclure dans le compte général.

Deux autres acteurs sont les agences fédérales de recherche⁹. Le CNPq – Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico [Conseil National de Développement Scientifique et Technologique] est un organisme de promotion de la recherche, à qui l'on doit une grande partie des bourses d'étude et de recherche dans le pays. À côté des bourses consacrées aux étudiants et aux projets thématiques, il offre aussi des bourses de productivité aux professeurs (voir note 6). De plus, le CNPq gère et met en commun deux bases de données très importantes. D'une part, il recueille les données des groupes de recherche (<http://dgp.cnpq.br/buscaoperacional/>). D'autre part, il possède une base de *curricula vitae* obligatoire pour tout chercheur du pays qui pose une demande de bourse (même si elle est offerte par un autre organisme) ou qui veut s'inscrire à un deuxième ou troisième cycle d'étude : la plateforme Lattes (<http://lattes.cnpq.br/>). Une partie de l'institutionnalisation d'un groupe passe par son entrée dans la base de données au CNPq. Ainsi, la plupart des groupes d'étude sémiotique qui ont été répertoriés sont aussi inscrits au CNPq, même si leurs données ne sont pas souvent à jour. Par ailleurs, l'inscription seule n'est pas une garantie de l'activité du groupe¹⁰. Cette base de données joue à peu près le même rôle pour les groupes de recherche que la plateforme Lattes pour les chercheurs individuels.

Un autre organisme garde une fonction d'attribution de bourses de recherche, c'est la CAPES – Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior [Coordination de Perfectionnement de Personnel de Niveau Supérieur], bien que son premier champ d'action, selon le site même de l'agence (<http://www.capes.gov.br/sobre-a-capes/historia-e-missao>) soit d'évaluer les deuxième et troisième cycles. En effet, la CAPES établit les critères pour l'évaluation des publications scientifiques et pour l'organisation des deuxième et troisième cycles au sein des universités. Elle compte aussi avec des organismes internes qui s'occupent de la distribution des domaines de recherche institutionnalisés dans le pays. À titre d'illustration de ce rôle organisateur, on peut citer les commentaires de Diana Barros à propos des discussions menées dans les réunions des représentants des Lettres à la CAPES sur la proposition de la dissolution de la section de Lettres en deux autres plus spécifiques : la Littérature et la Linguistique (GES-USP, 2011b). La proposition a été refusée, mais la discussion n'est pas sans conséquences pour la sémiotique. Si, comme suggéré par Barros (1999, p. 186), la sémiotique est à mi-chemin entre la linguistique “hard” et les analyses plus “libres et créatives” des études littéraires, elle a tout intérêt à maintenir intact le domaine des Lettres.

9. Le rôle des agences régionales de financement, comme les Fondations d'Appui à la Recherche (FAPESP, FAPERJ, etc.), est également important. Toutefois, ce sont bien les agences fédérales qui déterminent la politique institutionnelle et de recherche.

10. On peut citer l'exemple du groupe GTEDI, de l'UNIFRAN – Universidade de Franca (São Paulo) [Université de Franca]. Même si ses données sont à jour dans la base de données, le groupe ne compte pas un flux d'activités régulier à cause du manque d'espace institutionnel. Voir la communication orale de Matheus Schwartzmann au IV^e Séminaire de Sémiotique à l'USP (*Ibid.*).

La dernière instance à mentionner est l'ANPOLL – Associação Nacional de Pós-Graduação em Letras e Linguística [Association Nationale pour les Deuxième et Troisième Cycles en Lettres et Linguistique]. Elle rassemble les programmes de recherche en Lettres afin de les représenter politiquement « auprès des agences de promotion [de la recherche] et des forums responsables des politiques de recherche et du deuxième et du troisième cycles dans le pays »¹¹ (<http://www.anpoll.org.br/portal/index.php/historia.html>), c'est-à-dire, précisément face à ces mêmes agences qu'on vient de présenter. L'Anpoll est organisée en Groupes de Travail (GT). Ces groupes réunissent des chercheurs de différentes universités. La condition pour en faire partie est d'être un chercheur lié au deuxième et au troisième cycle¹² (Anpoll, 2007). Les professeurs actifs seulement au premier cycle ne peuvent pas y accéder. Il y a ainsi un GT de Sémiotique. Même s'il est ouvert à tout courant en sémiotique, la plupart de ses participants sont des sémioticiens d'inclination greimassienne¹³. On touche ici à un autre point central de la distribution de la recherche sémiotique. Au Brésil, la sémiotique greimassienne est surtout présente dans le domaine des Lettres, spécialement en Linguistique.

Il ne fait pas partie de nos objectifs de tracer un panorama historique, mais quelques brefs commentaires peuvent illustrer le chemin pris par la discipline. Le scénario brésilien est marqué par l'entrée de la sémiotique dans les années 1970 à travers des sémioticiens tels que Alceu Dias Limas, Cidmar Teodoro Pais, Eduardo Peñuela Cañizal, Edward Lopes, Ignacio Assis Silva et Jesus Antonio Durigan. Il y a eu ensuite une confirmation de sa présence dans le champ de la linguistique avec la participation active de Diana Barros et José Luiz Fiorin, tous deux professeurs de sémiotique au Département de Linguistique de l'Université de São Paulo (USP). Leur rôle académique, leurs manuels et publications en général, aussi bien que la participation auprès des éditeurs académiques, leurs actions politiques à l'USP et face aux organismes de financement ont été fondamentaux pour l'établissement de la sémiotique dans le pays. Le fait qu'ils aient développé toutes ces démarches à partir de leurs postes au Département de Linguistique n'est pas sans conséquences.¹⁴ Avec la participation de ces acteurs et des chercheurs actifs aujourd'hui, on voit une concentration de la sémiotique dans ce champ. Sauf erreur de notre part, la sémiotique n'est présente actuellement que dans un seul groupe actif au sein de la littérature, à l'UNESP – Universidade Estadual Paulista [Université de l'État de São

11. Notre traduction du texte original : « *junto às agências de fomento e aos fóruns responsáveis pelas políticas de pesquisa e pós-graduação no país* ».

12. La participation des étudiants est restreinte à ceux du troisième cycle.

13. L'ouverture du GT à d'autres lignes de la sémiotique est déclarée dans le plan de travail de la gestion 2010–2012 (Beividas & Portela, 2010). En même temps qu'il exprime un désir d'ouverture, ce document atteste l'absence des autres courants.

14. Nous sommes conscients que plusieurs étapes ont été ignorées, mais ces exemples ont été choisis aussi bien pour leur importance que parce qu'ils illustrent l'emplacement de la sémiotique à l'époque.

Paulo] à Araraquara. Sa figure centrale est la professeure Maria de Lourdes Ortiz Gandini Baldan. Le champ de la communication compte pour sa part deux pôles de sémiotique greimassienne : l'un à la PUC-SP – Pontifícia Universidade Católica de São Paulo [Université Catholique de São Paulo] —, sous la coordination d'Ana Cláudia de Oliveira, et l'autre à l'UNESP de Bauru, sous la coordination de Jean Cristtus Portela. La sémiotique est assurément très présente dans les sciences de la communication et les arts, mais elle s'illustre alors dans son courant peircien, par exemple, autour de la figure très active de Lucia Santaella à la PUC-SP. S'il y a, en fait, plusieurs professeurs en sémiotique dans cette université, seule Ana Cláudia de Oliveira travaille sur la théorie greimassienne.

1.2. *Les groupes d'étude*

Nous quittons à présent la sphère globale pour nous tourner vers la présence de la sémiotique à l'intérieur des institutions d'enseignement. Si, d'un côté, sa distribution à travers les divers champs d'étude, ainsi que sa concentration dans la linguistique, deviendront encore plus marquées — non seulement à cause du nombre de groupes, mais aussi par le fait du volume d'activité dans chaque centre —, un autre facteur commence à se dessiner : l'accent mis sur la formation qui marque la constitution des groupes et leurs activités. Le GES-USP – Grupo de Estudos Semióticos da USP [Groupe d'Étude Sémiotique de l'USP] — constituera le centre de notre exposé, non pas exactement parce qu'il est un modèle — nous ne prescrivons pas de recettes ou de manières de faire –, mais parce que le GES-USP est aujourd'hui le groupe de sémiotique le plus étendu et le plus actif au Brésil, et surtout parce qu'il joue un rôle centralisateur, étant souvent pris en exemple pour la formation de nouveaux groupes¹⁵.

Le GES-USP existe depuis dix ans et est inscrit dans la base de données des groupes de recherche du CNPq. Il est formé par six professeurs de l'USP et environ trente étudiants inscrits à un deuxième et à un troisième cycle. Parmi ses activités régulières, on compte un groupe de lecture et de discussion générale, deux ateliers de lectures (témoignant des points de rencontre avec la phénoménologie et la psychanalyse), des cours annuels de professeurs d'autres universités brésiliennes, des cours annuels de professeurs étrangers, un symposium (de thématiques variées, comme les arts ou la chanson), des conférences mensuelles de chercheurs invités, un colloque annuel et la publication d'une des deux revues de sémiotique greimassienne du pays. Pourtant, son origine n'aurait pas pu prédire la grande productivité que suggère cet agenda chargé.

15. Voir la communication orale de José Américo Bezerra Saraiva à propos de la formation du SemioCE – Groupe d'Étude Sémiotique de l'Universidade Federal do Ceará [Université Fédérale du Ceará] au IV^e Séminaire de Sémiotique à l'USP (*Ibid.*). On verra ensuite que le rôle centralisateur et d'exhortation du GES-USP se fait à travers ses nombreuses activités. Surtout à cause de son budget relativement important, le groupe invite plusieurs professeurs et jeunes docteurs, tout en promouvant des liaisons et des échanges constants.

Le GES-USP est né d'un petit groupe d'étudiants qui se réunissait toutes les semaines pour lire des textes classiques de la sémiotique greimassienne. Sans doute avec l'entrée progressive de professeurs, la direction d'Ivã Carlos Lopes¹⁶ et l'accès au financement des agences de recherche via le Département de Linguistique, le groupe a pu acquérir le niveau d'organisation et le volume qu'il a aujourd'hui. Cependant la présence des étudiants demeure le moteur du groupe et aussi le but premier de toutes ses activités¹⁷. D'ailleurs, chacune des activités qui ont été citées compte un ou plusieurs étudiants derrière son organisation : l'établissement des horaires, la réservation des salles, le choix thématique, la demande de subvention, même l'aller-retour des invités de l'hôtel à l'université¹⁸ et l'activité de lecture demeure la plus régulière, à côté peut-être du Forum sur l'Actualité des Recherches Sémiotiques (FAPS)¹⁹. Ce groupe de lecture est une partie importante de la formation, étant donné qu'il y a peu d'opportunités de contact avec la théorie jusqu'au deuxième cycle (voir la section 1.4). Des étudiants de tous les niveaux (premier, deuxième et troisième cycles) y participent, ainsi que quelques professeurs.

À l'origine, le LabOrES – Laboratório de Orientação em Estudos Semióticos [Laboratoire de Direction d'Études en Sémiotique] — nom qui lui a été octroyé dès lors le nom GES-USP a entrepris d'encadrer l'ensemble des activités — avait pour objectif de proposer une formation de base et stimulait le débat sur les textes classiques de la sémiotique greimassienne. Aujourd'hui il propose aussi des rencontres où sont lus des articles de professeurs étrangers invités, afin de préparer les étudiants pour leurs contributions orales. Ce pas est important dès lors que les cours sont présentés en langue étrangère. La lecture aide à franchir en partie l'obstacle linguistique, puisqu'elle permet de prévoir le contenu abordé. Enfin, ce que nous révèle cet exemple, c'est l'interaction que ces échanges créent entre les cours et les lectures, qui visent la formation des étudiants²⁰.

16. Le rôle de Ivã Lopes a été reconnu par plusieurs conférenciers au IV^e Séminaire de Sémiotique à l'USP (*Ibid.*). Notamment, les interventions de Waldir Bevidas et Antonio Vicente Pietroforte ont abordé son travail au sein du groupe.

17. Il y en a eu d'autres. On pourra citer à titre d'exemple le groupe Classiques de la Linguistique, qui entre 2006 et 2008 a lu quelques ouvrages fondateurs de la linguistique européenne.

18. Les activités adressées aux étudiants sont aussi centrales dans les autres groupes. Hélas, nous n'avons pas d'informations détaillées sur leur participation dans la gestion des groupes. Nous n'avons que quelques mentions du rôle central joué par Ana Cristina Fricke Matte (maintenant professeure, mais alors doctorante) dans la fondation des CASA – *Cadernos de Semiótica Aplicada* [Cahiers de Sémiotique Appliquée] (<http://seer.fclar.unesp.br/casa>). Il s'agit de la revue électronique de sémiotique de l'UNESP à Araraquara — la première revue électronique de sémiotique au Brésil — qui est à l'origine du Groupe CASA (voir l'exposé d'Ivã Lopes dans GES-USP, 2011a). À présent, une grande partie des activités de la revue et du groupe est menée par une autre doctorante, Cristiane Passafaro Guzzi.

19. Le FAPS est un espace pour des conférences mensuelles de professeurs invités.

20. Dans sa conférence au IV^e Séminaire de Sémiotique à l'USP (*Ibid.*), Waldir Bevidas attribue une grande importance à l'initiative de lire et de discuter en groupe. À son avis, la discussion garantit un axe commun dans l'interprétation des textes, sans empêcher les lectures individuelles. Cet

L'autre activité qui date de la formation du groupe est le Mini-Enapol de Sémiotique [« Petite Réunion » des Étudiants de Deuxième et Troisième Cycles en Linguistique de l'USP]. Il s'agit d'un séminaire détaché d'un colloque plus général (l'ENAPOL – Réunion des Étudiants de Deuxième et Troisième Cycles en Linguistique de l'USP) et qui est dédié à la sémiotique. Cet événement reçoit des chercheurs de différents niveaux et non seulement ceux qui sont suggérés par son intitulé. Il est même ouvert aux étudiants du premier cycle, pour autant qu'ils aient une analyse sémiotique à proposer. Voilà encore un événement qui met l'étudiant au centre de son organisation et de son but. Un autre contraste par rapport à l'intitulé du colloque, c'est que, si le colloque général est restreint aux étudiants de l'USP, et souvent au Département de Linguistique, sa session spéciale est ouverte à tous les sémioticiens. Pour cette raison, grâce à la position centrale de l'USP et à la force du GES-USP, cet événement est devenu une référence nationale et la dernière édition, en 2011, a reçu 67 contributions²¹.

Enfin, il est intéressant de remarquer que, même s'il est inscrit à la base de données des groupes de *recherche* au CNPq, le GES-USP se désigne lui-même comme un groupe d'*étude*. Le choix du nom est, bien entendu, un trait superficiel de sa caractérisation, mais à côté des activités répertoriées il met l'accent sur la réception de la théorie et sur la bonne formation de ses membres²². D'autres groupes dans le pays vont adopter un nom similaire et, de façon générale, les groupes ont souvent des réunions de lecture et de discussion qui ont pour objectif d'initier ou d'approfondir les connaissances en sémiotique.

Bien qu'ils se démarquent les uns des autres par leur niveau de stabilisation et le volume de leurs activités, on peut recenser treize groupes de sémiotique au Brésil :

exposé laisse voir aussi le souci d'une certaine homogénéité de la formation, puisqu'elle envisage un ensemble de lectures communes et un équilibre dans les interprétations individuelles.

21. Pour les détails et l'historique de cet événement, voir <http://www.flch.usp.br/dl/semiotica/MiniEnapol/minienapol-home.html>.
22. À propos de cet accent brésilien sur la réception des théories linguistiques, voir Altman (1999). L'article ne porte pas sur la sémiotique, mais il propose une vue d'ensemble du champ de la linguistique au Brésil. Il analyse aussi un nouveau mouvement d'appropriation et de mélange de théories dans le pays qui produit des résultats souvent originaux. Pour ce genre de mélange en sémiotique, voir la section 2 ci-dessous.

Université	Groupe	Ville / État	Site internet
Universidade de São Paulo (USP)	Grupo de Estudos Semióticos da USP (GES-USP)	São Paulo / São Paulo	http://www.fflch.usp.br/dl/semiotica/
Universidade Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho (UNESP)	CASA – Cadernos de Semiótica Aplicada	Araraquara / São Paulo	http://seer.fclar.unesp.br/casa
Universidade Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho (UNESP)	GELE – Grupo de Estudos sobre Leitura	Araraquara / São Paulo	http://gp.fclar.unesp.br/GELE/
Universidade Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho (UNESP)	Grupo de Estudos Semióticos em Comunicação (GESCom)	Bauru / São Paulo	http://www.faac.unesp.br/pesquisa/gescom/
Pontifícia Universidade Católica de São Paulo (PUC-SP)	Centro de Pesquisas Sociossemióticas (CPS)	São Paulo / São Paulo	http://www.pucsp.br/pos/cos/cps/pt-br/home/index.html
Universidade de Franca (UNIFRAN)	Grupo de Texto e Discurso : Representação, Sentido e Comunicação (GTEDI)	Franca / São Paulo	http://gtediunifran.blogspot.com/
Universidade Federal Fluminense (UFF)	Semiótica e Discurso (SeDi)	Niterói / Rio de Janeiro	http://www.uff.br/sedi/
Universidade Federal do Rio de Janeiro (UFRJ)	Núcleo de Pesquisas em Semiótica (NUPES-UFRJ)	Rio de Janeiro / Rio de Janeiro	https://sites.google.com/site/nupesufri/
Universidade Federal de Minas Gerais (UFMG)	Texto Livre: Semiótica e Tecnologia	Belo Horizonte / Minas Gerais	www.textolivre.org
Universidade Estadual de Londrina (UEL)	Grupo de Estudos Semióticos da UEL (GES-UEL)	Londrina / Paraná	http://www.uel.br/eventos/gesuel/
Universidade Federal do Rio Grande do Sul (UFRGS)	Laboratório de Estudos Semióticos das Interações de Cuidado (LESIC)	Porto Alegre / Rio Grande do Sul	http://www.ufrgs.br/lesic/
Universidade Federal do Ceará (UFC)	Grupo de Estudos Semióticos da UFC (SemioCE)	Fortaleza / Ceará	http://semio-ce.webnode.pt/
Universidade Federal do Mato Grosso do Sul (UFMS)	Grupo de Estudos Semióticos de Mato Grosso do Sul (SEMIOMS)	Campo Grande / Mato Grosso do Sul	En construction

Le tableau a été organisé par région. Il apparaît clairement que la majorité des groupes sont situés dans la région du Sud-Est. Il y en a neuf. Ensuite, la région du Sud compte deux groupes et les régions du Nord-Est et du Centre-Ouest ont un groupe chacune. Il n'y a pas de groupe de sémiotique dans la région du Nord ni dans le district où est située la capitale du pays. La répartition dégagée par ce tableau concorde avec la distribution des deuxième et troisième cycles en lettres dans le pays (Hora, 2011) :

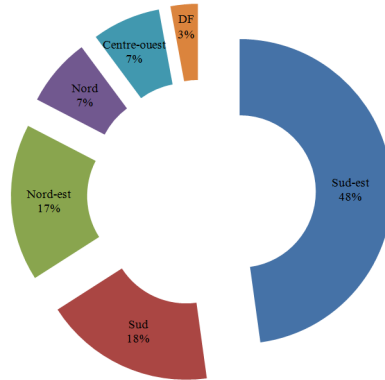


Fig. 1. Cours de 2^e et 3^e cycles en lettres par région.

Cette relation de concentration entre les groupes sémiotiques et les programmes de deuxième et troisième cycles était sans doute prévisible, dès lors qu'il n'y a que trois groupes de sémiotique qui ne soient pas attachés à un cours de Lettres. Deux d'entre eux, le Centre de Recherches Socio-sémiotiques de la PUC-SP et le Groupe d'Étude Sémiotique en Communication de l'UNESP de Bauru, font partie des cours de communication, comme mentionné ci-dessus. Quant au Laboratoire d'Étude Sémiotique des Interactions de Soins (LESIC) de l'UFRGS – Universidade Federal do Rio Grande do Sul [Université Fédérale du Rio Grande do Sul], il constitue un cas particulier, puisqu'il est lié à un institut de formation en soins infirmiers.²³

Les groupes de sémiotique sont ainsi des pivots de concentration pour les chercheurs en activité dans ce champ. Ils garantissent le contact fréquent entre leurs membres à travers les réunions de lecture. Par ailleurs, ils créent des occasions d'échange entre les groupes à travers l'organisation de colloques et de séminaires. On a déjà mentionné le Mini-Enapol annuel. Signalons également le séminaire organisé pour les dix ans d'activité du groupe CASA, qui a eu lieu récemment à Araraquara (Lopes *et al.*, 2010), et le colloque inaugural du GESUEL en 2011

23. Ce laboratoire prend son origine dans le stage post-doctoral de Dulce Maria Nunes, directrice du groupe, au CERES (Centre de Recherches Sémiotiques) à l'Université de Limoges en 2004-2005, pendant lequel la professeure s'est familiarisée avec la théorie sémiotique. À son retour, elle a conçu le projet du LESIC avec Jean Cristtus Portela, professeur de l'UNESP, et a établi un contact avec d'autres chercheurs en sémiotique. Le laboratoire a débuté ses travaux en 2011 (Nunes *et al.*, 2011).

(Lopes, 2011), qui a attiré des chercheurs de plusieurs institutions. En outre, le IV^e Séminaire de Sémiotique à l'USP en 2011 a rassemblé des professeurs et des étudiants de presque chacun des treize groupes.

Notons toutefois que, malgré leur rôle central, ces groupes restent au seuil du circuit officiel. L'inscription à la base de données de groupes de recherche au CNPq est un pas dans la direction de l'officialisation, mais il n'est pas nécessaire ni à sa constitution ni à son fonctionnement. Les groupes cités sont rarement à jour dans la base de données, même s'ils maintiennent un flux régulier d'activités. De ce fait, pour évaluer correctement l'institutionnalisation d'une discipline, il est nécessaire d'interroger sa présence aussi dans d'autres sphères, comme aux premier, deuxième et troisième cycles, où les enjeux portent encore plus à conséquence.

1.3. La présence aux deuxième et troisième cycles

La présence de la sémiotique aux deuxième et troisième cycles présuppose quelques facteurs qui ne sont pas ordinaires. D'abord, il est nécessaire qu'il y ait un espace pour l'engagement de professeurs dont la spécialité soit la sémiotique. Comme on l'a vu, la position peu stable de la sémiotique parmi les disciplines consacrées peut provoquer une certaine résistance à son incorporation ou les adeptes des champs établis peuvent, tout simplement, préférer renforcer leurs propres positions au lieu d'investir dans des champs nouveaux. Cependant, la formation d'un sémioticien au Brésil est faite dans le cadre de la linguistique générale et, le plus souvent, il sera engagé pour un poste en linguistique. Une fois qu'un poste est trouvé, le problème de l'espace institutionnel se pose à nouveau, vu qu'il sera question de faire approuver des matières de cours en sémiotique par les pairs.

Même avec les difficultés typiques d'un nouveau champ de recherche on trouve un assez grand choix de matières de cours aux deuxième et troisième cycles. Chaque université où est présent un professeur de sémiotique actif dans ces cycles — et elles sont dix dans ce cas — offre une moyenne de deux cours dans le domaine. Ce sont en général des cours d'introduction à la théorie et à la méthodologie ainsi que des cours dédiés à des objets d'analyse. Il y a quelques rares cas d'offre de cours approfondis ou de discussion théorique et épistémologique. À cet égard, il est intéressant de mentionner ici deux institutions remarquables : l'UNESP de Araraquara, qui compte cinq cours, et l'USP, avec neuf cours. D'un côté, cela s'explique par le grand nombre de professeurs en sémiotique dans chacune. De l'autre côté, cela renforce la constatation d'une concentration dans certaines régions du pays. Non seulement il y a plus d'universités au Sud-Ouest qui font de la sémiotique, mais le nombre de professeurs dans les institutions de cette région fait qu'un plus grand nombre de docteurs sont formés, surtout à São Paulo.

La présence d'un grand nombre de disciplines dédiées à la sémiotique aux deuxième et troisième cycles est très importante pour notre thèse d'un souci brésilien particulier porté à la formation. Pour le deuxième comme pour le troisième cycle, l'étudiant est censé suivre des cours. D'autres activités, comme

la participation en congrès et des publications, sont plus souvent associées à la possibilité d'obtention de bourses d'études mais ne sont pas souvent déterminantes dans l'admission ni dans l'obtention d'un diplôme. De ce fait, à côté des études exceptionnelles promues par les groupes et l'élaboration du mémoire ou de la thèse, le jeune chercheur doit passer par une série de cours de formation comme exigence minimum pour la conclusion de ses études.

1.4. *La présence au premier cycle*

La dernière étape dans l'institutionnalisation d'une discipline au niveau universitaire ne peut être autre que son niveau le plus élémentaire. L'entrée dans le cursus du premier cycle veut dire qu'un champ a réussi à rentrer dans la formation de base des futurs prétendants au marché du travail qui ne suivront pas nécessairement la voie de la recherche et qui vont peut-être travailler dans l'enseignement primaire ou secondaire, comme on le verra ensuite dans les récits de cas sur la participation de la sémiotique à l'école (section 3). De plus, le cursus de la licence est limité et le temps de cours en classe est compté. Dans ce contexte, il y a deux types de cours : les cours obligatoires et les cours à option²⁴. L'offre d'une matière optionnelle peut rencontrer des résistances parce qu'elle occupe le temps d'un professeur qui, le cas échéant, pourrait s'occuper d'une matière obligatoire. Par contre, les matières obligatoires suscitent deux problèmes : celui du temps du professeur, mais aussi celui du temps de l'étudiant, c'est-à-dire, avec une limite d'années pour sa formation, l'inclusion d'une matière nouvelle repousse l'espace des autres. On pourrait prévoir alors que les cours obligatoires en sémiotique soient plus rares dans les cursus.

En effet, si on revient aux institutions où se trouvent les chercheurs en sémiotique, la liste des disciplines dans le premier cycle est déjà beaucoup plus courte que celle des niveaux plus hauts. Un grand nombre de ces facultés ne comptent même aucun cours, ni optionnel ni obligatoire. Quelques-unes ont des matières optionnelles. Pour d'autres, la sémiotique est un module dans des cours dont le sujet est plus général. Ainsi, la sémiotique sera présentée, par exemple, comme une des théories du discours ou comme une méthode d'analyse d'un objet spécifique (comme dans le cas des soins infirmiers). Dans les cours où la sémiotique est présentée parmi les cours obligatoires, la matière s'appelle souvent Linguistique III ou IV, c'est-à-dire que son programme est relativement ouvert et subit les choix du professeur qui assure le cours. Si son inclination théorique ne s'inscrit pas dans le cadre de la sémiotique, il peut facilement adapter ce programme. Une certaine fragilité de la position de la théorie se fait sentir, une fois qu'elle est soumise aux tendances individuelles, plutôt que véritablement incorporée au système d'enseignement.

24. Il y en a parfois trois : obligatoires, à option et à orientation. La distribution et les exigences des cursus varient. On a décidé de simplifier la discussion ici en abordant deux types de cours : ceux dont on ne peut se passer pour la conclusion de la licence et ceux qui dépendent du choix de l'étudiant parmi d'autres pour qu'il accomplisse le total de crédits et obtienne son diplôme.

L'exception est, cette fois encore, l'USP et l'UNESP d'Araraquara et de Bauru. Les trois comptent un cours obligatoire de sémiotique en licence, ainsi qu'un cours à option. L'USP vient de faire passer deux autres cours à option et la sémiotique fait aussi partie intégrante des deux premiers semestres d'introduction à la linguistique, qui est une matière obligatoire pour tout étudiant en Lettres, et pas seulement ceux en linguistique. À l'UNESP d'Araraquara, elle fait également partie d'un cours à option sur la théorie de la communication et d'un autre sur les théories du discours. À l'UNESP de Bauru, dans les formations en journalisme et en relations publiques, il y a trois cours obligatoires qui portent en quelque sorte sur la Sémiotique greimassienne : Sémiotique de la communication, Introduction à la linguistique et Théorie du discours.

Signalons enfin une dernière caractéristique particulière du scénario général de la recherche au Brésil portant à conséquence sur le processus de formation du sémioticien. Dès la licence, l'étudiant peut s'engager dans un projet d'initiation à la recherche scientifique. Il peut même se voir accordé une bourse par une des agences de financement (de la fédération ou des états). Cette recherche est faite en parallèle à sa formation de base et ne détermine pas l'issue de la licence. L'initiation scientifique est une occasion privilégiée de contact avec une théorie et apporte déjà une expérience d'un processus d'analyse. Cela est assez important vu que les cours en sémiotique au premier cycle ne sont pas toujours offerts dans les institutions. En s'engageant dans un tel projet, l'étudiant aura un directeur qui va gérer ses lectures et ses analyses. De ce fait, on revient une fois encore à l'importance des groupes, qui offrent là aussi une opportunité de contact avec la théorie, de façon à compléter la formation de cet étudiant.

2. Les manuels de sémiotique brésiliens : par où commencer ?

Les manuels de sémiotique greimassienne publiés par des chercheurs brésiliens entre 1970 et 2010 permettent de reconstituer un parcours assez complet et cohérent de l'institutionnalisation de la sémiotique en terre brésilienne, dans la mesure où nous pouvons supposer que ces manuels répondent, d'une part, à une demande réelle ou imaginaire pour la formation en sémiotique et, d'autre part, à la disposition, bien que timide, du marché éditorial national à reconnaître la sémiotique comme discipline digne de figurer dans les collections destinées au public universitaire. Dans ce sens, il nous semble important de réfléchir non seulement sur la publication de manuels brésiliens, mais également sur les traductions d'œuvres européennes d'intérêt général et didactique qui, bien qu'elles n'apparaissent pas en grand nombre dans le domaine lusophone, sont largement utilisées par qui se dédie à l'apprentissage de la sémiotique.

Dans l'impossibilité d'exposer ici un panorama historique suffisamment détaillé sur les aspects épistémologiques, institutionnels et éditoriaux qui président à l'édition des manuels de sémiotique brésiliens, nous présenterons dans la suite

un examen d'ensemble sur la question, en nous basant sur une perspective essentiellement diachronique, qui cherchera cependant à établir les grandes lignes de cohérence interne dans la production des manuels, aspirant en somme à mieux connaître le « système des manuels ».

Le titre de cette section fait écho aux inquiétudes de Roland Barthes lorsqu'il publie, en 1970, dans le premier numéro de *Poétique*, l'article « Par où commencer ? », dans lequel il émet des considérations sur ce qui serait important de dire à l'étudiant bien informé qui décide d'entreprendre une analyse structurale d'œuvres littéraires. On pourrait conférer un caractère plus englobant au dilemme barthésien, en le déplaçant sensiblement du problème du « Par où commencer ? » appliqué à l'analyse sémiotique pour le situer dans le cadre d'un « Par où commencer » *l'apprentissage de la sémiotique*. Ce déplacement orientera notre réflexion vers les aspects **pratiques** et **stratégiques** (cf. Fontanille, 2008) que le texte-énoncé des manuels invite à analyser : (1) les principes qui régissent les choix théoriques et illustratifs des énonciateurs des manuels ; (2) les éléments qui nous permettent de reconstituer la compétence présupposée de ses énonciataires et leur compétence devant être construite.

Avant de procéder à la présentation des manuels brésiliens de sémiotique dans leur relation étroite avec l'institutionnalisation de la discipline au Brésil, nous présenterons quelques idées développées originalement chez Portela (2007 et 2008), qui nous serviront de base pour définir le champ d'investigation des manuels.

2.1. Quelques hypothèses de travail sur la pratique didactique des manuels

En se basant sur les principes généraux de *programmation* et d'*ajustement*, il serait possible d'établir un parcours canonique de la pratique didactique qui rendrait compte des phénomènes textuels et discursifs observés dans les manuels de sémiotique les plus divers. Considérons l'algorithme suivant :

[**motivation** → **adaptation**] → [**explication** ↔ **exemplification**]

La **motivation** qui est en jeu dans le parcours de la pratique didactique doit être comprise en étroite relation avec le concept d'*intentionnalité*, que Greimas et Courtès (1979, p. 190) attribuent à la compétence modale du sujet. De cette manière, on peut établir une relation proportionnelle dans laquelle l'*intentionnalité* est à la finalité ce que la *motivation* est à l'*adaptation*.

L'**adaptation** a pour origine le terme d'*ajustement*, employé par Landowski (2004, pp. 30–32) et (2005, p. 82), et les termes d'*auto-adaptation* et d'*adaptation*, employés chez Fontanille (2008, pp. 113–178). En réalité, elle est un type d'ajustement, mais un ajustement spécifique effectué entre deux contenus qui doivent subir l'action d'un faire interprétatif interdiscursif, puisqu'il est donné dans la transposition d'un discours scientifique en un discours didactique. Dans le parcours de la pratique didactique, c'est l'adaptation qui contrôle la quantité

de « bruit » dans l'énoncé didactique, en substituant, par exemple, aux définitions théoriques très élaborées du point de vue historico-conceptuel, des explications et des cas plus familiers à l'univers de l'énonciataire. Elle a un rôle "écologique", dans la mesure où elle garantit l'adéquation, l'équilibre entre les systèmes de référence de l'énonciateur et de l'énonciataire des manuels.

Une fois passées les phases de motivation et d'adaptation dans lesquelles les investissements modaux ont été actualisés, l'énonciateur passe à l'"action" : pour présenter la théorie, il faut en parler, la développer, l'expliquer. Cette opération ne se réalise pas en une fois — comme le font la motivation et l'adaptation, qui offrent la synthèse d'un effet énonciatif global —, d'où son caractère cyclique : des explications renvoient à des exemples qui renvoient à des explications qui se réfèrent à des exemples, et ainsi de suite.

L'**explication** théorique est loin d'être une opération cognitive simple qui manifesterait une logique de type purement causal. En tant que production d'un énonciateur, elle implique un faire persuasif, un contrat qui a l'énonciataire pour cible. Pour ce qui concerne l'énonciataire, il est invité à accepter ou rejeter l'explication en exerçant son faire interprétatif. C'est ce que P. Fabbri (1979) appelle le « champ de manœuvres didactiques » — un « équipement modal », pour employer une expression de J. Fontanille et C. Dublanche (1994) — qui impose un certain nombre d'exigences à l'énonciataire. En plus d'être une stratégie de manipulation, l'explication consiste en un effort de condensation (dénomination) et d'expansion (définition) qui retient certaines isotopies thématiques et, plus rarement, figuratives, en les combinant en de vrais parcours narratifs aux dominances thématiques.

Indissociable du problème de l'explication, la dernière étape du parcours de la pratique didactique est l'**exemplification** ou l'illustration. L'explication rendrait compte de la présentation des définitions du métalangage tandis que l'exemplification fonctionnerait comme le passage métaphorique (ou analogique?) d'une séquence à l'autre, en soutenant l'explication. Le caractère adjuvant de l'exemple est évident, ainsi qu'on peut le lire dans la formule de Cl. Zilberberg (2004, p. 10) : « Les exemples, on le sait, secourent le raisonnement ».

Dans notre hypothèse, l'adaptation didactique manifeste la motivation et régit les cycles explicatifs et illustratifs. Il nous serait donc utile de proposer une typologie, bien que provisoire, des **modes d'adaptation**. Dans le schéma qui suit, à l'intersection entre l'intensité de l'adaptation didactique et l'étendue historico-conceptuelle de la théorisation, nous pouvons concevoir différents modes d'adaptation, chacun d'entre eux susceptible de manifester concrètement un type textuel et discursif et des *styles adaptatifs* particuliers :

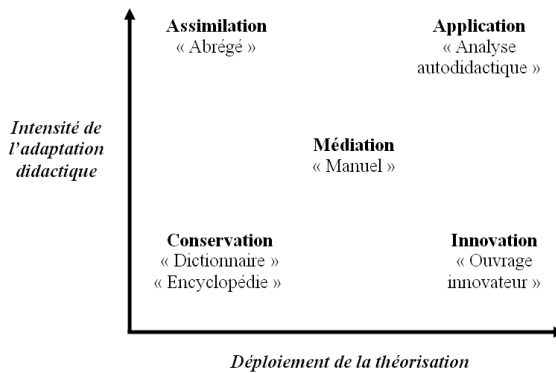


Fig. 2. Modes d'adaptation

Même un lecteur peu attentif aura noté qu'il existe une sorte de « petite éthique » implicite dans cette conception des modes d'adaptation. Pour définir la **médiation** du « manuel », nous sommes amenés à penser ses extrêmes et, par conséquent, à choisir les modes d'adaptation qui occuperaient ces extrêmes. C'est justement pour cela que « l'abrégé » (**assimilation**) et « l'ouvrage innovateur » (**innovation**), localisés dans la zone de corrélation inverse, occupent des positions diamétralement opposées dans le schéma : l'un comporte une *haute* intensité adaptative et une *petite* étendue théorique, alors que l'autre présente une basse intensité adaptative et une *grande* étendue théorique. Dans la même perspective, la **conservation**, en tant que mode d'adaptation, agirait comme un « degré zéro » de l'énoncé didactique, une cristallisation dans laquelle la théorie s'éternise. Le caractère « éthique » du schéma peut être illustré par l'attribution à l'analyse « autodidactique » — dans le sens que Greimas (1976a, p. 263) donne au terme dans son Maupassant — d'un caractère d'**application** idéale, de *haute* intensité d'adaptation et de *grande* étendue théorique.

2.2. Les années d'or de la formation : de 1970 à 1990

Si l'on ne peut trouver, au début des années 1970, un *manuel* brésilien qui aurait inauguré la tradition de l'enseignement universitaire de la sémiotique greimassienne, on peut en revanche désigner la *situation didactique* qui a orienté la recherche sémiotique brésilienne : la visite au Brésil, en juillet 1973, d'Algirdas Julien Greimas, sous l'invitation d'Edward Lopes pour donner le cours « Teoria Semiologística do Discurso » [Théorie Sémiolinguistique du discours] à la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres « Barão de Mauá » à Ribeirão Preto, dans la campagne de São Paulo, occasion au cours de laquelle a été fondé, dans le même centre universitaire, le Centro de Estudos Semióticos A.J. Greimas [Centre d'Études Sémiotiques A.J. Greimas]. Durant ce cours s'est déroulé le célèbre exposé qui a donné naissance à la transcription de ce que nous connaissons comme

« L'Énonciation : une posture épistémologique », article de Greimas (1974) qui confirme quelques positions fortes du maître lituanien en relation à l'énonciation et où l'on peut lire l'adage « hors du texte, point de salut ».

Sous les auspices d'une sémiotique régentée par la rigueur analytique, les sémioticiens brésiliens ont vécu ce que l'on peut considérer comme l'âge d'or pour la formation en sémiotique au Brésil. De cette période datent la traduction, par Haquira Osakabe e Izidoro Blikstein, de *Sémantique structurale*, en 1973; la traduction de *Du sens*, en 1975; l'édition de l'œuvre *Semiótica do discurso científico : a modalidade* [Sémiotique du discours scientifique : la modalité] en 1976, œuvre dans laquelle Cidmar Teodoro Pais a réuni quelques travaux alors récents de Greimas; enfin, les traductions des *Essais de sémiotique poétique* en 1976 et de *Sémiotique narrative et textuelle* en 1977, ainsi que la parution et le renforcement de revues spécialisées comme les pionnières *BACAB – Estudos semiológicos* [Études sémiologiques] (1970) et *Significação – Revista Brasileira da Semiótica* [Signification – Revue Brésilienne de Sémiotique] (1974).

Dans ce contexte résolument favorable au développement d'une sémiotique connue entre nous comme « française », Monica Rector a publié en 1978 le premier manuel d'introduction à la pensée greimassienne pour « l'étudiant brésilien », l'œuvre *Para ler Greimas* [Pour lire Greimas], qui intégrait alors la collection « Para ler... » [« Pour lire... »] de la maison d'édition Francisco Alves, qui avait déjà édité des introductions du genre aux œuvres de T. Adorno, W. Benjamin, G. Bachelard et E. Kant. Même pour son époque, *Para ler Greimas* présentait un panorama assez économe de la pensée greimassienne, en se concentrant sur les découvertes de *Sémantique structurale* et de travaux épars sur la sémiotique narrative, sans approfondir, par exemple, des œuvres comme *Maupassant* ou *Sémiotique et sciences sociales*, qui étaient déjà connues en français par les sémioticiens brésiliens.

Le manuel de Monica Rector présente un style adaptatif qui sert plus au développement scientifique du premier Greimas qu'à une vision d'ensemble des défis de la sémiotique naissante des années 1970. Ses séquences explicatives sont nettement paraphrastiques en comparaison aux œuvres françaises qu'elle cite et manquent très fréquemment d'exemplifications, qui, quand elles sont fournies, reprennent textuellement les exemples des œuvres citées.

De l'autre côté de l'Atlantique, en sol lusitanien, Norma Tasca a fait publier en 1979 sa traduction de *Sémiotique Narrative et Discursive*, de J. Courtès, la même année qui a vu la publication du classique *Analyse sémiotique des textes* du Groupe d'Entrevernes, une œuvre qui n'a jamais été traduite en portugais, mais qui a influencé des générations de sémioticiens brésiliens. Ignacio Assis Silva, représentant de ce que l'on a désigné comme la « première génération » de sémioticiens brésiliens et qui a suivi les cours de Greimas à Ribeirão Preto, est l'auteur d'un manuscrit d'une trentaine de pages, daté de 1981, *O roteiro para introdução à semiótica greimasiana* [Le guide d'introduction à la sémiotique greimassienne] dans lequel il cite le livre du Groupe d'Entrevernes comme source

bibliographique principale. Le petit guide de Silva (1981), qui demeure inédit, est un bon exemple de la réception rapide et positive que cette œuvre a connue parmi nous.

En comparaison avec la décennie antérieure, les années 1980 permettent de tracer un parcours ascendant de l'institutionnalisation de la sémiotique au Brésil. Dans cette période, concernant l'activité de traduction, nous pouvons citer les traductions brésiliennes de *Sémiotique narrative : récits bibliques*, organisée par C. Chabrol en 1980, de *Sémiotique et sciences sociales*, en 1981, d'A.J. Greimas, du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage (Tome I)*, d'A.J. Greimas et de J. Courtès en 1983, enfin, d'*Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, en 1986, dirigé par A.J. Greimas et E. Landowski et traduite par Cidmar Teodoro Pais; et la traduction portugaise de la première édition de *Sémiotique du récit*, de 1984, de Nicole Everaert-Desmedt. À considérer le nombre d'œuvres et le rythme auquel on traduit, on perçoit un ralentissement progressif dans la diffusion des idées sémiotiques au Brésil alors que la première génération de sémioticiens se voit, peu à peu, suffisamment institutionnalisée dans les universités du sud-est du pays et confrontée à la nécessité de former des cadres pour l'enseignement supérieur brésilien.

C'est dans cette atmosphère que surgit, en 1988, *Teoria do discurso : fundamentos semióticos* [Théorie du discours : fondements sémiotiques], de Diana Luz Pessoa de Barros, qui consistait en une adaptation de la première partie de sa thèse de *livre-docência* (titre académique pour les professeurs universitaires), *A festa do discurso : teoria do discurso e análise das redações de vestibulandos* [La fête du discours : théorie du discours et analyse de rédactions de baccalauréats], défendue à l'Université de São Paulo en 1985, et qui venait combler une lacune dans la formation des intéressés en sémiotique.

Avant la publication du manuel de Barros, seul le lecteur francophone pouvait avoir accès à une introduction à la sémiotique de la même d'envergure. Lorsqu'elle a entamé sa présentation de la sémiotique comme théorie du discours, en examinant le phénomène de la narrativité comme une recherche de valeurs pour terminer avec une réflexion sur les fondements sémiotiques du discours — lieu d'affirmation des valeurs —, Barros (1988, p. 1) ne s'est pas limitée à présenter les termes-clés de la sémiotique, ainsi qu'elle l'annonce dans l'introduction de l'œuvre :

On proposait, avec ce travail, de composer et de donner forme à un texte qui présenterait une vision d'ensemble de la théorie sémiotique de l'analyse du discours et qui servirait à des étudiants de deuxième et de troisième cycles en linguistique et à tous ceux qui s'intéressent au discours. En deuxième lieu, l'intention était de contribuer au développement de la théorie, au projet duquel nous avons participé de nombreuses manières. Finalement, nous avons mis en évidence l'objectif de concilier les analyses externe et interne du texte dans un même cadre théorique.

Ce dernier objectif, qui constitue une contribution importante et originale à l'analyse des phénomènes liés à l'énonciation au sein de la sémiotique dite *standard*, va devenir une empreinte récurrente de la pensée de Diana Barros. Cette empreinte révèle, en quelque manière, une forme éminemment brésilienne de penser la sémiotique, une forme souvent exempte de dogmatisme théorique, disposée au risque du mélange, de la combinaison, et qui ne perd pas de vue les relations entre les sémiotiques-objet et leurs fonctions et leur circulation dans la société.

Du point de vue de l'institutionnalisation de la sémiotique au Brésil, *Teoria do discurso : fundamentos semióticos* correspond à un moment privilégié d'appropriation et de recréation disciplinaires. Devant des manuels de ce type, qui ne se limitent pas au *mode d'adaptation* de la **médiation**, autrement dit, qui ne se bornent pas à chercher la juste proportion entre l'intensité de l'adaptation didactique et l'étendue de l'effort de théorisation, préférant pousser plus loin le modèle théorique en y introduisant l'innovation au risque de voir son efficacité didactique diminuée, on perçoit combien les styles adaptatifs agissent comme des principes de déformation cohérente capables de subvertir le propre mode d'adaptation.

Avec la publication, en 1989, d'*Elementos de análise do discurso* [Éléments d'analyse du discours] de José Luiz Fiorin, les manuels de sémiotique brésiliens ont connu un changement d'orientation sensiblement différent, établissant la lignée des manuels de sémiotique best-sellers. Le manuel de Fiorin a été publié originalement dans la collection « Repensando a língua » [En repensant la langue], des Éditions Contexto, dont l'objectif explicite est de s'adresser à un public d'étudiants et de professeurs du secondaire. À sa douzième édition, on pouvait toujours lire sur la couverture des accroches pour ce public particulier : « Analyse de texte : 2^e degré et baccalauréat/ Comment tirer profit de la lecture/ La production du texte littéraire ». Les stratégies éditoriales mises à part, *Elementos de análise do discurso*, grâce à ses explications condensées et toujours exemplifiées avec des classiques de la littérature brésilienne et à l'aide d'un titre suffisamment « général » (la problématique du discours), va conquérir un espace important dans la formation du sémioticien brésilien, rendant justice à son titre de manuel le plus réédité jusqu'à aujourd'hui, avec une quinzième édition en 2011.

Les *Elementos* de J.L. Fiorin ont établi un style adaptatif prototypique dans la production des manuels brésiliens, un style que l'on peut déjà considérer comme classique chez nous et qui consiste essentiellement à présenter, exemples variés à l'appui (principalement des poèmes et des extraits de nouvelles et de contes), les catégories prévues par le parcours génératif du sens, tel qu'il apparaît formalisé dans le *Dictionnaire* de Greimas & Courtès (1979). L'originalité de la démarche des *Elementos* est due à sa manière de présenter la syntaxe et la sémantique discursives, en leur conférant une dimension rhétorique : la syntaxe reçoit un traitement tourné vers les procédés d'embranchement et de débarras, en passant par les relations entre l'énonciateur et l'énonciataire pour arriver aux effets rhétoriques qui peuvent être obtenus par les différents niveaux d'assomption des énoncés ; la

sémantique est décrite, au début, selon les termes classiques, pour ensuite donner lieu à une réflexion sur les relations entre la métaphore et la métonymie et sur les organisations thématiques et figuratives qui appuient quelques figures de la rhétorique classique. Ce déplacement des instances d'analyse du parcours génératif vers la rhétorique est dû autant à l'intérêt, pionnier au Brésil, de J.L. Fiorin pour ce thème qu'à son effort pour rester proche de matières déjà familières à l'univers scolaire brésilien.

En 1990, Diana Luz Pessoa de Barros a fait éditer *Teoria Semiótica do Texto* [Théorie Sémiotique du Texte] (TST) dans la collection universitaire "Fundamentos" [Fondements] des Éditions Ática. Il s'agit d'un manuel de sémiotique dont le nom lui-même est compromis avec la théorie et qui en est, depuis 2011, à sa cinquième édition, avec un nombre considérable de tirages. Le style adaptatif de TST n'est plus celui que Barros présentait avec *Teoria do discurso : fundamentos semióticos* [Théorie du discours : fondements sémiotiques], lequel s'adressait essentiellement à un public universitaire, en développant et en reformulant dans un même temps des aspects de la théorie sémiotique avec les propres recours du genre académique : digressions, citations abondantes, notes, etc. Pour l'éditeur, si l'on en croit le texte de l'oreille qui a accompagné l'œuvre jusqu'à sa quatrième édition, TST ne dérive pas simplement de *Teoria do discurso* [Théorie du discours], il « reprend des cours donnés à l'université et des cours de lecture de textes proposés à des enseignants du niveau primaire ».

La structure de TST est intimement liée à ce que nous appelions le style adaptatif prototypique des manuels brésiliens, établi par les *Elementos* de J.L. Fiorin et qui découle en grande partie de la reprise des niveaux d'analyse du parcours génératif. Aux chapitres qui correspondent à la présentation de la syntaxe ou de la sémantique de ces niveaux, Barros a fait succéder un dernier, intitulé « Além do percurso gerativo do sentido » [Au-delà du parcours génératif du sens], qui se subdivise en deux sections : « Semisimbolismo » [Semi-symbolisme] et « Discurso, enunciação e contexto histórico » [Discours, énonciation et contexte historique]. La nouveauté de l'approche de Barros ne se résume pas à l'épilogue de son œuvre mais apparaît, dans une large mesure, dans la façon qu'elle a de traiter la problématique des passions dans le cadre de la sémantique narrative, mettant en lumière, à sa manière, des questions très actuelles à l'époque si l'on considère que la traduction brésilienne de *Sémiotique des Passions*, d'A.J. Greimas et de J. Fontanille, ne sera publiée qu'en 1993.

Ces choix expriment le souhait des énonciateurs des manuels de proposer à l'énonciataire une vision panoramique de la théorie, en relation autant avec les aspects théoriques effectivement consolidés qu'avec les aspects plus controversés, ou qui sont simplement encore en développement. En ce qui concerne l'actualité, la contemporanéité, cette option se marque également dans TST par le biais de l'exemplification choisie, qui ne se s'arrête pas à aborder l'univers littéraire mais prend pour exemples des paroles de chansons, des bandes dessinées, des poèmes,

des reportages et des entrevues journalistiques, des textes chers à une culture médiatique qui tient une place toujours plus centrale dans la formation scolaire brésilienne.

À l'exception d'initiatives ponctuelles comme celles que représente l'article « A semiótica no espelho » [La sémiotique dans le miroir] de Lúcia Teixeira (1990), qui présente succinctement la théorie sémiotique en se servant de la métaphore du miroir dans un conte de l'auteur brésilien Guimarães Rosa, et la publication de l'essai « A.J. Greimas e a Escola semiótica de Paris » [A.J. Greimas et l'École sémiotique de Paris], par Silvio Santana Junior (1998), de portée essentiellement historique, dans les onze années qui ont suivi la publication de *Teoria Semiótica do Texto*, soit parce que le marché éditorial était saturé, soit parce que la sémiotique traversait une période de consolidation institutionnelle sur la scène académique brésilienne, on n'a pas édité un seul manuel de sémiotique greimassienne. En contrepartie, la décennie de 1990 a été marquée par une prolifération des manuels de sémiotique peircienne avec, entre autres, les publications de Nöth (1996a et 1996b), Nöth et Santaella (1999) et Santaella (1995).

2.3. Nouvelles expériences dans l'enseignement de la sémiotique : de 2001 à 2012

Les étudiants brésiliens ont dû attendre jusqu'à 2001 pour lire un nouveau manuel de sémiotique : *Análise semiótica através das letras* [Analyse sémiotique au travers des paroles de chansons], de Luiz Tatit, qui s'est épuisé rapidement, gagnant une seconde édition en 2002 et une troisième en 2007. Le titre de l'œuvre contient un double sens difficilement recouvrable en français, puisqu'en portugais « letras » signifie simultanément « paroles de chansons » et « Lettres », au sens de « formation en Lettres ». Cet ouvrage de Tatit est un jalon important dans la production sémiotique nationale car, au lieu de se présenter comme un manuel didactique orienté vers l'introduction à la théorie, il réclame explicitement le statut d'œuvre intermédiaire d'application. Plus qu'un manuel de style adaptatif intermédiaire, le livre de Tatit constitue une importante contribution à l'application de la sémiotique tensive ainsi qu'à celle de la sémiotique de la chanson, le champ d'étude de l'auteur depuis plus de trois décennies, et dialogue avec des œuvres antérieures comme *Semiótica da canção : melodia e letra* [Sémiotique de la chanson : mélodie et parole], de 1994, ou peut encore être lu comme un germe d'ouvrages postérieurs, comme *Elos de melodia e letra : análise semiótica de seis canções* [Liens entre mélodie et parole : analyse sémiotique de six chansons], publié en 2008 avec Ivã Carlos Lopes.

La méthode de présentation préconisée par Tatit consiste à définir succinctement les concepts à mesure qu'ils deviennent nécessaires dans l'analyse des quinze chansons brésiliennes qu'il prend pour objet, en faisant correspondre chaque analyse à un chapitre du livre. Tatit (2001, p. 25) suggère dans l'introduction d'*Análise* [Analyse] que le « chercheur » (une désignation inédite pour l'énonciataire des manuels), par le biais d'indices rémissifs, aille « rassembler ses diverses apparitions dans les cadres descriptifs respectifs » pour

trouver les concepts qu'il cherche. La publication de l'œuvre de Tatit en 2001 est venue rompre le long silence des années 1990 et a satisfait l'intérêt et la curiosité de ceux qui aspiraient à l'apprentissage de la sémiotique.

Dans l'ouvrage collectif *Introdução à linguística I: objetos teóricos* [Introduction à la linguistique I : objets théoriques], de 2002, dirigé par José Luiz Fiorin, Tatit lui-même a publié un article d'une vingtaine de pages intitulé « Abordagem do texto » [Approche du texte], dans lequel il présentait synthétiquement la sémiotique en s'appuyant sur l'analyse de la chanson « Com açúcar, com afeto » [Avec du sucre, avec tendresse], de Chico Buarque, et en accordant une attention particulière aux contributions théoriques de Claude Zilberberg.

L'année suivante, en 2003, a paru le second tome de *Introdução à linguística* [Introduction à la linguistique] de J.L. Fiorin, avec pour nouvel objectif d'offrir les « Princípios de análise » [principes d'analyse] des théories présentées dans le premier volume. Cette fois, c'est Diana Luz Pessoa de Barros qui s'est chargée du chapitre dévolu à la sémiotique. Son texte d'une trentaine de pages reprend, du point de vue de l'application, presque la totalité des concepts expliqués par Tatit dans le premier tome de *Introdução à linguística* et possède une caractéristique singulière due au projet éditorial du volume : il prescrit des exercices pratiques dont le lecteur peut trouver les réponses en fin d'ouvrage.

En 2004, dans *Introdução à linguística (tome 3) : fundamentos epistemológicos* [Introduction à la linguistique (tome 3) : fondements épistémologiques], dirigé par Fernanda Mussalim et Anna Christina Bentes, les sémioticiens Arnaldo Cortina et Renata Coelho Marchezan ont publié un article de quarante-cinq pages appelé « Teoria semiótica : a questão do sentido » [Théorie sémiotique : la question du sens]. Au regard de la nature de l'œuvre dans laquelle il a été édité, qui traite justement des fondements épistémologiques des disciplines linguistiques, cet article d'initiation à la sémiotique se détache des autres textes commentés précédemment. Parce qu'il donne la priorité à une approche épistémologique et historique, « évolutive », de la discipline sémiotique, il présente un intérêt particulier pour le lecteur débutant qui possède déjà quelques rudiments théoriques. À la différence des articles d'initiation de Tatit (2002) et de Barros (2003), ce travail exige du lecteur un effort de réflexion et de compréhension non seulement sur les acquisitions déjà constituées de la sémiotique (le parcours génératif et ses niveaux), mais encore sur ses hypothèses fondatrices (F. Saussure, L. Hjelmslev, V. Propp, M. Merleau-Ponty) et ses promesses d'investigation (les passions, l'esthésie, la figurativité).

À ce qu'il semble, dans la première moitié des années 2000, l'article d'initiation à la sémiotique, selon une tendance qui s'insinuait déjà au début des années 1990 avec les publications de Teixeira (1990) et de Santana Junior (1998), a pris la place du manuel en tant que type textuel et discursif, sans subvertir cependant le mode d'adaptation de la médiation qui lui est sous-jacent. L'article d'initiation paraît répondre à quelques nécessités propres à la recherche sémiotique brésilienne, que nous pourrions énumérer comme suit : (1) son extension petite ou moyenne

favorise sa lecture et sa circulation; (2) l'article est véhiculé dans des œuvres générales d'introduction à la linguistique et, plus rarement, dans des revues spécialisées du domaine, ce qui confirme une fois de plus l'ancrage institutionnel de la sémiotique brésilienne dans le champ des Lettres; (3) de ces premières caractéristiques découle une troisième, de nature éditoriale : la publication d'un article dans un recueil de linguistique n'est pas aussi coûteuse ou risquée que l'édition d'une œuvre monothématique; (4) actuellement, pour les organismes de recherches brésiliens, l'article est une monnaie de plus grande valeur que le livre et il exige moins de temps de maturation.

L'idée de l'article d'initiation nous paraît tant diffusée et enracinée à notre culture de recherches que la célèbre annexe de *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit* de J.-M. Floch (1985), qui porte pour titre « Quelques concepts fondamentaux en sémiotique générale », circule chez nous sous la forme d'une petite brochure, à l'initiative du Centro de Pesquisas Sociosemióticas [Centre de Recherches Socio-sémiotiques] de la PUC/SP, qui l'a éditée en 2001 avec une traduction d'Analice Dutra Pilar.

Toujours du côté de la traduction, l'année 2004 nous a légué celle du *Précis de sémiotique littéraire* de D. Bertrand, traduit au Brésil par les chercheurs du Groupe CASA sous le titre *Caminhos da semiótica literária* [Chemins de la sémiotique littéraire]. La traduction de l'œuvre de Bertrand est venue réanimer le débat sur la figurativité et sur les passions dans le contexte de la recherche brésilienne et a influencé un nombre considérable d'étudiants et de chercheurs. À cette traduction emblématique a succédé, en 2006, l'édition d'*História concisa da semiótica* [Histoire concise de la sémiotique], une traduction du classique d'Anne Hénault publié chez PUF dans la collection « Que sais-je? ».

C'est dans cette période qu'ont été publiés deux manuels de sémiotique singuliers, tous deux de la plume d'Antonio Vicente Pietroforte : *Semiótica visual : os percursos do olhar* [Sémiotique visuelle : les parcours du regard] en 2004 et *Análise do texto visual : a construção da imagem* [Analyse du texte visuel : la construction de l'image] en 2007. La spécificité de ces manuels réside précisément dans leur concentration sur l'enseignement de la sémiotique visuelle, qui a été négligée par les manuels brésiliens jusqu'alors. Cette intensification de l'intérêt pour la sémiotique visuelle, dont la publication de deux œuvres avec la même thématique, du même auteur et chez le même éditeur, constitue la preuve achevée, révèle un stade de maturité dans la diffusion des idées sémiotiques au Brésil, en même temps qu'elle suggère un déplacement dans les sémiotiques-objet privilégiées par l'analyse : bien que solidement institutionnalisée dans le domaine des Lettres, la sémiotique brésilienne commence à explorer toujours un peu plus les connections avec les domaines de la Communication et des Arts. Une œuvre qui confirme ce déplacement d'intérêt est *Semiótica plástica* [Sémiotique plastique], de 2004, dirigé par Ana Claudia de Oliveira à partir de traductions de textes classiques dans le domaine de la sémiotique visuelle (J.-M. Floch, F. Thürlemann, entre autres) et

de contributions de chercheurs brésiliens (Ana Claudia de Oliveira elle-même, Ignacio Assis Silva, Lúcia Teixeira).

En 2009, a paru, dans la collection « Língua e ensino : reflexões e propostas » [Langue et enseignement : réflexions et propositions] des Éditions Nova Fronteira, le manuel *Ensaio de semiótica : aprendendo com o texto* [Essais de sémiotique : en apprenant avec le texte], de Glaucia Muniz Proença Lara et Ana Cristina Fricke Matte, sémioticiennes de l'Université Fédérale de Minas Gerais (UFMG). Les conceptions théoriques présentées par ce manuel font de lui une œuvre relativement singulière dans l'ensemble des manuels de sémiotique brésiliens. *Ensaio de semiótica* [Essais de sémiotique] est un manuel essentiellement contemporain, qui prend en compte autant les questions classiques de la sémiotique (la narrativité, la discursivité, en somme le parcours génératif) que les questions qui ont mobilisé la théorie sémiotique durant les deux dernières décennies (une conception plus globale de l'énonciation, les passions, la tensivité). Ce choix d'une théorie sémiotique qui intègre une variété de problèmes essentiellement contemporains, qui se tourne vers le traitement du sensible dans sa relation à l'intelligible dans le but d'accroître notre compréhension sur les textes (au sens large) et d'agir comme adjuvant pour l'enseignement, est courant chez Ana Cristina Matte et Glaucia Lara, qui, toujours en 2009, ont publié, en plus de ce manuel, deux articles d'initiation à la sémiotique, dans un effort didactique notable en relation à la théorie (Matte & Lara, 2009a et 2009b).

Avec plus de vigueur à partir des années 2000, la sémiotique tensive, préconisée par Claude Zilberberg et amplement diffusée par les sémioticiens du GES-USP, a connu d'importants efforts de divulgation qui ont influencé la manière dont les manuels brésiliens commencent à décrire la sémiotique contemporaine au Brésil.

Ces efforts ont indéniablement pour point de départ et pour charnière les traductions d'Ivã Carlos Lopes, Luiz Tatit et Waldir Beividas, sémioticiens de l'Université de São Paulo, d'œuvres centrales pour le développement du point de vue tensif au Brésil : *Tension et signification*, de J. Fontanille et Cl. Zilberberg, en 2001 ; *Précis de grammaire tensive* en 2006 (celle-ci dans les traductions d'Ivã Carlos Lopes et Luiz Tatit), *Raison et poétique du sens* également en 2006, et *Éléments de grammaire tensive* en 2011, toutes trois de Cl. Zilberberg. À ces trois travaux, nous pouvons également ajouter la traduction de *Sémiotique du discours*, en 2007, de J. Fontanille, par Jean Cristtus Portela, professeur de l'UNESP.

Bien que la majeure partie des œuvres traduites durant la dernière décennie ne traite pas spécifiquement de manuels de sémiotique, leur orientation vers la tensivité aide la lecture des manuels brésiliens les plus récents. Dans cette optique, nous pouvons énumérer quelques réalisations : *Análise semiótica através das letras* [Analyse sémiotique au travers des paroles de chansons] (2001), l'ouvrage de Luiz Tatit précédemment cité, ou encore d'autres manuels atypiques et plutôt divers en relation à leurs styles adaptatifs, comme *Semiótica : objetos e práticas* [Sémiotique : objets et pratiques] (2005), un recueil d'analyses exemplaires dirigé par Ivã Carlos

Lopes et Nilton Hernandes, *Tópicos de semiótica : modelos teóricos e aplicações* [Topiques de sémiotique : modèles théoriques et applications] (2008) et *Análise textual da história em quadrinhos* [Analyse textuelle de la bande dessinée] (2009) d'Antonio Vicente Pietroforte, *Semiótica à luz de Guimarães Rosa* [La sémiotique à la lumière de Guimarães Rosa] (2010) de Luiz Tatit, *Semiótica da poesia : exercícios práticos* [Sémiotique de la poésie : exercices pratiques] (2011), un récent recueil d'analyses dirigé par Ivã Carlos Lopes et Dayane Celestino de Almeida, et *Elementos de semiótica : por uma gramática tensiva do visual* [Éléments de sémiotique : pour une grammaire tensive du visuel] (2012) de Carolina Tomasi, toutes des œuvres fortement influencées par le déploiement de la sémiotique tensive.

Ce que ces manuels ont d'atypique dans leurs styles adaptatifs, c'est ce quelque chose qui paraît justement être le *Zeitgeist* des manuels brésiliens contemporains, à savoir, (1) le rejet d'une application mécanique du parcours génératif de la signification, ainsi qu'un projet largement répandu d'extension et d'extrapolation du modèle; (2) une méthodologie d'analyse qui privilégie les particularités de la sémiotique-objet au détriment des prescriptions du modèle théorique; (3) la préférence pour des sémiotiques-objet de différents langages, avec une attention spéciale aux langages syncrétiques, provenant des champs d'activité les plus divers (communication, arts, politique, loisirs, comportement); et (4) une organisation interne des manuels marquée par la différence et par la diversité, sans porter préjudice à l'unité.

En réalité, accompagner l'évolution de l'institutionnalisation de la sémiotique greimassienne au Brésil au travers de la publication des manuels et des autres publications bibliographiques qui ont marqué l'enseignement de la sémiotique équivaut pour nous, toute proportion gardée, à suivre le développement et l'institutionnalisation de la sémiotique dans le monde et plus spécialement dans son pays d'origine, la France. Le parcours de présentation des manuels de sémiotique brésiliens proposé dans ces lignes permet de s'apercevoir combien la formation en sémiotique est estimée et pensée au Brésil. D'ailleurs, comme si la quantité et la spécificité des œuvres didactiques publiées au Brésil ne suffisaient pas, la sémiotique brésilienne s'est consacrée à avancer des hypothèses sur la manière de comprendre les manuels en tant qu'objets sémiotiques, ainsi que l'attestent les études de Portela (2007 et 2008).

Ce soin, ce zèle dans la formation qui est, en quelque façon, une réponse à un ensemble de préoccupations d'ordre pragmatique, implique des questions comme : Quelle sémiotique enseigner ? Avec quel objectif ? Et, surtout, comment enseigner une théorie essentiellement francophone dans un pays qui a supprimé l'enseignement du français comme langue secondaire à l'école dans les années 1970 et qui, parmi les nouvelles générations qui entrent aujourd'hui à l'université, présente un nombre continuellement moindre de lecteurs francophones ?

La sémiotique brésilienne répond à ces questions en fonction de ses propres exigences et ses propres demandes depuis les années 1970, alors que le projet

sémiotique n'était pas beaucoup plus qu'une promesse. Cette manière d'y répondre et, en quelque sorte, de contribuer à certaines demandes des études sémiotiques est liée, selon nous, à ce que nous avons qualifié ici de *mode adaptatif* de la **médiation**. En prenant la médiation comme valeur — éthique et pragmatique — de recherche, les sémioticiens brésiliens se sont engagés à comprendre la sémiotique comme elle s'est donnée à eux, en embrassant ses nuances, en facilitant son appréhension et sa transmission et en testant et en élargissant son pouvoir heuristique d'analyse. Si, d'un côté, la sémiotique brésilienne n'a pas encore produit un grand nombre d'œuvres novatrices qui changeraient les orientations de la sémiotique au niveau international, d'un autre côté, peut-être pourrions-nous parler d'une contribution qui dériverait justement de son attention à la formation, ce qui, dans l'éthique greimassienne de la recherche, pour laquelle le savoir n'a de sens qu'« en tant que quête ou en tant que générosité » (A.J. Greimas dans la préface à Hénault, 1979, p. 5), ne serait certainement pas un aspect négligeable.

3. Les extensions : le passage au niveau secondaire

L'observation de l'école secondaire semble favoriser l'étude de ce qui est déjà consolidé dans une société. D'où l'intérêt d'aborder les relations, encore un peu tâtonnantes, entre la théorie sémiotique greimassienne et l'enseignement secondaire au Brésil (sept années d'études). Le but n'est pas de fournir un aperçu complet et détaillé de la présence et de l'utilisation de la sémiotique dans l'enseignement, mais plutôt de montrer les lieux privilégiés où cette interaction existe, en cherchant à examiner également les aspects institutionnels qui l'autorisent. Il n'est pas sans intérêt de signaler que notre approche porte sur la discipline de la langue portugaise qui comprend l'enseignement de la littérature, la lecture et l'interprétation de texte, ainsi que de la production textuelle et de l'étude de la langue.

Cinq grands domaines seront traités : les Paramètres Curriculaires Nationaux (les PCN) pour l'enseignement de la langue portugaise et leurs points de convergence avec la théorie sémiotique ; la formation des professeurs de l'école secondaire ; les cours de la formation continue offerts par les universités ; les manuels scolaires pour le collège et le lycée qui intègrent la perspective greimassienne ; les projets universitaires d'interaction avec l'école.

3.1. Les Paramètres Curriculaires Nationaux

Dans les années 1970, l'éducation brésilienne a connu quelques transformations. Elle s'est ouverte au plus grand nombre — un processus qui avait déjà commencé dans les années 1960 — et une population qui était auparavant exclue et qui ne dominait pas la variante linguistique de prestige y a accès. En outre, la scolarité obligatoire est passé de quatre à huit ans (Pietri, 2010, p. 70). Ces changements se sont accompagnés d'une série de transformations en matière de contenus qui sont

liées, d'une part, aux exigences imposées par cette nouvelle situation et, d'autre part, à la situation politique du pays. Selon Pietri (2008, p. 38), à propos de la dictature militaire et de son projet de « développement », l'enseignement de la langue maternelle a été en partie basé sur la théorie de la communication, mais elle a été employée de façon « utilitariste ».

Les changements dans les pratiques de l'enseignement ont rendu nécessaire un effort constant de formation des professeurs de portugais et ainsi des échanges plus importants avec le milieu académique et ses connaissances linguistiques, ce qui a encouragé la polémique entre la grammaire traditionnelle et la linguistique dans le milieu scolaire, qui persiste encore aujourd'hui.

En même temps, selon Pietri, l'Association Brésilienne de Linguistique a cherché à rapprocher la linguistique des problèmes sociaux brésiliens — comme le montrent ses bulletins. Elle s'est donc intéressée à l'écriture scolaire qui est devenue un objet d'étude, et elle a proposé de nouvelles manières de travailler avec la langue maternelle. Néanmoins, selon Soares (2002), ce n'est qu'au milieu des années 1980, avec le processus de redémocratisation du pays, que des théories diversifiées des sciences du langage trouvent effectivement écho dans l'enseignement scolaire. Cet échange entre les sciences du langage et l'école répond à la fois aux nouvelles exigences de l'école brésilienne et à celles qui sont « internes à la linguistique elle-même, dans son processus de constitution en tant que science, dans le pays, comme le montre l'observation des discours produits par les linguistes et pour les linguistes, dans la période d'émergence de ces discours » (Pietri, 2003, p. 10).

L'association entre les idées linguistiques et les propositions de réforme dans l'enseignement de la langue maternelle peut être observée aujourd'hui dans les documents officiels, tels que les Paramètres Curriculaires Nationaux pour l'enseignement de la langue portugaise à l'école élémentaire (1997) et secondaire (1998, 2000). Ces documents officiels encouragent explicitement une plus grande participation des sciences du langage et de la philosophie du langage à l'école : « L'avancement de ces sciences permet de recevoir des contributions de la psycholinguistique et de la sociolinguistique ; de la pragmatique, de la grammaire textuelle, de la théorie de la communication, ainsi que de la *sémiotique*, de l'analyse du discours » (1997, p. 20 ; c'est nous qui soulignons).

Au Brésil, les documents officiels et une grande partie de la production actuelle des manuels scolaires sont marqués par la forte influence des études du langage de Bakhtine et de sa notion de genre du discours. Néanmoins, nous cherchons à savoir si les PCN favorisent un échange entre les pratiques d'enseignement et la théorie sémiotique greimassienne, même s'ils ne sont pas produits à partir d'une base sémiotique. Ainsi, seulement quelques aspects des PCN pour l'enseignement du portugais qui semblent indiquer cette possibilité seront présentés ci-après.

Des lignes directrices peuvent être observées dans ces documents. Elles ont trait non seulement aux contenus et aux procédés conçus pour chaque phase, mais aussi aux concepts qui les orientent. Ainsi, la langue, le texte, le genre, entre autres

notions, sont définis. La langue, par exemple, est considérée comme « un système de signes historique et social qui permet à l'homme de signifier le monde et la réalité. Ainsi, apprendre une langue consiste à apprendre non seulement les mots, mais aussi leurs significations culturelles et par là même, comment les personnes de leur milieu social comprennent et interprètent la réalité et eux mêmes » (1997, p. 22). Une telle conception *de la langue*, clairement héritée de Saussure, semble privilégier la question de la signification qui constitue la recherche primordiale de la théorie sémiotique greimassienne. Dans *Sémantique structurale* (1966), Greimas attire déjà l'attention sur le fait que le monde humain est celui de la signification : « Le monde ne peut-être dit 'humain' que dans la mesure où il signifie quelque chose » (p. 5).

En ce qui concerne le texte, les PCN (1997, 1998) le conçoivent comme une manifestation linguistique des discours. Il est seulement considéré comme un énoncé verbal, oral ou écrit, d'extension quelconque. À partir de cette conception, le texte est déterminé comme étant l'unité d'apprentissage, car « si l'objectif est que les élèves apprennent à produire et à interpréter des textes, il est impossible de prendre comme unité de base de l'enseignement la lettre, la syllabe, le mot, ou la phrase qui, dé-contextualisés, n'ont rien à voir avec la compétence discursive qui reste la question centrale » (1997, p. 29). Bien que la notion de texte ne se restreint pas au langage verbal pour la sémiotique, sa prédominance en tant qu'unité d'apprentissage semble renvoyer à une théorie qui se propose d'appréhender le texte et le discours comme des totalités de sens et qui crée une méthodologie pour leur étude. Bien entendu, la sémiotique n'est pas l'unique discipline qui accomplit cette tâche, mais elle contribue certainement à une réflexion qui va au-delà du niveau de la phrase.

En outre, dans les documents officiels, les notions de correct et incorrect par rapport à l'emploi de la langue maternelle ont été remplacées par celle d'adéquation à la situation de communication. Il ne s'agit plus d'enseigner les paroles « correctes », mais plutôt d'enseigner les paroles adéquates au contexte, étant donné qu'en ces termes, le fait d'être compétent dans la parole et l'écrit est une condition préalable pour une participation sociale effective : « Dans la mesure où la raison d'être des propositions de l'usage de la parole et de l'écrit est l'expression et la communication à travers des textes et non l'évaluation de l'exactitude du produit. Dans la mesure où les situations didactiques visent à amener les élèves à réfléchir sur le langage, afin de le comprendre et de l'utiliser correctement » (1997, p. 21). À cet effet, les genres étudiés à l'école sont plus diversifiés, les textes non-verbaux et même les textes syncrétiques, comme les films, les bandes dessinées, entre autres, sont utilisés. Dans les PCN pour le lycée, il est notamment suggéré de travailler avec des langages différents. Cette expansion des genres étudiés en classe favorise le recours à une théorie qui tente de rendre compte des diverses sémiotiques, afin que les autres langages ne soient pas uniquement considérés comme un support pour le texte verbal.

Ce bref survol des Paramètres Curriculaires (1997, 1998, 2000) semble attester une ouverture, même non intentionnelle, pour l'appropriation de la sémiotique par l'école élémentaire et secondaire. Nous trouvons même dans la bibliographie de ces documents quelques œuvres de la sémiotique, comme Greimas & Courtés (1979); Fiorin & Savioli (1988, 1996); Fiorin (1996); Eco (1984); Santaella (1992, 1994); Lotman (s/d); Tatit (1986). Cependant, Limoli observe que : « La sémiotique est la grande absente des théories utilisées comme support pour l'enseignement, en particulier au niveau du primaire et du secondaire. Parmi les raisons invoquées ici et là et qui n'ont pas véritablement été évaluées par les entités responsables, figure une prétendue complexité théorique qui serait incompatible avec la maturité des enfants de cet âge » (2011, p. 3). L'auteur montre également que l'inclusion systématique de cette théorie dans les cours de formation dépend essentiellement de la politique éducationnelle, ce qui est peut-être une des principales raisons pour expliquer la présence peu tonique de la sémiotique dans l'enseignement secondaire.

Quoi qu'il en soit, les expériences qui cherchent à établir cet échange entre l'école et la théorie sémiotique au Brésil, existent. Ces initiatives sont souvent motivées par la diversité des discours que la sémiotique est capable de traiter et encore la possibilité d'appliquer les concepts d'une manière localisée, en privilégiant le texte dans le choix des outils d'analyse, ce qui semble tout à fait approprié, dans la mesure où l'école secondaire cherche actuellement à diversifier les sémiotiques avec lesquelles elle travaille.

L'utilisation de la sémiotique au collège et au lycée se justifie aussi par les difficultés régulièrement observées chez les élèves brésiliens pour la lecture et l'écrit, lors des examens nationaux et internationaux. Sonia Merith Claras (2011) montre que les résultats aux tests « Prova Brasil » et « SAEB » (Système d'Évaluation de l'Enseignement Primaire et Secondaire) sont encore insatisfaisants pour la lecture. Selon l'auteur, l'école ne dispose pas suffisamment de nouveaux outils théoriques et méthodologiques, dans le cas présent la sémiotique, pour améliorer le travail de l'enseignant, en tant que médiateur dans le processus de lecture en salle de classe.

3.2. La formation des professeurs

Pour envisager la présence de la sémiotique dans l'école secondaire, il faut observer comment la théorie sémiotique parvient à l'école. Une première voie est liée à la formation des professeurs de portugais. Les contenus des programmes des cours de licence en langue portugaise révèlent que peu d'universités et de facultés proposent, comme à l'USP, à l'UNESP ou à l'Université Fédérale du Ceará, une discipline qui a trait à la sémiotique. Aux deuxième et troisième cycles, la présence de la sémiotique est plus fréquente, comme nous l'avons déjà montré, et beaucoup d'enseignants qui cherchent à faire un master ou un doctorat pour parfaire leur formation, optent pour une recherche dans le domaine de la sémiotique. Il n'est pas sans intérêt de mentionner qu'une partie de la formation de ces enseignants n'apparaît pas dans le programme des cours des universités et des facultés, étant

donné qu'elle s'effectue également par des recherches et des lectures personnelles, aussi bien que par la participation dans les groupes des recherches.

Dans les cas où la sémiotique est présente à la licence, au master ou au doctorat, le professeur de portugais peut avoir un contact avec cette théorie au cours de sa formation et peut l'utiliser, directement ou indirectement, dans sa pratique de l'enseignement, comme les deux cas suivants le montrent²⁵.

Maria Aparecida Vieira da Silva est professeure de portugais au lycée du Colégio Sagrado Coração de Jesus [École Primaire et Secondaire Sagrado Coração de Jesus] à São Paulo et cherche à introduire en classe différentes méthodes de travail avec le texte, et, notamment, la sémiotique greimassienne. Diplômée de la PUC-SP, elle est entrée en contact avec ce type de recherche durant sa licence. L'objectif de son cours est de montrer à l'élève différentes manières de comprendre le texte et de lui enseigner à lire et à produire des textes variés (littéraires, publicitaires, picturaux, etc.). Il s'agit d'une initiative personnelle que la direction de son école a approuvée. Comme cette approche ne figure pas dans le manuel scolaire adopté par son établissement, l'enseignante fournit son propre matériel.

Luis Antonio Damasceno Silva est étudiant de master en linguistique générale et sémiotique et professeur de portugais au lycée de l'Escola Pueri Domus [École Primaire et Secondaire Pueri Domus], à São Paulo. Il utilise la sémiotique en classe, car il estime que le parcours génératif, la notion d'actants, la notion de phorie, les modalisations et même les développements tensifs de la théorie sémiotique permettent une explication plus précise des textes. Les manuels scolaires adoptés par l'école ne proposent pas non plus une telle approche. Il s'agit donc d'une initiative de l'enseignant qui prépare quelques textes de présentation de la théorie aux élèves, sans écarter les œuvres originales. Il a déjà travaillé avec des fragments des *Prolégomènes à une théorie du langage*, de Hjelmslev (1971) ; *De l'imperfection*, de Greimas (1987) ; et de *Tension et signification*, de Fontanille & Zilberberg (1998). Damasceno a également fait usage de la sémiotique pour ses cours sur la poésie de Vinicius de Moraes, dans la construction du « parcours du sujet amoureux ».

Ces deux exemples montrent que l'introduction de la sémiotique en classe est possible et que l'expérience est toujours considérée comme positive par les enseignants qui l'ont tentée. Toutefois, il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il s'agit d'une pratique isolée et qui est rarement liée au projet pédagogique de l'établissement scolaire où elle a lieu. Ainsi le départ de l'enseignant mettra probablement fin à l'expérience.

25. Les informations au sujet des cours des professeurs Maria Aparecida da Silva Vieira et de Luis Antonio Damasceno Silva ont été obtenues par le biais de questionnaires.

3.3. *Cours de la formation continue*

De nombreuses universités et facultés offrent des cours de la formation continue — au Brésil, cours d'extension universitaire — qui sont généralement destinés à un public plus large que la communauté universitaire. À titre d'exemple, nous pouvons citer le projet mené par le Département de Linguistique de l'USP, en partenariat avec le GES-USP.

Ainsi, entre 2005 et 2010, quatre cours d'initiation de courte durée (six réunions hebdomadaires de trois heures) ont été organisés : « Introduction à l'analyse sémiotique du discours » (2005 et 2006) ; « Sémiotique des passions : approche tensive des affects » (2007) ; « Éléments de la sémiotique tensive » (2008). Les professeurs qui se sont relayés pour donner ces cours, sont les suivants : Ivã Carlos Lopes, Waldir Bevidas, Norma Discini, Antonio Vicente Pietroforte, Elizabeth Harkot de La Taille, Luiz Tatit, Diana Luz Pessoa de Barros, Marcos Lopes, Nilton Hernandez et Peter Dietrich. Ces cours étaient ouverts aux étudiants, aux professeurs et au public en général, la seule exigence étant d'avoir une formation supérieure. En moyenne, quatre-vingt personnes ont participé à chaque cours.

En 2011, un nouveau cours de la formation continue — « Des outils pour l'analyse de textes au collège » — a été proposé par les professeurs Carolina Lindenberg Lemos, Norma Discini et Mariana Luz. Coordonné par le professeur Ivã Carlos Lopes, le cours a été ouvert à un public de trente enseignants (du public et du privé). Le but était d'élaborer des propositions de lecture à travers la sémiotique. Les sujets suivants ont été traités : (1) la lecture des thèmes et des figures, (2) personne, temps et espace : effets de sens ; (3) expression et contenu : quelques notions pour l'analyse des textes verbaux et non verbaux ; (4) le texte synchrétique en classe : les bandes dessinées, les publicités, les films, etc. ; (5) les genres et les types textuels : réflexions et propositions d'exercices ; (6) le style dans les textes.

Pour 2012, il est prévu le cours suivant : « La passion dans les textes : l'effet de la passion dans les différents domaines de sens », avec les professeurs Sueli Maria Ramos da Silva et Eliane Soares de Lima. Le cours sera coordonné par le professeur Ivã Carlos Lopes.

À l'origine, un seul de ces cours avait été conçu presque exclusivement pour les enseignants de l'école secondaire. Cependant, eu égard au fait que tous les cours étaient ouverts à un plus large public et que les enseignants du secondaire poursuivent souvent leur formation — le gouvernement les encourage d'ailleurs à le faire —, les autres cours ont aussi compté sur la participation de ce public. Ces cours ont donc un caractère multiplicatif, car les enseignants du secondaire peuvent choisir d'appliquer la sémiotique à d'autres domaines. En outre, ces cours sont l'expression même de ce processus de transmission et de renouvellement des connaissances, puisqu'ils sont proposés de plus en plus par des doctorants ou des professeurs docteurs récemment diplômés.

3.4. *Les manuels scolaires*

En général, la sémiotique ne figure pas dans les manuels scolaires pour l'enseignement secondaire. Toutefois, sans rendre compte de toute la production nationale, quelques ouvrages peuvent être signalés. Ainsi en est-il de l'ouvrage intitulé : *Para entender o texto : leitura e redação* (1988) [Pour comprendre les textes : lecture et rédaction], de José Luiz Fiorin (professeur du Département de Linguistique de l'USP) et de Francisco Platão Savioli (professeur du Département de Communication et des Arts de l'USP, professeur et coordinateur du cours de grammaire, d'interprétation de texte et de rédaction du Cours Anglo de São Paulo). Le livre est aujourd'hui amplement diffusé. Il en est à sa 17^e édition et, jusqu'à janvier 2012, 117 537 exemplaires ont été vendus. Il est utilisé dans les collèges et les lycées, ainsi qu'au cours des premières années universitaires. Il apparaît dans la bibliographie des PCN et dans celle des différents concours publics, étant donné que l'épreuve de portugais doit être réalisée par des candidats de tous horizons. À titre d'exemple, il figure dans les bibliographies du concours public pour le personnel technique de l'Université Fédérale de Bahia; du concours municipal des aides-soignants de Patos, dans l'État du Minas Gerais (2012); du concours des sapeur-pompier de l'État de l'Amapá (2012); du concours municipal des orthophonistes de Monte Belo do Sul, dans l'État du Rio Grande do Sul (2010), entre autres²⁶.

Basé sur le présupposé que « la connaissance explicite des mécanismes de production du sens textuel permet d'améliorer significativement la capacité d'interpréter et de produire des textes » (Fiorin & Savioli, 1988, p. 3), l'ouvrage comprend quarante-quatre leçons organisées de la manière suivante : exposition d'un procédé de structuration textuelle, présentation d'un texte commenté, présentation d'exercices de lecture et analyse de texte, proposition de rédaction. Sa préface annonce que la terminologie spécialisée sera utilisée le moins possible, ce qui est en effet le cas tout au long des leçons.

Le premier chapitre discute de ce qu'est le texte. Parmi les titres des chapitres, nous retrouvons quelques notions qui sont chères à la sémiotique, comme dans le chapitre intitulé « Niveaux de lecture d'un texte » qui traite globalement du parcours génératif du sens; ou dans les chapitres « Structure profonde du texte », « Structure narrative », « Thèmes et figures : la dépréhension du thème », « Thèmes et figures : l'enchaînement de figures », « Thèmes et figures : l'enchaînement de thèmes », dans lesquels chaque niveau du parcours est approfondi. Des questions de discoursivisation apparaissent également dans les chapitres « Modes de raconter », « Modes d'ordonner le temps », entre autres. Bien que tous les niveaux du parcours génératif soient abordés, le niveau discursif semble le plus traité. L'objectif de l'ouvrage est l'étude du texte verbal. Cependant, un chapitre porte sur le texte non-verbal à partir de la confrontation avec le verbal.

26. La population de Patos est de 124 000 habitants environ et celle de Monte Belo do Sul est aux alentours de 3 000 habitants.

Il s'agit donc d'un livre plus général destiné à travailler avec différents genres de texte et qui n'est pas conçu pour une classe scolaire particulière. Les enseignants l'ont même utilisé comme un livre de soutien, en raison de sa complexité, ce qui a conduit les auteurs à écrire un deuxième ouvrage intitulé *Lições de texto : leitura e redação* (1996) [Leçons de texte : lecture et rédaction]. Ce deuxième livre en est à sa 5^e édition et, jusqu'à janvier 2012, 119 869 exemplaires ont été vendus.

Dans la collection didactique *Novo passaporte para a Língua Portuguesa* (2009a; 2009b; 2009c; 2009d) [Nouveau passeport pour la Langue Portugaise] de Norma Discini (professeure du Département de Linguistique de l'USP) et de Lucia Teixeira (professeure du Département des Sciences du Langage de l'Université Fédérale Fluminense), la proposition est tout autre, car il s'agit de quatre volumes, chaque volume étant destiné à une classe du collège. Jusqu'à mars 2012, 26 954 exemplaires ont été vendus. Plusieurs notions de sémiotique apparaissent tout au long des quatre volumes, en particulier pour la lecture et la compréhension de texte. En effet, dans cette œuvre, ainsi que chez Fiorin & Savioli, la sémiotique constitue le point de vue qui instaure une manière singulière de travailler avec les textes et les discours. Bien entendu, pour tenir compte des contenus enseignés au collège (de la 6^e à la 9^e), des concepts et des méthodologies empruntés à d'autres sciences du langage figurent dans ces volumes.

Par exemple, en classe de 6^e, les notions travaillées sont celles : de l'énonciateur et du lecteur présupposé (énonciataire); du plan du contenu et de l'expression (ce qui rend accessible le travail développé au cours de tous les volumes, pour la lecture de textes qui ne sont pas seulement verbaux); des thèmes et des figures; de la discoursivisation du temps, de l'espace et de la personne (différences entre le système énoncif et énonciatif). Si le métalangage spécifique de la sémiotique reste contrôlé, des termes sont néanmoins utilisés, comme ceux de figures, thème, spatialisation, temporalisation, plan de l'expression, plan du contenu, et sont accompagnés d'explications didactiques élaborées à partir d'exercices et d'exemples.

Les livres cités jusqu'ici sont destinés à l'enseignement secondaire et la théorie sémiotique y figure explicitement. Bien entendu, il existe d'autres ouvrages où la théorie sémiotique peut figurer d'une manière plus modeste. Ces livres sont aussi élaborés par des professeurs universitaires, par des sémioticiens qui jouissent déjà d'une certaine reconnaissance scientifique, ce qui facilite leur diffusion. Il est bon d'ajouter que leurs auteurs ont également eu une vaste expérience d'enseignement à l'école élémentaire et/ou dans le secondaire.

3.5. Projets académiques

La thèse de doctorat d'Ana Paula Mendonça, provisoirement intitulée *Leitura semiótica de telenovela : constituição de material de apoio pedagógico para o ensino de língua materna* [Lecture sémiotique des feuilletons télévisés brésiliens : constitution du matériel de soutien pédagogique pour l'enseignement de la langue maternelle], prend place dans ce cadre d'introduction de la sémiotique à

l'école. Bien que la thèse soit toujours en préparation, la doctorante a déjà publié avec sa directrice de thèse Loredana Limoli — professeure au département de Lettres Classiques et Vernaculaires de l'UEL-Universidade Estadual de Londrina [l'Université d'État à Londrina] dans l'État du Paraná — plus de dix articles dans des revues scientifiques traitant de cette question.

Ce travail s'inscrit dans un projet plus vaste, coordonné par la professeure Limoli, et qui a comme point de départ l'idée que « la *telenovela* peut être introduite en classe et passer du statut de "concurrent" de l'école à celui d'outil pédagogique pour l'enseignement de la lecture et de la production de texte » (Limoli & Mendonça, 2010, p. 554). Limoli & Mendonça pensent que le travail avec le texte synchrétique en salle de classe peut devenir un moyen intéressant pour recadrer l'activité de la lecture à l'école. Les auteurs (2011, p. 8) attirent également l'attention sur le fait que près de trente millions de jeunes brésiliens, entre quinze et vingt-quatre ans, de toutes classes sociales, assistent régulièrement à au moins une *telenovela*.

Le choix de la théorie sémiotique est justifiée « car il s'agit d'une théorie cohérente, capable de soutenir l'analyse du texte verbo-visuel » (Limoli & Mendonça, 2009, p. 551). Elle servirait donc d'outil théorique et méthodologique. Elle permettrait aux enseignants de comprendre comment les sens du texte sont produits à partir de l'organisation du langage et d'élaborer ensuite des propositions pour orienter les élèves dans la compréhension des textes étudiés.

Ce projet de travailler avec les *telenovelas*, en se basant sur la théorie sémiotique greimassienne, vise ainsi à élargir les capacités de compréhension, d'expression orale et écrite des lycéens (Limoli & Mendonça, 2009, p. 552). Il résulte du constat que « le grand défi de l'éducation, dans cette première décennie du *xxi*^e siècle, n'est pas exactement quantitatif, mais qualitatif » (2009, p. 551), étant donné que Limoli & Mendonça croient que la question de l'accès à l'école a été en partie résolu, alors que des problèmes comme le manque d'intérêt chez les élèves, le faible rendement et l'absentéisme scolaire demeurent. Les deux auteures contestent l'idée que les enfants et les adolescents ne lisent pas ou n'aiment pas lire : « En général, ils lisent très bien ce qu'ils aiment; et ils adorent ce qu'ils lisent spontanément » (2009, p. 552). D'où l'intérêt de savoir que lire et comment lire à l'école.

La thèse de doctorat de Mendoza s'intéresse aussi au développement de matériel didactique pour le lycée. Pour l'étude des *telenovelas*, certains aspects de la théorie sémiotique y sont privilégiés comme la syntaxe narrative, la thématization et la figurativisation. La sémiotique des passions est également intégrée pour explorer les sentiments des personnages des feuilletons. Les modules sont déjà utilisés dans les classes du Colégio Estadual « Professor José Aloísio Aragão » [Collège et Lycée « Professeur José Aloísio Aragão »], plus connu comme Colégio de Aplicação da UEL [Collège et Lycée d'Application de l'UEL], avec l'accompagnement de l'enseignant de la classe en question.

La thèse de doctorat de Sonia Merith Claras — *Semiótica, leitura, análise linguística : uma proposta de intervenção no Ensino Fundamental* (2011) [Sémiotique, lecture et analyse linguistique : une proposition d'intervention dans l'enseignement secondaire] — propose également un travail en classe avec la sémiotique. Ses motivations reposent sur les difficultés apparentes pour enseigner la langue maternelle.

Le travail s'organise en deux étapes : d'abord, une étude de cas et ensuite, une recherche-action. L'étude de cas a été menée dans une école publique à Londrina, dans l'État du Paraná. La chercheuse a suivi le travail d'un professeur de portugais pour établir un diagnostic sur la méthodologie utilisée par l'enseignant. La deuxième étape a consisté en une intervention en classe. Un travail de lecture a été mené durant vingt-et-un cours, avec les élèves de 3e et l'enseignante. Tous les exercices privilégiaient des questions issues de l'analyse sémiotique, tant au niveau narratif qu'au niveau discursif. Outre la théorie sémiotique, la chercheuse a aussi utilisé une méthodologie de segmentation textuelle appelée « champs lexicaux », élaborée par Georges Maurand.

Les travaux présentés jusqu'ici ont, dans leur déroulement, une étape d'intervention directe dans les établissements scolaires. Toutefois, il est bon de souligner que de nombreuses recherches fondées sur la sémiotique analysent les manuels scolaires, les compositions des élèves pour l'examen d'entrée à l'université, les programmes d'enseignement, entre autres. Il s'agit de dissertations de master, de thèses, d'articles et de livres qui, de diverses formes, s'intéressent aussi aux questions éducationnelles.

Cette ébauche de la présence de la sémiotique à l'école permet l'appréhension d'un parcours qui est dirigé vers une participation croissante des professeurs chercheurs en sémiotique à l'école secondaire. La formation en licence, master ou doctorat rend possible à un certain nombre d'étudiants le contact avec la théorie, ainsi que son emploi futur en classe. Les cours de la formation continue ouvrent l'université aux enseignants des écoles secondaires. Ici, nous avons donc une première ouverture de l'université à une communauté qui lui est extérieure. Avec les manuels scolaires, le domaine de la sémiotique se dilate, une fois qu'ils atteignent des personnes qui ne sont pas nécessairement déplacées vers les universités et qui n'ont souvent aucune formation en sémiotique. Enfin, il y a aussi les projets universitaires, dans lesquels les chercheurs eux-mêmes, et non seulement les manuels, se déplacent vers le collège et le lycée. Ainsi, un échange intense est établi entre la recherche scientifique et l'école secondaire. Si l'université est allée vers l'école afin qu'elle puisse intégrer un peu de la production scientifique, l'école est aussi, en quelque sorte, allée vers l'université, en tant qu'objet de réflexion et de recherche de ces projets d'intervention. Toutefois, comme déjà mentionné, cet échange reste fragmenté.

4. Pour conclure

L'institutionnalisation de la sémiotique greimassienne a déjà beaucoup avancé au Brésil. Comme nous l'avons montré, la sémiotique est présente à différents niveaux de la formation et de la recherche (de l'école secondaire à la recherche la plus pointue), même si le caractère systématique de cette présence est variable, et elle peut compter sur un bon nombre de manuels qui consolident les connaissances et assurent sa transmission.

Il y a des chercheurs en sémiotique très actifs dans au moins treize institutions du pays, parmi lesquels dix sont des universités publiques. Dix de ces institutions ont au moins deux cours de sémiotique inscrits au troisième cycle. L'UNESP d'Araraquara, avec cinq cours, et l'USP, avec neuf, font davantage que les autres.

Nous avons identifié treize groupes de recherche en sémiotique greimassienne distribués dans différentes régions du Brésil, bien qu'ils soient plus concentrés dans le Sud-Est. Ces groupes organisent notamment des activités régulières, telles que des réunions de lecture et de discussion de textes, des ateliers, des cours avec des professeurs brésiliens et étrangers, des colloques, des conférences. Remarquons en outre que des interactions existent entre ces groupes, par l'entremise des colloques et des échanges de professeurs (pour des conférences ou des cours).

Le nombre de cours dispensés en licence est inférieur à celui du master ou du doctorat. Le processus récent d'institutionnalisation de la sémiotique parmi des disciplines plus stabilisées peut apporter une certaine résistance à sa propagation en licence. Par conséquent, si dans les deuxième et troisième cycles la présence de la sémiotique est consolidée, on observe une certaine fragilité en ce qui concerne le premier cycle. Cette fragilité est encore plus grande si nous passons à l'école secondaire. Le bref aperçu sur les rapports de la sémiotique et de l'école secondaire au Brésil montre qu'il s'agit d'un domaine en exploration, mais qui reste ouvert aux idées nouvelles. Les livres, les projets et les cours relèvent presque toujours d'initiatives localisées. Le scénario semble alors, d'une part, fragmenté et assez fragile. D'autre part, l'arrivée d'une théorie à l'école secondaire, le lieu des choses scientifiquement et culturellement déjà établies, démontre la forte institutionnalisation de la sémiotique au Brésil.

À chaque étape de cette institutionnalisation, l'accent est mis sur la formation. Cela semble être lié à la stabilisation de la discipline, car le soin de la formation assure sa continuité. Il y a un afflux de nouveaux chercheurs qui rentrent petit à petit dans les institutions d'enseignement supérieur et forment les enseignants du secondaire, ce qui est garanti par la présence de la sémiotique dans tous les niveaux universitaires, ainsi que dans les cours de formation continue.

Le "soin de la formation" peut aussi être perçu dans la production des manuels de sémiotique, qui ont souvent en tant qu'énonciataires les étudiants universitaires initiés ou non en sémiotique et les enseignants de l'école primaire ou secondaire intéressés par les nouvelles méthodes de lecture et d'interprétation.

L'attention accordée à la formation, même si elle est propre au genre, acquiert une caractéristique énonciativo-aspectuelle assez fréquente dans les manuels brésiliens de sémiotique, consacrés surtout à l'exposition et à l'application de la théorie, c'est-à-dire au mode d'adaptation inchoatif de la médiation. À nos yeux, cela reste comme une contribution brésilienne aux études sémiotiques, vu qu'au Brésil nous présentons une intense activité didactique dans le domaine de la recherche sémiotique, qui est fortement présente dans la production de manuels et d'autres œuvres à caractère didactique et qui ne produit guère des types textuels et discursifs tels que les encyclopédies et dictionnaires (la conservation), les analyses autodidactiques (l'application), l'abrégé (l'assimilation) ou les ouvrages innovateurs (l'innovation).

L'accent sur la formation est également saillant dans le fonctionnement des groupes de recherche, dont l'activité la plus usuelle est, dans la plupart des cas, des réunions de lecture et de discussion de textes. En outre, comme nous l'avons montré, les étudiants ont une participation très active à ces groupes, leur permettant de poursuivre leur formation et d'apprendre d'autres aspects de la vie universitaire, qui se rapportent par exemple à l'organisation des colloques.

Si l'institutionnalisation de la sémiotique au Brésil a déjà fait d'importantes avancées, cela ne signifie pas que le projet en soit achevé. C'est un projet toujours en construction, un projet qui se traduit dans une quête chère à A.J. Greimas, et que nous avons déjà évoquée : une quête de savoir qui se fait avec de la lucidité et de la générosité.

Références bibliographiques

- ALTMAN, Cristina (1999), « Between Structure and History. The Search for the Specificity and the Originality of Brazilian Linguistic Production », in EMBELTON, Sheila *et al.*, *The Emergence of the Modern Language Sciences. Studies on the Transition from Historical-Comparative to Structural Linguistics*, Amsterdam /Philadelphia, John Benjamins, pp. 247–257.
- ANPOLL (2007), « Proposta de alteração da Resolução 01.98 que dispõe sobre a criação e o funcionamento de GTs e do Estatuto da ANPOLL », Brasília, septembre 2007, URL : http://www.anpoll.org.br/portal/index.php?option=com_content&view=article&id=53&Itemid=63.
- BADIR, Sémir (2012), « Sémiotique et langage. Une présentation historico-épistémologique », in NORMAND & SOFIA (éds), *Parallèles flous. Vers une théorie de l'activité de langage*, Louvain-la-Neuve / Paris, Academia Bruylant / L'Harmattan (à paraître).
- BARROS, Diana Luz Pessoa de (1988), *Teoria do discurso : fundamentos semióticos*, São Paulo, Atual.
- (1990), *Teoria semiótica do texto*, São Paulo, Ática.

- (1999), « Estudos do texto e do discurso no Brasil », *DELTA*, vol. 5, n. Especial, p. 183–199.
- (2003), « Estudos do discurso », in FIORIN, José Luiz (éd.), *Introdução à linguística II : princípios de análise*, São Paulo, Contexto, p. 187–219.
- (2009), « O papel dos estudos do discurso », in HORA, ALVES & ESPÍNDOLA (éds), *ABRALIN – 40 anos em cena*, João Pessoa, Editora Universitária, pp. 118–154.
- BEIVIDAS, Waldir & PORTELA, Jean Cristtus (2010), « Plano de trabalho. Biênio 2010–2012 », São Paulo, juillet 2010, URL : www.flch.usp.br/dl/semiotica.
- BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan; tr. br. (Groupe CASA) *Caminhos da semiótica literária*, Bauru, SP, Edusc, 2001.
- CORTINA, Arnaldo & MARCHEZAN, Renata Coelho (2008), « Teoria Semiótica : a questão do sentido », in MUSSALIM, Fernanda & BENTES, Anna Christina (éds), *Introdução à Linguística 3 : fundamentos epistemológicos*, São Paulo, Cortez, pp. 393–438.
- Chabrol, Claude (éd., 1973), *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse.
- CHABROL, Claude & MARIN, Louis (éds, 1971), *Sémiotique narrative : récits bibliques*, Langages, année 6, n. 22, Paris, Didier/Larousse.
- COURTÉS, Joseph (1976), *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette; tr. pt. (Norma Backes Tasca) *Introdução à semiótica narrativa e discursiva*, Coimbra, Almedina, 1979.
- DISCINI, Norma & TEIXEIRA, Lucia (2009a), *Novo passaporte para a língua portuguesa. 6º ano*, São Paulo, Editora do Brasil.
- (2009b), *Novo passaporte para a língua portuguesa. 7º ano*, São Paulo, Editora do Brasil.
- (2009c), *Novo passaporte para a língua portuguesa. 8º ano*, São Paulo, Editora do Brasil.
- (2009d), *Novo passaporte para a língua portuguesa. 9º ano*, São Paulo, Editora do Brasil.
- ECO, Umberto (1984), *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi.
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1981), *Sémiotique du Récit*, Cabay, Louvain-la-Neuve; tr. pt. (Alice Frias) *Semiótica da narrativa*, Coimbra, Almedina, 1984.
- FABBRI, Paolo (1979), in HAMMAD, Manar (éd.), « Sémiotique didactique », *Actes Sémiotiques*, Bulletin, v. II, n. 7. Jan.
- FIORIN, José Luiz (1989), *Elementos de análise do discurso*, São Paulo, Contexto/Edusp.
- (1996), *As astúcias da enunciação*, São Paulo, Ática.
- FIORIN, José Luiz & SAVIOLI, Francisco Platão (1988), *Para entender o texto*, São Paulo, Ática.
- (1996), *Lições de texto : leitura e redação*, São Paulo, Ática.
- FLOCH, Jean-Marie (2001), « Alguns conceitos fundamentais em semiótica geral », *Documentos de estudos do Centro de Pesquisas Sociossemióticas*, n. 1, tr. br. Analice Dutra Pilar, São Paulo, Edições CPS.

- FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM; tr. br. (Jean Cristtus Portela) *Semiótica do discurso*, São Paulo, Contexto, 2007.
- (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
- FONTANILLE, Jacques & ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Heyn, Mardaga; tr. br. (Ivã Carlos Lopes, Luiz Tatit et Waldir Beividas) *Tensão e significação*, São Paulo, Discurso Editorial/Humanitas/FFLCH-USP, 2001.
- FONTANILLE, Jacques & DUBLANCHE, Corinne (1994), *VERSUS*. Quaderni di studi semiotici. Semiotica e educazione, Bologna/Milano, Bompiani, n. 68/69, mag-dic.
- GES-USP (2011a), *IV^e Seminário de Semiótica na USP*, São Paulo, 6 oct 2011 (enregistrement vidéo).
- (2011b), *Encontro intermediário do Grupo de Trabalho de Semiótica da Anpoll*, São Paulo, 7 oct 2011 (enregistrement vidéo).
- GREIMAS, A.J. (1966), *Maupassant. La sémiotique du texte, exercices pratiques*.
- (1975), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- (1970), *Du sens*, Paris, Éditions du Seuil.
- (1972), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.
- (1974), « L'Énonciation : une posture épistémologique », in *Significação – Revista Brasileira de Semiótica*, n. 1, Centro de Estudos Semióticos A.J. Greimas, Ribeirão Preto (SP), pp. 9–25.
- (1976a), *La Sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Éditions du Seuil.
- (1976b), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil.
- (1976c), *Semiótica do discurso científico : da modalidade*, tr. br. Cidmar Teodoro Pais, São Paulo, Difel.
- (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- GREIMAS, A.J. & COURTÉS, J. (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, A.J. & FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, Éditions du Seuil; tr. br. (Maria José Rodrigues Coracini) *Semiótica das paixões*, São Paulo, Ática, 1993.
- GREIMAS, A.J., LANDOWSKI, É. (éds, 1979), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette.
- GROUPE D'ENTREVERNES (1979), *Analyse sémiotique des textes : introduction – théorie – pratique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- HÉNAULT, Anne (1979), *Les Enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF.
- (1997), *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF; tr. br. (Marcos Marcionilo) *História concisa da semiótica*, São Paulo, Parábola Editorial, 2006.
- HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

- HORA, Dermeval (2011), « Órgãos de fomento à pesquisa no Brasil e suas políticas para a inovação », in XXVI Encontro Nacional da Anpoll, Belo Horizonte, 7 juillet 2011, URL : <http://www.capes.gov.br/component/content/article/44-avaliacao/4675-letraslingueistica> (diaporama d'exposé oral).
- LANDOWSKI, Éric (2004), *Passions sans nom*, Paris, Puf.
- (2005), « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Limoges, Pulim, n. 101–102–103.
- LIMOLI, Loredana (2011), « As paixões em Passione : utilizando a novela no ensino de leitura », *Anais do XX Seminário do CELLIP – Centro de Estudos Linguísticos e Literários do Paraná*, 1, pp. 1–12.
- LIMOLI, Loredana & MENDONÇA, Ana Paula Ferreira de (2009), « Utilização da telenovela no desenvolvimento de competências de leitura : uma abordagem semiótica », *Estudos Linguísticos*, 38 (3), pp. 551–560.
- (2011), « Leitura semiótica da telenovela e ensino de língua portuguesa », *Anais do XX Seminário do CELLIP – Centro de Estudos Linguísticos e Literários do Paraná*, 1, pp. 1–12.
- LOPES, Ivã Carlos (2010), « Les activités sémiotiques au Brésil en 2010 : survol à grande altitude », in *Signata – Chroniques* [en ligne], Liège, Presses universitaires de Liège, URL : http://www.signata.ulg.ac.be/chroniques_2010.html.
- (2011), « Coup d'œil sur la sémiotique au Brésil en 2011 », in *Signata – Chroniques* [en ligne], Liège, Presses universitaires de Liège, URL : http://www.signata.ulg.ac.be/chroniques_2011.html.
- LOPES, Ivã Carlos & HERNANDES, Nilton (éds, 2005), *Semiótica : objetos e práticas*, São Paulo, Contexto.
- LOPES, Ivã Carlos & ALMEIDA, Dayane Celestino de (éds, 2011), *Semiótica da poesia : exercícios práticos*, São Paulo, Annablume.
- LARA, Glaucia Muniz Proença & MATTE, Ana Cristina Fricke (2009), *Ensaio de Semiótica : aprendendo com o texto*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira.
- LOTMAN, Iuri (s/d), *A estrutura do texto artístico*, Lisboa, Presença.
- MATTE, Ana Cristina Fricke & LARA, Glaucia Muniz Proença (2009a), « Um panorama da semiótica Greimasiana », *Alfa – Revista de Linguística*, v. 53, n. 2.
- (2009b), « Semiótica greimasiana : estado de arte », in PINTO, Julio & CASA NOVA, Vera. (éds), *Algumas Semióticas*, Belo Horizonte, Autêntica Editora, pp. 67–76.
- MERITH-CLARAS, Sonia (2011), *Semiótica, leitura, análise linguística : uma proposta de intervenção no ensino fundamental*, thèse de doctorat d'université présentée en Études Linguistiques, Londrina, Universidade de Londrina, 282 p.
- MINISTÉRIO DA EDUCAÇÃO E DO DESPORTO (1997), *Parâmetros Curriculares Nacionais (1ª a 4ª. Séries) : Língua Portuguesa*, Brasília, MEC.

- (1998), *Parâmetros Curriculares Nacionais (terceiro e quarto ciclos do ensino fundamental) : Língua Portuguesa*, Brasília, MEC.
- (2000), *Parâmetros Curriculares Nacionais : Ensino Médio*, Brasília, MEC.
- NÖTH, Winfried (1994), « La sémiotique de l'enseignement et l'enseignement de la sémiotique », *Degrés*, v. 22, n° 77, Bruxelles, p. 1–22.
- (1996a), *Panorama da semiótica : de Platão a Peirce*, São Paulo, Annablume.
- (1996b), *A Semiótica no século XX*, São Paulo, Annablume.
- NUNES, Dulce Maria *et al.* (2011), « Laboratório de Estudos Semióticos nas Interações de Cuidado », *Revista Gaúcha de Enfermagem*, Porto Alegre, 32 (4), pp. 832–836.
- OLIVEIRA, Ana Claudia (éd. 2004), *Semiótica plástica*, São Paulo, Hacker.
- PIETRI, Emerson de (2003), *A constituição do discurso da mudança do ensino de língua materna no Brasil*, thèse de doctorat d'université présentée en Linguistique Appliquée, Campinas, Universidade de Campinas, 202 p.
- (2008), « Concepções de linguagem e ensino da escrita em materiais didáticos », *Estudos Linguísticos*, 37 (2), pp. 37–46.
- (2010), « Sobre a constituição da disciplina curricular de língua portuguesa », *Revista Brasileira de Educação*, 43, pp. 70–83.
- PIETROFORTE, Antonio Vicente (2004), *Semiótica visual : os percursos do olhar*, São Paulo, Contexto.
- (2007), *Análise do texto visual : a construção da imagem*, São Paulo, Contexto.
- (2008), *Tópicos de semiótica : modelos teóricos e aplicações*, São Paulo, Annablume.
- PIETROFORTE, Antonio Vicente & GÊ, Luiz (2009), *Análise textual da história em quadrinhos*, São Paulo, Annablume/Fapesp.
- PORTELA, Jean Cristtus (2007), « Práticas didáticas : modos e estilos adaptativos », in CORASSA, Maria Auxiliadora, REBOUÇAS, Moema Martins (éds), *Anais do III Congresso Internacional da Associação Brasileira de Estudos Semióticos*, Vitória, cdpoint, cd-rom.
- (2008), *Práticas didáticas : um estudo sobre os manuais brasileiros de semiótica greimasiana*, thèse de doctorat d'université présentée en Linguistique et Langue Portugaise, Araraquara, Faculdade de Ciências e Letras de Araraquara, Universidade Estadual Paulista, 181 p.
- RECTOR, Mônica (1978), *Para ler Greimas*, Rio de Janeiro, Francisco Alves.
- SANTAELLA, Lúcia (1992), *Cultura das mídias*, São Paulo, Razão Social.
- (1994), *Estética : de Platão a Peirce*, São Paulo, Experimento.
- (1995), *Teoria geral dos signos : semiose e autogeração*, São Paulo, Ática.
- SANTAELLA, Lucia & NÖTH, Winfried (1999), *Semiótica*, São Paulo, Experimento.

- SANTANA Junior, Silvio (1998), « A.J. Greimas e a Escola Semiótica de Paris », in ANTUNES, Letizia Zini (éd.), *Estudos de Literatura e Linguística*, São Paulo, Arte e Ciência, pp. 279–294.
- SILVA, Ignacio Assis (1981), *Roteiro para introdução à semiótica greimasiana*, manuscrit inédit, Araraquara, SP.
- SOARES, Magda (2002), « Português na escola : história de uma disciplina curricular », in BAGNO, Marcos (éd.), *Linguística da norma*, São Paulo, Loyola, pp. 155–177.
- TATIT, Luiz (1986), *A canção*, São Paulo, Atual.
- (1994), *Semiótica da canção : melodia e Letra*, São Paulo, Escuta.
- (2001), *Análise semiótica através das letras*, São Paulo, Ateliê Editorial.
- (2002), « Abordagem do texto », in FIORIN, José Luiz (éd.), *Introdução à linguística I : objetos teóricos*, São Paulo, Contexto, pp. 187–209.
- (2010), *Semiótica à luz de Guimarães Rosa*, São Paulo, Ateliê Editorial.
- TATIT, Luiz & LOPES, Ivã Carlos (2008), *Elos de melodia & letra : análise semiótica de seis canções*, São Paulo, Ateliê Editorial.
- TEIXEIRA, Lucia (2009), « A semiótica no espelho », *Cadernos de Letras da UFF*, n. 12, Niterói-RJ, pp. 33–49.
- TOMASI, Carolina (2012), *Elementos de semiótica : por uma gramática tensiva do visual*, São Paulo, Atlas.
- ZILBERBERG, Claude (1988), *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF; tr. br. (Ivã Carlos Lopes, Luiz Tatit et Waldir Bevidas) *Razão e poética do sentido*, São Paulo, Edusp, 2006.
- (2002), « Précis de grammaire tensiva », *Tangeance*, n. 70, pp. 111–143; « Síntese da gramática tensiva », tr. br. (Ivã Carlos Lopes et Luiz Tatit) *Significação – Revista Brasileira de Semiótica*, n. 25, juin 2006.
- (2004), *Éloge de la concession*, Texte inédit, <www.claudezilberberg.net/>.
- (2006), *Éléments de grammaire tensiva*, Limoges, Pulim; tr. br. (Ivã Carlos Lopes, Luiz Tatit et Waldir Bevidas) *Elementos de semiótica tensiva*, São Paulo, Ateliê Editorial, 2012.

ENSEIGNER LES SÉMIOTIQUES

Institutiones semioticae : L'enseignement des manuels

François PROVENZANO
Université de Liège

La sémiologie restant à édifier, on conçoit qu'il ne puisse exister aucun manuel de cette méthode d'analyse; bien plus, en raison de son caractère extensif (puisque'elle sera la science de tous les systèmes de signes), la sémiologie ne pourra être traitée didactiquement que lorsque ces systèmes auront été reconstitués empiriquement.

Roland Barthes, 1964

Le mot *institution*, qui donne son titre au présent dossier de *Signata*, connaît comme on le sait une étymologie qui l'associe à l'enseignement : l'*institutio* désigne en latin l'« instruction », la « formation »¹. Or, il se trouve que l'accès au statut d'objet d'enseignement représente pour une discipline un indice important de son caractère institutionnalisé, au sens sociologique du terme cette fois. C'est l'intersection entre ces deux acceptions que se propose d'interroger le présent article, en se centrant sur l'un des principaux supports de la diffusion de la sémiotique comme objet d'enseignement : les manuels. Conformément à l'orientation voulue par le dossier et rappelée ci-dessus, la lecture qui en sera ici proposée sera guidée par l'hypothèse que ces manuels sont un puissant instrument d'institutionnalisation d'une discipline.

1. Au seuil de cet article, l'auteur a plaisir à remercier très chaleureusement Jean-Marie Klinkenberg et Maria Giulia Dondero, pour leurs remarques et leurs encouragements, ainsi que pour le prêt d'une bonne part du corpus.

1. Introduction

1.1. *Ni sémiotique, ni didactique*

La sémiotique s'est déjà penchée à plusieurs reprises sur ses liens avec la didactique². Ce n'est pas le lieu ici de dresser un état de la question approfondi, mais nous remarquerons simplement que ces divers travaux sont marqués globalement par la tentation d'articuler le questionnement sur « l'enseignement de la sémiotique » à la perspective d'une « sémiotique de l'enseignement » (Nörth, 1994). En outre, il a fallu attendre la thèse remarquable de Jean Cristtus Portela (2008) pour voir ce questionnement porter plus spécifiquement sur les *manuels* de sémiotique. Le travail de Portela — dont certains résultats sont présentés dans l'un des articles du présent dossier de *Signata* — est centré sur les manuels de sémiotique greimassienne utilisés au Brésil. À partir d'une méthodologie inspirée de la sémiotique de Jacques Fontanille, l'auteur envisage son corpus sous l'angle des « pratiques didactiques », ce qui lui permet de dégager une typologie des « styles adaptatifs » des manuels étudiés. L'intérêt d'un tel travail n'est évidemment pas à démontrer et la démarche de Portela a pu, à bien des égards, inspirer notre propre entreprise. Cela dit, on voit bien que la thèse de Portela est, elle aussi, avant tout une thèse *de* sémiotique, dont il se trouve que l'objet constitue par ailleurs une portion du champ de production sémiotique.

La perspective adoptée ici sera sensiblement différente, dans la mesure où nous ne prétendons pas faire œuvre de sémioticien sur les manuels de sémiotique³. Ceux-ci seront pris plutôt comme objets d'une socio-rhétorique des discours de vulgarisation (appellation provisoire), visant à contribuer à l'histoire institutionnelle de la sémiotique. Notre démarche voudrait ainsi s'approcher davantage du travail d'Yves Jeanneret (1994), qui portait cependant plus particulièrement sur la vulgarisation des sciences dites « dures » ; elle s'inspire également du travail réalisé par Glessgen (2000) sur les manuels de linguistique romane.

Si elle se définit contre la sémiotique de la didactique, la perspective adoptée ne s'assimile donc pas pour autant à la didactique de la sémiotique. L'objectif poursuivi n'est pas d'évaluer ce qui, dans les manuels étudiés, participe plus ou moins de la bonne transmission d'un savoir spécialisé à un public d'apprenants, mais plutôt d'envisager les différentes modalités par lesquelles se réalise ce geste de vulgarisation (appellation provisoire).

2. Voir en particulier Vicensini (éd., 1987), Bassi & Gennari (1994), Marcus (1994), Nörth (1994), Portela (2008), Semetsky (éd., 2010).

3. Fontanille (1983) nous a cependant convaincu de l'intérêt d'une approche sémiotique des discours cognitifs, en particulier de leur composante doxique — nous remercions au passage chaleureusement l'auteur de nous avoir permis d'accéder au texte de son article. La focale large adoptée ici ne nous permettra pas d'atteindre le grain de finesse des instruments forgés par Fontanille.

1.2. Une grille d'analyse socio-rhétorique

L'objet "manuel" offre un matériau riche sous plusieurs aspects. Envisagé comme un discours, il se laisse bien sûr analyser sous ses aspects énonciatifs, thématiques, axiologiques, terminologiques, etc. Ce discours est en outre le plus souvent encadré par un important appareil paratextuel : index, bibliographie, titraille, préface, glossaire, etc. appartiennent de plein droit à l'objet de notre analyse. Enfin, le manuel représente également une réalité éditoriale, dont les diverses composantes (maison d'édition, collection, choix d'illustration, voire de police) offrent autant de propriétés significatives de l'objet et de son inscription spécifique dans la série des productions ici envisagées.

Quel est l'intérêt d'observer un tel matériau à partir d'un point de vue socio-rhétorique ? De quelle nature serait la contribution d'une telle étude à l'histoire institutionnelle de la discipline ? Autrement dit, de quels enjeux participe l'écriture des manuels et quels axes de questionnement faut-il dès lors déployer à leur endroit pour rendre leur analyse pertinente dans une perspective socio-rhétorique ? D'une manière forcément artificielle, nous avons choisi de distinguer trois grandes catégories de questions, trois grandes topiques si l'on veut, qui organiseront la suite de l'exposé selon une progression centrifuge — le geste d'institution des manuels touchant : 1) la discipline elle-même, 2) ses rapports avec les autres disciplines, 3) sa situation hors du champ scientifique.

Les manuels donnent prise à un premier ordre d'observations portant sur la représentation qu'ils construisent de la discipline elle-même, d'une part de son *corpus* conceptuel, d'autre part, serait-on tenté de dire, de son *anima* historique. D'une part (voir *infra*, 2.1.), le discours de vulgarisation rend en effet saillantes les lignes de fracture intra-disciplinaires, aussi bien en synchronie qu'en diachronie. Observer la forme et l'évolution des manuels, c'est observer des migrations / apparitions / disparitions conceptuelles, des hiérarchisations différentes du champ des problématiques pertinentes, des sélections variables d'objets pris en charge par la discipline, des mises en tension polémiques, des divisions spécialisantes. D'autre part (voir *infra*, 2.2.), la discipline s'institue également en donnant à voir sa propre historicité. La sémiotique existe aujourd'hui notamment parce qu'elle a un passé prestigieux et lointain, ou encore parce qu'elle est promise à un bel avenir — ces deux manières de concevoir l'historicité n'étant évidemment pas exclusives l'une de l'autre. L'historicité de la discipline s'articule et s'incarne le plus souvent dans des figures de "précurseurs", de "fondateurs", de "références" ou "en vue", qui concentrent l'autorité symbolique. Enfin, l'"âme" de la discipline se lit également dans la manière dont elle se labellise et les gestes de dénomination représentent une part importante des enjeux que rencontrent forcément les manuels.

Un deuxième ordre de questions s'organise autour des liens que la sémiotique entretient avec les autres disciplines scientifiques, tels que les donnent à voir les manuels (voir *infra*, 3.). Le discours de vulgarisation (appellation provisoire)

oblige en effet à situer son objet dans un territoire des connaissances cadastré d'une manière telle qu'il rend sensibles des rapports de force et des conflits de frontières. Comme la plupart des autres disciplines, la sémiotique s'est définie autant à partir d'un point de vue interne (voir paragraphe précédent) qu'à partir d'un point de vue externe, c'est-à-dire en fonction de gestes d'inclusion, d'exclusion, de subordination par rapport à d'autres corps disciplinaires (plus ou moins) constitués. De cet ordre de problématiques relèveront naturellement les fréquents transferts terminologiques évoqués, plus ou moins explicitement, par les manuels.

Enfin, l'institution de la discipline, telle que la donnent à voir les manuels, passe également par ce que nous appellerons son "actualité", c'est-à-dire par la prise qu'on lui fait exercer sur la société, indépendamment de son ancrage dans un champ scientifique (voir *infra*, 4.). Les manuels de sémiotique appellent en effet une petite sociologie des publics de lecteurs de sémiotique, qui, selon les collections, déborde le milieu universitaire. Sociologique, l'actualité de la discipline peut également être doxique : selon quel "air du temps" se rend-elle visible et lisible ? quels *topoi* la légitiment ou au contraire la condamnent ? à quelles grandes croyances et pratiques collectives se rapporte-t-elle pour imposer sa nécessité sociale ? De ces aspects doxiques découle ainsi naturellement l'actualité civique de la discipline, qui se formule volontiers comme une réponse à la question suivante : quelles autres institutions (on pense en particulier à l'enseignement) donnent sa raison d'être à la sémiotique au sein de la société civile ?

Pour chacune de ces problématiques, nous répéterons un même parcours chronologique⁴ à travers les titres retenus dans notre corpus (voir *infra*, 1.3.).

Répétons-le, ces trois grands axes de questionnement ne sont distingués que pour les besoins de la présentation et la clarté du propos. Nombreux sont les aspects à traiter qui traversent les divisions tracées ici un peu artificiellement. Pour rendre raison à ces dimensions transversales et à la cohérence d'ensemble qui doit émerger des trois topiques ci-dessus, nous tenterons de conclure en rassemblant nos observations précédentes en une petite typologie des grands gestes socio-rhétoriques fondant les contrats de lecture de nos manuels (voir *infra*, 5.). Cette typologie sera conçue comme une manière de compliquer et de diversifier le seul geste de vulgariser, auquel on rapporte volontiers le genre du manuel.

Mais peut-on parler d'un "genre" du "manuel de sémiotique" ? Rien n'est moins sûr ; et si même c'était le cas, le présent article ne pourrait prétendre atteindre cette généralité, tant le matériau soumis à l'analyse est le résultat d'une réduction forcément drastique. Avant d'entrer dans le vif des questions soulevées ci-dessus, il nous faut justifier nos choix de corpus.

4. Nous nous autoriserons cependant quelques entorses à la stricte chronologie, pour la clarté du propos. Les sections 2.1.1. à 2.1.4., relatives aux lignes de fracture intra-disciplinaires posées par les manuels, proposent en même temps un découpage du corpus en quatre grandes sections, qui sont (presque) autant de périodes.

1.3. *Choix de corpus*

Disons-le tout de go : il n'est pas facile d'objectiver quelques critères justifiant les inclusions et exclusions de titres de la liste fournie en annexe et rassemblant les discours pris ici en considération. Il fut sans doute moins facile encore de parcourir l'ensemble de ces titres avec un regard suffisamment aiguisé pour en tirer autre chose qu'une simple description de surface. Cette impossibilité pratique de mener, dans le cadre d'un article, une lecture de détail sur plus de quinze titres justifierait déjà le caractère très partiel de notre sélection. Mais c'est bien sûr une justification qui satisfait peu à l'exigence d'objectivité.

Nous dirons donc en sus que, pour des raisons qui paraîtront sans doute tout aussi conjoncturelles, nous avons choisi de nous centrer sur les titres en langue française. Nous avons un temps envisagé d'ouvrir au moins le corpus aux autres langues romanes que nous maîtrisons suffisamment (l'italien et l'espagnol), mais les exclusions du roumain (voir notamment Roventza Frumușani, 1999) et du portugais (voir notamment Quezada, 1991 et Carmelo, 2003) nous apparaissaient alors d'autant plus injustes ; en outre, la production italienne⁵ présente des caractéristiques et s'étale sur une temporalité trop spécifiques pour pouvoir être envisagée d'un même regard avec la production en langue française. Nous avons donc misé sur la relative unité du champ sémiotique francophone, qui présente en outre l'intérêt de s'organiser plus ou moins selon l'opposition pertinente entre un centre (Paris) et des périphéries (province française, Belgique et Québec, notamment)⁶. Nous espérons fournir ainsi des résultats pouvant servir à des études comparatives de plus grande ampleur avec d'autres champs de production sémiotique⁷.

Outre le critère linguistique, notre corpus se définit également par un critère strictement éditorial : les discours étudiés doivent former une unité de publication à part entière ; nous excluons donc les entrées « Sémiotique » dans des encyclopédies générales, aussi développées soient-elles (voir par exemple Schaeffer, 1995) ou les chapitres d'initiation à la sémiotique dans des ouvrages dont le propos est plus particulier (de tels chapitres ont notamment contribué au succès de Floch, 1985 et 1990). Ce critère se justifie à nos yeux par le fait qu'il assure une certaine homogénéité de contraintes (notamment de longueur) et de possibilités

5. À regrets, nous avons donc dû renoncer à traiter ici des ouvrages d'Eco (1973) — dont il sera cependant question par le biais d'Eco (1988) — de Calabrese & Mucci (1975), de Marschiani & Zinna (1991), de Volli (2000), de Pozzato (2001), de Magli (2004), de Gensini (éd., 2004). Cette simple énumération suffit à montrer l'accroissement significatif de la production de manuels de sémiotique en italien depuis les années 2000. Cette accroissement est bien sûr à corrélérer avec la place prise par cette discipline dans les cursus universitaires.

6. Il reproduit en cela le mode de structuration du champ de production littéraire francophone, tel qu'il a bien été décrit par Jean-Marie Klinkenberg (2004).

7. La thèse de Portela (2008) permettrait déjà de le faire avec le Brésil ; les secteurs anglo-saxons et allemands offrent des matériaux tout aussi riches et importants (voir notamment les précoces Maldonado, 1961 et Bense, 1967 ; Deely, 1982 ; Posner, Robering & Sebeok, dirs., 1997), qui attendent d'être analysés.

(notamment paratextuelles) qui conditionnent les discours à tenir; il autorise en outre de prendre pleinement en considération les dimensions éditoriales, ce qui ne peut être pertinent que dans le cas d'un ouvrage à part entière. Nous dérogerons à cette règle pour deux cas seulement : les « Éléments de sémiologie » de Barthes (1964), qui ont d'abord été publiés dans la revue *Communications*, et les *Enjeux de la sémiotique* d'Anne Hénault (1979, 1983), qui ont été publiés en deux volumes séparés de plusieurs années. À vrai dire, ces deux cas sont des exceptions à d'autres égards, ce qui affaiblit à nos yeux leur exceptionnalité éditoriale : les « Éléments » constituent une sorte d'*Ur-texte* de notre corpus, pas encore tout à fait un manuel de sémiotique, mais un opuscule contenant presque toutes les potentialités des manuels à venir; quant aux *Enjeux*, leur statut de manuel est là aussi très discutable, puisque leur auteure les définit elle-même comme un « parcours initiatique », qui tiendrait finalement autant de l'autobiographie intellectuelle que de l'ouvrage de vulgarisation. Leur réédition récente en un seul volume et sans guère de modifications accrédite cette interprétation, puisque la préface parle d'un « document daté » (Hénault, 1979, 1983 : XV)⁸.

En tant qu'unité éditoriale, les ouvrages retenus doivent présenter au moins un trait de genericité auctoriale ou éditoriale qui témoigne à la fois d'une adresse à une communauté de non-initiés et du caractère principalement linéaire (non taxinomique) de l'organisation du propos. Ainsi, les mentions auto-référentielles explicites — dans le titre, la 4^e de couverture, l'avant-propos — des termes « éléments », « précis », « manuel », « introduction », ont été considérées comme des indices suffisants pour intégrer l'ouvrage au corpus étudié⁹. En revanche, nous avons écarté tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, se déclarait « essais » (par exemple Rastier, 1974), « traité » (par exemple Eco, 1975), « contribution » (par exemple Coquet, 1973), « dictionnaire » (par exemple Greimas & Courtés, 1979), « lexique » (par exemple, Rey-Debove, 1979), « vocabulaire » (par exemple Ablali & Ducard, 2009) et même « exercices » (par exemple Greimas, 1975, ou Chabrol *et al.*, 1973). Cette simple énumération indique au passage la grande diversité des genres attestés dans l'écriture scientifique en sémiotique.

Un quatrième critère porte sur le cadrage adopté : le manuel doit présenter au moins un trait qui témoigne de son ambition d'envisager la discipline sémiotique dans sa globalité, et non pour l'une de ses spécialités, l'un de ses auteurs de

8. On signalera à ce propos le beau compte rendu qu'en donne Jan Baetens (2012) et qui achève de nous convaincre que ce titre répond finalement bien peu à la définition d'un manuel : « cette réédition », dit Baetens, « est une nouvelle occasion de regretter ce dont elle prend en quelque sorte la place : le véritable "cours" de sémiotique, lequel fait encore défaut (en tout cas pour le type de sémiotique dont se posent ici les enjeux) ».

9. Par commodité, dorénavant, nous désignerons par le seul terme de *manuels* les différents titres retenus dans le corpus, quelle que soit leur inscription générique explicite. Ce choix ne doit pas masquer le fait qu'un ouvrage comme celui de Mounin (1970), présenté sous le titre très « manuelistique » d'*Introduction à la sémiologie*, est en réalité un recueil d'articles publiés entre 1958 et 1970, sans apparente progression ni organisation hiérarchisée du propos.

référence ou l'un des courants théoriques qui y sont représentés. Ainsi, il ne fait guère de doute que les titres de Deledalle (1979), Coquet (1982), Everaert-Desmedt (1990), Landowski (1997), bien que devenus aujourd'hui des ouvrages de référence, sont écartés du corpus, étant donné qu'ils affichent un cadrage sur Peirce, Greimas ou l'École de Paris. On notera cependant que le critère porte sur l'ambition déclarée des auteurs, et non sur les contenus eux-mêmes donnés à lire. Si les cas cités ci-dessus ont le mérite de la clarté, c'est loin d'être la règle. Nous verrons ainsi que le décalage entre le cadrage déclaré et le cadrage réel constitue l'une des caractéristiques remarquables de certains manuels. Restent les cas où une qualification est apportée au terme *sémiotique* (*du discours, des textes, du récit*), sans que le lecteur naïf soit toujours en mesure de savoir s'il s'agit d'une branche de la discipline (par exemple à la manière de la *sociologie urbaine*, qui laisse exister d'autres sociologies à ses côtés) ou si la qualification s'applique à l'ensemble du champ sémiotique pour en signaler l'orientation théorique actuelle (par exemple à la manière du désignant *physique quantique*, qui relègue forcément les autres paradigmes au statut de versions antérieures des savoirs disciplinaires légitimes). Ici encore, il nous semblait que ces ambiguïtés méritaient d'être prises en considération.

Enfin, une exclusion évidente, sur laquelle il n'est guère besoin de s'appesantir ici, est celle des anthologies de textes. Compléments souvent indiqués des manuels ici étudiés et en cela témoins tout aussi précieux de l'institutionnalisation d'une discipline, ils n'en répondent pas moins à des codes rhétoriques qui les rendent incomparables aux manuels.

Une fois appliqués, ces critères garantissent une certaine homogénéité au corpus. Gardons-nous cependant de penser que les titres rassemblés sont envisageables comme un ensemble clos. Il faudra constamment garder à l'esprit que nos observations subissent potentiellement le parasitage d'une série de filtres, dont ne pourrons toujours garantir le contrôle et l'explicitation. Ainsi, il aurait fallu en toute rigueur mesurer la part des évolutions affectant le genre du manuel de discipline scientifique dans son ensemble, indépendamment du cas particulier de la sémiotique. Il aurait fallu également faire une place aux développements qu'a connus la discipline elle-même (notamment sa place dans les cursus universitaires), indépendamment de sa place dans la production de manuels. Enfin, une troisième variable qu'il est bien difficile de pouvoir complètement neutraliser est celle des conditionnements dus à notre propre point de vue d'analyste. Nous avons nous-même été formé à la sémiotique d'une certaine manière (par un manuel en particulier) et sommes inscrit nous-même dans une certaine distribution des connaissances sémiotiques légitimes. Le regard que nous portons sur la production ici considérée est forcément conditionné par ces dispositions et cette position. Nous avons fait de notre mieux pour que ce conditionnement ne nous conduise pas trop souvent vers des formes d'illusion rétrospective ou de normativité larvée.

2. La discipline : corps et âme

2.1. Partages intra-disciplinaires

2.1.1. *De la sémiologie à la sémiotique narrative* — Le corps conceptuel de base posé par Roland Barthes dans ses « Éléments » est clairement celui de la linguistique structurale : principes d'immanence et de pertinence, signifiant / signifié, arbitraire / motivé, syntagme / paradigme, dénotation / connotation. Ce dernier couple résistera mieux que les autres à l'éclipse de la mode structurale et, surtout, à la réévaluation de la dépendance de la sémiotique par rapport à la linguistique.

Barthes pose également au centre de sa démarche le concept de signe, dont il propose une typologie et à propos duquel il mène une enquête terminologique transhistorique. Cette centralité du signe et les opérations typologiques et méta-terminologiques qui l'accompagnent caractériseront un pan important du corpus qui suivra. D'autant que, du classement des signes, on glisse rapidement au classement des codes, voire au classement des objets eux-mêmes. Ce glissement est bien représenté par Guiraud (1971), qui se fonde notamment sur l'opposition entre les sciences et les arts¹⁰, ce qui le conduit à situer la sémiologie aux confins de l'herméneutique.

Mais la principale ligne de fracture qui s'impose dès le début des années 1970 et se rigidifie d'emblée pour conditionner toutes les présentations futures est bien sûr celle entre une « sémiologie de la communication » et une « sémiologie de la signification ». Mounin (1970) prend nettement le parti de la première, mais en situant la seconde comme l'un des horizons de la discipline :

Lorsqu'elle ne se réduit pas purement et simplement à la théorie de la connaissance, la « sémiologie de la signification » s'attaque avec un outil qui n'est pas exactement fait pour cette tâche à l'étude des significations spécifiques de faits sociaux ou esthétiques. C'est sans doute par là qu'on pourra terminer la constitution de la sémiologie; ce n'est sûrement pas par là qu'il fallait la commencer. (Mounin, 1970, 4^e de couverture).

Cette articulation entre les deux sémiologies va vite muer en une opposition exclusive, la sémiologie de la communication (volontiers caricaturée par les successeurs en sémiologie du code de la route) apparaissant dès la fin des années 1970 comme la préhistoire de la discipline. Chez Mounin, c'est pourtant encore seule la première qui donne les meilleurs gages de scientificité, contre le babélisme des modes intellectuelles. La notion de code y est évidemment tout à fait centrale et s'applique à des objets comme les symboles mathématiques ou chimiques, le code de la route ou les blasons héraldiques. D'une manière très significative, l'index recense, plutôt que des concepts, les objets traités par cette *Introduction*.

10. On notera au passage qu'il réserve également une place à la pensée sauvage et aux mantiques (Guiraud, 1971, pp. 70 sv.).

Martinet (1973) s'inscrit directement sur la ligne définie par Mounin (1970), dans un ouvrage qui se veut nettement plus vulgarisateur que celui de son prédécesseur, publié chez Minuit. Ses *Clefs pour la sémiologie* paraissent dans une collection qui balaie des domaines aussi divers que l'océanographie, l'occitanie, la sexologie ou le zen. Dans cette belle brochette de savoirs communs, la sémiologie apparaît dans sa version très communicationnelle, voire même carrément informationnelle, dominée par le fonctionnalisme linguistique (Martinet) et les théories de l'information (Shannon et Weaver). Par rapport à Mounin, on peut signaler ici une meilleure intégration des auteurs anglo-saxons : outre Shannon et Weaver, c'est Ogden et Richards (et leur fameux triangle), mais aussi Bloomfield, qui font leur apparition. Le noyau de concepts s'élargit de la linguistique (l'axe Saussure-Martinet) à la théorie des systèmes d'information, qui oriente ici encore le propos vers un versant typologique. Le geste de classement (des signes, des codes) s'impose clairement comme l'un des principaux réflexes disciplinaires.

Ce paradigme informationnel-fonctionnaliste est encore bien représenté chez Carontini & Peraya (1975) : Buyssens, Prieto et Martinet y sont discutés au travers du prisme de Mounin. Il faut cependant signaler les particularités que ces auteurs introduisent dans ce schéma désormais bien rôdé. D'abord, on trouve chez eux une attention au caractère plus ou moins historiquement déterminé des pratiques significantes que prend en charge la sémiologie. C'est là presque un hapax dans le corpus, qui annonce les importants développements que donnera Klinkenberg (1996) à ces aspects. Ensuite — et c'est là leur point central — ils déplacent l'intérêt de la discipline du signe vers le texte (comme productivité) et, à partir des théories développées par Althusser et Kristeva, ouvrent la sémiotique au « champ nouveau » de l'intertextualité et de la typologie des textes.

Cette perte de centralité du signe (indexée chez Carontini et Peraya sur une lecture idéologique des concepts) coïncide avec l'entrée en scène de la sémiotique greimassienne. Avec Courtés (1976), on voit en effet apparaître une nouvelle institution de la discipline, aux deux sens du terme : inséparablement une nouvelle gamme de savoirs labellisés et légitimés, et une nouvelle forme de diffusion de ces savoirs. La préface de Greimas vient d'emblée placer le discours du manuel sous l'autorité symbolique d'un maître, principale référence utilisée dans la suite de l'ouvrage, qui redéfinit le domaine disciplinaire : la sémiotique a pour centre l'analyse narrative des discours, et pour centre de ce centre la spécialité française de ce type de démarche. C'est avec ce titre que l'on voit apparaître un premier véritable index des notions¹¹, qui délaisse les inventaires d'objets pris en charge par

11. C'est le premier titre également à marquer typographiquement et systématiquement les usages terminologiques par les italiques. L'attention accordée aux systèmes notationnels est une autre caractéristique marquante des manuels greimassiens, qui développent également une réflexion méta-terminologique : Courtés (1976, p. 107) voit dans l'empreinte spatio-temporelle de la terminologie la dimension fondamentalement anthropologique de la sémiotique, tandis que Fontanille (1998, p. 11) évoque le passage du métalangage sémiotique du stade de la « formalisation » à celui de la « schématisation ».

la discipline; celle-ci a abandonné l'appellation « sémiologie » pour lui préférer « sémiotique ».

À vrai dire, le manuel de Courtés se veut surtout « une initiation à la linguistique discursive » (Courtés, 1976, p. 27). Mais l'auteur entretient l'ambiguïté entre ce cadrage plutôt serré et le « rôle de "manuel" de sémiotique générale » (*ibid.*) qu'il entend malgré tout faire jouer à son ouvrage. L'indétermination entre un découpage restreint (l'initiation à l'analyse narrative et discursive, selon la méthode greimassienne) et un découpage large (l'initiation à la sémiotique générale) est l'une des constantes des manuels d'empreinte greimassienne qui, quel que soit le degré d'explicitation qu'ils donnent à leurs intentions, n'en demeurent pas moins toujours marqués par cette double focale¹².

Cette sémiotique a en tout cas bien consommé sa rupture avec la sémiologie de la communication : « [...] le problème du sens — dont voudrait s'occuper la sémiotique — dépasse largement, en l'intégrant, celui de la communication qui n'en est qu'une forme particulière », annonce clairement Courtés dès 1976 (p. 34). *Exit* « l'intention de communiquer » chère à Mounin, *exit* aussi les typologies de codes et les multiples déclinaisons de la discipline sous la forme de « sémiologie de $x/y/z$ ». La discipline se dote désormais d'un objet propre : « la narrativité », et surtout se définit elle-même comme un « faire », « le faire sémiotique » (Courtés, 1976, pp. 35–37). C'est l'horizon d'une véritable autonomie disciplinaire qui est ici posé. Dès lors, les lignes de partages internes correspondent aux différents stades du protocole d'analyse proposé. En somme, le caractère hautement intégré du modèle disciplinaire garantit son unité, et le geste du classement (des types de signes ou des types de codes) est ici remplacé par celui de la distinction des étapes à parcourir par l'analyste. Certains domaines (comme celui des modalités) sont encore à explorer, mais ils le seront dans un cadre qui est globalement déjà bien défini, ce qui fait dire à l'auteur que « la sémiotique narrative et discursive, élaborée par et/ou dans la perspective de A.J. Greimas, se présente comme un faire concret, imparfait certes, mais de caractère opérationnel et annonciateur de recherches et de découvertes possibles et à venir » (Courtés, 1973, p. 106). Ce caractère intégré du modèle disciplinaire, sous la forme d'un protocole d'analyse, affecte également, comme nous le verrons, le positionnement externe de la sémiotique.

Le cadre posé par le manuel de Courtés est radicalisé par la présentation donnée quelques années plus tard par le Groupe d'Entrevignes (1979), elle aussi rattachée explicitement aux « procédures d'analyse et [à] la méthodologie proposée par A.J. Greimas » (p. 9). À part cette mention, l'ouvrage ne prend plus du tout la peine de situer la discipline dans un cadre plus vaste, ni d'en présenter les

12. Plusieurs formulations, chez Courtés ou chez d'autres greimassiens, laissent bien entendre qu'il y a d'autres sémiotiques possibles; mais il n'en est jamais question (ou très peu) dans les manuels examinés ici. Ce constat résonne sans doute ici comme un défaut. Précisons cependant que cette caractéristique peut expliquer la grande efficacité des manuels greimassiens auprès des étudiants, puisqu'ils présentent un savoir unifié, systématisé et cohérent.

éventuelles divisions internes — on retrouve ainsi la même confusion entretenue entre sémiotique greimassienne, sémiotique textuelle et sémiotique tout court. Le propos mise plutôt sur l'explicitation d'un système de concepts interdéfinis, qui s'impose comme un "déjà-là". Son caractère de métalangage est souligné par le recours à toute une signalétique, dont l'acquisition est conçue comme une étape en soi du travail d'initiation (p. 19). L'abondance et la diversité des procédés typographiques utilisés dans l'ouvrage accentuent chez le lecteur le sentiment (premier) d'une opacité construite, et donc la volonté (seconde) de briser cette opacité par une bonne maîtrise des codes qui l'ont construite. Parmi les fonctions de ces procédés typographiques, on signalera la distinction entre l'exposé théorique et son application sur un texte concret. D'autres manuels avant celui-ci articulaient évidemment la théorie et la pratique, mais nous avons ici affaire à de véritables « exercices pratiques », qui sont là pour témoigner de l'applicabilité de la théorie.

Inévitablement, le terme d'« école » apparaît peu après pour désigner ce type d'approche : l'ouvrage d'Everaert-Desmedt (1981) annonce qu'il s'adresse principalement à des « professeurs de français » et qu'il présente une méthode d'analyse « selon l'école de A.J. Greimas ». Cette "scolarisation" de la discipline (dans les deux sens du terme donc : entrée dans l'institution scolaire, par le biais d'une de ses "écoles" théoriques) s'accompagne des principales caractéristiques déjà pointées pour les deux titres précédents : un déroulé syntagmatique des concepts greimassiens, une temporalisation du parcours d'initiation, conçu comme une pratique, un débrayage complet du propos, misant sur l'interdéfinition et l'immanence, une articulation solide entre théorie et pratique. On notera cependant l'ouverture des « applications » proposées à des objets jusque-là laissés de côté par les manuels greimassiens, qui se concentraient sur des objets textuels littéraires. Cette ouverture à d'autres formes de narrativité entraîne nécessairement quelques bougés dans la définition disciplinaire. L'analyse de la publicité couple par exemple les aspects narratifs et argumentatifs. Quant à l'analyse d'un livre pour enfants, elle offre l'occasion d'une rencontre assez inédite entre les technicismes de Greimas et l'essayisme critique de Barthes :

Musti est le produit stéréotype de l'éducation bourgeoise. [...] Le livre est donc une condamnation des valeurs créatives au bénéfice des valeurs utilitaires. Il exerce le même rôle que les jouets dont parle Roland Barthes dans les *Mythologies* [...]. (Everaert-Desmedt, 1981, pp. 153–159).

On trouve encore une étude comparée de deux attractions foraines (le train fantôme et le palais des glaces), qui représente à notre connaissance l'une des premières incursions (en manuels) dans la sémiotique de l'espace.

Cette ouverture vers d'autres objets — sans doute plus simples et plus communs que les contes réalistes affectionnés par les greimassiens — et donc vers d'autres sensibilités d'analyse peut se lire également en écho à ce constat, posé par l'auteure, d'une certaine suspicion pesant sur la discipline. Pour la première fois, le manuel est forcé de faire état de critiques, qui tranchent avec la belle assurance de certains :

La sémiotique narrative a des détracteurs. On l'accuse d'ésotérisme, on lui reproche de faire de longs détours pour montrer des évidences, on prétend qu'elle néglige l'aspect esthétique du texte, on dit encore que les sémioticiens forcent le récit pour le faire entrer dans un moule préétabli. (Everaert-Desmedt, 1981, p. 229)

2.1.2. *Alternatives anti-greimassiennes* — C'est que, parallèlement à cette émergence et à ce développement des manuels greimassiens, la lignée barthésienne se poursuit, notamment avec l'ouvrage de Bernard Toussaint (1978). « Signe », « message », « communication » y occupent une bonne place, dans un cadre conceptuel hérité de la linguistique¹³. Les partages disciplinaires sont ici encore fondés sur les distinctions entre différentes sémiotiques-objets (cinéma, BD, publicité, peinture, etc.), qui commencent à avoir chacune leurs représentants attirés et qui connaissent des modes plus ou moins éphémères — « la sémiologie des odeurs n'est pas née » (Toussaint, 1978, p. 36).

Tandis que Barthes et Greimas font école, on oublie presque que la sémiotique est née aussi de Peirce. L'ouvrage de Pesot (1979) nous le rappelle, en même temps qu'il pointe précisément l'oubli dans lequel « la sémiologie du monde francophone » (Pesot, 1979, 4^e de couverture) tient le philosophe américain. L'auteur est québécois et cette remarque en 4^e de couverture témoigne bien d'une nette fracture entre la tradition européenne et la sémiotique du continent américain. Une fracture que l'ouvrage ambitionne de combler, en faisant une place, aux côtés de Peirce, à la sémiotique d'Umberto Eco, qu'il présente comme une « science de la culture », troisième voie possible entre les sacro-saintes sémiotique de la communication et sémiotique de la signification. La première apparaît ici encore très développée, mais comme un bloc presque détachable du reste, comme si les concepts de Prieto, Buysens, Martinet et de la cybernétique avaient fini par faire corps et, surtout, par n'être plus indispensables pour faire exister le champ disciplinaire de la sémiotique. Celle-ci est, chez Pesot, nettement articulée autour des concepts peirciens, qui sont ici exposés dans les détails et font l'objet de discussions du cru de l'auteur.

Résolument anti-greimassienne également est l'entreprise d'Eco (1988), qui s'annonce comme une histoire conceptuelle du signe et qui, à partir de ces prémisses, définit la sémiotique comme « la discipline qui étudie la vie de la *sémiose* » (Eco, 1988, p. 26) — les textes et les discours n'apparaissant pas comme un cadrage disciplinaire adéquat, encore moins dans leur spécialisation esthétique. On retrouve dès lors, non pas la figure du « protocole d'analyse », mais celle du « classement » des signes. Cette approche est très marquée par les philosophies du langage anglo-saxonnes, mais l'ouvrage fait droit également à « l'approche structuraliste », « qui a donné les impulsions décisives en matière d'étude des signes » (Eco, 1988, p. 81). De sorte que le partage s'institue entre, d'un côté, « pas mal de linguistes

13. Il est intéressant de remarquer que, dans un tel cadre (avec son découpage en phonologie, syntaxe, morphologie, sémantique), Greimas est présent en tant que « l'un des « découvreurs » principaux de la sémantique » (Toussaint, 1978, p. 30).

structuralistes [qui] ne se sont jamais intéressés à la sémiotique en tant que telle » et, de l'autre, « Peirce et Morris [qui] figurent assurément parmi les sémioticiens les plus importants, mais [qui] n'étaient pas structuralistes » (*ibid.*). Le structuralisme et la batterie d'instruments qu'il a développée font désormais partie de l'archive de la discipline et permettent d'en préciser les partages internes. Au-delà de cette opposition, Eco (1988) signale bien entendu également l'introduction au premier plan des concepts d'interprétant, de sémiose et surtout d'encyclopédie dans le corps théorique de la discipline. Présenté à l'issue d'une discussion sur les approches sémantiques de la signification, le concept d'encyclopédie en particulier débouche sur une représentation de la sémiotique comme « pratique incessante », non pas au sens greimassien de description des structures textuelles, mais parce que « les signes constituent [...] bien une *force sociale*, et non de simples instruments reflétant des forces sociales » (Eco, 1988, p. 133). On voit ici s'amorcer une articulation entre la sémiotique et la sociologie, qui sera développée par Klinkenberg (1996).

2.1.3. *L'émergence du discours* — En attendant, la décennie 1990 signale une seconde vague de manuels centrés sur la doctrine greimassienne, présentant quelques inflexions notables par rapport à leurs prédécesseurs.

Quinze ans après son manuel de 1976, Courtés reprend le collier avec un titre qui impose d'emblée une nouvelle notion phare : le discours. L'ambiguïté demeure cependant, entre cette « sémiotique du discours » (mais y en-t-il d'autres ? l'auteur le laisse entendre, mais ne précise pas lesquelles), une « école », dite « de Paris », par ailleurs présentée comme une version « standard » ou « classique » de la discipline¹⁴, et une « sémiotique générale », horizon dans lequel la 4^e de couverture inscrit explicitement l'ouvrage¹⁵.

Le déroulé du protocole d'analyse intègre évidemment les dernières avancées de la recherche (une large part est faite ainsi aux modalités et à l'énonciation ; on voit apparaître les notions d'embrayage et de débrayage), mais répond globalement aux mêmes caractéristiques formelles que les titres précédents. Greimas est de plus en plus amplement commenté et discuté ; de même, on retrouve de nombreuses applications de la théorie (on peut même parler d'une certaine inflation de l'étude de cas dans l'économie générale du manuel), qui se risquent ici à des objets bien peu textuels, comme la grève ouvrière ou le cortège funèbre. La bibliographie, très fournie, témoigne en outre d'une explosion, dans les années 1980, de la production sémiotique spécialisée, due pour l'essentiel à des élèves de Greimas.

En dépit du maintien de ces traits de continuité, le ton a changé, comme le cadrage du propos. L'intégration de la problématique énonciative oblige à adopter une perspective beaucoup plus large que celle de la seule *doxa* greimassienne. L'ancrage demeure évidemment très linguistique, mais les considérations sur la

14. Voir, par exemple : « [...] la terminologie sémiotique "classique" est ici reprise [...] » ; « [...] notre sémiotique, souvent dite "standard" [...] » (Courtés, 1991, pp. 3-4).

15. « Cet ouvrage, manuel de sémiotique générale, [...] ». (Courtés, 1991, 4^e de couverture).

nature du langage et sur son rapport avec la réalité sont conduites sur une tonalité très essayiste, presque humaniste, qui tranche avec le technicisme strict auquel ce type de manuel nous avait habitués. On trouve par exemple cette intéressante précision terminologique sur l'emploi métalinguistique du terme *manipulation*, comme s'il fallait désormais se prémunir explicitement des connotations de la langue naturelle : « Dans son acception sémiotique — qui exclut tout trait d'ordre psycho-sociologique ou moral — le terme de manipulation désigne tout simplement la relation factitive (= faire faire) selon laquelle un énoncé de faire régit un autre énoncé de faire. » (Courtés, 1991, p. 109)¹⁶. L'auteur prend également la peine d'explicitier et de contextualiser longuement son ancrage théorique européen saussuro-hjelmslénien ; le principe d'immanence, qui jadis pouvait être simplement posé comme un acquis de départ, fait ici l'objet d'une longue justification.

C'est sans doute une autre conséquence du déplacement du champ des problématiques vers le nouveau concept central d'énonciation, auquel est consacrée toute la dernière partie de l'ouvrage. Comme on le verra, ce déplacement aura également un impact sur le positionnement disciplinaire externe de la sémiotique.

La manière dont Fontanille (1998) présente cette nouvelle centralité du *discours* et des concepts qu'il implique est sensiblement différente de celle adoptée par Courtés (1991). Tandis que le co-auteur du *Dictionnaire* opposait la sémiotique discursive à la linguistique phrastique, Fontanille inscrit la sémiotique du *discours* — et plus particulièrement du *discours en acte* — comme une « perspective » prenant sens contre la sémiotique du *signe*. La manœuvre appelle plusieurs observations. Premièrement, elle n'élimine pas complètement les ambiguïtés, en synchronie, entre le choix de cette perspective particulière et la discipline sémiotique dans son ensemble¹⁷. Deuxièmement, elle situe, pour la première fois aussi nettement, les outils et protocoles de l'école greimassienne dans une diachronie disciplinaire qui les déborde, et qui reste pourtant celle de la sémiotique. Troisièmement, ce mode de présentation a notamment pour effet de produire une sorte d'historiosophie de la discipline — nous caricaturons volontairement —, dans la mesure où son passé est constitué en archive, à partir de laquelle est démontrée la pertinence des avancées du présent, ou plutôt du passé récent¹⁸. La sémiotique a connu son moment structuraliste, ignorant des pans entiers de problématiques qui, comme

16. Il insiste un peu plus loin, à propos de *tentation* : « [...] si le manipulateur s'appuie sur la dimension pragmatique et propose au manipulé un objet de valeur donné, l'on aura la tentation (terme dont il faut expurger toute connotation morale) [...] » (Courtés, 1991, p. 111).

17. En témoigne par exemple cette formulation, où il n'est pas clair à nos yeux si la « perspective discursive » apporte une caractérisation déterminative ou bien une caractérisation explicative à « la sémiotique » : « Dans une perspective linguistique, l'expression de la modalité est très variable [...]. C'est pourquoi, dans une perspective discursive, la sémiotique a retenu un nombre fixe de prédicats modaux [...]. » (Fontanille, 1998, pp. 163–164).

18. Car il faut noter que les dernières sections de l'ouvrage, en particulier celles portant sur « action, passion, cognition », adoptent une tonalité beaucoup plus exploratoire et des formulations plus hypothétiques.

les émotions et les passions, trouvent maintenant leur juste place dans l'*épistémè* de la discipline ; le carré sémiotique appartient aux « modèles classiques », ayant laissé des questions en suspens, auxquelles la structure tensive s'efforce de répondre (Fontanille, 1998, p. 50) ; même Saussure et Peirce sont lus d'une manière telle qu'ils semblent conduire tout naturellement aux concepts de *visée* et de *saisie* (voir notamment Fontanille, 1998, p. 32). Le structuralisme, mais aussi bien les théories peirciennes, sont ici présentés comme une *doxa*, dont les figements cachent des territoires encore inexplorés. C'est le coup de force de ce manuel : il embrasse toute l'archive conceptuelle, mais plutôt qu'en faire une présentation encyclopédique, il la met au service d'une démonstration particulière, par le biais d'une construction dialectique. Celle-ci invite au passage à un certain relativisme épistémologique, qui rejoint à certains égards la perspective défendue dans Eco (1988) — même si là c'est bien sûr le concept de *signe* qui occupait la place centrale.

Quant à ses objets, cette sémiotique du discours présente à la fois, apparemment, un élargissement spectaculaire de son spectre (les passions, les sensations) et, concrètement, un resserrement sur le discours littéraire comme seule véritable matérialité manipulable. Fontanille (1998) utilise ainsi un texte de Céline comme « discours concret » pour explorer le « monde des odeurs » (Fontanille, 1998, p. 238). La littérature apparaît dès lors comme une sorte de *by-pass* pour aborder l'objet sémiotique, aussi passionnel et sensoriel soit-il.

On notera également que la perspective de Fontanille fait se rejoindre l'analyse de l'énonciation et la science de la culture. C'est dans le chapitre sur l'énonciation qu'est présentée, pour la première fois dans le corpus, la sémiosphère lotmanienne, ici aussi revisitée au prisme de la terminologie tensive (Fontanille, 1998, pp. 283 sv.). Tout comme la plupart des autres concepts présentés, l'énonciation subit une lecture rétrospective qui permet à la fois d'archiver¹⁹ et de réorienter un parcours de connaissance, en l'occurrence vers la notion de *praxis énonciative*. C'est par le biais de cette réorientation que l'analyse de l'énonciation conduit « aux horizons de la culture toute entière » (Fontanille, 1998, p. 253).

Le propos de Bertrand (2000), tout en s'inscrivant dans le même cadre théorique général, adopte une stratégie toute différente. L'énonciation est bien, là aussi, le concept central, mais il est traité dès les premières sections de l'ouvrage. En outre, l'objectif avoué de l'auteur est, dès son titre, d'inscrire son initiation « dans un champ de spécialité : la littérature » (Bertrand, 2000, p. 14). Il en découle une conséquence évidente, qui est pourtant pour la première fois explicitée aussi clairement dans un manuel de sémiotique : si l'objet de la discipline est le sens, la sémiotique s'intéresse en réalité « au "paraître du sens" appréhendé à travers les formes du langage, et plus concrètement, à travers les discours qui le manifestent, le rendent communicable et en assurent l'incertain partage » (*ibid.*, p. 7).

19. Voir par exemple : « La typologie des instances d'énonciation a eu son heure de gloire, et on peut considérer aujourd'hui cet aspect des choses comme acquis. Il serait imprudent de continuer dans cette voie [...]. » (Fontanille, 1998, p. 267).

Ces restrictions explicites n'empêchent pas l'ouvrage de présenter par moments les dehors et l'ambition d'un précis d'histoire de la sémiotique générale. Entre les présentations d'outils théoriques et les analyses de cas, l'auteur propose en effet de régulières discussions rétrospectives sur la manière dont la discipline — entendez : sa branche saussuro-greimassienne²⁰ — a vu émerger telle ou telle problématique dans son champ de compétences. Au fil de ces aperçus historiques, la césure entre un paradigme structural et un paradigme tensif s'impose de plus en plus nettement.

Le domaine sémiotique retrouve également un autre principe de fragmentation, proche de celui qui caractérisait les premiers titres examinés : en situant son ouvrage dans un certain « champ de spécialité : la littérature », il précise en même temps qu'il existe d'autres « sémioticiens de diverses spécialités » ; sa bibliographie comporte ainsi des sections particulières consacrées à la « sémiotique des passions » et à la « sémiotique visuelle », qui apparaissent comme des sous-champs institués, dotés de leurs « spécialistes » respectifs²¹. Cette spécialisation des partages intra-disciplinaires n'élimine pas pour autant la veine plus généraliste du corpus.

2.1.4. *La lignée généraliste* — Avec les trois derniers titres, on aborde en effet un positionnement éditorial (et, du même coup, disciplinaire) très différent de celui des manuels de la section précédente. L'ouvrage de Marty & Marty (1992) est le quatrième titre de la collection « 99 réponses sur », dont les trois précédents étaient consacrés à la préhistoire, la Grèce antique et l'orientation. C'est dire à quel point la sémiotique apparaît comme un secteur à part entière (prioritaire même, dirait-on) de la culture générale (de la culture pratique même, dirait-on). Le fameux *Précis* de Klinkenberg (1996) paraît d'abord à Bruxelles chez De Boeck Université, mais fut surtout diffusé dans sa réédition rapide, en 2000, dans la collection « Points – Sciences humaines » au Seuil. C'est ici la circulation géographique entre la première et la deuxième édition qui vaut à nos yeux comme bon indice de généralité, outre la réputation plutôt œcuménique de la collection « Points », qui est loin d'être destinée exclusivement à un public universitaire. Enfin, il nous a paru intéressant d'intégrer à notre liste le site qu'entretient Louis Hébert (s.d.) et qui, sous le titre de *Signo*, présente aux internautes de tout poil « des théories sémiotiques et des théories proches de la sémiotique » (Hébert, s.d., page d'accueil) ; l'outil propose également un dictionnaire en ligne.

C'est dire que la vocation « grand public » de la discipline ne s'est pas épuisée au fil des années et que, parallèlement à la spécialisation croissante dont elle a pu faire l'objet dans certains de ses secteurs, elle demeure visible et connaissable comme un projet disciplinaire unitaire, dont le profane (« l'honnête homme », comme dit encore Klinkenberg [1996, p. 11], vingt ans après Carontini & Peraya) peut faire le tour.

20. Ce cadrage est ici défini explicitement, mais très rapidement, en opposition à la tradition peircienne (Bertrand, 2000, p. 8).

21. Il faut signaler que, même dans la section bibliographique consacrée aux périodiques de sémiotique, le recensement est très européen-centré.

Comme leur titre l'indique, les *99 réponses...* de Marty & Marty (1992) reposent sur une construction très particulière du propos. Découpé en 99 entrées, celui-ci se déploie à chaque fois en deux temps : une brève réponse qui livre une définition de base ou un fragment de *doxa* sur la question soulevée, suivie d'un développement plus problématisant. Cette division en 99 questions est évidemment un peu artificielle — on doute très fort que le lecteur lambda se pose tout seul la question 42 (« Quels sont les éléments indécomposables du phanéron ? »), sans être passé préalablement par une introduction à la théorie peircienne. De sorte que la liste de questions est également structurée sous la forme d'un organigramme. Celui-ci pose d'emblée le geste fort de ce manuel, à savoir la division des « théories » en, d'une part, « narratologie », d'autre part, « sémiotique peircienne ». L'adoption d'une visée d'ensemble coïncide donc ici avec une nette asymétrie entre un auteur ayant donné son nom à un type de sémiotique particulier, et une seconde branche présentée sous la forme d'une spécialisation dans la science du récit. Les auteurs ne s'en cachent pas : à leurs yeux, seule la sémiotique peircienne peut « mériter le nom de sémiotique générale » (Marty & Marty, 1992, n.p.). Celle-ci doit s'imposer contre « l'impérialisme de la sémiolinguistique » (q. 11)²² — voilà qui pose de manière assez polémique les partages disciplinaires.

Reste que les auteurs font droit aux concepts greimassiens, mais ceux-ci sont minoritaires par rapport à la série peircienne (la phanéroscopie, les types de signes, le treillis de signes, sont présentés dans les détails). Celle-ci s'inscrit au sein d'un champ disciplinaire largement cadastré, qui laisse une place à la sémiotique lotmanienne, au Cercle de Toronto, à la « sémiophysique » également, aux approches plus mathématisantes de la sémiotique, à la « sémiologie de la communication », qu'on n'avait plus revue depuis un moment et dont les auteurs signalent d'ailleurs qu'elle « a pratiquement disparu » (Marty & Marty, 1992, q. 24).

Si la préférence théorique des auteurs va nettement à Peirce, les instruments appartenant à d'autres traditions (et rattachés explicitement à ces autres traditions) sont néanmoins présentés en citant les références *ad hoc* et avec un grand souci de vulgarisation. Il y a plus, et ceci est une petite nouveauté : l'ouvrage propose divers questionnements sur des concepts traditionnels d'analyse grammaticale (pronom, déterminant), ou littéraire (texte, personnage, narrateur), revisités au prisme des théories sémiotiques peircienne, barthésienne, saussuro-hjelmslévienne, greimassienne. Manière de situer la discipline au-dessus de la mêlée des partages disciplinaires institués.

Klinkenberg (1996) fait lui aussi de la sémiotique une « métathéorie » (Klinkenberg, 1996, p. 10), mais cette position ne coïncide pas chez lui avec l'adoption d'une perspective peircienne, comme c'était le cas chez Marty & Marty.

22. L'ouvrage de Marty & Marty n'est pas paginé. La mention *n.p.* renvoie aux pages de la préface ; dans les autres cas, nous renverrons au numéro de la question, précédé de la mention *q.*, pour « question ».

À vrai dire, son *Précis* échappe largement aux catégories de classement reçues jusqu'à présent et signale sans doute un point de rupture important dans le procès d'institutionnalisation que nous décrivons ici. La grande richesse du paratexte témoigne à elle seule de l'ambition de synthèse et de systématisation qui anime ce projet, dont l'ampleur est inédite à bien des égards. Jamais index n'a été aussi fourni, varié et hiérarchisé, jamais bibliographie n'a embrassé une telle gamme de publications et, surtout, n'a reflété l'institutionnalisation et l'internationalisation de la discipline : aux côtés des « instruments de travail », l'auteur a recensé les « associations et centres », les « revues », les « collections », les « mélanges et actes de congrès », de Paris à Tübingen, de Baden-Baden à Indianapolis, de Timișoara à São Paulo. Pour la première fois, la sémiotique est ainsi représentée comme une pratique de recherche s'appuyant sur un important réseau d'instances, réparties aux quatre coins du globe.

Cette ouverture du spectre imprègne évidemment le corps de l'ouvrage, qui s'organise globalement en deux grands moments.

Le premier moment (chapitres I à V) propose une vaste resystématisation du corps conceptuel traditionnel de la sémiotique, envisagé dans toutes les orientations théoriques qu'elle a pu prendre et dans tous les courants qui les ont représentées. La présentation n'est pas historique cependant ; il s'agit bien de redonner une cohérence interne à divers instruments élaborés certes successivement dans l'histoire de la discipline, mais proposés ici dans un nouveau cadre d'intelligibilité *sui generis*. On retrouve ainsi les volets « sémiotique de la communication » et « sémiotique de la signification », ici articulés par le biais du concept de « décision sémiotique » ; Saussure et Peirce sont certes les « pères fondateurs » de la discipline (Klinkenberg, 1996, p. 22), mais surtout deux auteurs à partir desquels on peut déduire un nouveau « modèle tétradique » du signe, qui fait la part belle au concept de stimulus ; les concepts bien connus de la linguistique fonctionnelle de Martinet, ceux de la narrativité greimassienne et ceux de la sémantique sont ici considérés dans le cadre des instruments de la « description sémiotique » ; celle-ci trouve son point d'ancrage dans le principe très général « d'opposition » (avec ses dérivés « conjonction » et « disjonction »), ressorti ici du cadre de la sémantique greimassienne pour figurer parmi les fondamentaux du sémioticien généraliste.

Le second moment de l'ouvrage (chapitres VI à IX), tout en s'inscrivant dans la continuité du premier²³, présente des *inputs* plus propres à l'auteur, inspirés principalement de la sociolinguistique (la variation), de la pragmatique (les sens implicites), de la rhétorique (la figure), de la sémiotique visuelle (les signes

23. Nombreux sont les renvois ponctuels, de l'exposé encyclopédique vers les chapitres plus prospectifs, comme lorsque l'auteur livre une critique du schéma de la communication de Jakobson qui anticipe sur la problématique de la variation et de la pluricodie (Klinkenberg, 1996, p. 59).

iconiques)²⁴, qui réorientent véritablement le projet disciplinaire vers une conception variationniste et corporalisée des processus de signification.

Cette réorientation s'appuie cependant sur un parti-pris qui est, lui, déjà bien ancien dans la discipline et dont nous avons déjà rencontré plusieurs remises en question : la centralité du concept de signe. L'auteur se réclame ici tout naturellement d'Eco (1988), qu'il a adapté en français, mais sans adopter pour autant la perspective d'une philosophie du langage chère à l'Italien. Le signe permet à Klinkenberg de nouer autour de lui et d'une manière singulière toutes les questions qu'a pu affronter la sémiotique au fil de son développement. Le parcours génératif greimassien n'est donc pas évacué du panorama ; chapeauté par le concept de *médiation*, il se trouve intégré dans le cadre d'une théorie du « signe narratif » (Klinkenberg, 1996, pp. 78 sv.).

Ces divers déplacements et reformulations au sein du corps disciplinaire témoignent d'une grande plasticité interne de la sémiotique. Comme pour la compenser symboliquement, nombreux sont les manuels qui soulignent la permanence historique de la discipline, qui s'incarne dans une série de grandes figures de référence. Les variations sont cependant là aussi très nombreuses au fil du corpus examiné.

2.2. *Historicité et panthéon*

Barthes (1964) pose d'emblée un important cadre de références légitimes, qui connaîtra diverses modulations et reprises chez ses successeurs. C'est à vrai dire toute l'unité du champ intellectuel des sciences humaines, avec la linguistique en place de choix, qui apparaît au travers des noms de Saussure, Hjelmslev, Brøndal, Troubetzkoy, Jakobson, Lévi-Strauss, Martinet, Guiraud, Merleau-Ponty. Certains disparaîtront rapidement (Troubetzkoy, Brøndal, Guiraud), d'autres se maintiendront plus (Saussure, Hjelmslev, Jakobson) ou moins (Martinet, Lévi-Strauss) longtemps parmi les autorités citées ; Merleau-Ponty représente quant à lui le cas à peu près unique d'une référence posée par Barthes, puis longtemps absente du corpus, pour resurgir dans les manuels plus récents, en particulier chez Fontanille (1998). Ce retour de la phénoménologie s'inscrit cependant dans une tout autre économie disciplinaire (voir *infra*, 3.).

Mounin (1970) est quant à lui un farouche adversaire de la « mode » structuraliste. Le panthéon sémiotique s'oriente chez lui plutôt sur les figures de Prieto²⁵ et de Buysens, à l'enseigne de la sémiologie de la communication, et sur celle de Martinet, fournisseur officiel des concepts linguistiques grâce auxquels la

24. Quant à l'intérêt pour « l'écriture » et le « transcodage », auxquels est consacré un important chapitre, faut-il y voir un reliquat lointain de la formation philologique de l'auteur, sensible à la matérialité des supports d'inscription du sens ?

25. La publication par ce dernier de l'article « Sémiologie » dans le volume *Le Langage* de l'Encyclopédie de la Pléiade, paru en 1968, est sans doute pour beaucoup dans cette entrée au panthéon.

nouvelle discipline peut se développer sur d'autres objets que les langues naturelles. Les références anglo-saxonnes sont bannies, même Peirce, et surtout Morris, dont « l'ouvrage est pratiquement inutilisable » (Mounin, 1970, p. 66). On peut sans doute voir là l'institution d'un divorce durable entre les traditions intellectuelles européenne et américaine.

Chez Guiraud (1971), le panthéon structuraliste élargi (Foucault, Lévi-Strauss) est encore bien présent; il est complété par des références à McLuhan ou Frye, qui témoignent au passage d'une grande perméabilité des frontières entre la « sémiologie », le champ encore embryonnaire de la « communication » et celui de la critique littéraire, en plein renouvellement. C'est dans ces zones mouvantes qu'apparaît le nom de Greimas, dont il sera intéressant de suivre le trajet : considéré encore parmi les sémanticiens chez Barthes (1964), aux côtés de Georges Matoré, il intègre chez Guiraud la série des Propp, Brémond, Lévi-Strauss, représentants de la « morphologie du récit ». Cela dit, dès Guiraud (1971), les deux figures de Saussure et de Peirce s'imposent déjà très nettement comme celles des deux pères fondateurs du terrain proprement sémiologique.

Ce terrain restera pourtant longtemps dominé par des figures strictement linguistiques comme Martinet ou Bloomfield, massivement présentes chez Martinet (1973) par exemple. Celle-ci donne à Prieto et à Mounin un statut de guides de la discipline, éclipsant Morris et Peirce d'un côté, Barthes et Saussure de l'autre.

Nous avons déjà pu signaler le caractère un peu particulier de Carontini & Peraya (1975), qui représentent clairement la version la plus politisée du manuel de sémiotique²⁶. Aux figures désormais classiques de Barthes, Saussure ou Martinet, ils ajoutent, dans leur bibliographie, celles de Derrida, Kristeva, Althusser et Staline : autant dire qu'ils orientent la discipline selon l'axe freudo-marxiste alors dominant dans la *doxa* intellectuelle française. Les références à Kristeva et à Derrida farcissent à peu près tous les chapitres de l'ouvrage, aussi bien ceux consacrés à Peirce que ceux consacrés à Saussure et Barthes. Althusser et Kristeva sont très abondamment glosés et posés comme emblèmes, pour la sémiotique, d'une « résurgence massive dans le champ des sciences humaines, du matérialisme historique et du matérialisme dialectique » (Carontini & Peraya, 1975, p. 135). Barthes n'est pas en reste, dont les *Mythologies* inaugurent une « sémioclastie » (p. 125). Ce panthéon est également inscrit dans une certaine profondeur historique, puisque « [c]'est [...] dans le cadre de la Russie révolutionnaire qu'apparaîtront les premières recherches sémiotiques » (pp. 135–136).

26. Ces deux auteurs (l'un est doctorant au moment où il cosigne l'ouvrage) sont sans doute également bien représentatifs d'un moment où la discipline est prise en charge "de seconde main" serait-on tenté d'écrire, par des "élèves de-" ou "lecteurs de-". En témoignent notamment les lectures faites "au prisme de" (Mounin, Barthes, Kristeva).

La même origine soviétique est pointée chez Courtés (1976), mais cette fois sans plus aucune connotation politique : la référence à Propp pose un *terminus ab quo* qui permet de mettre en évidence l'importance du chemin déjà parcouru par la sémiotique depuis ses premiers balbutiements théoriques. L'axe Saussure – Martinet/Barthes/Prieto des manuels de sémiologie est remplacé ici par celui qui va de Propp à Greimas. Ce dernier est pratiquement le seul auteur cité au fil de l'ouvrage, qui apparaît déjà comme une forme d'exégèse de l'auteur de *Sémantique structurale*.

Greimas ou Barthes, à chacun ses maîtres. À l'heure où le premier apparaît clairement comme le chef de file de toute une école, le second a lui aussi fait des émules, mais sans faire nécessairement école cependant. L'ouvrage de Bernard Toussaint (1978) s'ouvre sur une épigraphe de Barthes, qui témoigne de l'entrée de ce pionnier (et avec lui de ses idées) dans une phase de canonisation. Tout l'historique proposé par le manuel tourne autour de cette figure, qui semble avoir profondément marqué l'auteur²⁷. Barthes apparaît comme l'aboutissement d'un parcours historique que l'auteur fait remonter à la pensée antique et qui traverse ensuite Saussure, Peirce, le Cercle de Prague, Hjelmslev et la linguistique américaine (essentiellement Bloomfield et Chomsky). L'appellation « sémiologie barthésienne » apparaît pour qualifier « une sémiologie devenue depuis classique » (Toussaint, 1978, p. 83). En appendice, une place est faite à Kristeva, « météore fugace » de la sémanalyse, à Baudrillard (les objets) et à Lyotard (la pulsion), le trio formant le pan « subversif » et « psychanalytique » de la discipline, aux côtés de son pan « classique » barthésien. Cette ouverture freudo-marxiste du panthéon disciplinaire est, faut-il le dire ?, un effet d'époque, sans guère de lendemains.

Avec Pesot (1979), on retrouve un panthéon beaucoup plus centré sur la linguistique. Son exposé découpe le champ disciplinaire en quelques grandes figures — le propos de Pesot consistant pour l'essentiel à tisser les liens entre les penseurs : de Saussure à Hjelmslev, de Bühler²⁸ à Jakobson en passant par Bloomfield, et de tous ceux-là à Chomsky, tant la grammaire générative semble constituer l'horizon de pensée à l'aune duquel sont évaluées les autres orientations conceptuelles présentées dans l'ouvrage. On signalera une autre apparition singulière chez Pesot, celle-là promise à un bel avenir, surtout dans les dernières décennies du corpus : Benveniste apparaît en toute fin d'ouvrage pour ses réflexions sur la sémiologie de la langue.

S'il est un titre qui déploie la discipline sur une historicité longue, c'est bien celui d'Eco (1988). Centré comme on l'a dit sur le concept de signe, le propos de l'auteur est bien de parcourir la gamme des théories qui, depuis l'Antiquité, ont proposé des solutions au problème des rapports entre la réalité et ses représentations²⁹.

27. Voir ci-dessus (note précédente) notre remarque sur Carontini et Peraya.

28. On n'avait pas encore rencontré ce sous-texte de Jakobson dans les manuels européens.

29. Cet aspect historique était encore beaucoup plus développé dans la version italienne de l'ouvrage (Eco, 1973).

Impossible de présenter ici la liste des auteurs discutés par Eco, dont la virtuosité consiste précisément à ne pas ériger de panthéon³⁰, mais à faire émerger tout à la fois l'unité, la longévité et l'actualité du problème philosophique de la signification.

C'est précisément cette dimension historique et, pourrait-on dire, presque philologique, qui était absente des manuels greimassiens. Courtés semble en avoir pris conscience, puisque son manuel de 1991 témoigne d'un souci de mettre au jour les héritages et les filiations conceptuelles, qui donnent à sa discipline une épaisseur chronologique. La triade Ogden-Richards/Bühler/Jakobson est abondamment discutée, de même que Tesnière et Pottier, qui s'imposent comme les sources principales de Greimas. Dans le même ordre d'idées, la théorie de la narrativité est située dans le cadre de l'opposition philosophique très générale entre « permanence » et « changement ». Même le carré sémiotique — jadis aboutissement presque automatique du protocole d'analyse présenté — est ici situé dans le sillage du 4-Groupe de Klein.

Cette intégration de la profondeur historique est encore plus nette chez Jacques Fontanille, comme on l'a déjà vu plus haut (voir *supra*, 2.1.3.). Elle va de pair avec un renouvellement sensible du panthéon : aux côtés des toujours très présents Saussure, Peirce, Hjelmslev et Greimas, Chomsky confirme sa percée, Bakhtine et surtout Guillaume font leur apparition, tandis que Benveniste s'impose largement, tous chapitres confondus, comme un maître à penser. On notera que, contrairement aux débuts du corpus, les linguistes présents ici sont loin d'être des contemporains de l'auteur. Ils s'inscrivent plutôt dans une archive interdisciplinaire prestigieuse, où Merleau-Ponty revient très nettement à l'avant-plan. Dans cette archive apparaissent également des écrivains, et c'est là une première tout à fait notable. Au moment d'évoquer « quelques précurseurs » d'une hypothèse de travail qu'il s'apprête à développer, l'auteur cite Marcel Proust, aux côtés d'Husserl et Benveniste. « [D]iscours cognitif parmi d'autres » (Fontanille, 1998, p. 227), la littérature est ainsi convoquée dans le panthéon sémiotique, non pas comme objet donc, mais comme acteur à part entière de l'entreprise de pensée.

La position par rapport à la littérature est, en un sens, beaucoup plus traditionnelle chez Bertrand (2000), dont la perspective est assez proche de celle de l'explication de textes chère aux études littéraires. Nous dirions même que, par endroits, on relève des traces de collusion entre l'idéologie littéraire elle-même (et notamment la prégnance de la valeur de singularité) et l'idéologie implicite du sémioticien, notamment lorsqu'il utilise son analyse pour éclairer « la singularité de l'écriture de Michaux » (Bertrand, 2000, p. 155). Cette collusion fut (et est parfois encore) fréquente dans les études littéraires³¹; elle n'était pas encore apparue aussi clairement dans le corpus des manuels de sémiotique. Il faut dire qu'avec Fontanille

30. Même si « Peirce et Morris figurent assurément parmi les sémioticiens les plus importants » (Eco, 1988, p. 81).

31. Voir par exemple ce qu'en dit Angenot (1978), à propos de la critique littéraire d'Edmond Jaloux.

(1998) et Bertrand (2000), le regard s'est déplacé des conteurs naturalistes vers des écrivains plus avant-gardistes.

Cela dit, même lorsque l'auteur renchérit sur la valeur de telle ou telle figure d'écrivain, il s'agit toujours bien de valeur *littéraire*; Bertrand (2000) se garde ici d'intégrer les auteurs littéraires qu'il analyse au panthéon des références de la sémiotique. Celui-ci fait cependant l'objet de quelques aménagements notables. Aux côtés des désormais indéboulonnables linguistes de prestige (Saussure, Hjelmslev et Benveniste, qui a définitivement intégré le haut du tableau), l'auteur retrouve les anthropologues et sociologues (Lévi-Strauss bien sûr, mais aussi Dumézil et Mauss, oubliés jusqu'à présent) et les philosophes (Merleau-Ponty et Husserl, qui confirment le poste avancé que représente désormais la phénoménologie, mais aussi Ricœur, qui fait ici sa grande entrée³²). Le panthéon strictement sémiotique s'enrichit et se précise lui aussi. Greimas n'est plus seulement une référence centrale, dont on vulgariserait le propos, mais est devenu un objet d'exégèse (notamment par le biais de Ricœur). À ses côtés, Coquet et Fontanille apparaissent désormais comme des continuateurs ayant développé leurs propres directions de recherche (vers les problématiques du sujet, ou des passions). Comme on l'a déjà vu, cette richesse du panthéon va de pair chez Bertrand (2000) avec une perspective historique très affirmée, moins historiosophique que chez Fontanille, mais plus classiquement historiographique : on pointe des « dates » ou des « événements » (la parution de tel ouvrage, par exemple) qui bornent la geste disciplinaire ; parfois on parle même d'une « véritable révolution », à propos de la publication de *Communications*, 8 (Bertrand, 2000, p. 167).

L'usage d'un point de vue rétrospectif est plus ponctuel dans les manuels généralistes, qui tendent à lui réserver une section bien distincte, au début du propos, pour ensuite déployer une paradigmatique des concepts qui tend à neutraliser les effets de profondeur historique.

Quant à l'usage du support numérique par Hébert (s.d.), il semble faciliter la mise en évidence d'un panthéon très individualisé. Le site propose en effet, sous l'onglet « Théories », de naviguer au fil d'une liste d'auteurs, auxquels sont associées des notices bio-bibliographiques et des photos. Déjà chargé en noms et en titres, le panthéon sémiotique se dote ici de visages.

Ce type de cadrage se rapproche des représentations que propose un magazine de haute vulgarisation comme *Sciences humaines*, qui a consacré en 1998 un dossier à la thématique « Du signe au sens » (n° 83, mai 1998). On ne peut certes assimiler ce titre à un manuel proprement dit, mais ses usages s'en rapprochent tout de même fortement. Le panthéon qui y est proposé distingue d'un côté des « théoriciens du signe » (Saussure, Peirce, Hjelmslev, Jakobson, Morris) et de l'autre des « figures de

32. Cela paraît sans doute tardif, si l'on connaît les liens étroits qu'ont noués Ricœur et Greimas dès les années 1970 (voir Panier, 2008). Cette proximité de pensée semble mieux représentée dans les manuels italiens, sans doute davantage attentifs à la dimension philosophique de la réflexion sémiotique.

la sémiotique » (Barthes, Greimas, Panofsky, Eco, Metz) ; à chaque nom est associé un apport particulier à la discipline. On notera ici le souci de dégager une sorte de préhistoire disciplinaire³³, de garder une inscription très internationale (chaque origine géographique est précisée) et très peu dogmatique et, plus spécifiquement, d'intégrer des figures comme Panofsky et Metz, qui correspondent à des orientations soit parallèles soit particulières du projet disciplinaire³⁴.

3. La sémiotique et/dans/sur/contre le reste du monde (scientifique)

L'un des *topoi* les plus fréquents dans le corpus examiné est celui que nous pourrions qualifier d'aveu d'inconsistance. Tous les manuels ont au moins une phrase qui reprend peu ou prou cette formulation économique et matricielle de Guiraud (1971, p. 7) : « En fait, personne n'est d'accord sur le domaine même de notre science. »

Barthes (1964) avant lui avait esquivé le problème. Chez lui, comme chacun sait, la linguistique est très clairement la discipline-source fournissant le cadre conceptuel à partir duquel sont pensées les problématiques de la sémiologie — celle-ci se définissant essentiellement par l'élargissement du spectre des objets pris en considération (vêtement, nourriture, automobile, etc.).

Dès Mounin (1970), ce positionnement est très vivement critiqué, au profit d'une définition beaucoup plus stricte des domaines de compétence. Mounin attache la sémiologie à un idéal de scientificité, qui est pour lui incompatible avec ce qu'il appelle de la « littérature » sur »³⁵. Fondée sur le corps conceptuel de la linguistique (dans sa version fonctionnaliste), la sémiologie ne peut prétendre, selon Mounin, s'attaquer « sans préparation » à l'examen de « systèmes extrêmement complexes, comme la littérature » (p. 115). Sa sémiologie de la communication se définit ici à l'encontre de la critique littéraire moderne (Barthes), et tout autant à l'encontre des percées structuralistes en anthropologie (Lévi-Strauss), en psychanalyse (Lacan) ou en critique idéologique (Barthes encore). Cette prise de position, aux accents parfois très polémiques³⁶, dessine nettement le partage durable et, en quelque sorte, l'éternel dilemme des sémioticiens, entre une exigence de scientificité calquée sur la linguistique et une ambition trans-, voire plutôt méta-disciplinaire.

Guiraud (1971) adopte une position beaucoup plus œcuménique, intégrant l'herméneutique, la critique littéraire, la morphologie du récit, la poétique et

33. L'introduction précise d'ailleurs que « l'aventure sémiotique, projetée il y a un siècle, [fut] entreprise il y a trente ans à peine » (*ibid.*, p. 19). Ce motif du « faux-départ » est une constante dans l'historiographie des disciplines scientifiques.

34. Il faut noter que le dossier fait une large place à l'actualité du versant visualiste de la sémiotique.

35. Voir, par exemple, à propos du cas du théâtre : Mounin, 1970, p. 93.

36. Mounin distribue volontiers les bons et les mauvais points, entre les bons élèves qui appliquent correctement les outils linguistiques, et ceux qui, « touchés par la contagion linguistique » (p. 188, à propos de Lacan) n'en parlent que « par oui-dire » (p. 196, à propos de Barthes).

surtout les théories de l'information et de la communication (de masse) parmi les disciplines avec lesquelles la sémiologie entretient des rapports de bon voisinage. Intervient alors un second couple de *topoi* tout aussi fréquents (du moins jusqu'à la fin des années 1970) que celui de l'aveu d'inconsistance : la sémiologie/sémiotique est la méthode « à la mode » et « au carrefour »³⁷ de ces différentes disciplines.

Dans les années 1970, ce carrefour n'est pas vraiment celui des « sciences humaines » (telles qu'on se les représente avec une part d'illusion rétrospective), pas encore celui des « sciences du langage », mais plutôt un conglomerat de nouveautés intellectuelles, dont certaines — la « cybernétique », l'« audiovisuel »³⁸ — paraissent aujourd'hui très datées dans leurs appellations.

En déclarant explicitement l'objectif d'une « autonomie de la sémiotique comme telle » (Courtés, 1976, p. 37), le manuel greimassien se préoccupe beaucoup moins de l'articulation de sa discipline avec les savoirs voisins. En 1976, l'ancrage avoué est encore celui de « la linguistique française » (contre la sociologie de la communication et contre la linguistique américaine) (Courtés, 1976, p. 38), mais au terme de la présentation des méthodes et des concepts, la perspective semble s'inverser et « le sémiotique » émerger comme un espace à part entière :

[...] le sémiotique ne correspond pas à l'étude des signes (niveau de la manifestation linguistique, ou picturale ou musicale ou visuelle, etc.) mais à tout ce qui leur est antérieur, à tout ce qui est présupposé par les signes, à tout ce qui permet et aboutit à leur production. C'est dire par là que la recherche sémiotique n'est possible que si elle se situe à un plan logiquement antérieur à celui de la manifestation, dans une sorte d'« espace » qu'il lui revient d'organiser [...]. (Courtés, 1976, p. 104).

On assiste là à l'instauration d'un *ethos* disciplinaire marqué par l'antériorité logique, ou encore plus simplement la profondeur : la sémiotique est hors de l'échiquier disciplinaire, puisqu'elle est le point de vue même d'où s'en dessinent les cases et s'en conçoivent les pièces. Si elle concède que la théorie de Greimas a pu être rapprochée de « la grammaire des cas » ou de la « praxéologie », Everaert-Desmedt n'en conclut pas moins que « [l]e modèle narratif joue un rôle important dans les sciences humaines ; aucun chercheur n'a dès lors le droit d'en ignorer les grandes lignes » (Everaert-Desmedt, 1981, pp. 232–233). Manière on ne peut plus nette de poser la nécessaire transversalité d'une théorie, le champ des « sciences humaines » s'imposant ici comme horizon pertinent, sous cette dénomination.

Tout autre est la perspective proposée par le barthésien Toussaint (1978) qui, comme on l'a vu, distingue une série d'« applications » de la sémiotique à des objets

37. La mention du caractère « interdisciplinaire » de l'approche sémiotique apparaît avec Pesot (1979, p. 32).

38. Voir par exemple Martinet (1973, p. 5) : « [La sémiologie] semble bien être de ces sciences carrefour où le cybernéticien coudoie le philosophe et où se rencontrent la logique, la psychologie, l'ethnologie, la pédagogie, l'audiovisuel, les sciences et les arts, tous les ordres d'activité ou de méditation de l'homme. »

divers. Parmi cette liste d'« applications et finalités », on trouve les « sémiotiques textuelles », représentées par Barthes, Brémond, Genette, Todorov (Coquet figurant quant à lui comme le représentant de la « sémantique textuelle »). Ce champ de la textualité, ouvert dans un cadre non greimassien comme celui de Toussaint, pose inmanquablement quelques problèmes de positionnement disciplinaire à la sémiotique, qui ne vont pas vraiment se régler avec le temps. Cette « sémiotique textuelle », héritière des formalistes russes, rencontre en effet la « néo-rhétorique » et la « poétique », deux terrains courus dans les années 1970. Toussaint ne situe pas clairement les limites de ce qu'il appelle « sémiotique textuelle » ; sa présentation et son index intègrent par exemple la liste des figures de style, ce qui laisse penser que sa sémiotique textuelle avale la néo-rhétorique. Entre poétique, (néo-)rhétorique, sémantique textuelle, bientôt narratologie, la sémiotique a fort à faire pour trouver une place à soi.

En re-déplaçant l'intérêt de la sémiotique, du texte au signe, Eco (1988) situe du même coup la discipline dans le voisinage immédiat de la philosophie du langage — et c'est nouveau dans les manuels. On peut dire globalement que l'entreprise d'Eco (1988) est de parcourir la distance qui sépare la linguistique de la philosophie du langage³⁹, en faisant ainsi de la sémiotique le lieu de ce va-et-vient entre les technicismes linguistiques et les spéculations philosophiques. “Va-et-vient” ne veut pas dire “intersection” ; située dans cette tension entre ces deux pôles, la sémiotique appelle nécessairement à en modifier certains aspects. Dé-textualiser la linguistique, dé-spiritualiser la philosophie du langage : voilà comment on pourrait grossièrement résumer le positionnement disciplinaire de la sémiotique représentée dans le manuel d'Eco (1988). Il faut ajouter que cette conception rapproche également la sémiotique des sciences de la culture, au sens anthropologique du terme.

Pour ceux qui, comme Courtés (1991) ou Fontanille (1998), proviennent d'une tradition plus strictement linguistique, le tournant énonciativiste coïncide, dans les années 1990, avec l'émergence d'un nouveau label interdisciplinaire pertinent et légitime pour situer le projet sémiotique : les « sciences du langage » (où ne s'intègre pas, faut-il le préciser, la philosophie du langage). L'intérêt de ce label est notamment qu'il règle la question de l'inclusion / exclusion par rapport à la linguistique. Certes, les références à Tesnière, Martinet, Chomsky, Pottier témoignent encore d'une articulation étroite entre la syntaxe et la sémantique de la langue naturelle d'une part, et la sémiotique d'autre part. Mais les sciences du langage, c'est bien plus que la linguistique ; s'y inscrire ne signifie pas se considérer comme une branche de la linguistique. Bien au contraire, ce nuage des sciences du langage dans lequel s'inscrit ici la sémiotique semble se constituer par une série de gestes de distinction par rapport à la linguistique *stricto sensu*. C'est bien le cas ici, lorsque Courtés (1991) signale que, contrairement à la linguistique traditionnelle

39. Notons au passage que cette proximité avec la philosophie du langage caractérise également un autre manuel (italien) de la première heure : Calabrese & Mucci (1975).

qui s'occupe de la phrase, son objet sera le discours. Dans ce cadre, et contrairement au corps conceptuel hérité de la linguistique structurale, la problématique de l'énonciation n'est pas simplement importée de la linguistique vers la sémiotique, elle est élaborée sur le terrain même de la réflexion sémiotique. Courtés souligne à plusieurs reprises la convergence d'une telle réflexion avec les « recherches actuelles en argumentation » (Courtés, 1991, p. 272), ce qui renforce l'inscription dans les sciences du langage.

En outre, ce nouveau cadre des sciences du langage relègue dans une extériorité encore plus lointaine des disciplines comme la psychologie, la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, contre lesquelles la sémiotique se définit également. C'est là une mutation qui n'est pas mince par rapport à l'*épistémè* du début du corpus⁴⁰.

Au sein de ces sciences du langage, la sémiotique côtoie nécessairement la rhétorique. Si Courtés (1991) signalait ponctuellement les rapprochements avec les théories de l'argumentation, Fontanille (1998) situe plutôt la sémiotique par rapport à la rhétorique figurale. À vrai dire, la vision qu'il donne de sa discipline — en particulier la modélisation des plans d'énonciation — avale complètement cette rhétorique, qui voit ses principes de description reconduits à ceux de la sémiotique⁴¹.

Cette remarque sur la rhétorique (des figures) invite à considérer un autre champ de pratiques de savoir par rapport auquel la sémiotique s'est nécessairement positionnée, quoique de façon peu explicite jusqu'à présent : celui de l'analyse littéraire. Nous avons vu le malaise de Toussaint (1978) à distinguer une sémiotique (textuelle) des autres approches contemporaines de la textualité (littéraire). Au tournant du xx^e siècle, il semble que la littérature appartienne désormais à tous, et pourquoi pas à la sémiotique. Comme on l'a vu, c'est sur ce terrain de l'analyse littéraire que Bertrand (2000) situe principalement sa sémiotique (non plus « textuelle », mais « littéraire »). Il faut d'abord régler son compte à la narratologie. D'accord, Propp et Brémond ont pu inspirer Greimas, mais celui-ci inaugure tout autre chose, la narrativité :

La théorie des formes narratives du discours (ou narrativité) doit être distinguée de la théorie du récit (ou narratologie) : les modèles qu'elle a élaborés peu à peu en se détachant des corpus narratifs initiaux permettent de construire une syntaxe générale du discours, applicable à l'analyse de textes non narratifs. (Bertrand, 2000, p. 191).

On lit là comme une réponse un peu polémique à ceux qui, adoptant une perspective plus généraliste sur la discipline sémiotique, ont pu situer Greimas

40. Une mutation vite naturalisée pourtant, et vite appliquée rétrospectivement aux lectures du passé, comme en témoigne cet usage un peu anachronique chez Fontanille : « Dans les années 60, la sémiotique s'est constituée comme une branche des sciences du langage, au confluent de la linguistique, de l'anthropologie et de la logique formelle. » (Fontanille, 1998, p. 9).

41. Voir par exemple : « Toute figure de rhétorique obéit à ce principe de base, dès lors qu'elle associe deux plans d'énonciation distincts et assumés différemment. » (Fontanille, 1998, p. 134).

parmi les narratologues et limiter la portée de ses concepts (et de ceux de ses successeurs) à l'analyse du récit (littéraire).

Cela dit, les pôles pertinents ont changé : c'est maintenant la pragmatique et la rhétorique qui sont les interlocuteurs légitimes. La deuxième, en particulier, fait son grand retour au ^{xxi}^e siècle. Bertrand (2000) l'anticipe assez bien, lorsqu'il axe toute sa conclusion sur la convergence entre sémiotique et rhétorique. La position est donc ici toute différente de celle tenue par Fontanille (1998) : loin d'avalier une rhétorique réduite à la théorie des figures, la sémiotique est plutôt partie prenante d'une problématique que Bertrand définit essentiellement dans les termes d'une théorie de la lecture :

On le sait, à partir d'un simple énoncé descriptif, purement dénotatif, on peut inférer menace ou bienveillance, jalousie ou générosité, autant d'effets passionnels qui modalisent « la mise en question de l'autre », activant ainsi entre les interlocuteurs telle ou telle passion. Là se situe le point de rencontre entre sémiotique et rhétorique. (Bertrand, 2000, p. 252).

En parlant d'un « point de rencontre », l'auteur prend peu de risques ; mais il faut bien reconnaître que sa notion de « contrat de véridiction figurative », déployée en « typologie des voies contractuelles de la signification figurative » (p. 255), ne serait pas du tout exotique sous la plume de maints rhétoriciens.

Enfin, en intégrant le champ des passions parmi ses objets, la sémiotique doit marquer sa distance par rapport aux « approches philosophique et psychopathologique du passionnel » (Bertrand, 2000, p. 237). C'est là une ligne de frontière un peu insoupçonnée jusqu'à présent, mais qui, avec le développement actuel des sciences cognitives, tend à devenir de plus en plus problématique. Ici comme ailleurs, Bertrand s'en sort en réaffirmant que « la sémiotique limite son observation à la dimension langagière et discursive du phénomène » (*ibid.*). Tous les sémioticiens actuels se reconnaissent-ils dans cet axiome ? Rien n'est moins sûr.

L'adoption d'une perspective résolument peircienne, chez Marty & Marty (1992), règle d'une manière beaucoup plus radicale ces questions de positionnement disciplinaire : la sémiotique est un « méta-savoir » (p. 1), qu'il est donc inutile de vouloir placer dans un ensemble de sciences (du langage / humaines / de la culture).

Chez Klinkenberg (1996) également, la sémiotique est nécessairement l'« interface commune » (p. 9) à des disciplines aussi variées que l'anthropologie, la psychologie ou l'imagerie médicale. Cela dit, son *Précis* est malgré tout orienté par un projet disciplinaire qui tend à situer la sémiotique aux côtés de la rhétorique, de la pragmatique et des sciences cognitives.

La première est, dirait-on, l'éternelle bête noire du sémioticien lorsqu'il doit situer la spécificité de sa démarche sur l'échiquier disciplinaire : si elle n'absorbe pas la rhétorique, la sémiotique menace de s'y dissoudre. La solution proposée par Klinkenberg (1996) est finalement la conséquence logique des travaux qui ont rendu célèbre le Groupe μ , dont il est l'un des fondateurs : « [...] l'objectif d'une rhétorique générale est de décrire le fonctionnement rhétorique de toutes

les sémiotiques par des opérations puissantes, restant identiques dans tous les cas » (Klinkenberg, 1996, p. 423). Autrement dit, la sémiotique offre le socle sur lequel agissent les opérations rhétoriques. Mais puisque ce socle est conçu par Klinkenberg comme nécessairement traversé par des phénomènes de variation, alors « l'hypothèse d'une grande rhétorique est postulée par le projet même de la sémiotique » (*ibid.*, p. 376). Les deux dimensions sont solidaires et leur articulation apparaît comme une temporalisation du protocole d'analyse (d'abord sémiotique, puis rhétorique).

Le cas de la pragmatique est quant à lui plus simple à régler. La conception de la sémiotique défendue par Klinkenberg envisage résolument le signe comme une action sur le monde. Dès lors, fidèle à la triade morrissienne, l'auteur affirme sans détours « que la pragmatique est la partie de la sémiotique qui voit le signe comme acte » (*ibid.*, p. 312)⁴².

Quant aux sciences cognitives, elles font ici leur entrée dans l'horizon disciplinaire présenté par les manuels. Cette entrée est due au lien étroit tissé par l'auteur entre le signe et l'expérience, qui oblige le sémioticien à se faire spécialiste des formes les plus élémentaires d'acquisition de cette expérience, comme en témoigne cette citation :

Ce modèle [le couple assimilation-accomodation des psychologues de la perception] insiste sur le fait que le signe émerge de l'expérience. Et son originalité est de mettre l'accent sur la *corporéité* du signe : notre corps est une structure physique, soumise aux lois qu'étudie la biologie, mais c'est aussi une structure vécue, qui a une existence phénoménologique. (*Ibid.*, p. 101).

Sorte de mise à jour, par les sciences dites « dures », des racines phénoménologiques de la discipline (réactualisée comme on l'a vu chez les greimassiens, mais toujours dans leur version philosophique), les sciences cognitives font sortir pour la première fois le manuel de sémiotique du champ des sciences humaines (des "*humanities*", plus exactement). C'est ce champ qui, jusqu'à présent, assurait aussi à la sémiotique sa part d'actualité extra-scientifique.

4. Actualités de la discipline

Un simple regard aux références rassemblées dans le corpus suffit à faire apparaître les deux types de public visés par les manuels : d'une part les étudiants de l'enseignement supérieur, d'autre part ce que nous pourrions appeler le "grand public cultivé". Chacun des titres opère des dosages variables entre les deux pôles de cette axe de réception, mais on dira globalement que la ligne de partage apparaît toujours plus nette à mesure que l'on avance dans le temps : dans les années 1960 et 1970, la visibilité sociale des sciences humaines donnait à ces savoirs des allures

42. Le signe comme orientation de l'action : voilà une définition qui, au passage, aurait pu jeter un autre pont entre la sémiotique et la rhétorique (mais l'autre, celle de l'argumentation).

de culture générale⁴³, en tout cas en faisait des instruments utiles à qui voulait comprendre de manière critique la société du temps.

Barthes, comme on s'en doute, fait nécessairement appel à « la société » pour justifier les développements disciplinaires qu'il entrevoit : « [...] l'avenir est sans doute à une linguistique de la connotation, car la société développe sans cesse, à partir du système premier que lui fournit le langage humain, des systèmes de sens seconds [...]. » (Barthes, 1964, p. 131). La sémiotique (ou, chez Barthes, dans sa forme en construction, la « linguistique de la connotation ») se branche directement sur les développements sociaux au sens large. Cette articulation est très présente dans les premières portions du corpus, pour ne plus subsister que d'une manière très minoritaire, chez Klinkenberg (1996) notamment.

Mounin (1970) privilégie un ton caustique pour parler de cette actualité de la sémiologie, chère à Barthes :

Notre époque est devenue sous les yeux des hommes de ma génération l'époque du prêt-à-porter, puis du prêt-à-jeter, l'époque de la consommation accélérée, comme tout le monde le sait. Mais elle est devenue cela aussi dans le monde des idées, et presque personne ne s'en rend compte. [...] Nos marées intellectuelles, phénoménologie, existentialisme, structuralisme, linguistique, durent cinq ou dix ans, puis vont mourir dans les limbes de l'ouï-dire ou même de l'avoir-ouï-dire. La sémiologie en est au second de ces stades, celui de la diffusion commençante. [...] Loin des incantations thaumaturgiques auxquelles donne lieu le mot supposé magique, il a paru utile d'esquisser l'image modeste et solide des principes et des méthodes qui sont vraisemblablement destinés à survivre à tous les bavardages du moment. (Mounin, 1970, p. 7).

La « mode » est ici ce contre quoi se construit le propos du manuel, destiné à purger la discipline de toute la pollution doxique qui l'entoure et la rend hautement périssable. Cela dit, Mounin ne s'épargne pas de très nombreuses références à « l'homme moderne », à « l'homme d'aujourd'hui », dont les pratiques appellent une expertise que permet la sémiologie de la communication. L'idéal de scientificité par lequel Mounin définit la discipline (cf. *supra*, 3.) s'accorde mieux avec ce rôle d'expertise qu'avec une portée critique de grande ampleur, à la manière barthésienne.

Un pas supplémentaire est franchi chez Guiraud (1971), pour qui la justification sociale de la sémiologie réside surtout dans l'attention accordée aux médias⁴⁴, tellement importants « dans notre culture ». L'auteur parle même d'une « conscience sémiologique », qui « pourrait devenir, demain, le principal garant de

43. Carontini & Peraya précisent même dans leur 4^e de couverture que l'ouvrage s'adresse aussi à « l'honnête homme, curieux de cette discipline récente ».

44. Quarante ans plus tard, Hébert (s.d.) parle d'un « nouvel essor » de la discipline, « en raison, entre autres, du développement du multimédia ». [<http://www.signosemio.com/elements-de-semiotique.asp#bibliographie>].

notre liberté » (p. 122), donnant ainsi une vertu civique à la discipline, dans une société dominée par la consommation et le paraître.

La sémiotique continuera de naviguer entre un rôle d'expertise et une vertu critique. Martinet (1973) représente bien les deux pôles de cette alternative, lorsque, d'un côté, elle parle d'une « agression de l'image » (Martinet, 1973, p. 103) dans la société contemporaine, et que d'un autre côté, elle en appelle à une application de la sémiologie à l'enseignement :

Nous n'irons pas jusqu'à préconiser un programme de sémiologie à l'école, mais nous sommes convaincue qu'une application cohérente des principes d'analyse sémiologique aux systèmes utilisés dans l'enseignement (cartes, schémas, tableaux, etc.) devrait en rendre l'utilisation plus féconde, et mieux préparer l'individu à acquérir et interpréter les nouveaux systèmes auxquels il devra s'initier lorsque s'élargira le champ de ses activités. (Martinet, 1973, p. 200).

Ce type de plaidoyer pour une sémiotique appliquée ne se retrouve pas vraiment dans la production ultérieure.

Très datée également, l'inscription de la sémiotique dans le présent de « Mai 68 », de « la lutte des classes », du « maoïsme », chez Carontini & Peraya (1975). On a vu à quel point ces deux auteurs politisaient leur représentation de la discipline ; de telles références à l'actualité politique du temps (du moins, dans sa vulgate de gauche) ne se rencontreront plus du tout dans la suite du corpus. On trouve bien encore chez Toussaint (1978) un substrat freudo-marxiste et un souci de justifier l'importance de la sémiologie par « l'importance sociologique et idéologique des utilisations de la photographie, du cinéma » (Toussaint, 1978, p. 32). Mais, globalement, l'inscription idéologique de l'intérêt pour la sémiotique semble avoir complètement disparu du champ de pertinence des manuels⁴⁵.

Le milieu de la décennie 1970 correspond également au moment où la sémiotique pénètre dans l'enseignement⁴⁶. Les manuels en font le constat et y ajustent leur propos : la demande sociale est celle d'un savoir systématisé, qui n'en est plus à sa phase exploratoire, comme l'exprime ici Courtés :

Aux premières démarches, parfois tâtonnantes, succède aujourd'hui la mise en place d'un savoir plus assuré : la sémiotique est maintenant intégrée, à part entière, dans le champ des sciences humaines, et la méthodologie ici

45. C'est évidemment là une évolution qui est commune à d'autres disciplines en sciences humaines, bien que certains secteurs des études littéraires connaissent aujourd'hui une nette repolitisation, qui ne semble pas affecter la sémiotique.

46. Il eût fallu affiner ce constat en détaillant et en prenant en considération les types de cursus d'études dans lesquels la sémiotique est introduite. Cette dimension institutionnelle aurait sans doute pu expliquer quelques spécificités de notre corpus par rapport à son volet italien, qui est fortement conditionné par la proximité, dans les filières d'enseignement, entre la sémiotique et la théorie de la consommation ou les disciplines artistiques. Nous n'avons pu intégrer ici ces considérations, que présentent d'autres articles du présent dossier.

décrite, dont bien des fragments sont connus des étudiants de l'Université, est déjà souvent répercutée jusque dans les classes terminales de l'enseignement secondaire [...] (Courtés, 1976, p. 28).

Le branchement social se fait ici comme on le voit en appui du caractère applicable (au sens scolaire) de la méthode préconisée dans l'ouvrage, qui s'en trouve du même coup "classiciée". Quinze ans plus tard, la rhétorique est presque identique, à propos cette fois de la sémiotique discursive :

[...] au moment où les principales notions de sémiotique discursive sont de plus en plus nombreuses à figurer dans les programmes d'enseignement des lycées et collèges [...] il nous paraît opportun — sans plus tarder — de faire partager à un plus grand nombre cette modeste *initiation à l'analyse sémiotique du discours*. (Courtés, 1991, p. 5).

Cette insistance sur l'applicabilité de la théorie sémiotique n'est pas propre aux manuels greimassiens. Marty & Marty (1992) consacrent plusieurs de leurs réponses à l'usage concret des instruments qu'ils ont présentés (par exemple : « Comment utiliser le schéma actantiel ? », « Que peut-on faire avec le treillis des classes de signes ? ») et témoignent d'une préoccupation pédagogique très poussée. La sémiotique (peircienne) doit notamment intéresser les enseignants parce qu'elle donne des pistes pour « former les interprétants des élèves » (Marty & Marty, 1992, q. 96).

Bien qu'également plutôt peircienne, la perspective défendue par Eco (1988) aborde tout autrement le rapport de la sémiotique à l'actualité. La sémiotique n'est pas "d'aujourd'hui", sa pertinence n'est en aucun cas ponctuelle ni conjoncturelle, elle n'est pas liée au développement des médias ou à son intérêt dans l'enseignement : la sémiotique est actuelle parce qu'elle a toujours existé et qu'elle touche au plus profond de la condition humaine. C'est à cette dimension anthropologique du savoir sémiotique qu'est également sensible Klinkenberg (1996) lorsqu'il puise ses (très nombreux) exemples aux pratiques les plus quotidiennes.

La pratique de l'exemple, si elle reflète bien une certaine conception de la discipline et de son actualité, s'intègre aussi dans une chaîne d'opérations qui forment ce que nous proposons d'appeler la gestualité du manuel et qui, en sémiotique comme sans doute dans d'autres domaines, ne se réduit pas à la seule vulgarisation.

5. Gestualités des manuels

Le geste de Barthes (1964) est de problématiser un espace de réflexion nouveau, ouvert à partir des instruments théoriques de la linguistique. Son propos est d'instruire un cahier des charges sous la forme de problèmes à traiter et d'hypothèses

de travail⁴⁷. Le geste de problématisation va donc de pair, chez Barthes, avec une énonciation volontiers prospective et hypothétique; pour preuve, les nombreux conditionnels qui émaillent son discours. Mais l'on retiendra surtout l'accent ouvertement utopique qu'il donne à ses « Éléments » :

[...] la tâche future de la sémiologie est beaucoup moins d'établir des lexiques d'objets que de retrouver les articulations que les hommes font subir au réel; on dira utopiquement que sémiologie et taxinomie, bien qu'elles ne soient pas encore nées, sont peut-être appelées à s'absorber un jour dans une science nouvelle, l'arthrologie ou science des partages. (Barthes, 1964, p. 114).

Le manuel comme lieu de formulation d'une utopie : on mesure l'audace de Barthes en lisant ces lignes conclusives, qui orientaient la discipline dans une direction qu'elle commence aujourd'hui à peine à entrevoir⁴⁸ : « le but peut-être essentiel de la recherche sémiologique (c'est-à-dire ce qui sera trouvé en dernier lieu) est précisément de découvrir le temps propre des systèmes, l'histoire des formes. » (Barthes, 1964, p. 134).

Peu d'utopie dans les manuels greimassiens, où le geste est clairement celui d'initier, au sens presque religieux du terme *initiation* : « admission de quelqu'un au culte d'une divinité, à la connaissance de ses mystères » (*Trésor de la langue française*). Comme nous l'avons souligné plus haut, ce geste est solidaire d'une forme d'opacité construite, à travers l'explicitation d'un important appareil métalinguistique et d'un champ clos de concepts interdéfinis. L'initiation s'incarne dans un parcours spatio-temporel — comme le rappellent les nombreuses mentions de type « à ce stade », « arrivé à ce point », « jusqu'ici », « étapes successives », etc. —, censé être répétable, donc saisissable dans son habitude⁴⁹ et visant à ramener le complexe au simple⁵⁰, c'est-à-dire à doter l'apprenti analyste d'une compétence très particulière. Il paraît dès lors cohérent que ce type de geste va de pair avec une conception de la discipline comme un « faire » :

La description sémiotique est avant tout une ré-écriture des éléments fournis par le texte dans les termes autorisés et organisés par la théorie sémiotique sur laquelle la description s'appuie. (Groupe d'Entrevernes, 1979, p. 159).

47. Voir par exemple : « Quelle qu'en soit la richesse, quel qu'en soit le profit, cette distinction [Langue vs Parole] ne va pas, en effet, sans poser quelques problèmes. On en indiquera ici trois. » (Barthes, 1964, p. 95).

48. Le prochain congrès de l'Association Française de Sémiotique, qui aura lieu à Liège en juin 2013, aura pour thème « Sémiotique et diachronie ».

49. Voir par exemple : « L'analyse d'un texte commence habituellement par l'examen de la composante narrative. » (Groupe d'Entrevernes, 1979, p. 88).

50. Voir par exemple : « Nous pourrions encore remarquer comment, une fois le parcours figuratif quelque peu déployé, une simple figure suffit à le rappeler [...]. » (*Ibid.*, p. 102).

Le geste d'initiation se définit contre celui de vulgarisation, comme l'explique très clairement Everaert-Desmedt :

Notre propos [...] n'est pas la vulgarisation. Nous voulons, au contraire, introduire à la technicité narrative. Le lecteur est prévenu : il ne trouvera pas dans les pages qui suivent le beau langage de l'Académie. Il sera aux prises avec une langue formelle, des énoncés méta-linguistiques. Qu'il ne se décourage cependant pas ! En effet, nous lui avons rendu la route la moins austère possible : notre exposé est *progressif* et il est *illustré*, au fur et à mesure, d'analyses concrètes. (Everaert-Desmedt, 1981, p. 2).

À l'esthétique de la vulgarisation répond ainsi le formalisme de l'initiation, qui réclame tout à la fois le courage de l'initié et la bienveillance de l'initiateur.

Tout autre est la gestualité déployée par un manuel comme celui d'Eco (1988), adapté de l'italien par Jean-Marie Klinkenberg, qui suivra lui-même une voie similaire dans son titre de 1996. L'incipit amorce à lui seul une modalité de lecture qui prend le contrepied de la version initiatique : la fameuse fable de M. Sigma et la tonalité humoristique qui parcourt l'ouvrage favorisent une complicité entre l'auteur et ses lecteurs, invités à réfléchir avec lui aux contenus exposés. La vulgarisation consiste ici à se placer au niveau du profane, à ancrer la réflexion dans son univers d'expériences et de croyances.

Entre l'utopie et la vulgarisation, le manuel peut aussi être un lieu d'expérimentation de projets théoriques encore à l'état d'hypothèses. Majoritairement initiatiques, les manuels greimassiens ne délaissent cependant pas cette gestualité, comme en témoigne ici Courtés :

Avec notre articulation tripartite (figuratif, thématique, axiologique), et au-delà d'elle, s'ouvrent bien des pistes de recherche qui ne demandent qu'à être explorées grâce à un outillage de plus en plus fin : notre propos n'est ici que de les signaler, de les situer ; nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à des ouvrages ou à des articles spécialisés. Précisons d'ailleurs que notre économie de la composante sémantique (selon l'articulation : figuratif *vs* thématique *vs* axiologique) n'est qu'une simple hypothèse de travail. (Courtés, 1991, p. 177).

Le manuel est ici tout à la fois un état des lieux du chantier en cours et une amorce de légitimation de ces travaux, dont, paradoxalement, l'inaboutissement vaut presque comme gage de sérieux.

Plus complexe est la manœuvre — sans doute logiquement postérieure à celle d'expérimentation — qui consiste tout à la fois à instituer des classiques de la discipline, tout en les archivant du même geste. Ce geste pointe dès lors tout naturellement vers les nouveaux horizons conceptuels pertinents, qui s'imposent avec la force de la démonstration. Classiciser, archiver, démontrer (en somme : *revisiter les classiques*) : voilà comment nous définirions la triple gestualité qui distingue tout particulièrement le manuel de Jacques Fontanille (1998). Ce titre se signale par ailleurs comme celui qui, plus que les autres, développe et peaufine de véritables propositions théoriques destinées avant tout à la communauté des

sémioticiens, plutôt qu'aux lecteurs profanes. La complexité de ce tissage est d'ailleurs bien reflétée par les nombreuses distinctions typographiques (encadrés, petits caractères, etc.) auxquelles l'auteur a recours dans son ouvrage et qui donnent à son écriture une apparence d'hypertextualité.

Ce geste de revisitation des classiques est aussi ce qui caractérise globalement Klinkenberg (1996), bien qu'il soit évidemment au service d'une tout autre démonstration. Cela dit, sa rhétorique s'apparente également à celle d'Eco (1988), fidèle à un objectif de grande vulgarisation et soucieuse d'inscrire le point de vue du lecteur profane dans la dialectique déployée — en témoignent notamment les nombreuses questions rhétoriques qui permettent de faire progresser le propos⁵¹.

Enfin, il est un autre geste fort que peut réaliser un manuel, et qui participe au premier chef à la représentation qu'il donne d'une discipline, c'est celui de sacraliser son objet. Ici encore, l'adoption d'un vocabulaire religieux nous conduit nécessairement à forcer le trait ; par sacralisation, il faut entendre l'inscription de la discipline dans un récit mythique, qui en exalte l'exceptionnalité et qui, à la limite, la rend proche de l'ineffable. Certains aspects du travail d'Hénault (1979, 1983) nous semblent correspondre à cette définition⁵². À vrai dire, l'entreprise éditoriale elle-même appelle une telle lecture, puisqu'elle invite le lecteur contemporain à pénétrer, quelques décennies plus tard, dans un temple (presque) inviolé, à parcourir une archive déposée. Cette redécouverte est escortée par un discours qui mythifie le passé donné à lire : « Les deux ouvrages ont été rédigés en des temps [1979 et 1983] où étaient bien rares ceux pour qui ce terme de "sémiotique" avait un sens et qui comprenaient quelque chose à ce qui se publiait sous cette appellation. » (Hénault, 1979, 1983, p. XV). Alors que plusieurs manuels avaient déjà paru, la sémiotique est ici présentée presque comme une science occulte, que la qualification de « subversive » et la mention de la « résistance farouche » de « la plupart des éditeurs parisiens » (*ibid.*, p. XVI) achèvent de nimber d'une aura toute rimbaldienne. Après avoir situé la sémiotique dans les sous-sols de la science, il faut lui donner un destin qui la fait côtoyer les étoiles :

Le fait peut-être le plus frappant est la parenté d'inspiration qui la lie à tous ceux qui, de Poincaré à Einstein, à Malevitch et Mondrian, suspendent l'appréhension sensible immédiate du réel, pour laisser se déployer dans toute leur pureté les forces cognitives du seul regard intérieur [...]. (Hénault, 1979, 1983, pp. 269–270).

51. Un exemple parmi bien d'autres possibles : « Le /noir/ ou la /balance/, des abstractions ? Certes, une couleur part bien d'une sensation. Mais cette sensation, en soi, n'est ni le vert ni le noir. Une couleur est en fait un modèle. » (Klinkenberg, 1996, p. 195).

52. Il va de soi que ces aspects ne sont certainement pas exclusifs d'autres caractéristiques du travail de l'auteur, dont nous avons déjà traité plus haut lorsque nous avons évoqué les manuels greimassiens.

Au final, c'est au sentiment du sublime que nous convie une telle lecture. Aux détracteurs de l'École de Paris, l'auteure répond qu'il est temps sans doute « de considérer [...] que dans bien des domaines, la beauté du “travail de pensée” peut également être une sorte de garant » (*ibid.*, p. 128).

Face à la beauté, donc, point de discussion, rien que de l'extase.

La sémiotique n'est sans doute pas la seule discipline dont l'un ou l'autre des manuels présente ce type de gestualité qui, répétons-le, n'enlève rien aux aspects théoriques et didactiques des autres contenus exposés. La sacralisation et l'appel aux qualités esthétiques d'un paradigme nous semblent pouvoir caractériser des portions du champ scientifique qui résistent à l'institutionnalisation par les instances dominantes. C'est là une hypothèse qu'il faudrait vérifier en élargissant à d'autres disciplines l'enquête menée ici sur la sémiotique.

Références bibliographiques

- ABLALI, Driss & DUCARD, Dominique (éds, 2009), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris – Besançon, Honoré Champion – Presses universitaires de Franche Comté, « Lexica, mots et dictionnaires ».
- ANGENOT, Marc (1978), « Idéologie et présupposé : la critique littéraire d'Edmond Jaloux », *Revue des langues vivantes*, 44, 5, pp. 371–394.
- BAETENS, Jan (2012), « Anne Hénault, Les enjeux de la sémiotique, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2012 », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne], Comptes rendus, <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=4227>>.
- BASSI, Bruno & GENNARI, Mario (éds, 1994), *Semiotica e educazione, Versus – Quaderni di studi semiotici*, 68/69.
- BENSE, Max (1967), *Semiotik : Allgemeine Theorie des Zeichens*, Baden-Baden, Agis.
- CALABRESE, Omar & MUCCI, Egidio (1975), *Guida alla semiotica*, con un saggio di Luis J. Prieto, Florence, Sansoni Università.
- CARMELO, Luís (2003), *Semiótica. Uma introdução*, Mem-Martins, Publicações Europa-América, « Biblioteca Universitária ».
- CHABROL, Claude *et al.* (1973), *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse Université, « L ».
- COQUET, Jean-Claude (1973), *Sémiotique littéraire. Contribution à l'analyse sémantique du discours*, Paris, Mame.
- COQUET, Jean-Claude (1982), *Sémiotique : l'école de Paris*, Paris, Hachette.
- DEELY, John (1982), *Introducing Semiotic. Its History and Doctrine*, Bloomington, Indiana UP.
- DELEDALLE, Gérard (1979), *Théorie et pratique du signe. Introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*, Paris, Payot.

- ECO, Umberto (1973), *Il Segno*, Milan, ISEDI, « Enciclopedia filosofica ».
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1990), *Le processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*, Liège, Mardaga.
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites Mythologies de l'œil et de l'esprit*, Hadès – Benjamins, Paris – Amsterdam.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF.
- FONTANILLE, Jacques (1983), « Stratégies doxiques », *Actes sémiotiques – Bulletin*, 25, pp. 34–46.
- GENSINI, Stefano (éd., 2004), *Manuale di semiotica*, Rome, Carocci.
- GLESSGEN, Martin-Dietrich (2000), « Les manuels de linguistique romane, source pour l'histoire d'un canon disciplinaire », in DAHMEN *et al.* (éds), *Romanistisches Kolloquium XIV : Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen*, Tübingen, G. Narr, pp. 189–259.
- GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph (éds, 1979–1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- JEANNERET, Yves (1994), *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, PUF.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2004), « Les littératures francophones : un modèle gravitationnel », in CANVAT, MONBALLIN & VAN DER BREMPT (éds), *Convergences aventureuses. Littérature, langue, didactique. Pour Georges Legros*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 175–192 ; nouv. éd. in KLINKENBERG, Jean-Marie (2011), *Périphériques Nord. Fragments d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique*, avec une introduction de Benoît Denis et Sémir Badir, Liège, Les Éditions de l'Université de Liège, pp. 17–31.
- LANDOWSKI, Éric (éd., 1997), *Lire Greimas*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, « Nouveaux Actes sémiotiques ».
- MAGLI, Patrizia (2004), *Semiotica. Teoria, metodo, analisi*, Venise, Marsilio.
- MALDONADO, Tomás (1961), *Beiträge zur Terminologie der Semiotik*, Ulm, Korrelat.
- MARCUS, Solomon (1994), « Trop tôt pour un enseignement de la sémiotique », *Degrés*, 22, 77, pp. c–c10.
- MARSCIANI, Francesco & ZINNA, Alessandro (1991), *Elementi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio.
- MARSCIANI, Francesco (1991), *Esercizi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio.
- NÖTH, Winfried (1994), « La sémiotique de l'enseignement et l'enseignement de la sémiotique », *Degrés*, 22, 77, pp. b–b22.
- PANIER, Louis (2008), « Ricœur et la sémiotique. Une rencontre "improbable" ? », *Semiotica*, 168, 1/4, pp. 305–324.

- PORTELA, Jean Cristtus (2008), *Práticas didáticas. Um estudo sobre os manuais brasileiros de semiótica greimasiana*, Thèse de doctorat, Universidade Estadual Paulista.
- POSNER, Roland, ROBERING, Klaus & SEBEOK, Thomas A. (éds, 1997), *Semiotik: ein Handbuch zu den Zeichentheoretischen Grundlagen von Natur und Kultur* (Semiotics: A Handbook on the Sign-Theoretic Foundations of Nature and Culture), Berlin – New York, de Gruyter.
- POZZATO, Maria Pia (2001), *Semiotica del testo*, Rome, Carocci.
- QUEZADA, Óscar M. (1991), *Introdução à semiótica*, Lisbonne, Presença.
- RASTIER, François (1974), *Essais de sémiotique discursive*, Tours – Paris, Nouvelles éditions Mame.
- REY-DEBOVE, Josette (1979), *Lexique sémiotique*, Paris, PUF, « Lexique ».
- ROVENȚA FRUMUȘANI, Daniela (1999), *Semiotică, societate, cultura*, Iasi, Ed. Institutul European.
- SCHAEFFER, Jean-Marie (1995), « Sémiotique », in SCHAEFFER & TODOROV (éds), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, pp. 213–227.
- SEMETSKEY, Inna (éd., 2010), *Semiotics Education Experience*, foreword by Marcel Danesi, Rotterdam/Boston/Taipei, Sense Publishers.
- VICENSINI, Jean-Jacques (éd., 1987), « Sémiotique didactique », *Actes sémiotiques – Bulletin*, 42.
- VOLLI, Ugo (2000), *Manuale di semiotica*, Bari, Laterza, « Manuali Laterza ».

Annexe : références des manuels étudiés dans cet article, classées chronologiquement

- BARTHES, Roland (1964), « Éléments de sémiologie », *Communications*, 4, 1964, pp. 91–135.
- MOUNIN, Georges (1970), *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit, « Le sens commun ».
- GUIRAUD, Pierre (1971), *La Sémiologie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- MARTINET, Jeanne (1973), *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers, « Clefs ».
- CARONTINI, Enrico & PERAYA, Daniel (1975), *Le projet sémiotique. Éléments de sémiotique générale*, Paris, Jean-Pierre Delarge, « Encyclopédie universitaire ».
- COURTÉS, Joseph (1976), *Introduction à la sémiotique narrative et discursive : méthodologie et application*, préface d'A.J. Greimas, Paris, Hachette.
- TOUSSAINT, Bernard (1978), *Qu'est-ce que la sémiologie ?*, Toulouse, Privat, « Regard ».
- PESOT, Jürgen (1979), *Silence, on parle. Introduction à la sémiotique*, Montréal, Guérin, « Langue et société ».

- Groupe d'Entrevernes (1979), *Analyse sémiotique des textes : introduction, théorie, pratique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1981), *Sémiotique du récit : méthode et applications : texte littéraire, livre pour enfants, bande dessinée, publicité, espace*, Louvain-la-Neuve, Cabay, « Questions de communication ».
- ECO, Umberto (1988), *Le Signe. Histoire et analyse d'un concept*, adapté de l'italien par Jean-Marie Klinkenberg, Bruxelles, Labor, « Média ».
- COURTÉS, Joseph (1991), *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, « Hachette Université Linguistique ».
- MARTY, Claude & MARTY, Robert (1992), *99 réponses sur la sémiotique*, Montpellier, Réseau académique de Montpellier.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck Université; nouv. éd. Paris, Seuil, « Points – Sciences humaines », 2000.
- FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, « Nouveaux actes sémiotiques »; nouv. éd. 2003.
- Du signe au sens*, dossier, *Sciences humaines*, n° 83, mai 1998.
- BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université, « Fac. – Linguistique ».
- HÉNAULT, Anne (1979, 1983), *Les enjeux de la sémiotique*, vol. I : *Introduction à la sémiotique générale*, Paris, PUF, 1979; vol. II : *Narratologie, sémiotique générale*, Paris, PUF, 1983; nouv. éd. *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF, « Quadrige », 2012.
- HÉBERT, Louis [s.d.], *Signo* [en ligne : <http://www.signosemio.com/index.asp>].

VARIATIONS GÉOGRAPHIQUES

Directions et rôles de la sémiotique en Amérique du sud : Premières réflexions

Diana LUZ PESSOA DE BARROS
Universidade de São Paulo
Universidade Presbiteriana Mackenzie
CNPq

Considérations initiales

Dans cet article, nous abordons le rôle de la sémiotique discursive française et les directions qu'elle a prises en Amérique du Sud, mais principalement au Brésil où elle a eu et continue d'avoir des développements significatifs. À cette fin, nous reprenons deux de nos études antérieures : « *Rumos da semiótica* (Directions de la sémiotique) » (2007) et « *O papel dos estudos do discurso* (Le rôle des études du discours) » (2009). Il s'agit donc d'idées à la fois nouvelles et anciennes que nous reprenons, avec persévérance, en vue de donner un sens à ce que nous faisons et à ce que nous croyons. La sémiotique discursive française cherche à construire les sens des textes à partir des stratégies, des procédés discursifs qui produisent ces sens et à partir des dialogues que les textes entretiennent avec d'autres textes.

Ainsi, nous reprenons d'abord la définition de « direction » (« *rumo* ») dans les dictionnaires et nous l'analysons sémiotiquement, afin d'examiner par la suite et d'une manière un tant soit peu circulaire, les orientations et les rôles de la sémiotique au Brésil, aussi bien à l'égard des « directions » et « des rôles » de la théorie et de la méthodologie, qu'à l'égard des objets et des buts de l'analyse. Nous traiterons principalement de la sémiotique au Brésil, mais nous chercherons, dans la mesure du possible, à établir des dialogues avec les études sémiotiques en Amérique du Sud, en particulier au Venezuela, au Pérou, au Chili et en Argentine où nous avons plus de contacts.

Dans le dictionnaire brésilien Houaiss, un des sens de « direction » (« *rumo* ») est celui de « parcours, d'orientation à suivre pour aller d'un endroit à un autre, de chemin, d'un d'itinéraire, de route ». Divers éléments de la sémiotique peuvent être observés :

- dans la conception générale de la théorie, le terme « parcours », dans la définition de « direction », apparaît comme un parcours de genèse, d'engendrement de la signification, c'est à dire qu'il apporte l'idée que la signification se construit par étapes, mais surtout, dans le mouvement, la transformation, qu'il y a un processus de la signification, plutôt qu'un système de signes comme dans la sémiologie, et que la sémiotique est aussi un projet théorique en construction ;
- d'un point de vue narratif, la conception de « direction » prévoit deux notions de base : celle de transformation des états et celle d'intentionnalité, de directivité ;
- sur le plan discursif, il existe dans la définition de « direction » une projection de l'espace, explicitée comme un déplacement spatial et une programmation spatiale (route, itinéraire), et aspectualisée, par l'extension, comme un espace sans limites (parcours, itinéraire, chemin), et, par l'intension, comme un parcours avec direction.

Les directions que la sémiotique discursive a prises en Amérique du Sud sont, alors, examinées selon cette conception de « direction » (« *rumo* ») : de mouvement, de construction, de transformation, d'intentionnalité, de directivité.

Notre réflexion s'organise en trois parties : la première fait des observations générales au sujet de l'accueil réservé à la théorie sémiotique du discours dans certains pays d'Amérique du Sud, la seconde aborde le maintien des directions dans la théorie et dans la méthodologie, ainsi que l'élargissement des fins et des objets d'analyse dans ces centres de recherche en sémiotique, enfin, la troisième partie s'intéresse au rôle des études sémiotiques et aux dialogues que la sémiotique entretient avec d'autres disciplines dans les pays susmentionnés et, en particulier, au Brésil.

1. La sémiotique en Amérique du Sud

La sémiotique discursive a été introduite très tôt et avec enthousiasme en Amérique du Sud. L'une des raisons, sans doute, était le grand développement, dans ces pays, de la linguistique saussurienne, du structuralisme, dans plusieurs domaines, ainsi que diverses études sémiologiques. Ces études ont été les fondatrices des études de sémiotique discursive et, selon de nombreux chercheurs, elles ont formé une première génération de sémioticiens « avant la lettre » en Amérique latine. Elles se fondaient sur les travaux de Barthes, Kristeva, Todorov, Eco, Lévi-Strauss, Marin, Durand, Metz, Ruwet, dans les publications de la revue *Communications*, entre autres.

Les études sémiotiques en Amérique du Sud, ou du moins dans les pays auxquels nous faisons référence, ont été généralement introduites dans les années 60 et 70 et donc au tout début de la sémiotique greimasienne, par des professeurs et des chercheurs d'Amérique du Sud qui ont lu la *Sémantique structurale* et qui ont découvert une nouvelle manière de traiter le langage, et qui ont aussi approché personnellement Greimas (en faisant partie de ses élèves, régulièrement ou non, à l'École des Hautes Études à Paris ou lors des visites de Greimas en Amérique du Sud — pour le Brésil en 1973). Ces premiers enthousiastes de la théorie sémiotique ont formé une école de sémiotique dans leurs pays respectifs, en Amérique du Sud : ils ont offert des cours d'initiation ou des cours plus avancés dans les universités où ils enseignaient, ils ont écrit des livres de bases, ils ont développé des aspects théoriques et méthodologiques, ils ont effectué de nombreuses analyses très variées, ils ont traduit, en portugais ou en espagnol, les études des sémioticiens français. Les premières générations de sémioticiens sud-américains, formés directement par Greimas et qui ont participé au Groupe de Recherches Sémio-linguistiques, ont joué un rôle considérable dans la l'implantation et le développement de la sémiotique en Amérique du Sud. Il s'agissait de chercheurs liés à la tradition universitaire, avec principalement deux types de formation : les Lettres (linguistique, théorie littéraire) et Communication et Arts. Cependant, dans les deux cas, la poétique et l'esthétique faisaient l'objet d'un très grand intérêt. Aujourd'hui, plusieurs générations de sémioticiens coexistent dans ces deux champs du savoir. Nous avons déjà les « petits-enfants » et les « arrières-petits-enfants » intellectuels, docteurs en sémiotique. La formation institutionnelle en sémiotique, avec la disciplinarisation universitaire, est l'une des caractéristiques de son accueil et de son développement en Amérique du Sud et constitue, en fait, ce qui lui a donné le plus de force et ce qui lui a permis de concilier l'innovation et la tradition. Depuis les années 70, les disciplines sémiotiques sont proposées pour tous les cursus, de la licence au doctorat. Dans un premier temps, sans aucun doute, la sémiotique avait un caractère clandestin et « se dissimulait » sous les étiquettes diverses des études linguistiques et littéraires traditionnelles, mais elle formait des étudiants et des chercheurs.

En outre, un des sujets de préoccupation des sémioticiens qui ont développé leurs recherches en Amérique du Sud (et aussi dans d'autres pays d'Amérique latine) consistait toujours à expliquer les processus de signification de l'homme et de la société en Amérique du Sud, de construire leurs identités, de montrer leurs traits universels et particuliers. Ainsi, dans tous les pays, des recherches en ethno-sémiotique, en socio-sémiotique, en communication de masse, en politique culturelle, en littérature orale ont été développées. D'où le maintien des directions, que nous aborderons par la suite.

Au Pérou, les premières études sémiotiques sont menées principalement par trois sémioticiens : Desiderio Blanco, Raúl Bueno et Enrique Ballón de l'Université de San Marcos, de l'Université de Lima et aussi de l'Université Catholique. Au début

des années 80, Desiderio Blanco et Raúl Bueno (1980) ont déjà publié en espagnol une méthodologie de l'analyse sémiotique avec les principes fondamentaux de la théorie. Au Brésil les premiers livres en portugais exposant la théorie sont apparus à la fin des années 80. Desiderio Blanco a non seulement introduit la sémiotique dans son pays, mais a aussi divulgué la théorie avec rigueur et efficacité didactique, en procédant régulièrement à des mises à jour et en formant une génération de sémioticiens péruviens, en particulier dans les domaines de la communication, avec des études sur le cinéma et l'esthétique. Raúl Bueno et Eduardo Ballón ont surtout introduit les études sémiotiques dans les domaines des Lettres et de la Linguistique. Au Pérou, la sémiotique discursive a connu un fort développement et a toujours été liée aux deux champs du savoir : la communication sociale et les études linguistiques et littéraires. Les sémioticiens péruviens, comme dans d'autres pays d'Amérique du Sud, ont développé des travaux théoriques et méthodologiques en participant à des recherches sur des thèmes communs de la sémiotique générale qui se sont aussi développés dans d'autres régions du monde. Néanmoins, ils ont aussi examiné les objets particuliers de la culture au Pérou et ont produit de nouvelles connaissances sur la société péruvienne. Ainsi, la sémiotique au Pérou se caractérise également par ses études sur la littérature orale andine et sur la culture populaire péruvienne en général, par ses recherches en ethno-littérature et en communication de masse, par l'examen des contacts et des conflits entre les langues parlées au Pérou, par les études sur la littérature péruvienne, surtout à partir de ses bases dans la littérature orale, et par ses études sur la littérature latino-américaine. Enrique Ballón (2002) insiste, à juste titre, sur le fait qu'un bon nombre des particularités de la sémiotique au Pérou sont dues à la situation « multinationale, multilingue et multiculturelle de la société péruvienne ».

Parmi les sémioticiens péruviens les plus importants, dans le cadre de la sémiotique discursive, on peut également citer des chercheurs de différentes générations comme Óscar Quezada, G. Dañino, Raúl Bendezu, Santiago López, Hermis Campodónico, Ricardo L. Costa et bien d'autres.

Au Venezuela¹, la sémiotique a aussi été lancée dans les années 60 et 70, si nous laissons de côté la première génération des précurseurs qui ont suscité l'intérêt pour les études sémiotiques dans des différents domaines du savoir. Les premiers travaux, tout comme dans les autres pays d'Amérique du Sud, se sont intéressés à l'analyse des textes verbaux et en particulier à la sémiotique littéraire, avec l'examen des écrivains vénézuéliens. La sémiotique discursive elle-même a commencé avec le retour des chercheurs qui se sont formés en Europe, comme Teresa Espar, Iván Ávila, Liddis Palomares, José Enrique Finol et Dobrila Djukich de Neri. Ces chercheurs ont développé au Venezuela l'enseignement et la recherche sémiotiques et ont institutionnalisé la sémiotique discursive. Teresa Espar a créé un master (1985) et un doctorat en sémiotique, ainsi qu'un groupe de recherche (Groupe de

1. Nous remercions vivement nos amis les professeurs Alexandra Alvarez Murro et Valmore Agelvis des renseignements qu'ils nous ont donnés sur la sémiotique au Venezuela.

Recherches Sémio-linguistiques — GIS — 1984) très actif et productif à l'Université des Andes à Mérida. Nous avons pu nous rendre compte, de visu, des bons résultats de la sémiotique à Mérida, lors de nos visites en tant que professeur invité. Teresa Espar a développé des recherches théoriques, mais elle s'est aussi intéressée à l'identité latino-américaine, et a formé plusieurs générations de sémioticiens qui continuent son travail au Venezuela, dans des directions différentes : la sémiotique littéraire, la socio-sémiotique, la sémiotique de la communication, du cinéma, de l'audiovisuel, du discours didactique, entre autres. L'Université des Andes peut donc compter sur le travail de nombreux jeunes professeurs, formés pour la plupart par Teresa Espar ou Valmore Agelvis (dans les domaines de la sémiotique littéraire et de la sémiotique de l'humour, principalement), tels que Vaskén Kazandjian (sémiotique littéraire), Jatniel Villarroel (discours religieux), José Amador Rojas (sémiotique littéraire — littérature et pétrole), Maria Labarca (sémiotique de la culture classique — la tragédie grecque). L'Université des Andes possède aussi un groupe de sémiotique musicale avec Drina Höcevar et un groupe de sémiotique visuelle et d'art avec Rocco Mangieri, à la Faculté d'Architecture.

À l'Université de Zulia, à Maracaibo, les études de sémiotique discursive ont été introduites et développées grâce surtout à Jose Enrique Finol, et ce en étroite relation avec les études politiques et anthropologiques. L'université propose aussi un master en sémiotique. Le groupe est très actif, ses publications sont nombreuses et il organise régulièrement des événements.

Outre ces deux centres, des initiatives plus individuelles méritent aussi d'être mentionnées. Il s'agit souvent de chercheurs formés à Mérida et à Maracaibo, par exemple, à l'Université Pédagogique Expérimentale Libertador ou à l'Université Simón Bolívar (Luis Barrera Linares — la sémiotique de la littérature).

Enfin, il est bon de citer aussi Roque Carrión Wam de l'Université de Carabobo qui est un pionnier dans le domaine de la sémiotique juridique au Venezuela et ailleurs, ainsi que Frank Baiz qui développe des études sémiotiques sur l'audiovisuel, le cinéma et le dessin, à Caracas. Dans sa sémiotique juridique, Roque Carrión Wam effectue d'abord l'examen historique et critique du droit pour aborder, par la suite, les changements sociaux en Amérique du Sud.

Au sujet de la Sémiotique au Chili, nous en savons peu. Selon les travaux dont nous avons pris connaissance (surtout VILLAR, 1998), la sémiotique discursive s'est aussi installée très tôt dans ce pays, dans les années 60, et bien avant d'autres études sémiotiques, pour des raisons communes aux études discursives en Amérique du Sud (raisons que nous avons déjà mentionnées), mais surtout à cause de l'intérêt des chercheurs chiliens, dans une période d'intense activité politique, pour une théorie et une méthode susceptibles de traiter de la lutte idéologique et de produire un critique culturelle et sociale. C'est dans ce contexte que la sémiotique discursive a trouvé sa place au Chili. D'autres pays d'Amérique du Sud connaissaient également ces problèmes politiques, mais la situation au Chili semblait plus tendue, avec une société qui, de 1969 à 1973, était secouée par de grandes luttes idéologiques où

la vie politique était au centre de toutes les attentions. Au cours de cette période, la sémiotique s'est développée principalement à l'Université Catholique (au Centre d'Études de la Réalité Nationale et au Département de Communication de l'École des Arts et de la Communication) avec Armand Mattelart, Michèle Mattelart, Mabel Piccini, Luis Felipe Ribeiro, Giselle Munizaga, Consuelo Morel, Rina Alcalay, Rafael del Villar, Valerio Fuenzalida. Les thèmes de recherche sont étroitement liés à la conjoncture politique chilienne de l'époque. Parallèlement à ces études, individuellement ou en petits groupes, des recherches sémiotiques sont menées sur l'architecture, la littérature, la peinture et la communication, en particulier à Valparaíso, à l'Université du Chili et à l'Université Catholique du Chili. Avec le coup d'État militaire de 1973, les espaces pour la critique dans les universités chiliennes ont disparu et la sémiotique s'est orientée vers la littérature et l'esthétique du visuel, ainsi que vers la communication. Enfin, à partir des années 90, la sémiotique, l'anthropologie et la sociologie se sont rapprochées. La sémiotique, qui avant n'était rattachée qu'à l'université, à présent s'est liée aussi aux entreprises et aux organismes publics. Des études sur la publicité, le design graphique, le marketing, les médias sont entreprises et la demande de sémioticiens est croissante. Ainsi, l'institutionnalisation de la sémiotique s'en trouve renforcée.

Au Brésil, la sémiotique discursive a été introduite dans les années 60, dans l'État de São Paulo, à l'Université de São Paulo et à la Faculté de São José do Rio Preto (qui fait partie aujourd'hui de l'Université de l'État de São Paulo — UNESP) par des linguistes et des chercheurs en littérature — Ignácio Assis Silva, Eduardo Peñuela Cañizal, Edward Lopes, Alceu Dias Lima et Tieko Yamaguchi Miyazaki — qui ont lu l'ouvrage *Sémantique structurale* et qui ont pensé avoir trouvé un chemin pour analyser les sens des textes et, à travers eux, mieux connaître la société et la culture brésiliennes. Ce groupe a convié Greimas au Brésil en 1973 pour donner un cours de sémiotique du récit, a publié les textes de ces cours (certaines publications étaient inédites) et a initié le processus de formation des sémioticiens au Brésil, ainsi que l'institutionnalisation de la sémiotique discursive qui était associée aux cours de lettres. Diana Luz Pessoa de Barros et José Luiz Fiorin, anciens élèves et ensuite collègues des professeurs de ces universités, ont participé à ce processus.

Le Centre d'Études Sémiotiques est créé, par ce groupe, en 1973. Il a publié la revue *Significação (Signification)* — Revue Brésilienne de Sémiotique et a joué un grand rôle dans la formation des chercheurs, ainsi que dans la diffusion de cette ligne de recherche sémiotique. Les membres du Centre exerçaient des activités d'enseignement et de recherche, en particulier à l'UNESP, à São José do Rio Preto et à Araraquara, ainsi qu'à l'Université de São Paulo — au Département de linguistique de la Faculté de Philosophie, Lettres et Sciences Humaines (FFLCH) et à l'École de Communications et des Arts (ECA). La majorité des chercheurs en sémiotique discursive au Brésil s'est formée dans ces universités et une grande partie des projets de recherche dans le domaine s'y est développée. Avec le Centre d'Études Sémiotiques et l'enseignement de la discipline à l'université, ce premier

groupe a grandi, des sémioticiens du discours se sont formés dans différentes universités et de nouvelles cellules de recherche se sont organisées. Tout au début, on peut citer, entre autres, les sémioticiens Luiz Tatit et Anna Maria Balogh. De nombreuses générations de sémioticiens ont surgi de ce tronc commun. De nouveaux groupes se sont formés dans l'État de São Paulo, dans les villes de Franca, Ribeirão Preto, Batatais, Matão, Bauru et à l'Université Catholique (PUC) à São Paulo. Néanmoins, aujourd'hui, la sémiotique discursive n'est plus restreinte au seul État de São Paulo. Ainsi, le Brésil compte sur son territoire plusieurs centres de recherche en sémiotique. Parmi les plus confirmés, nous retrouvons : le Groupe d'Études Sémiotiques de l'Université de São Paulo (Ges-USP), sous la direction d'Ivã Lopes (avec Norma Discini, Waidir Bevidas, Elizabeth Harkot de la Taille, Antonio Vicente Pietroforte, Luiz Tatit, Diana Luz Pessoa de Barros, José Luiz Fiorin, entre autres) ; le Centre de Recherches Socio-sémiotiques (CPS) animé par Ana Claudia de Oliveira, à l'Université Catholique (PUC-SP) ; le groupe CASA (Cahiers de Sémiotique Appliquée) à Araraquara (avec Maria de Lourdes Baldan, Arnaldo Cortina, Renata Marchezan, Luiz Gonzaga Marchezan, Diana Junkes Toneto, Edna Maria Nascimento, Maria Celia Leonel, Marisa Giannecchini Gonçalves de Souza, Fabiane Regina Borsato, Matheus Nogueira Schwartzmann, Neiva Ferreira Pinto, Tieko Yamaguchi Miyazaki, Vera Lucia Abriata, entre autres) ; le Groupe d'Études Sémiotiques dans la Communication (Gescom-UNESP) à Bauru (avec Maria Lúcia Vissotto Paiva Diniz, Jean Cristtus Portela, Ana Sílvia Lopes Médola, entre autres) ; le SeDi, le Groupe d'Études en Sémiotique et Discours de l'Université Fédérale Fluminense — UFF — (avec Lúcia Teixeira, Renata Mancini, Oriana Fulanetti, Regina Souza Gomes, Sílvia Maria de Sousa) à Niterói, dans l'État de Rio de Janeiro ; le laboratoire SEMIOTEC — Sémiotique et Technologie (UFMG) à Belo Horizonte, dans l'État du Minas Gerais (avec Ana Cristina Fricke Matte) ; le SemioCE — Groupe d'Études Sémiotiques de l'État du Ceará — à Fortaleza, sous la coordination d'Américo Saraiva et Ricardo Lopes Leite ; le Groupe d'Études Sémiotiques de l'Université d'État de Londrina (GES-UEL), à Londrina (État du Paraná), sous la direction de Loredana Limoli ; le NUPES, le centre de recherches en sémiotique de l'Université Fédérale de Rio (UFRJ), dirigé par Regina Souza Gomes ; le groupe de travail « Sémiotique » de l'ANPOLL — L'Association Nationale des Chercheurs en Lettres et en Linguistique — dirigé par Waldir Bevidas et Jean Cristtus Portela ; le Laboratoire d'Études Sémiotiques et d'Interaction du Soins (LESIC), sous la coordination de Dulce Maria Nunes et Maria Luiza Gerhardt, à Porto Alegre (LOPES, 2011 et 2012). Les nouveaux groupes d'études montrent clairement la diversité des études de sémiotique discursive au Brésil. Ils font également percevoir leur maintien dans le domaine des Lettres et dans les nouveaux chemins de la sémiotique de la communication, leurs intérêts, tant théoriques qu'appliqués, pour l'étude des discours sociaux.

Au Centre d'Études Sémiotiques, dans les premiers moments, la formation s'effectuait avec le matériel préparé par Ignácio Assis Silva. Plus tard, des livres

de base de la sémiotique ont été publiés et très diffusés dans le pays : *Teoria do discurso. Fundamentos semióticos*, en 1988, et *Teoria semiótica do texto*, en 1990, de Diana Luz Pessoa de Barros ; *Elementos de análise do discurso*, en 1989, de José Luiz Fiorin. Actuellement, d'autres livres de base sur la sémiotique discursive existent au Brésil.

Les principales revues de sémiotique dans le pays qui publient des travaux, principalement en sémiotique discursive, sont : CASA — *Cadernos de Semiótica Aplicada* (UNESP), *Estudos Semióticos* (USP) et *Galáxia* (PUC-SP).

Depuis la création du Centre d'Études Sémiotiques dans les années 70, la sémiotique au Brésil s'est préoccupée de l'enseignement et de la formation des sémioticiens, ainsi que de la recherche, quelle soit théorique, méthodologique ou appliquée. Par conséquent, elle entretient de nombreux dialogues avec les autres disciplines comme la sociologie, l'anthropologie, la rhétorique, la psychanalyse, les théories de la communication et des arts, les études linguistiques et littéraires, et elle s'intéresse à l'examen des discours sociaux et culturels du Brésil. Ces recherches et ces analyses seront mentionnées par la suite, au sujet des directions et des rôles de la sémiotique.

En Argentine, l'histoire est quelque peu différente et l'accueil réservé à la sémiotique discursive française a été plus modeste. Cela est dû en grande partie à la forte présence de Luís E. Prieto et d'Eliseu Verón et à leurs propositions d'études du discours, ainsi qu'au rapprochement toujours plus prononcé entre la recherche argentine et la sémiotique peircienne. Cette dernière est largement acceptée et développée dans le pays, particulièrement dans la sémiotique de l'architecture et de la communication. Une des raisons est l'intense dialogue qui est entretenu entre, d'un côté, les études des sciences humaines et sociales et, de l'autre, la philosophie et la psychanalyse. La sémiotique en Argentine, avec ses variantes, a débuté dans les années 60 et l'Association Argentine de Sémiotique a été fondée en 1973, à l'initiative d'Eliseo Verón, Alicia Páez, Óscar Steimberg et Óscar Traversa.

Les chercheurs et les professeurs de l'Université de Córdoba sont parmi les plus en phase avec la sémiotique discursive, avec, entre autres, Danuta Teresa Mozejko qui se consacre surtout à la sémiotique littéraire et Maria Teresa Dalmaso qui s'intéresse principalement à la communication de masse et à ce qu'elle appelle « discursivité sociale ». À l'université de Córdoba où Prieto a travaillé jusqu'à son exil, la sémiotique discursive s'est développée principalement à partir des années 80. Actuellement, elle offre un master en socio-sémiotique et un doctorat en sémiotique générale.

À l'Université Nationale des Missions, les sémioticiens se sont aussi intéressés à une sémiotique de la discursivité, dans laquelle la sémiotique discursive française dialogue avec la sémiotique culturelle de Lotman et le dialogisme de Bakhtine. Ana María Camblong, Liliana Daviña, María Carrtini, Carmen Schiavo, Peter O. Silva, Marcelino Garcia, entre autres, se sont consacrés aux études de sémiotique et d'éducation, notamment avec des projets d'alphabétisation interculturelle,

d'alphabétisation sémiotique, d'enseignement de la lecture, à des études de sémiotique de la culture et de sémiotique littéraire, avec l'examen des discours littéraires, médiatiques et sociaux. En général, les chercheurs font preuve d'un grand intérêt pour l'étude de la culture et du langage dans la province.

Il n'est pas sans intérêt d'observer en Argentine, dans les deux universités mentionnées précédemment, la relation particulièrement étroite entre la théorie et la situation économique, sociale et politique du pays, et ce quel que soit le type de sémiotique développé, comme le rappelle Ravera (2000). Ainsi, les principaux thèmes abordés sont la communication de masse, la politique culturelle, l'idéologie et la construction des identités, parallèlement aux études sur les arts, la littérature et l'esthétique.

En 1985, Graciela Latella, qui s'est consacrée principalement à la sémiotique littéraire, a publié en Argentine, un livre sur la méthodologie et les fondements de la sémiotique discursive, avec des analyses de textes de J.L. Borges.

2. Le maintien de la direction

En général, la sémiotique discursive française a *maintenu sa direction* dans les différentes institutions et dans les pays où elle s'est développée : elle est présentée comme une théorie qui conduit à la construction du sens textuel ; elle est caractérisée comme une théorie qui tente de rendre compte des processus de signification et des mécanismes de construction du sens ; et elle a suivi les chemins proposés. Pour autant, la théorie a subi des altérations, des changements, des évolutions, car il s'agit d'une théorie qui doit être conçue, selon Greimas, comme une activité de construction ou, mieux encore, comme un projet collectif de construction théorique. Ainsi, il faut penser que la sémiotique est toujours en train de se refaire, de se corriger, de se réparer, de se modifier, de se développer, car c'est le seul moyen de conserver la « direction ».

Dans un premier temps, le développement de la sémiotique s'est effectué principalement par la récupération des questions théoriques et des objets d'analyse qui avaient d'abord été mis de côté : celles de l'énonciation, de l'oralité, de l'expression. Avec les avancées théoriques qui ont amené sur le terrain de la sémiotique ces nouvelles préoccupations et réflexions, et qui ont été bien développées au Brésil et dans d'autres pays d'Amérique du Sud, pour répondre aux nécessités du type de recherche alors réalisée (comme nous l'avons mentionné à l'item précédent), la sémiotique a pu maintenir sa direction dans la construction des sens du texte.

Ces dernières années, les développements de la théorie se sont portés principalement sur les points extrêmes du parcours génératif de la signification, c'est à dire, dans les structures fondamentales et discursives, ou même en dehors, au delà et en deçà, mais le changement s'est également maintenu sur le plan narratif :

A — dans la lignée des apports mentionnés précédemment sur l'énonciation, une sémiotique de l'énonciation s'est développée au niveau plus superficiel du discours et même au-delà dans le parcours, avec les études suivantes :

- à propos des projections et de l'organisation des personnes, du temps et de l'espace des discours : le livre de José Luiz Fiorin, *As astúcias da enunciação* (1996) est le meilleur exemple de ces études au Brésil, aussi bien pour les apports théoriques, que pour l'explication méticuleuse de l'organisation des personnes, des temps et des espaces, en portugais ; au Venezuela, les études de Teresa Espar qui traitent de la syntaxe et de la sémantique discursive ; en Argentine, ceux de Danuta Teresa Mozejko, sur la représentation et l'énonciation ;
- au sujet de la structure narratologique de l'énonciation, avec les questions de communication et d'interaction, et des niveaux énonciatifs (énonciateur/énonciataire, narrateur/narrataire, interlocuteur/interlocutaire) qui sont tellement indispensables à l'examen des discours thématiques et des structures argumentatives ; nous pouvons citer, au Brésil, les études de Maria da Graça Krieger qui portent sur les discours des dictionnaires, ainsi que nos travaux sur les discours des grammaires du portugais, dans lesquels ont été établies des propositions théoriques et méthodologiques pour l'examen des discours thématiques et dans lesquels ont été réalisées des analyses sur la langue et sur la société au Brésil ; au Pérou, nous avons les travaux d'Enrique Ballón Aguirre (professeur d'université aux États-Unis) sur les questions du lexique andin et les travaux d'Oscar Quezada Macchiavello sur l'énonciation et la communication ;
- à propos de l'acteur de l'énonciation et, par conséquent, des concepts d'*éthos* de l'énonciateur et du narrateur, ainsi que du style, nous pouvons citer au Brésil les études de Norma Discini et de José Luiz Fiorin sur l'*éthos*, le style et l'identité, celles de Diana Luz Pessoa de Barros sur l'identité des sujets intolérants, celles d'Elizabeth Harkot de La Taille sur la construction discursive de l'identité et de Eduardo Calbucci sur l'énonciation dans l'œuvre de Machado de Assis ; en Argentine, les travaux de Maria Teresa Dalmasso sur la construction de l'identité des femmes ; au Pérou, les études de Santiago López sur la représentation et la visibilité du Pérou.

Actuellement, en Amérique du Sud, ces trois directions de recherche sont très productives et donnent de bons résultats. Les études sur l'identité, qui se sont fortement développées en Amérique du Sud, consistent toujours en des études énonciatives, ce qui explique en partie le fort développement théorique et méthodologique de la sémiotique de l'énonciation en Amérique du Sud et aussi le grand nombre d'analyses énonciatives des discours sud-américains. Par le biais des études énonciatives, la sémiotique entretient des dialogues avec la rhétorique et la stylistique, avec les études sur la communication, sur l'interaction

et la conversation, ainsi qu'avec les études bakhtiniennes; nous aborderons ces dialogues dans la troisième partie de l'article;

B — à un niveau plus profond du parcours et dans celui des pré-conditions de la signification (en deçà du discours), les développements de la sémiotique tensive ont conduit à une révision des structures de départ du parcours et de ses pré-conditions, qui subissent une détermination tensive-phorique (c'est à dire que les pré-conditions sont des simulacres explicatifs pour résoudre certaines difficultés de la sensibilisation discursive); aux autres niveaux, les études de la tensivité ont conduit à l'examen :

- de la sensibilisation passionnelle des discours;
- des modulations et des aspectualisations;
- de l'esthésie;
- et, surtout, des structures perceptives cognitives et sensorielles des discours.

Ces développements sont bons pour maintenir la direction et ont amené la sémiotique à dialoguer avec les études sur la perception, avec les théories cognitives, ainsi qu'avec celles de la préoccupation esthétique et corporelle. Au Brésil, les études sur la tensivité se sont bien développées et ont apporté d'importantes contributions théoriques à la sémiotique : par exemple, les études d'Ignácio Assis Silva, de Luiz Tatit, d'Ivã Lopes, de Waldir Beividas, de Lúcia Teixeira, d'Antônio Vicente Pietroforte, de Renata Mancini, de José Roberto do Carmo Jr., de Ricardo Nogueira de Castro Monteiro, de Álvaro Antônio Caretta, de Márcio Coelho, de Peter Dietrich, particulièrement sur les questions esthétiques et sensorielles, dans la littérature, dans la peinture, dans la chanson brésilienne et dans la musique. En outre, ces chercheurs proposent des disciplines et orientent des recherches dans ce domaine. Les propositions de Zilberberg sur la tensivité sont à la base du travail de Luiz Tatit qui a élaboré un modèle pour étudier la chanson. En 1994, ce dernier a publié *Semiótica da Canção* et a développé, à partir de cette première recherche, un travail original et fondateur sur la chanson, en raison de sa construction théorique et méthodologique d'une sémiotique de la chanson et de son analyse méticuleuse de la chanson populaire brésilienne. Il est bon de mentionner également les études sur les passions discursives. Par exemple, les études sur la honte d'Élizabeth Harkot de La Taille ou celles sur la peur et le ressentiment de José Luiz Fiorin;

C — au niveau textuel et donc en dehors du parcours génératif de la signification, les études du plan de l'expression se sont montrées significatives, en particulier dans trois directions :

- l'expression des textes non-verbaux, dont l'organisation a toujours été moins étudiée que celle des textes verbaux;
- le syncrétisme de l'expression (textes audiovisuels, visuels et verbaux, etc.);
- les semi-symbolismes et les symbolismes, dans la relation entre l'expression et le contenu et qui ont un rôle de premier plan dans l'examen de la nouveauté et de la stéréotypie culturelle des discours.

Comme nous l'avons dit précédemment, la littérature a été un des objets préférés des études sémiotiques en Amérique du Sud. Ces dernières se sont d'abord orientées vers le plan du contenu du discours littéraire et vers son rôle social, puis, vers l'examen du plan de l'expression. Les préoccupations esthétiques ont toujours marqué la sémiotique dans les pays d'Amérique du Sud, que ce soit par rapport au littéraire ou par rapport à la communication et aux arts en général. Par conséquent, le plan d'expression des textes a été traité avec beaucoup d'ardeur et un grand nombre de travaux a été publié. L'inclusion de l'examen du plan de l'expression dans le parcours des études sémiotiques conduit donc à la mise en place de dialogues avec les études sur l'art en général et sur l'esthétique, principalement la littérature, la musique et les arts visuels, comme le montrent, au Brésil, les nombreuses études d'Ivã Lopes, de José Luiz Fiorin, d'Edward Lopes, d'Antônio Vicente Pietroforte, de Tiekô Yamaguchi Miyazaki, de Lúcia Teixeira, de Dilson Ferreira da Cruz, d'Ana Cláudia de Oliveira, de Diana Luz Pessoa de Barros, de Luiz Tatit, de Norma Discini, de Maria de Lourdes Baldan, d'Arnaldo Cortina, de Luiz Gonzaga Marchezan, de Marisa Giannecchini de Souza, d'Edna Maria Nascimento, de Kati Eliana Caetano, de Marcelo Machado Martins, entre autres; au Pérou, celles de Desiderio Blanco, principalement sur le discours cinématographique, de Raul Blanco et d'Eduardo Ballón sur la littérature péruvienne et latino-américaine, en général; au Venezuela, celles de Liddy Palomares de Mendoza et de Danelle Triay, sur le discours littéraire, celles de Vaskén Kazandjian sur le théâtre, de Frank Baiz sur le cinéma et le dessin, de Valmore Agelvis sur les caricatures; en Argentine, celles de Graciela Latella et de Danuta Teresa Mozejko sur la littérature. Le développement des études sémiotiques sur la danse est également intéressant : avec Mariana de Rosa Trotta, au Brésil, et Victor Fuenmayor, au Venezuela;

D — au niveau narratif, qui est, sans doute, pour des raisons historiques et également pour des raisons épistémologiques, l'étape la mieux traitée dans le développement de la sémiotique, celle sur laquelle « nous en savons le plus » et dont les connaissances font l'objet d'un plus grand consensus chez les sémioticiens. Ainsi, il s'est créé l'illusion d'une chose définitive et finie, mais la sémiotique enseigne qu'il ne faut pas avoir tant de certitudes. Au contraire, il faut être prudent, afin de garder la « direction » et de ne pas l'interrompre. Les études sur l'organisation narrative des textes ont effectué plusieurs « sauts » qui ont conservé la théorie en bon chemin. Actuellement, Éric Landowski contribue aux changements les plus importants dans les études au niveau narratif où, comme nous l'avons dit, tout semblait résolu. Ainsi, Landowski propose quatre régimes d'interaction : la programmation, la manipulation, l'ajustement et le hasard. Dans les propositions de Landowski, les deux premiers régimes, qui étaient déjà traités dans la sémiotique, ont fait l'objet de certaines altérations et spécifications dont la plus significative est, selon nous, la relation entre la programmation et le rôle thématique (comme un programme de comportements socialement déterminés). Cependant, le principal intérêt de ces études est le système d'ajustement qui, jusqu'alors, n'était pas clairement

traité dans la sémiotique. Désormais, la distinction s'est faite entre l'union et la jonction. L'union a été considéré dans le cadre du **contage** des sensibilités (et non de persuasion), des relations corporelles et esthétiques. La programmation et la manipulation participent au régime de jonction et celui de l'ajustement participe au régime de l'union.

Le chemin se poursuit donc avec de nouveaux dialogues avec les études sur l'interaction qui, dans ce cas, présente des risques, car on peut toujours passer de la manipulation à la programmation dans laquelle tout se trouve réglé, ou de l'ajustement à l'accident, c'est à dire, au hasard imprévisible. À l'Université Catholique Pontificale de São Paulo-PUC-SP, mais aussi dans d'autres centres d'enseignement et de recherche au Brésil, les études de Landowski ont été bien reçues et ont été reprises pour expliquer et décrire différents discours, en particulier les discours liés aux domaines de la communication, de la publicité et du marketing au Brésil. On peut citer, entre autres, les travaux d'Ana Cláudia de Oliveira, d'Yvana Fachine (sur la sémiotique du sensible et les discours télévisés) et de Luís Alexandre Grubits de Paula Pessoa (sur le discours publicitaire).

Si les études du langage ont comme finalité de mieux connaître l'homme, deux types d'études plus générales ont été développés : celles qui conçoivent l'homme comme un être biologique et celles qui le conçoivent comme un être social. Par conséquent, nous avons, d'un côté, des études qui portent sur le langage en tant que discipline biologique et qui conduisent finalement aux spécificités de l'homme, à ce qui lui est propre, à ses caractéristiques définitoires, biologiquement et cognitivement, par rapport aux autres êtres vivants. De l'autre, nous avons des études qui portent sur la langue en usage et qui sont donc en étroite relation avec l'histoire, la société et la culture. Ainsi, il s'agit de différents points de vue sur l'homme et son langage, qui ont produit des théories et des méthodes différentes pour l'examen du langage, pour sa description et son explication. Les études sur le texte et le discours, et notamment les études sémiotiques, ont généralement été considérées comme appartenant à la seconde perspective, celle de la langue en usage.

Néanmoins, avec les développements de l'aspect tensif de la sémiotique qui dialogue plus fortement avec les études cognitives, la sémiotique française pourrait être placée selon deux perspectives, d'un côté, les études qui s'orientent sur les structures cognitives et perceptives de l'homme, de l'autre, les études qui s'intéressent plus à l'homme dans la société et la culture. De cette sorte, il se peut que la sémiotique française devienne le cadre théorique dans lequel les deux questions complémentaires soient examinées, et ce en gardant toujours la même direction pour le projet collectif qui est en construction. Ainsi, la sémiotique en Amérique du Sud a défini et atteint deux grands objectifs : d'abord, de contribuer à la connaissance du langage, par le biais de l'étude de la langue et de ses discours, mais aussi de l'homme à travers le langage, c'est à dire de contribuer à la connaissance discursive de l'homme, en tant qu'être social et culturel, ainsi qu'à la connaissance de ses structures cognitives ; ensuite, de contribuer au développement théorique et méthodologique de la discipline.

Par conséquent, le maintien de la « direction » par les reprises, les réappropriations et les développements théoriques et méthodologiques que nous avons mentionnés, entraîne également des changements d'objet, une extension dans l'application de la théorie : le passage de l'analyse initiale d'un certain type de texte — verbal, « d'action », figuratif et de la « petite littérature » (folklore, etc.) — vers les textes non-verbaux, syncrétiques, figuratifs ou thématiques, poétiques (de l'art, en général, des chansons, de la musique, de la danse), scientifiques, etc. En résumé, il s'agit d'un passage vers tous les types de texte. Les études sémiotiques en Amérique du Sud ont grandement contribué à l'élargissement des objets d'étude, car, dans ces pays, la préoccupation de décrire et d'expliquer les différents discours de la société et de la culture était toujours très vive. Cependant, elles ont aussi maintenu, comme l'une de leurs lignes de force, l'examen des textes de l'ethno-littérature, des mythes, de la culture populaire et de la communication de masse qui s'effectue aujourd'hui avec les avancées théoriques et méthodologiques que nous avons mentionnées antérieurement. Il en résulte de grands développements dans l'examen sémiotique des discours poétiques en général et des discours littéraires en particulier, des discours de la chanson, des discours des grammaires et des dictionnaires, des discours didactiques et pédagogiques, des discours de la critique d'art (Lúcia Teixeira, entre autres, au Brésil), des discours publicitaires et des médias en général, des discours intolérants et de parti pris, des discours de communication sociale et de masse, des discours mythiques (Jose Enrique Finol, par exemple, au Venezuela, Eduardo Ballón au Pérou, Edward Lopes et Eduardo Peñuela Cañizal au Brésil), des discours psychanalytiques (en particulier les travaux de Waldir Beividas au Brésil), des discours politiques (par exemple, José Luiz Fiorin, sur le discours des présidents du régime militaire de 1964 au Brésil; Oriana Nadai Fulaneti, sur les discours de la gauche armée au Brésil; Alexandre Marcelo Bueno, sur les discours au sujet des immigrants au Brésil; Óscar Quezada, sur la sacralisation de l'action politique du gouvernement militaire au Pérou à travers la rhétorique biblique), des discours sociaux sur les Noirs et les Indiens (au Brésil, Rita Pacheco Limberti, mais surtout au Pérou, en Argentine et au Chili : Dalmaso et Mosejko en Argentine, Ballón et Campodónico au Pérou, entre autres), des discours religieux (au Brésil, José Carlos Jadon, Sueli Maria Ramos da Silva et Jairo Postal), surtout au sujet des nouvelles religions qui se sont développées dans ces pays, des discours de la mémoire (en Argentine, Ana Camblong; au Brésil, Mariana Luz Pessoa de Barros) et ainsi de suite.

Dans la présentation de *Fronteras de la semiótica. Homenaje a Desiderio Blanco*, Óscar Quezada (1999) montre les quatre lignes de force de son livre qui se rapprochent des directions de la sémiotique que nous avons proposées : la tensivité discursive, le niveau sensible du discours, la préoccupation socio-sémiotique et l'aspect esthétique des textes.

Sommairement, la sémiotique discursive française en Amérique du Sud s'est développée et s'est reprise, mais elle a gardé la même direction, puisque le

changement de direction, qui ne se fasse pas pour la conserver, crée une autre théorie, un autre paradigme avec d'autres objets et méthodes. En Amérique du Sud, nous poursuivons l'élaboration d'un projet collectif en nous maintenant « dans le chemin de l'espoir », comme le dit le poète brésilien Carlos Drummond de Andrade, dans son poème *Mudança* (*Changement*) :

*O que muda na mudança
Se tudo em volta é uma dança,
No trajeto da esperança,
Junto ao que nunca se alcança?*

Qu'est-ce qui change dans le changement
Si tout aux alentours est une danse,
Dans le chemin de l'espoir,
Aux côtés de ce qui n'est jamais atteint ?

Le dictionnaire reprend comme premières définitions de « direction » (« *rumo* ») les espaces qui divisent la rose des vents et, donc, la direction de la navigation. Cette relation avec la navigation et la mer provient étymologiquement de *rumbo* en espagnol — charme, gloire, prestige, ostentation, pompe —, car les espaces de la rose des vents divisaient l'horizon et ils avaient une figure de bronze qui était utilisé dans les incantations. Ainsi, les directions sont magiques, mythiques, que ce soit pour la science ou des projets scientifiques, pour la société, pour la sémiotique. Et nous essayons de les suivre.

3. Les rôles et les dialogues des études sémiotiques

Dans d'autres études, nous avons souligné le fait que différentes études de textes et de discours ont apporté de nouvelles perspectives et objets. Cependant, il existe un point de vue commun à ces études : elles occupent l'espace vide entre des positions bien définies et séparées par les études linguistiques antérieures (langue *vs* discours, compétence *vs* performance, énonciation *vs* énoncé, linguistique *vs* extralinguistique). En traitant ainsi et en même temps du social et de l'individuel, de l'argumentation et de l'information, de l'intersubjectivité et de la subjectivité, de l'organisation du discours et du dialogisme, ces études ont instauré un changement de positionnement dans le domaine du langage et ont attribué de nouveaux rôles aux études dans ce domaine, outre celles mentionnées antérieurement. Comme elles occupent le « vide » instable entre des points bien établis, les études de sémiotique, sont plus ouvertes au dialogue avec d'autres théories, ce qui favorise l'élargissement de leur objet d'étude. Les études du langage cheminent ainsi vers la multidisciplinarité et l'examen d'autres langages, au delà du verbal. La perspective d'un dialogue pluridisciplinaire ne consiste pas en une somme de théories, mais plutôt à la reprise d'un dialogue théorique dans un cadre qui est fermement établi, comme l'est actuellement la sémiotique discursive.

Ainsi, les études du discours ont joué et jouent encore un rôle remarquable parmi les études linguistiques, car elles ont rompu avec la tradition de stabilité de ces études et ont récupéré l'instabilité qui est propre au langage. Par conséquent, elles ont établi ou ont repris les dialogues avec d'autres disciplines et d'autres champs du savoir. Dans ses écrits, Bakhtine distingue les sciences humaines des sciences exactes et biologiques par leur relation avec le texte. Pour l'auteur, les sciences humaines étudient l'homme dans le texte, tandis que les sciences exactes et biologiques l'examinent en dehors du texte. Les études sémiotiques et les autres études du discours et du texte ont donc un rôle privilégié pour instaurer un dialogue fructueux entre la linguistique et de nombreuses autres disciplines, comme la rhétorique, la théorie et la critique littéraire, les études de communication et de marketing, l'anthropologie, l'histoire, la sociologie, etc.

Quatre dialogues multidisciplinaires très favorisés par les études sémiotiques du discours au Brésil et dans d'autres pays d'Amérique latine seront examinés : des études sémiotiques et d'autres études linguistiques ; des études sémiotiques et des études rhétoriques ; des études du discours et des études littéraires ; des études sémiotiques et de communication, de marketing et de publicité. Nous nous sommes déjà bien occupés des dialogues avec l'anthropologie, la sociologie et l'histoire, dans les études d'ethno-sémiotique, de socio-sémiotique, de sémiotique et histoire, de sémiotique et société, de sémiotique et culture qui constituent réellement une des caractéristiques les plus marquantes de la sémiotique en Amérique du Sud.

3.1. *Les études sémiotiques et autres études linguistiques*

À l'origine, la sémiotique discursive française se fonde en partie sur les théories linguistiques et notamment les travaux de L. Hjelmslev. Pour autant, le dialogue actuel entre la sémiotique et la linguistique a pris des chemins bien différents et pas seulement dans le sens unique des études linguistiques vers les études sémiotiques. Cela est dû en grande partie aux études sémiotiques de l'énonciation. Ces dialogues avec les études linguistiques sont fondamentaux en Amérique du Sud (et en particulier au Brésil) où la sémiotique discursive est généralement institutionnalisée dans les départements et les centres d'études linguistiques.

La sémiotique fournit, en tant que théorie du discours, des principes théoriques et méthodologiques pour l'étude du langage qui s'intéressent aux discours, comme c'est le cas, entre autres, des études sur les idées linguistiques où, par exemple, des grammaires et des dictionnaires sont examinées en tant que discours, ou bien encore des études sur l'intolérance et les préjugés linguistiques, à partir des différents discours intolérants et marqués par des préjugés. Pour autant, elle contribue aussi à l'étude du langage, aux remaniements et aux révisions sémiotiques de concepts, de catégories, de procédés qui participent à la construction des sens du texte et qui ont été initialement développés et établis dans les études linguistiques pour beaucoup d'entre eux. C'est le cas, entre autres, des études sur la personne, le temps et l'espace du discours et sur son actualisation ou celles sur la modalisation des

énoncés. La grande contribution de la sémiotique est de donner à ces procédés et à ces catégories (temps, espace, personne, aspect, etc.) une description et une explication générales et indépendantes des particularités des langues et des autres systèmes de signification. De cette sorte, les spécificités de chaque langue et de chaque système de signification sont traitées dans un même cadre théorique et méthodologique et peuvent donc être comparées.

Ainsi, par exemple, les études sémiotiques sur les personnes, les temps et les espaces du discours (les catégories déictiques) montrent qu'il existe deux types généraux d'organisation de ces catégories : l'organisation qui produit dans les discours, des effets de débrayage et d'enbrayage. Ces effets de sens des discours découlent des moyens divers par lesquels l'instance de l'énonciation projette et produit son texte-énoncé. Dans les textes verbaux, les stratégies sont principalement celles du choix des catégories énonciatives de la personne, du temps et de l'espace de ces textes énoncés. Dès lors, les deux types de discours cités précédemment peuvent être distingués : les discours qui sont projetés à la première (et deuxième) personne, dans le temps du « maintenant » et dans l'espace du *ici* qui caractérisent une énonciation énoncée ; les discours organisés à la troisième personne, dans le temps du *alors* et dans l'espace du *là* qui sont appelés énoncés énoncés (ou débrayés). Les discours du premier type (énonciation énoncée) produisent généralement une accentuation de la relation dialogique entre les sujets. En effet, ils se présentent comme des simulacres de l'énonciation et peuvent être considérés comme une interaction complète et parfaite. Les discours du second type (énoncé énoncé ou débrayé) créent, quant à eux, les effets de distanciation de l'énonciation et celui de « monologisme » ou autoritarisme des vérités « uniques » et « objectives », dans lequel les faits se racontent d'eux-mêmes, sans l'interférence d'un *je* et sans s'adresser à un *vous* ou à un *tu*. Ils construisent alors des interactions avec des effets d'objectivité et notamment des effets rationnels ou intellectuels.

À partir de ces procédés plus généraux, des combinaisons et des ruptures diverses peuvent être prévues — remplacer un rapprochement par une distanciation et ainsi de suite — et les lieux qu'occupent, dans ce modèle plus global, le présent de l'indicatif du portugais, le passé simple du français, l'emploi du *je* et du *tu* dans les textes verbaux, l'emploi de la focalisation par la caméra au cinéma et à la télévision ou de la gestualité représentée dans la peinture et la photographie, entre autres, peuvent être mentionnés.

Dans les textes littéraires, par exemple, la question du jeu des projections des catégories de personne, de temps et d'espace apparaît. Ce jeu, exacerbé, caractérise une bonne partie de la littérature contemporaine, surtout en Amérique latine (les romans de Vargas Llosa par exemple).

L'organisation énonciative des textes verbaux, visuels et synchrétiques de la publicité et du marketing montre également l'importance d'une proposition générale sur l'énonciation qui permet l'examen des stratégies énonciatives dans différents types de textes avec des substances différentes d'expression. Dans le cas

d'annonces publicitaires de banques, que nous avons examinées dans d'autres études (Barros, 2002 et 2010), étant donné que les annonces sont des textes syncrétiques où l'expression est à la fois verbale et visuelle, les différents pronoms marqueurs de la personne dans la langue ne sont pas les seuls à produire les effets de rapprochement ou de distanciation de l'énonciation, les effets d'objectivité et de subjectivité. D'autres ressources existent pour construire ces effets : des ressources topologiques, de localisation dans l'espace, de dimension, de focalisation, de relations de couleurs et de formes, de gestualité. Les procédés verbaux, visuels et gestuels qui organisent l'énonciation de ces textes peuvent être analysés avec les mêmes principes théoriques et méthodologiques (Barros, 2010). Ainsi, par exemple, dans la communication gestuelle entre l'énonciateur et l'énonciataire ou entre le narrateur et le narrataire, il existe des gestes à la « première personne » et des gestes à la « troisième personne » et la gestualité établit également le contexte temporel et spatial de la situation de communication. Par le mouvement de la tête et des mains, le destinataire de l'annonce communique directement ou indirectement avec son destinataire. En outre, les différents choix des personnes du discours, de focalisation et de gestualité montrent que ces procédés contribuent encore à la construction des identités des banques.

L'examen des relations énonciatives, en tant que relations de manipulation, de communication et d'interaction, qui sont établies par des stratégies et par des procédés discursifs et textuels, permet donc d'analyser, dans un même cadre théorique, des procédés discursifs qui semblent si différents, comme les personnes du discours et les gestes des mains, du corps et du regard. En outre, grâce aux études sémiotiques, des questions rhétoriques d'argumentation, des questions de persuasion qui relèvent du marketing et de la publicité viennent s'intégrer dans une théorie générale du discours et renouvellent les dialogues entre les études linguistiques, la rhétorique et les études de communication et de marketing. De nouvelles perspectives s'ouvrent alors pour l'examen des textes scientifiques, politiques et publicitaires, entre autres. De nombreux travaux théoriques et de nombreuses analyses résultent de ce caractère très marqué de ces dialogues de la sémiotique en Amérique du Sud. Certains ont déjà été mentionnés et portent sur l'énonciation, sur l'histoire des idées linguistiques en Amérique du Sud, sur l'usage de la sémiotique dans l'enseignement, sur la lecture et l'écriture. Ils ont contribué à l'insertion des études sémiotiques dans les études linguistiques, à une meilleure connaissance du langage et du rôle des études du langage dans ces pays et à la formation sémiotique et linguistique des lecteurs. Sans prétendre être exhaustive, nous tenons à mentionner, ci-après, quelques chercheurs. Nous avons déjà mentionné à propos de l'énonciation, Jose Luiz Fiorin (au Brésil), Teresa Espar (au Venezuela), Danuta Teresa Mozejko (en Argentine) et Óscar Quezada (au Pérou) ; au sujet des idées linguistiques, Maria da Graça Krieger et Diana Luz Pessoa de Barros (au Brésil), et Eduardo Ballón (au Pérou) ; sur la sémiotique et l'éducation, Ana María Camblong, Liliana Davina, María Carrtini, Carmen Schiavo,

Pedro O. Silva, Marcelino García, entre autres, de l'Université des Missions, en Argentine, avec des projets d'alphabétisation interculturelle, d'alphabétisation sémiotique et d'enseignement de la lecture. Au Brésil, nous retenons maintenant encore les travaux de Renata Marchezan sur l'aspectualisation discursive, de Lúcia Teixeira sur l'énonciation dans la peinture, d'Arnaldo Cortina sur l'histoire de la lecture et des lecteurs au Brésil, de Gláucia Muniz Proença Lara sur le discours des manuels didactiques, d'Ivã Lopes sur l'épistémologie des sciences du langage, de Loredana Limoli, de Jean Cristtus Portela, d'Iara Rosa Farias et de Marcelo Machado Martins sur la sémiotique et l'enseignement.

3.2. *Les études sémiotiques et les études rhétoriques*

Les études rhétoriques suivent depuis peu deux directions différentes : certains chercheurs, tels que Ch. Perelman et L. Obbrechts-Tyteca, s'emploient à réhabiliter la rhétorique aristotélicienne, étouffée, à leurs dires, par trois siècles de cartésianisme et ont développé, par la suite, une théorie de l'argumentation ou une « nouvelle rhétorique » ; d'autres, comme le Groupe μ , ont entrepris de revoir les figures de la rhétorique à la lumière des théories linguistiques et discursives. D'autres études encore réexaminent l'argumentation et les figures rhétoriques dans le cadre des théories générales du texte et du discours, comme c'est le cas pour la sémiotique discursive. Comme dit précédemment, les études sémiotiques en Amérique du Sud, surtout au Brésil et au Pérou, se sont particulièrement intéressées aux dialogues entre la sémiotique et la rhétorique. Elles traitent des questions discursives de persuasion et d'argumentation, pour la construction de l'identité ou de l'*éthos* de l'énonciateur et du narrateur et pour l'examen des figures du contenu et de l'expression.

Les études sémiotiques de l'énonciation se sont développées aussi bien avec l'examen des catégories de temps, d'espace et de personne qui produisent des effets de proximité et de distanciation de l'énonciation qu'avec l'étude des relations narratologiques qui s'instaurent entre l'énonciation et l'énoncé, ainsi qu'entre l'énonciateur et l'énonciataire. Dans ce cas, l'énonciation est conçue comme un « spectacle » qui s'organise narrativement.

Le sujet de l'énonciation remplit deux rôles narratifs : celui de sujet pragmatique de l'acte de création du texte, son objet, comme « lieu syntaxique » de ses valeurs, de ses croyances et de ses aspirations ; celui du destinataire qui installe dans le discours son destinataire, c'est à dire, où l'énonciation se dédouble en énonciateur et énonciataire. Il incombe alors à l'énonciateur d'exercer le faire persuasif au moyen des stratégies et des procédés du texte, pour convaincre l'énonciataire d'accepter ses valeurs, ses croyances et d'agir en fonction de ces dernières. À l'énonciataire, il appartient de réaliser le faire interprétatif et, à partir de cette interprétation, à croire ou non, à accepter ou non le contrat qui lui est proposé. À cette fin, la sémiotique a développé une syntaxe modale, a examiné le fonctionnement de la manipulation, de la communication et de l'interaction qui sont toujours étroitement liées et a

développé les concepts de contrat fiduciaire qui gère les relations entre le destinataire et le destinataire des textes, et de simulacres qui déterminent l'intersubjectivité. De cette manière, les questions rhétoriques de l'argumentation viennent s'intégrer dans une théorie générale du discours, avec l'examen des relations énonciatives, comme des relations de manipulation, de communication et d'interaction qui sont établies par des stratégies et des procédés discursifs et textuels. De nouvelles voies s'ouvrent alors pour l'examen des textes scientifiques et politique entre autres, tel que nous avons vu dans les études sémiotiques en Amérique du Sud.

En outre, dans le deuxième type de dialogue entre la sémiotique et la rhétorique proposé ci-dessus, le sujet de l'énonciation (comme nous venons de le définir) en construisant son texte, se construit aussi comme un acteur de l'énonciation, fort de ses croyances et de ses valeurs, de ses manières d'être et de faire. En d'autres termes, il fabrique son identité, son *éthos*, à partir des procédés du texte. Il est difficile de différencier l'identité de l'énonciateur de celle du narrateur installé ou implicite dans le texte, en se basant sur l'analyse d'un seul texte. Par contre, l'observation d'un ensemble de textes permettra de distinguer l'*éthos* de l'énonciateur de celui du narrateur. On peut citer, au Brésil, les études de Discini (2002 et 2003) et de Fiorin (2004) au sujet de l'*éthos*, selon un point de vue sémiotique.

Enfin, les études sémiotiques dialoguent avec la rhétorique des figures sur deux plans.

En premier lieu, la sémiotique a élaboré des études sur les figures en utilisant les concepts d'*isotopie*, de *thématisation* et de *figurativisation*. Les thèmes, abstraits, se propagent dans le texte selon des parcours qui peuvent être « concrétisés » sensoriellement par le procédé de figurativisation. L'*isotopie* désigne la réitération discursive des thèmes et la redondance des figures qui sont dispersées dans la dimension totale du discours. Elle assure la ligne syntagmatique du discours et répond par sa cohérence sémantique. Deux types d'isotopie existent, en fonction des unités sémantiques réitérées : l'isotopie thématique et l'isotopie figurative. Les relations entre les parcours ou les isotopies figuratives et thématiques constituent déjà des éléments rhétoriques des discours, mais, en outre, comme un discours peut avoir plus d'une lecture, les relations verticales qui s'établissent entre ces isotopies sont des métaphores ou des métonymies de l'ensemble du texte. Ainsi, dans le cadre de la sémiotique discursive, les figures rhétoriques ne représentent plus des figures de « mots », elles deviennent des *figures du discours*.

Ensuite, la sémiotique traite aussi les figures du plan de l'expression, c'est à dire celles qui se forment dans les nouvelles relations entre l'expression et le contenu. Pour elle, ces nouvelles relations entre l'expression et le contenu proviennent des systèmes symboliques et semi-symboliques qui peuvent intervenir dans les textes « poétiques » de toute nature (poésie et autres textes littéraires, ballet, peinture, photographie, chanson, etc.). Ces systèmes ont comme fonction de défaire la relation qui s'est déjà instaurée entre le texte et la « réalité », ainsi que d'établir de nouvelles perspectives susceptibles de refondre ou de refaire le « réel », de destituer

le sens commun de son monopole sur la vérité et, ce faisant, d'installer à sa place, la vérité textuelle d'un monde sensoriel, corporel — composé de sons, couleurs, formes, odeurs — redessiné par le texte.

Le concept de semi-symbolisme en sémiotique désigne la relation entre une catégorie (une relation) de l'expression et une catégorie du contenu et se différencie ainsi des systèmes symboliques de Hjelmslev dans lesquels la relation terme à terme existe entre l'expression et le contenu. Les deux types de systèmes créent des relations « motivées » entre l'expression et le contenu, ils sont fortement sensoriels et corporels et ils sont basés sur la tensivité qui surdétermine les termes des deux plans. Dans les systèmes symboliques, la relation entre l'expression et le contenu est culturellement déterminée et imprègne différents textes, comme pour le cas de la relation entre le *rouge* et la *passion*, par exemple. En revanche, dans les systèmes semi-symboliques et pour un texte donné, notre manière culturellement établie de sentir et de connaître le monde est mise en échec. Une nouvelle vérité, une autre sensation de ce monde se créent. Par exemple, dans certains textes, la clarté et les formes aiguës sont liées à la vie et l'obscurité et les formes arrondies sont liées à la mort. Le monde est recréé (surtout dans la dimension du sensible) par le texte qui construit des semi-symbolismes.

Ces figures de l'expression — symbolismes et semi-symbolismes — sont différentes des figures du contenu citées antérieurement : les figures du contenu produisent les effets de sens d'une sensorialité de « papier », de « langage » ; les figures de l'expression établissent de nouvelles relations sensorielles entre l'expression et le contenu et créent des effets de lecture du monde, entre la nouveauté et la stéréotypie culturelle. Les sémioticiens de l'Amérique du Sud qui sont préoccupés par les discours sociaux ont beaucoup travaillé dans ces directions afin de déterminer des traits et des stéréotypes culturels, ainsi qu'une nouvelle poétique et esthétique, comme nous l'avons montré avec insistance dans nos considérations sur les directions suivies par la méthodologie et les objets sémiotiques en Amérique du Sud.

3.3. *Les études du discours et les études littéraires*

Nous sommes convaincus que les relations, toujours mentionnées, entre la langue et la littérature passent par les études du discours. Nous pensons qu'une grande zone d'intersection existe entre l'analyse du texte et du discours et l'examen de la littérature et qu'il était plus facile en Amérique du Sud que dans les autres régions du monde où les institutions sont plus conservatrices, de briser les séparations rigides entre les différents types et objets des études du langage, malgré les difficultés académiques qui en résultent. La sémiotique discursive a toujours contribué à ce rapprochement.

Le texte littéraire est sans aucun doute un texte qui occupe une position de premier plan, et ce pour plusieurs raisons. Il est donc indispensable pour traiter le texte littéraire d'avoir en arrière-plan une théorie générale de l'analyse du

discours comme la sémiotique. Il est convenu aujourd'hui que la plupart des faits et des procédés qui étaient autrefois considérés comme propres à l'objet littéraire, se retrouvent dans d'autres types de discours. L'abandon relatif des études des différentes manifestations textuelles jusque dans les années 60, par rapport au développement grandiose et prestigieux de la théorie et de l'analyse littéraires, a abouti à des conclusions parfois hâtives. Au stade actuel des recherches sur le discours, il n'est pas possible de déterminer la spécificité du littéraire du point de vue linguistique et discursif, sauf, peut-être, par l'organisation du plan de l'expression et par la forme particulière de son insertion dans la culture, dans la société et dans l'histoire. Ces deux aspects, celui de l'organisation de l'expression et celui des relations avec l'« extralinguistique », sont fondamentaux pour l'examen de la littérature et nous amènent à penser que, pour examiner la littérature, il faut savoir *lire des textes*, *lire des contextes* et, peut-être aussi, *lire des prétextes*.

En partant du principe que pour *lire des textes*, il faut une théorie du discours qui soutienne la lecture, des études sémiotiques de textes littéraires ont été menées dans les différents pays d'Amérique du Sud. Ces études ont montré que le caractère « littéraire » ou « poétique » d'un texte ne peut pas être déterminé par un seul élément ou par un seul niveau de description ou encore à partir de l'examen des structures narratives ou des élaborations discursives qui seraient prises séparément. En revanche, elles révèlent aussi que la prise en compte des relations qui intègrent les différents niveaux, y compris les procédés du plan de l'expression et les relations intertextuelles (contextuelles) peut permettre de distinguer les discours poétiques, parmi lesquels figure le discours littéraire, des discours non-poétiques. Divers procédés, à différents niveaux, produisent des effets de poéticité par le passage de l'univocité à l'ambivalence (presque mythique) ou par la négation des pôles différents, c'est à dire par le passage à la continuité, après la rupture (continuité des similitudes, selon Jakobson). Les différentes études sémiotiques ont révélé ces effets dans les textes qui emploient, entre autres, les procédés d'ambiguïté narrative, les jeux énonciatifs de projection de personne, de temps et d'espace. Se produisent ainsi des effets de perspectives multiples ou polyphoniques et non d'une seule voix, d'un seul moment ou d'un seul lieu. Ces procédés assurent une relation agréable, essentiellement sensorielle et corporelle, entre le sujet et le texte poétique. Ils sont examinés de manière approfondie par la sémiotique de la poétique, de l'esthétique et du littéraire qui est pratiquée en Amérique du Sud.

Un crescendo de « poéticité » existe, de la narration au texte (avec les organisations semi-symboliques de l'expression), en passant par le discours. En Amérique du Sud, outre les apports théoriques et méthodologiques que nous avons mentionnés, les nombreux sémioticiens qui se sont intéressés au poétique, au littéraire, à l'esthétique, se sont aussi efforcés d'analyser les textes des écrivains, des poètes, des peintres, des photographes, des cinéastes, des musiciens qui construisent la société et la culture sud-américaine. Des études ont ainsi porté sur la chanson populaire brésilienne.

3.4. *Les études du discours et les études de la communication, du marketing et de la publicité*

Pour analyser les textes de communication, de marketing et de publicité du point de vue de la sémiotique discursive, il faut tenir compte de ce que l'énonciateur et l'énonciataire de ces textes entretiennent entre eux des relations de communication et d'interaction. Ces relations doivent être analysées à partir d'une théorie narrative.

Il est bon de rappeler que, dans la communication entre les hommes, contrairement aux relations entre les machines, les sujets impliqués ne sont pas des lieux « vides ». Ils sont « pleins » de valeurs, de projets, d'aspirations, de désirs, de manières différentes de voir le monde. Ceci étant, toute relation de communication a pour but de convaincre l'autre de quelque chose, de le persuader, de l'amener à croire en quelque chose, à essayer et à sentir quelque chose et de faire ce que l'on veut qu'il fasse. En outre, la théorie sémiotique montre que toute communication est une forme de manipulation et que quatre types principaux de modes de persuasion sont utilisés par le destinataire : la tentation, l'intimidation, la séduction et la provocation. Pour que la manipulation fonctionne, il faut encore que le destinataire manipulé interprète la persuasion de l'autre, croit le destinataire et fasse ce qu'on attend de lui. La communication dépend donc de l'interprétation du destinataire, fondée sur ses valeurs, ses croyances, ses sentiments et ses émotions. Différentes stratégies de communication sont donc mises en œuvre en fonction du public, de la société et de l'époque. Les professionnels du marketing savent très bien tout ceci. Et les sémioticiens, eux aussi.

Le dialogue entre la sémiotique (et les autres études du langage) et les études de communication et de marketing ont deux objectifs bien définis :

- des objectifs de marketing et de publicité, c'est à dire, savoir comment mieux convaincre les destinataires de la communication (dans ce cas, selon Jean-Marie Floch, les études sémiotiques peuvent influencer la production des discours de marketing, offrir une certaine compétence à ceux qui travaillent concrètement dans le domaine de la communication);
- des objectifs plus généraux d'études du langage et des discours, pour en apprendre davantage sur ces discours et leurs procédés et pour savoir comment ils constituent le lieu privilégié pour l'appréhension des mythologies de notre temps, des connaissances de notre époque et de la culture, ainsi que de nos valeurs. Il s'agit de mieux connaître la société et la culture dans lesquelles ces discours circulent.

Les études sémiotiques de la communication sociale ont donc été et continuent à être très développées en Amérique du Sud. Dans de nombreux pays, la sémiotique est institutionnellement liée aux cours de communication et non pas à ceux de lettres ou de linguistique. Pour autant, même dans le cas où elle est liée à ces disciplines, comme au Brésil, le travail avec les discours de la communication est aussi renforcé.

Les études sémiotiques apportent, en Amérique du sud, une contribution indéniable à l'étude des communications, de la publicité et du marketing, bien que ce ne soit pas toujours bien accepté dans les milieux de la communication. Óscar Quezada (2012) estime qu'au Pérou la résistance à la pénétration de la sémiotique dans le domaine de la communication a été plus grande que celle qui s'est produite à l'occasion de l'entrée de la discipline dans le champ de la littérature et de la linguistique. Ceux qui s'opposent à l'existence d'une sémiotique de la communication séparent rigidement, comme s'il était possible de le faire, les études de la signification de celles de la communication.

De nombreux sémioticiens ont œuvré pour l'implantation et le développement d'une sémiotique de la communication en Amérique du Sud, selon des intérêts très divers. Ainsi, nous avons : la sémiotique de l'image ou du visuel, de la communication visuelle, de la photographie (G. Dañino au Pérou ; Valmore Agelvis au Venezuela ; Kati Eliana Caetano, Ana Claudia de Oliveira, Elizabeth Bastos Duarte et Antonio Vicente Pietroforte au Brésil) ; le discours cinématographique, audiovisuel et télévisé (Desiderio Blanco et Raúl Bendejú au Pérou ; Frank Baiz au Venezuela ; Eduardo Peñuela Cañizal, Ana Maria Balogh, Waldir Beividas, Yvana Fachine, Odair José Moreira da Silva, Ana Sílvia Lopes Médola au Brésil) ; le discours publicitaire et du marketing (Paulo Eduardo Lopes, Ricardo Nogueira de Castro Monteiro, Ana Claudia de Oliveira, Diana Luz Pessoa de Barros, Luís Alexandre Grubits Pessôa, Nilton Hernandes au Brésil ; G. Dañino et Óscar Quezada au Pérou ; Lourdes Cabeza et Julian Cabeza au Venezuela) ; le discours des médias et l'esthétique des médias (Kati Eliana Caetano, Nilton Hernandes et Jean Cristtus Portela au Brésil ; Óscar Quezada au Pérou) ; les discours de la cyberculture (Lúcia Teixeira, Renata Mancini, Regina Souza Gomes au Brésil).

Considérations finales

Les sémioticiens du Brésil et d'autres pays latino-américains ont cherché à s'acquitter de leurs rôles multiples et ont beaucoup contribué à l'avancement de la théorie sémiotique et à la compréhension de la société sud-américaine. Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire. Pourquoi seulement les historiens doivent-ils parler des « héros nationaux » ou bien les sociologues des travailleurs ruraux sans terre ? Il existe une autre perspective, un autre point de vue, un autre objet, comme dirait Saussure, construits par les sémioticiens qui examinent les discours des travailleurs ruraux sans terre ou les discours sur le séparatisme ou le racisme. Et seul le sémioticien ou tout autre analyste du discours peut décrire et expliquer ce nouvel objet.

Dans cet article, nous avons cherché à montrer les directions et les rôles de la sémiotique discursive en Amérique du Sud et en particulier au Brésil. Nous avons rapporté les dialogues avec les autres études du langage qui caractérisent le plus la sémiotique en Amérique du Sud, ainsi que les nouveaux objets auxquels elle

s'intéresse et nous avons observé comment elle s'est toujours efforcé de contribuer à la connaissance de la culture et de la société de chaque pays. Les sémioticiens ont réussi : ils assument de nouvelles orientations, ils contribuent au développement théorique et méthodologique de la sémiotique, toujours dans la même « direction », et les études qu'ils développent en Amérique du Sud ont leurs propres spécificités.

Ainsi, la Sémiotique en Amérique du Sud se caractérise sommairement :

- par une formation solide en sémiotique des étudiants dans différents domaines, mais surtout en linguistique, en littérature, dans la communication sociale et dans les arts ;
- par une institutionnalisation de la sémiotique discursive en tant que discipline universitaire, ce qui favorise la recherche et la formation ;
- par une recherche de développements théoriques et méthodologiques qui peuvent fournir des réponses aux défis d'une société multiculturelle et multilingue, c'est à dire d'une société du « mélange » et non du « tri », d'une société métissée, d'une société où le métissage fait partie de son patrimoine ;
- par la contribution théorique qui, dans ce va et vient entre la théorie et la pratique, la sémiotique en Amérique du Sud a pu donner à la communauté sémiotique internationale, et qui a permis l'intégration de plein droit de l'Amérique du Sud à cette communauté : les études sémiotiques en Amérique du Sud ne sont plus périphériques mais, au contraire, font partie d'une Sémiotique majuscule ;
- par un examen des discours sociaux et culturels d'Amérique du Sud, avec un fort développement de l'ethno-sémiotique et de la socio-sémiotique (même si ces noms ne sont pas utilisés), en quête de définitions, d'identité, de formes de représentation, de sens ;
- par les contributions importantes que la sémiotique discursive a apportées aux études du langage, en créant des dialogues prometteurs avec d'autres disciplines ou en instaurant de nouveaux dialogues.

Enfin, les traits les plus marquants de la sémiotique en Amérique du Sud seraient peut-être le fait de ne pas avoir peur d'explorer des chemins différents et peu sûrs, de toujours se soucier de la société et de l'histoire, ainsi que de rester au centre des dialogues qui construisent les études du langage, l'homme et la société, et ce sans jamais perdre sa direction.

Nous avons seulement mentionné quelques chercheurs, il était impossible de tous les citer dans cet article, au risque de changer de genre de discours et d'élaborer une liste, une sorte d'annuaire téléphonique. Néanmoins, qu'ils aient été clairement cités ou à peine évoqués, tous ont apporté leur contribution aux études sémiotiques en Amérique du Sud.

Références bibliographiques

- ASSIS SILVA, Ignácio (1995), *Figurativização e Metamorfose : o mito de Narciso*, São Paulo, Editora da UNESP.
- (1996), *Corpo e Sentido : a escuta do sensível*, São Paulo, Editora da UNESP.
- BALLÓN AGUIRRE, Enrique (1971), *Vallejo como paradigma (un caso especial de escritura)*, Tesis de Doctor en Literatura, Lima.
- (1986), “Lenguas, literaturas y discursos : la multiglosia peruana”, in YEPES, E. (éd.) *Estudios de Historia de la Ciencia en el Perú*, Lima, Consejo Nacional de Ciencias y Tecnología, Sociedad Peruana de Historia de la Ciencia y la Tecnología, pp. 1–39.
- (2002), “La semiótica en el Perú”, *Signa : Revista de la Asociación Española de Semiótica*, n. 11.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de Barros (1988), *Teoria semiótica do texto*, São Paulo, Ática.
- (1990), *Teoria do Discurso. Fundamentos semióticos*, São Paulo, Atual.
- (2000), *Os discursos do Descobrimento. 500 e mais anos de discursos*, São Paulo, FAPESP/Edusp.
- (2002), “Interação em anúncios publicitários”, in PRETI *Interação na fala e na escrita*, São Paulo, Humanitas, pp. 17–44.
- (2006), “O discurso da norma nas gramáticas portuguesas do século XVI”, *Estudios Portugueses*, v. 5, pp. 11–24.
- (2007), “Rumos da Semiótica”, *Revista Todas as Letras*, v. 9, pp. 12–23.
- (2009), “O papel dos estudos do discurso”, in DA HORA, ALVES & ESPÍNDOLA (éds), *ABRALIN — 40 anos em cena, João Pessoa*, Editora Universitária, pp. 118–154.
- (2010), “Os sentidos da gestualidade : transposição e representação gestual”, *CASA*, v. 8, pp. 5–25.
- (2011), *Preconceito e intolerância. Reflexões linguístico-discursivas*, São Paulo, Editora Mackenzie.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de Barros & ESPAR, Teresa (éds, 2003), *Greimas en América Latina : bifurcaciones, Perfiles Semióticos*, n. 1, Merida, Universidad de los Andes, Ediciones del Rectorado.
- BEIVIDAS, Waldir (2000), *Inconsciente et verbum. Psicanálise, Semiótica, Ciência, Estrutura*, São Paulo, Humanitas.
- (2006) *Semióticas sincréticas (o cinema). Posições*, Rio de Janeiro, édition particulière en ligne.
- BENDEZÚ, Raúl (1999), “El diagnóstico semiótico en la planificación estratégica de comunicaciones de marketing”, in QUEZADA, Ó. (éd.), *Fronteras de la semiótica. Homenaje a Desiderio Blanco*, Lima, Universidad de Lima — Fondo de Cultura Económica, pp. 281–296.

- BLANCO, Desidério (1987), *Imagen por imagen. Teoría y crítica cinematográfica*, Universidad de Lima.
- BLANCO, Desidério & BUENO, Raúl (1980) *Metodología del Análisis Semiótico*, Universidad de Lima.
- BUENO, Raúl (2011) “Mediaciones transculturales : traducciones”, in REIS & FIGUEREIDO (éds), *América Latina : Integração e Interlocução*, Rio de Janeiro, Viveiros de Castro Editora, pp. 65–81.
- CABEZA, Julian (1989), *Publicidad y Discurso*, Maracaibo, Publicaciones de la Facultad de Ciencias de la Universidad del Zulia.
- CAETANO, Kati (1997), *A prática da análise de discursos : literatura e sociedade*, Campo Grande, EDUFMS.
- (2011), “Presenças do sensível nos processos interacionais”, São Paulo, *Galáxia*, v. 2, pp. 12–24.
- CAMPODÓNICO, Hermis (1985), “Taxinomies paysannes : problématique sémiotique”, in PARRET & RUPRECHT (éds), *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour A.J. Greimas*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Co., pp. 423–433.
- CARRIÓN-WAM, Roque (1977), “Elementos de Semiótica Jurídica”, *Anuario*, pp. 260–320.
- CORTINA, Arnaldo, BAQUIAO, Rubens César & MARCHEZAN, Renata (éds, 2011), *A abordagem dos afetos em semiótica*, São Carlos, Pedro e João Editores.
- CORTINA, Arnaldo & MARCHEZAN, Renata (éds, 2004), *Razões e sensibilidades : a semiótica em foco*, Araraquara, Laboratório Editorial.
- CORTINA, Arnaldo (2000), *O príncipe de Maquiavel e seus leitores : uma investigação sobre o processo de leitura*, São Paulo, Editora da UNESP.
- DALMASSO, María Teresa (1994), *¿Qué imagen? ¿Qué mundo?*, Córdoba, Dirección General de Publicaciones, UNC.
- (1998), “Algunas reflexiones en torno al análisis del discurso social contemporáneo”, *Revista Umbrales*, n. 8.
- DEL VILLAR, Rafael (1972), “De cómo tanto la forma visual como su contenido son expresión de Ideología”, *Primer Plano*, n. 1.
- (1983), “Consideraciones comparativas sobre la semiótica narrativa, la semántica antropológica y el análisis textual en el análisis literario”, *Actas II Seminario Nacional de Estudios Literarios*, Santiago, Ed. Universidad de Santiago.
- (1988), “La semiótica en Chile”, *Signa. Revista de la Asociación Española de Semiótica*, n. 7, pp. 37–64.
- DISCINI, Norma (2002), *Intertextualidade e conto maravilhoso*, São Paulo, Humanitas.
- (2003), *O Estilo nos Textos*, São Paulo, Contexto.
- (2005), *A comunicação nos textos*, São Paulo, Contexto.

- ESPAR, Teresa (1989), *Semiótica general y el discurso literario latinoamericano*, Caracas, Monte Ávila.
- (2006), *Semántica al día*, Mérida, Grupo de Investigaciones Semiolingüísticas, Consejo de Estudios de Postgrado, Consejo de Desarrollo Científico, Humanístico y Tecnológico, Universidad de Los Andes.
- FINOL, José Enrique & NERY, Dobrila de (1998), “La semiótica en Venezuela. Historia, situación actual y perspectivas”, *Signa. Revista de la Asociación Española de Semiótica*, n. 7, pp. 91–106.
- FIORIN, José Luiz (1988a), *O regime de 1964 : discurso e ideologia*, São Paulo, Atual.
- (1988b), *Linguagem e Ideologia*, São Paulo, Ática.
- (1990), *Elementos de análise do discurso*, São Paulo, Contexto/EDUSP.
- (1996), *As astúcias da enunciação. As categorias de pessoa, espaço e tempo*, São Paulo, Ática.
- (2004), “O éthos do enunciador”, in CORTINA & MARCHEZAN (éds), *Razões e sensibilidades : a semiótica em foco*, Araraquara, Laboratório Editorial; São Paulo, Cultura Acadêmica Editora.
- (2008), *Em busca do sentido : estudos discursivos*, São Paulo, Contexto.
- FIORIN, José Luiz & LANDOWSKI, Eric (éds, 2000), *Gusti e disgusti. Sociosemiotica del quotidiano*, Turim, Testo & Imagine.
- HARKOT DE LA TAILLE, Elizabeth (1999), *Ensaio semiótico sobre a vergonha*, São Paulo, Humanitas.
- (2011), “Vergonha e medo na configuração de identidades”, *Versión : Estudios de comunicación y política*, v. 26, pp. 219–246.
- KRIEGER, Maria da Graça (1995), “Discurso Lexicográfico”, in OLIVEIRA & LANDOWSKI (éds), *Do inteligível ao sensível : em torno da obra de Algirdas Julien Greimas*, São Paulo, EDUC, pp. 99–110.
- (éd., 1999), *Terminologia e integração*, Porto Alegre, Gráfica da Universidade Federal do Rio Grande do Sul.
- LATELLA, Graciela (1985), *Metodologia y teoria semiótica. Analisis de Emma Zunz de J.L. Borges*, Buenos Aires, Hachette.
- LOPES, Edward (1997), *Discurso, texto e significação*, São Paulo, Cultrix.
- (1986), *Metáfora : da retórica à semiótica*, São Paulo, Atual.
- LOPES, Ivã Carlos (2010), « Les activités sémiotiques au Brésil en 2010 : survol à grande altitude », in *Signata – Chroniques* [en ligne], Liège, Presses universitaires de Liège, URL : http://www.signata.ulg.ac.be/chroniques_2010.html.
- (2011), « Coup d’œil sur la sémiotique au Brésil en 2011 », in *Signata – Chroniques* [en ligne], Liège, Presses universitaires de Liège, URL : http://www.signata.ulg.ac.be/chroniques_2011.html.

- LOPES, Ivan Carlos & ALMEIDA, Dayane Celestino de (éds, 2011), *Semiótica da Poesia : exercícios práticos*, São Paulo, Annablume.
- LOPES, Ivan Carlos & HERNANDES, Nilton (éds, 2005), *Semiótica : objetos e práticas*, São Paulo, Contexto.
- LOPES, Paulo Eduardo (1999), *A desinvenção do som : leituras dialógicas do tropicalismo*, Campinas, Pontes Editores.
- MATTELART, Armando (1969), “Prefiguración de la ideología burguesa”, *Cuadernos de la Realidad Nacional*, n. 1.
- MATTELART, Michèle (1970), “El conformismo revoltoso de la canción popular”, *Cuadernos de la Realidad Nacional*, n. 5.
- MOZEJKO DE COSTA, Danuta Teresa (1991), *El contrato enunciativo en dos relatos románticos sobre el indio*, Córdoba, UNC.
- (1988), “La posición del enunciador con respecto al enunciado : Historia verdadera de la conquista de la Nueva España e Historia de las Indias”, *Estudios Semióticos*, n. 15.
- OLIVEIRA, Ana Claudia de (éd., 2004), *Semiótica Plástica*, São Paulo, Hacker Editores.
- OLIVEIRA, Ana Claudia de & TEIXEIRA, Lucia (éds, 2009), *Linguagens na comunicação : desenvolvimentos de semiótica sincrética*, São Paulo, Estação das Letras e Cores.
- PEÑUELA CAÑIZAL, Eduardo (2010), *El oscuro encanto de los textos visuales. Dos ensayos sobre imágenes oníricas*, Sevilla, Arcibel Editores.
- (2011), “El lugar de la metáfora en textos audiovisuales (El animalario de Luis Buñuel)”, *Retórica del Visible*, Roma, Aracne Editrice v. 1, pp. 261–286.
- PEÑUELA CAÑIZAL, Eduardo & LOPES, Edward (1982), *O Mito e sua Expressão na Literatura Hispano-Americana*, São Paulo, Duas Cidades.
- PEÑUELA CAÑIZAL, Eduardo & CAETANO, Kati (éds, 2003), *O olhar à deriva : mídia, significação e cultura*, São Paulo, Annablume.
- PIETROFORTE, Antonio Vicente Seraphim (2004), *Semiótica visual. Os percursos do olhar*, São Paulo, Contexto.
- (2011), *O discurso da poesia concreta : uma abordagem semiótica*, São Paulo, Annablume/FAPESP.
- QUEZADA, Óscar (1985), “La visión de Visión. Semiótica del discurso editorial”, *Contratexto*, n. 1.
- (1999), “Presentación”, in QUEZADA, Ó. (éd.), *Fronteras de la semiótica. Homenaje a Desiderio Blanco*, Lima, Universidad de Lima – Fondo de Cultura Económica, pp. 9–23.
- (2012) “Semiótica y comunicacion social en el Peru”, *Diálogos de la comunicación*, n. 83.
- RAVERA, Rosa María (2000), “En torno a la semiótica en Argentina”, *Signa- Revista de la Asociación Española de Semiótica*, n. 9, pp. 19–70.

- TATIT, Luiz Augusto de Moraes (1994), *Semiótica da Canção : melodia e letra*, São Paulo, Escuta.
- (1997), *Musicando a Semiótica : ensaios*, São Paulo, Annablume.
- (2001), *Análise semiótica através das letras*, São Paulo, Ateliê Editorial.
- (2010), *Semiótica à luz de Guimarães Rosa*, São Paulo, Ateliê Editorial.
- TEIXEIRA, Lucia (1996), *As Cores do Discurso : análise do discurso da crítica de arte*, Niteroi, EDUFF.

VARIATIONS GÉOGRAPHIQUES

Trajectoire et perspectives du Programme de Sémiotique et Études de la Signification (SeS)

Raúl DORRA

María Isabel FILINICH

Iván RUIZ

Luisa RUIZ MORENO

María Luisa SOLÍS ZEPEDA

(Traduction de Dominique BERTOLOTTI)

Université Autonome de Puebla, Mexique

1. Introduction

Depuis sa création, le Programme de Sémiotique et Études de la Signification (SeS) s'est consacré à l'enseignement, à la diffusion et à la production de la connaissance sémiotique à partir de sa plateforme géographique : la ville de Puebla au Mexique. Le développement de chacune de ces activités a été impulsé par la conviction commune que la sémiotique est une discipline appelée à occuper une place importante dans les différents domaines scientifiques et académiques où la signification est présente et où les discours se façonnent. C'est pourquoi l'appel lancé par *Signata*, demandant de mener une réflexion sur les déterminations sociales impliquées par l'insertion institutionnelle des études sémiotiques, nous a semblé fort intéressant et utile dans la mesure où la sémiotique que nous développons au SeS possède une série d'éléments inhérents à son ancrage universitaire et culturel. Caractéristiques propres qui ont modelé et distingué, d'une certaine manière, notre travail actuel et qui orientent nos actions futures.

De toute évidence, pour répondre à cet appel, nous avons dû, dans un premier temps, en réaliser une interprétation qui nous a conduits à faire un peu d'histoire. Ainsi, un regard en arrière nous a permis de montrer comment s'est formé notre groupe et, en conséquence, quelles en sont les bases actuelles, ce qui explique le

caractère informatif et descriptif, propre à tout bilan rétrospectif, que le lecteur trouvera au long de cet article. Nous croyons que de cette manière les lignes qui suivent permettront de faire comprendre comment nous nous sommes insérés dans l'institution publique à laquelle nous appartenons et plus généralement dans le domaine universitaire. Ce processus apparaît également à travers la synthèse détaillée de nos diverses activités : les titres de nos publications, les thèmes de cours que nous avons donnés, les titres de thèses dirigées, les groupes académiques et les professeurs avec qui nous entretenons des relations étroites, les lignes théoriques de nos recherches, etc. Et par ailleurs, nous ne pouvons pas éviter de nous poser la question suivante : que voulons-nous dire quand nous nous annonçons comme Programme de Sémiotique et Études de la Signification ? De quelle sémiotique parlons-nous quand il y a tant d'écoles différentes, sans compter qu'au sein même des perspectives les plus notoires et représentées par les chercheurs les plus reconnus, il y a tant de courants internes, de théories sémiotiques spécifiques qui se frayent un chemin dans la théorie générale ?

Le terme « programme » exprime précisément notre encadrement institutionnel : nous appartenons au Vice-Rectorat de la Recherche et des Études Supérieures, mais nous ne formons pas un centre dans un institut ou une faculté quelconque ; par conséquent, nous ne faisons partie d'aucun cursus en particulier. Cependant, nous exerçons à la Faculté de Philosophie et Lettres, au sein de laquelle la sémiotique occupe une certaine place — sans toutefois y jouer un rôle de premier plan — dans quelques programmes, parmi lesquels celui de la licence en Linguistique et Littérature Hispaniques, où elle joue un rôle d'articulation entre la linguistique et les études littéraires. Notre tâche d'enseignement, comme on le verra plus loin, est variée et ne se limite pas à contribuer à la formation théorique offerte par la Faculté ; dans certains cas, elle s'étend à d'autres facultés et à d'autres activités qui donnent cohésion à la pensée scientifique dans le domaine des sciences humaines.

Il convient d'ailleurs de préciser que nous comprenons la sémiotique comme étant la théorie générale des processus d'appréhension et de construction de la signification. Néanmoins celle-ci est un objet d'étude commun à d'autres disciplines, d'où justement l'interdisciplinarité propre à la sémiotique, et ce depuis ses origines. C'est précisément ce dont veut rendre compte, dans l'intitulé de notre centre de recherche, la mention « études de la signification ». Ainsi, nous nous sommes constitués dans le dialogue enrichissant avec les disciplines qui lui sont proches : la philosophie, les études littéraires, les sciences de la culture, pour ne citer que celles-ci.

Il existe un autre aspect que nous considérons comme étant propre à la sémiotique que nous pratiquons et qui nous caractérise en tant que groupe : le fait de la considérer comme une problématique du langage. Par conséquent, pour étudier les processus de la signification, nous partons de la tradition épistémologique de la linguistique théorique qui a donné naissance au structuralisme au sens large.

Ce qui revient à dire que nous nous intéressons à l'exploration de l'instance de la réalité qui se construit à partir de l'acte de langage, instance liée à deux domaines étrangers l'un par rapport à l'autre, que seul le sujet — qui les perçoit et les fait percevoir selon les matières que ces domaines comportent — rend compatibles sur une direction de sens, auto-génératrice et toujours en cours de procès. Il s'agit d'une directionnalité saisissable dans la mesure où l'on peut l'observer dans des textes concrets de différentes natures expressives. Comme on peut le noter, malgré cette restriction, notre intérêt est plutôt général et ouvert, attentif à toute la connaissance pouvant converger sur cette ligne, l'enrichir, la nuancer et la problématiser. Ce qui précède explique la confluence de disciplines dans notre Séminaire, nos publications et nos relations académiques tissées aussi bien au Mexique qu'à l'extérieur.

C'est en lien avec cette tradition qui considère le langage comme un phénomène, une énigme et une source permanente de construction du sens, que les pages qui suivent reflèteront notre façon fondamentalement analytique de faire de la sémiotique ; aussi bien des textes verbaux (principalement littéraires) que des textes non verbaux, même si à ce niveau nous n'avons jusqu'à présent mis en pratique que le traitement de textes visuels (arts plastiques : peinture, photographie, textes syncrétiques, etc.), et d'une manière plus aléatoire, de textes spatiaux. À partir du travail d'analyse du discours manifesté dans ces différents types de textes, nous nous efforçons de contribuer à la sémiotique générale en reprenant des problèmes de la théorie, des concepts, des termes du métalangage au sujet desquels nous essayons de produire une réflexion qui nous soit propre et en accord avec notre environnement linguistique, académique, etc. Ce qui distingue notre production réalisée en espagnol, c'est le fait que nous élaborons nos théories à partir de cette langue. De cette manière, nous ne nous limitons pas seulement à adapter les concepts et les termes qui se génèrent dans d'autres langues, mais nous essayons aussi de produire des connaissances sémiotiques à partir de l'espagnol, en puisant tant dans son lexique que dans sa sémantique. Ce qui nous conduit à valoriser la traduction (en espagnol ou bien de l'espagnol vers d'autres langues) comme une partie essentielle de notre travail de recherche.

Pour traduire les différents textes que nous avons **fait** connaître au moyen de livres écrits individuellement ou bien en groupe, ou encore par des articles destinés à la revue *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, nous avons formé de petites équipes de traducteurs et de réviseurs, se souciant du fait que les particularités lexicales et sémantiques offertes par la langue espagnole ne se perdent pas au passage d'une langue à l'autre. Le soin et l'attention apportés aux travaux de traduction, et en particulier ce dernier trait qui met en relief la richesse d'une langue romane telle que l'espagnol, nous ont donné la possibilité de repenser notre propre travail scientifique en tant que sémioticiens hispanophones. En ce sens, dans nos productions collectives les plus récentes (*Encajes discursivos. Estudios de semiótica*, 2008, et *La esquicia creadora*, 2012), la conception des projets a été pensée non

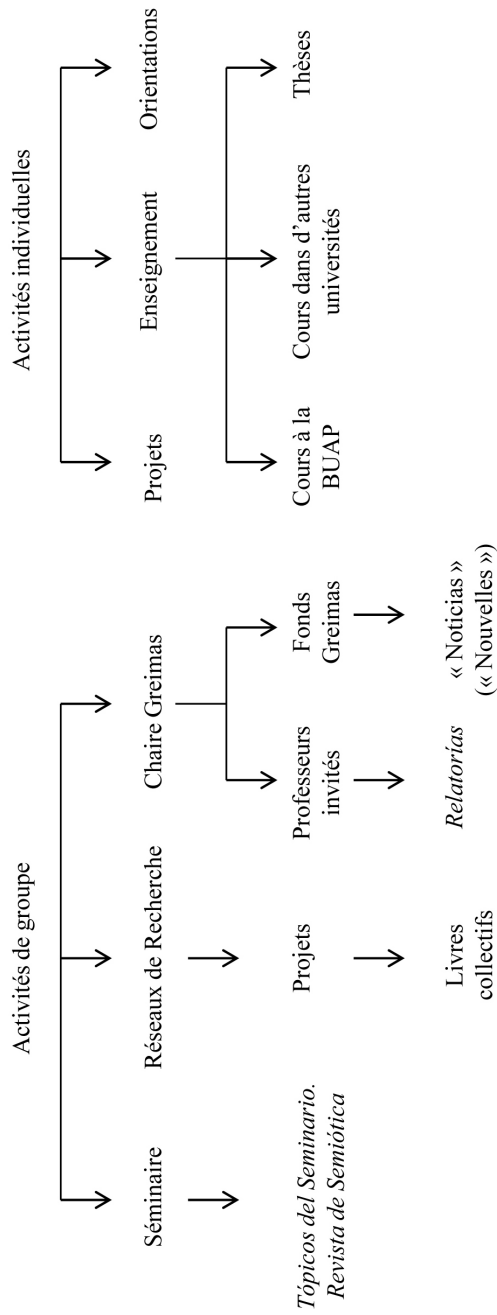
seulement à partir du métalangage déjà fourni par la théorie et qui se développe constamment sous d'autres latitudes, mais nous avons aussi pu observer de quelle manière l'espagnol, par sa densité sémantique, nous fournit une source heuristique pour désigner certains phénomènes discursifs non focalisés préalablement à partir d'une perspective sémiotique.

Par ailleurs, nous nous efforçons de nous tenir au courant des nouvelles productions, de participer aux discussions actuelles, depuis différentes plateformes, de prendre part aux événements académiques importants. De la même manière, nous cherchons à conserver une dynamique de travail, d'acquisition et de transmission des connaissances sémiotiques, tout en tenant compte de la nécessité de rendre compatibles les différents degrés de formation de nos membres face aux tâches concrètes et à la responsabilité commune, qu'il s'agisse d'une recherche, d'un séminaire, d'une publication, d'un compte rendu d'activités, etc. À titre d'exemple, nous pouvons citer les séminaires intégrés par des professeurs, des chercheurs et des étudiants qui se réunissent autour d'exposés et de débats, de même que les projets de recherche conçus par des professeurs et des étudiants. Par conséquent, des membres de différents niveaux partagent les responsabilités inhérentes au Fonds (bibliographique) Greimas de Sémiotique, à l'organisation des colloques, des conférences et d'autres activités de soutien.

Outre l'intégration de professeurs et d'étudiants au sein du Séminaire des Études de la Signification, notre séminaire mensuel d'exposés et de débats collectifs, d'autres plateformes alternatives ont vu le jour, tel que le Cours Annuel de Spécialisation en Sémiotique — activité reliée à l'enseignement s'étant déroulée jusqu'en 2010, date de la fin de son cycle, et qui a capté l'intérêt d'un vaste public provenant de différents horizons de la République Mexicaine — et, plus récemment, le Colloque des Thésards en Sémiotique et Études de la Signification. Nous sommes actuellement à la recherche de nouvelles stratégies de fonctionnement.

Dans le but d'offrir une vision globale du type d'activités qui se déroulent au SeS et que nous développerons dans les pages qui suivent, nous vous proposons le schéma suivant :

PROGRAMME DE SÉMIOTIQUE ET ÉTUDES DE LA SIGNIFICATION (SeS)



2. Activités de groupe

2.1. Séminaire des Études de la Signification

Avant la création de ce Séminaire, une série de réunions académiques s'étaient déroulées à l'initiative d'un petit groupe de chercheurs et d'étudiants qui, vers 1990, s'étaient réunis pour réfléchir autour de thèmes sur les sciences du langage et disciplines apparentées. Ce premier groupe avait invité plusieurs scientifiques pour donner des cours axés sur leurs spécialités : François Rastier et Éric Landowski en 1991 ; Michel Arrivé en 1993 (qui est ensuite revenu en 1997 et 2001) ; Luz Aurora Pimentel, Walter D. Mignolo et Jacques Fontanille en 1994 (venu de nouveau en 1998 et en 2002), Claude Zilberberg en 1996, 1997 et 1999, et Jean-Marie Floch en 1997.

À partir de 1998, ces réunions ont été organisées sous l'égide du Séminaire des Études de la Signification, qui s'intégrera comme nouveau membre du Réseau des Séminaires de Sémiotique, coordonné à l'époque par le Séminaire Intersémiotique de Paris (enregistré au Centre National de la Recherche Scientifique) et dont les filiales se développaient dans différentes villes d'Europe et d'Amérique. Actuellement, le Séminaire accueille des étudiants et des chercheurs, non seulement de Puebla mais aussi d'universités de tout le Mexique, de même que des scientifiques étrangers dans le cadre de séjours académiques. Le Séminaire se réunit une fois par mois selon une programmation annuelle élaborée au préalable. Les thèmes des modules (trois par an), bien que centrés sur l'intérêt sémiotique, ne s'y limitent cependant pas, car il s'agit bien d'établir un espace commun afin de débattre de problèmes qui mettent en relation différentes disciplines. Nous pouvons citer des thèmes tels que la perception, l'altérité, l'éthique, les modalités, l'expérience vécue, l'actualité, la perspective, thèmes qui ont animé nos longues sessions et attiré l'attention de linguistes, de théoriciens de la littérature, d'historiens, de philosophes, de psychanalystes et d'anthropologues, sans compter des chercheurs d'autres domaines.

Le mode de travail du Séminaire se centre sur une discussion collective produite à partir d'une série de lectures programmées par le coordinateur de chaque module. Ce responsable est choisi en fonction de sa spécialité sur le thème traité pour le module en question et il est chargé tant des exposés que de la conduite de la discussion. La dernière session de chaque module est une réunion plénière, ouverte à la participation et aux commentaires de tous les participants.

Par ailleurs, dans le cadre des activités propres du séminaire, les étudiants boursiers sont chargés de réaliser les comptes rendus des sessions, ce qui consiste à transcrire et à faire une synthèse des enregistrements de chaque réunion. Ce matériel fait partie des archives du Fonds Greimas et se trouve à la disposition de tous ceux qui veulent le consulter.

2.2. *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*

La revue a été fondée en 1999 et, à ce jour, 27 numéros ont paru (le 28^e est sous presse). Cette publication semestrielle est de caractère monographique et se spécialise en sémiotique et disciplines voisines. Il s'agit d'une revue dotée d'un comité de sélection et qui est inscrite dans divers index nationaux et internationaux : MLA, CLASE, LATINDEX, l'index des Revues de la Recherche Scientifique et Technologique du CONACYT (Mexique), Redalyc.

Tópicos répond au besoin de diffuser les travaux les plus remarquables, originaux et récents, de spécialistes dont les apports sont éminemment significatifs pour les thèmes qui intéressent le Séminaire. Chaque volume est consacré à une problématique actuelle dans le domaine des disciplines qui s'occupent de la signification, comme la sémiotique, les sciences du langage, la théorie littéraire, l'analyse du discours, la théorie de l'art, etc. Les thèmes de chaque numéro sont choisis d'une part en fonction de ce qui a été analysé durant les sessions du Séminaire (d'où leur caractère représentatif des préoccupations actuelles dans les disciplines mentionnées), et d'autre part en fonction du travail développé au sein du Séminaire. C'est d'ailleurs l'origine du titre de la revue : *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, auquel s'ajoute, pour chaque volume, un titre spécifique indiquant le thème particulier traité. Outre les articles de recherche, chaque numéro consacre un espace spécial destiné à communiquer à la communauté des spécialistes des informations importantes pour tous. De cette manière, les numéros pairs (qui sortent chaque année en décembre) contiennent une section « Noticias del Fondo Greimas » (Nouvelles du fonds Greimas) dans laquelle nous faisons connaître les nouvelles acquisitions et les recensions d'ouvrages reçus, de même que des synthèses de livres en rapport avec le thème du volume. Tous les numéros contiennent les informations concernant le Séminaire des Études de la Signification (programme annuel des sessions et des réunions extraordinaires), les normes d'édition et l'annonce des thèmes pour les prochains volumes.

Dans le but de faciliter au lecteur l'accès à l'information contenue dans les articles de recherche, leur résumé est publié en trois langues : espagnol, français et anglais. Pour donner une idée des sujets qui ont attiré notre attention, nous citerons les titres¹ des numéros déjà publiés (et qui peuvent être consultés sur le site : www.semiotica.buap.mx) :

- *Formas de vida* (Formes de vie), Roberto Flores (éd.), volume 1, 1999
- *La percepción puesta en discurso* (La perception mise en discours), volume 2, 1999
- *Aspectualidad y modalidades* (Aspectualité et modalités), volume 3, 2000
- *La inscripción del tiempo en los textos* (L'inscription du temps dans les textes), Ingrid Geist (éd.), volume 4, 2000
- *El discurso del otro* (Le discours de l'autre), volume 5, 2001

1. Pour faciliter la lecture, nous avons écrit entre parenthèses la traduction de chaque titre.

- *La dimensión plástica de la escritura* (La dimension plastique de l'écriture), volume 6, 2001
- *Presupuestos sensibles de la enunciación* (Présupposés sensibles de l'énonciation), Jacques Fontanille et Luisa Ruiz Moreno (éds), volume 7, 2002
- *Semiótica del valor* (Sémiotique de la valeur), Claude Zilberberg (éd.), volume 8, 2002
- *Semiótica y estética* (Sémiotique et esthétique), Raúl Dorra et María Isabel Filinich (éds), volume 9, 2003
- *Cultura y semiosis* (Culture et sémiologie), Ingrid Geist (éd.), volume 10, 2003
- *Semiótica y psicoanálisis* (Sémiotique et psychanalyse), Ivan Darrault-Harris (éd.), volume 11, 2004
- *Sobre la memoria* (Sur la mémoire), Roberto Flores (éd.), volume 12, 2004
- *Semiótica de lo visual* (Sémiotique du visuel), Luisa Ruiz Moreno (éd.), volume 13, 2005
- *Seducción, persuasión, manipulación* (Sédution, persuasion, manipulation), Raúl Dorra (éd.), volume 14, 2005
- *Huellas del contacto lingüístico* (Empreintes du contact linguistique), Angelita Martínez (éd.), volume 15, 2006
- *El cuerpo figurado* (Le corps figuré), Rita Catrina Imboden (éd.), vol. 16, 2006
- *Pasajes* (Passages), Francisco Serrano (éd.), volume 17, 2007
- *Significación y negatividad* (Signification et négativité), Luisa Ruiz Moreno (éd.), volume 18, 2007
- *Semiótica musical* (Sémiotique musicale), Susana González Aktories et Rubén López Cano (éds), volume 19, 2008
- *Rituales y mitologías* (Rituels et mythologies), Óscar Quezada Macchiavello (éd.), volume 20, 2008
- *Dialogismo, monologismo y polifonía* (Dialogisme, monologisme et polyphonie), Françoise Perus (éd.), volume 21, 2009
- *Los límites del texto sagrado* (Les limites du texte sacré), Massimo Leone et María Luisa Solís Zepeda (éds), volume 22, 2009
- *Semántica e interpretación* (Sémantique et interprétation), Viviana Cárdenas et Carine Duteil-Mougel (éds), volume 23, 2010
- *La significación del espacio* (La signification de l'espace), César González Ochoa (éd.), volume 24, 2010
- *La traducción, perspectivas actuales* (La traduction, perspectives actuelles), Victor Ivanovici (éd.), volume 25, 2011
- *Formas de la lentitud I* (Formes de la lenteur), Blanca Alberta Rodríguez et Luisa Ruiz Moreno (éds), volume 26, 2011.
- *Formas de la lentitud II* (Formes de la lenteur), Blanca Alberta Rodríguez et Luisa Ruiz Moreno (éds), volume 27, 2012.
- *El color: materia y forma* (La couleur : matière et forme), Iván Ruiz (éd.), volume 28, 2012.

2.3. Réseaux de recherche

Depuis sa création, le SeS s'est construit comme un centre de recherche et d'enseignement dont les intérêts scientifiques et les initiatives académiques ont coïncidé avec ceux d'autres chercheurs ou d'autres groupes académiques, aussi bien du Mexique que de l'étranger. De telles coïncidences ont permis de créer des liens, académiques et personnels, ainsi que des réseaux de travail en commun. Nous mentionnerons ci-dessous quelques institutions avec lesquelles nous avons travaillé, en groupe ou avec d'autres professeurs, sur des projets communs. Par exemple, au Mexique, nous avons établi des relations avec l'École Nationale d'Anthropologie et Histoire (ENAH), l'Université Nationale Autonome de Mexico (UNAM), l'Université Autonome Métropolitaine-Xochimilco (UAM-Xochimilco), le Centre de Recherches et d'Études Supérieures en Anthropologie Sociale (CIESAS), le Centre de Recherche et d'Études Avancées (CINVESTAV) de l'Institut Polytechnique National, l'Université Autonome de Guanajuato, l'Université de Veracruz, l'Université Autonome de Guerrero, l'Université Autonome de Sinaloa, l'Université Autonome du Chiapas, l'Université Autonome de l'État de Mexico (UAEM), l'Université Ibéroaméricaine-Golfe Centre (UIA), l'Université Anahuac (Nord), et 17, Institut d'Études Critiques.

Avec d'autres pays, comme le Canada, nous avons créé des liens avec l'Université du Québec à Montréal, à Rimouski, à Laval, à Chicoutimi. D'un autre côté, notre collaboration avec la France est particulièrement fluide et constante, tout spécialement avec le Centre de Recherches Sémiotiques de l'Université de Limoges, l'Université Lumière Lyon-2, l'Université de Paris 8, l'Université de Paris 10 et le Séminaire de Sémiotique (anciennement Séminaire Intersémiotique de Paris). De plus, nous maintenons des contacts avec des universités italiennes telles que celles de Sienne ou de Turin, nous avons aussi réalisé des projets en commun avec l'Université de Zurich, sans oublier nos liens étroits avec l'Université de Liège et celle de Louvain en Belgique. D'autre part, en Amérique Latine, nous avons travaillé étroitement avec les Universités de São Paulo et l'Université Pontificale Catholique au Brésil ; en Argentine, avec l'Université de Buenos Aires, l'Université Nationale de Cordoba, l'Université Nationale de Jujuy, l'Université Nationale de Rosario et l'Université Nationale de Salta ; au Pérou, avec l'Université de Lima.

Par ailleurs, en plus des liens qui nous unissent à d'autres groupes et institutions universitaires, le SeS s'est soucié de s'inscrire aux associations des disciplines qui lui sont proches et ses membres assistent régulièrement aux réunions académiques qu'elles organisent :

- AIS (Association Internationale de Sémiotique)
- AISV (Association Internationale de Sémiotique Visuelle)
- AFS (Association Française de Sémiotique)
- AJCS (Association des Jeunes Chercheurs en Sémiotique)
- AAS (Association Argentine de Sémiotique)
- Argencolor (Association Argentine de la Couleur).

Bien au-delà de la tâche spécifique de création et de transmission de la pensée, renforcée par le dialogue avec les scientifiques étrangers, et dans le cadre de notre travail de recherche, de développement et de diffusion de la sémiotique, le SeS n'a cessé de réaliser une intense activité de traduction qui ouvre la voie à de véritables ateliers de consultation sur les langues impliquées. Cette transposition du savoir sémiotique depuis d'autres langues que l'espagnol nous a permis de nous former une réflexion propre sur la théorie et non pas uniquement une application du métalangage provenant d'autres communautés linguistiques. Ces traductions ont été faites aussi bien à la demande expresse de la revue semestrielle *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, grâce au travail de différents traducteurs invités spécialement, que dans le cadre de sa participation à d'autres publications que le SeS diffuse.

Cette tâche de collaboration avec les traducteurs a parfois été réalisée directement par nos membres, et, à d'autres moments, à leur initiative et sous leur responsabilité éditoriale. En ce qui concerne le premier cas, nous voudrions souligner la traduction de *De l'imperfection* d'A.J. Greimas, réalisée par Raúl Dorra qui a été en contact direct avec l'auteur (*De la imperfección*, Fondo de Cultura Económica – BUAP, Mexico, 1999), et le dossier « Formas de vida » (« Formes de vie ») (Fontanille, Greimas, Bertrand, Keane, Landowski et Marks), traduit par Raúl Dorra et Luisa Ruiz Moreno, Morphé 13/14 (BUAP, Puebla, 1997).

Dans le second cas, nous pouvons citer : *Sémiotique des passions*, écrit par A.J. Greimas et J. Fontanille, traduit en espagnol sous le titre *Semiótica de las pasiones*, par Gabriel Hernández Aguilar et Roberto Flores, et révisé par Enrique Ballón Aguirre (Siglo XXI-BUAP, Mexico, 1994); *Sémiotique tensive et formes de vie*, livre de Claude Zilberberg, écrit à partir de ses exposés parmi nous (*Semiótica tensiva y formas de vida*, BUAP, Puebla, 1999), traduit par Roberto Flores; le dossier « Semiótica de las pasiones. El Seminario de Puebla », textes originaux du cours donné par Jacques Fontanille et traduit par Roberto Flores, Victoria Yolanda Villaseñor, Raquel Gutiérrez Estupiñán et Carmen Resendiz Alquicira, Morphé 9/10 (BUAP, Puebla, 1995); *Linguistique et psychanalyse* de Michel Arrivé, traduit par Silvia Ruiz Moreno, révisé par Andrea Silva Santos et Luisa Ruiz Moreno (*Lingüística y psicoanálisis*, Siglo XXI-BUAP, Mexico, 2001); « La enunciación: una postura epistemológica », interview de A.J. Greimas réalisée au Brésil par Eduardo Lopes et Ignacio Asis da Silva, Cuadernos de trabajo No. 21 de l'ICSyH (BUAP, Puebla, 1996), et traduite par Luisa Ruiz Moreno, Adela Rojas Ramírez et Gonzalo Hernández Martínez.

Ce rappel, que nous pourrions aujourd'hui qualifier d'historique, ne saurait être complet sans la mention des traductions qui ont été réalisées pour le numéro monographique « Semióticas no verbales » qui avait intégré la revue *Acta poética*, 13 (Mexico, UNAM, 1992) et dans lesquelles figure un entretien avec Teresa Keane.

Nous voudrions préciser que les relations internationales entretenues par le SeS avec des professeurs qui, sans parler l'espagnol, ont réalisé des séjours

académiques à Puebla, ont été grandement facilitées du fait que nous avons toujours pu compter sur une traduction de haut niveau, aussi bien pour les cours que pour les séminaires, journées ou conférences, grâce au travail de traduction mené à bien, dans la majorité des cas, par Roberto Flores.

2.4. *Projets collectifs de recherche*

L'une des modalités du développement de la recherche sur lesquelles nous travaillons consiste à former des groupes de travail réunissant les membres du Programme de Sémiotique de Puebla et d'autres chercheurs appartenant à diverses institutions, du Mexique et de l'étranger, et avec lesquels nous partageons des affinités théoriques et méthodologiques nous permettant de mettre en commun notre labeur scientifique.

Alors qu'au départ les premières recherches collectives avaient eu pour axe directeur la réflexion sur différents types de textes, les dernières ont été caractérisées par l'intention de produire du neuf au sein même de la théorie sémiotique, en proposant d'approfondir, d'étendre, de réélaborer la définition de concepts pas assez travaillés dans le domaine épistémologique de la discipline. À titre d'exemple de ces premiers travaux collectifs, nous pouvons citer le projet qui avait surgi de l'intérêt commun pour l'étude d'une légende contenant l'une de ces figures fréquentes dans la littérature populaire et que nous appelons des monstres. La légende en question était celle de la « Mulánima » (Âme mule) dont on a trouvé des versions à la fois dans le nord-est argentin et dans la zone centrale du Mexique². L'étude de cette légende avait pour antécédent une première étape de recherche commune entre des membres de l'Université Autonome de Puebla et de l'Université Nationale de Jujuy qui avait donné lieu à un premier livre collectif édité sous le titre de *Monstruos* (Monstres), publié par l'Université Nationale de Jujuy et le Ministère de la Culture de cette province argentine. D'autres chercheurs ont rejoint ce groupe et se sont penchés sur l'étude d'un cas particulier.

Dans une première étape, nous avons constitué le corpus, ce qui avait impliqué la prise en considération des versions de la légende déjà recensées et donc enregistrées selon des critères de transcription hétérogènes; malgré tout, nous avons noté qu'une constante était présente dans différentes versions au moment où des voix externes étaient introduites dans le récit : la fidélité des tournures et des expressions propres au langage régional où avait été recensée la légende. Le matériel réuni et publié en annexe du livre fruit de cette recherche a servi de base aux

2. Résumons ici la légende en prenant pour base la version d'Elena Bossi (1996) : l'Âme mule est une femme qui, la nuit, se transforme en mule; cette condamnation a été causée par l'inceste ou des relations avec un prêtre. Les nuits de fortes tempêtes, elle arrive aux portes des églises en faisant un bruit infernal, mâchant son mors et laissant trainer ses rênes, poussant de terribles braiments, tuant et dévorant qui ose croiser son chemin. Seul un homme courageux pourrait la sauver en retirant son mors ou bien en lui coupant l'oreille. S'il lui arrive d'être blessée, elle apparaît à l'aube tout ensanglantée, ce qui permet de la reconnaître.

analyses réalisées mais pourrait encore facilement alimenter de futures relectures ou d'autres études de cette légende. Les exercices d'analyse textuelle qui ont été réalisés dans ce cadre ont pris comme point de départ les arguments théoriques de la sémiotique du discours, en particulier, ceux de la sémiotique de l'expérience sensible, ainsi que d'autres de différentes disciplines ayant trait à l'analyse de la littérature populaire, comme par exemple la théorie littéraire, l'anthropologie et la psychanalyse.

Finalement, cette recherche a vu le jour sous la forme d'un livre qui a pour titre *Del horror a la piedad. Estudio de una leyenda (De l'horreur à la pitié. Étude d'une légende)*, édité par Elena Bossi et Luisa Ruiz Moreno (2003) et auquel ont participé Raúl Dorra, María Eduarda Mirande, Guillermina Casasco, Susana A. Rodríguez, María Isabel Filinich, Alma Yolanda Castillo Rojas, María Luisa Solís Zepeda et Gabriela González Gutiérrez. Par cette formule, nous nous sommes proposés de reprendre la conception aristotélécienne de la tragédie dans le but de comprendre les sens déployés par cette légende que chaque analyse s'efforce de démêler. La force de la légende de « L'âme mule » réside, plutôt que dans le récit (qui, comme tout autre texte de tradition orale est le fruit d'une recreation constante et par conséquent de juxtapositions d'actions souvent peu cohérentes), dans l'image de cette femme qui se transforme en mule et qui est toujours à mi-chemin entre l'horreur et la pitié, l'innocence et la culpabilité. C'est pourquoi la recherche a trouvé son propre point d'appui dans l'analyse de cette figure discursive fortement ancrée dans la culture populaire de nos pays qui montre à la fois la diversité et la pluralité créatrice des discours; de même qu'un noyau substantiel et formel constant qui anime et parcourt l'imaginaire collectif.

Parmi nos dernières recherches communes, nous pouvons en mentionner deux dans lesquelles nous nous proposons, ainsi que nous le disions, d'approfondir des notions ébauchées par la théorie sémiotique, notions qui présentaient pour nous un intérêt heuristique, et qui ont toutes deux abouti à la publication d'un livre collectif.

Tout d'abord, *Encajes discursivos. Estudios semióticos (Dentelles discursives. Études sémiotiques)*, édité par Luisa Ruiz Moreno et María Luisa Solís Zepeda (2008) auquel ont également participé María Isabel Filinich, Verónica Estay Stange, Rita Catrina Imboden, Raúl Dorra et Roberto Flores; et ensuite, *La esquizia creadora (La schizie créatrice)*, édité par Iván Ruiz et María Luisa Solís Zepeda (2012), dans lequel on peut aussi lire les articles de Raúl Dorra, Luisa Ruiz Moreno, María Isabel Filinich, María Eduarda Mirande, Verónica Estay Stange, Guillermina Casasco, Denis Bertrand et Raymundo Mier Garza.

Dans le premier livre mentionné, *Encajes discursivos. Estudios semióticos*, le travail développé autour de la notion de encaje/dentelle a permis d'en reconnaître la valeur pour décrire un phénomène discursif complexe. Selon une première approximation, nous pouvons dire que la dentelle/encaje dans un discours donné est la présence d'un autre discours qui apparemment ne lui appartient pas, ce qui

revient à dire qu'il serait la mise en scène d'un autre processus de signification qui s'y incruste mais qui a été construit pour intégrer la même extension syntagmatique. De cette façon, un discours laconique devient éloquent par le biais d'un encaje/dentelle qui, comme pour les tissus, attire le regard sur lui, et ce faisant fait acquérir au discours de réception un rôle inattendu et une sémantité supplémentaire : celle du luxe et de la décoration. Une caractéristique propre de l'encaje/dentelle est le fait de ne pas être une trame compacte ; tout au contraire, l'encaje/dentelle est introduit dans un discours pour cacher et laisser voir (ou faire voir) en même temps ce qui est de l'autre côté. Dans ce sens, l'encaje/dentelle est hautement aspectualisant car il renferme l'existence d'un regard implicite qui doit remplir sa fonction en le traversant. De cette manière, l'observateur peut voir ce qui est au-delà de l'encaje/dentelle comme un monde dont la valeur sémantico-affective est donnée par l'intermédiation de l'encaje/dentelle. En conséquence, l'encaje/dentelle peut être considéré comme une instance de définition de ce qui est observé et un opérateur dans la configuration des relations entre le monde et l'observateur.

L'homonymie présente dans ce lexème, du moins en espagnol, devient ainsi évidente : d'une part, action et effet d'emboîter (*encajar* en espagnol) ; et d'autre part, encaje/dentelle comme tissu ou travail de couture. Le concept construit d'encaje/dentelle discursif a voulu réunir ces deux versants de signification : aussi bien celui qui met l'accent sur le sens d'un espace s'insérant dans un autre en profondeur, que celui qui fait allusion à une surface composée d'espaces vides et d'espaces pleins. De cette manière, le fait de réfléchir sur l'encaje/dentelle discursif nous a permis, entre autres choses, d'observer la syntagmatique du langage, non plus en termes d'énoncé mais en termes d'anticipation et d'attente ; de penser à la frontière entre les énonciations en tant que lieu signifiant marqué par des distances et des proximités temporelles et d'espace, moyennant la perte et l'acquisition d'identité actorielle ; de poursuivre nos recherches sur les vides du discours comme lieux de convocation de diverses amplitudes sémiotiques. Et c'est ainsi que l'encaje/dentelle a pu également être vu comme un langage dont les traits illuminent des propriétés du discours qui autrement resteraient dans l'ombre.

Le second livre mentionné ci-dessus porte sur la schizie créatrice, thème qui avait surgi alors que nous nous interrogeons sur l'origine et le sens de cette formule, insolite et provocatrice, utilisée par Greimas et Courtés pour se référer, de manière analogique, à l'acte du langage, dans l'entrée « débrayage » du premier tome du dictionnaire de sémiotique (1982 : 113). Cette expression, dans le contexte du métalangage sémiotique³, nous apparaît très suggestive et nous invite à l'examiner afin de la considérer au-delà de son association immédiate avec le débrayage énonciatif. En termes généraux et en tenant compte de l'observation

3. Dans d'autres disciplines, telle que la psychanalyse, la formule n'apparaît pas telle quelle ; la conceptualisation correspond aux termes « schize » (comme dans le travail de Lacan : « La schize de l'œil et du regard », *Séminaire 11. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964), « schizo » et « schizoïde » (cf. Deleuze & Guattari 1972).

faite par Greimas et Courtés, nous avons reconnu le caractère constitutif de la schizie créatrice par rapport au discours, c'est-à-dire son statut de fonction sémiotique qui la met en correspondance avec l'acte de langage. Cependant, une telle caractérisation dépasse le sens ponctuel et limité qui lui a été attribué dans la théorie sémiotique, en particulier dans la sémiotique narrative et dans les études sur l'énonciation. Dans ces domaines de recherche, la schizie créatrice est équivalente à cette opération première de disjonction et de projection des termes de base, créateurs de l'énoncé et également de l'énonciation même : le débrayage. La notion de schizie créatrice renforce, depuis cette perspective, le caractère inaugural et, en ce sens, de séparation, coupure ou rupture, de tout acte d'énonciation. Ainsi, même si cette association a déjà été présente en sémiotique (Bertrand, 2000 : 57 ; Ablali & Ducard, 2009 : 53, pour ne citer qu'eux), la schizie créatrice, tel que nous nous sommes proposés de la comprendre, dépasse le cadre du concept de débrayage.

Nous avons tenu compte du fait que le mot schizie renferme le sens des racines dont il est tiré : du latin *schistos lapis*, qui à son tour provient du grec σχιστός qui signifie « fendu, coupé » (Dictionnaire Corominas, volume 2, 1991), et *scissa* qui désigne en même temps une fente et un axe. Cette dernière racine relie le terme *schizie* au mot *détraqué*⁴. À partir de cette association, nous avons pu établir les articulations et les configurations dynamiques entre *schizie* (*esquicia*), *engoncement* (*enquicia*) et *dégoncement* (*desquicia*), ce qui permet de penser que la schizie est à la fois un facteur de destruction de la subjectivité et une impulsion, un mouvement, un équilibre instable et un souffle réversible de celle-ci. C'est en ce sens que nous pouvons penser à la schizie comme créatrice, puisqu'elle se trouve à l'origine dans les conditions mêmes de composition et décomposition de la subjectivité. Ainsi, depuis cette perspective, nous proposons de considérer la schizie comme un phénomène impliqué dans l'acte fondateur du discours, sans toutefois se confondre avec lui, comme une fente d'origine par laquelle le sens est versé et par laquelle il acquiert des significations multiples dont les effets se reproduisent sur toutes les instances et à tous les niveaux du discours. De cette manière, la schizie créatrice pourrait se distinguer, en premier lieu, du débrayage énonciatif (dispositif qui la fait voir) et, en second lieu, de ce qui la convertit en une dimension de l'existence : l'incision phénoménologique ou le passage du sentir au percevoir (Greimas et Fontanille, 1994 : 14–20), bien qu'elle ne cesse d'être impliquée dans ces domaines. Chacun des travaux réunis dans le livre met l'accent sur l'un des aspects de l'énonciation que la schizie créatrice permet de détacher.

4. Détraqué : « Origine incertaine; il semble avoir été sorti secondairement de *fente* (*resquicio*) « ouverture existant entre le jambage (*quicio*) et la porte » qui jadis était le *rescriço*, voulait dire « trou », « fente » et dérive d'un verbe EXCREPITIARE « se casser », dérivé à son tour de CRÊPITUS participe passé de CREPARE « éclater », « exploser »; en tenant compte du fait que *dégonder*, *ébranler* ou *déséquilibrer* (*desquiciar*, en espagnol) apparaît plusieurs siècles avant *quicio*, il est possible que ce verbe provienne directement de EXCREPITIARE avec le sens de « ouvrir une brèche, un trou entre la porte et le mur » et c'est pourquoi « *descuajarla*, *desquiciarla* », (arracher et dégonder) et *quicio* viendrait de *desquiciar*. », Corominas, 2002 : 721.

2.5. Chaire Greimas

Dans le cadre du V^e Cours de Spécialisation en Sémiotique, donné par Jacques Fontanille (Université de Limoges, France), qui s'était déroulé au sein de notre institution du 17 au 21 juin 2002, la Chaire Greimas avait été officiellement inaugurée, suite à un accord de coopération entre notre université et celle de Limoges.

Cette Chaire, en gestation depuis déjà plusieurs années, a pour objectif central de créer une plateforme servant à faire connaître les travaux de recherche produits autour de cette discipline par des spécialistes du Mexique et de l'étranger, dans le but de contribuer à la formation en sémiotique. Différentes activités académiques ont été réalisées dans le cadre de cette Chaire, entre autres les conférences de Michel Arrivé, « Langage et inconscient » (2002), d'Herman Parret, « Sémiotique du corps. Le corps machine » (2005) et de Pierre Ouellet « Tonalité / tonicité » (2011).

Nous voudrions aussi souligner tout particulièrement une activité qui s'est déroulée sans interruption pendant douze ans sous le titre de « Cours annuel de spécialisation en sémiotique ». Ce cours avait eu pour origine les premiers séjours académiques de chercheurs en sémiotique et avait été formalisé en 1998 avec le cours inaugural qui avait pour titre : « Rhétorique générale. Le discours et ses figures », donné par Raúl Dorra. Chaque année, jusqu'en 2010, les cours se sont déroulés chaque fois sur un thème différent, développé par un spécialiste reconnu, mexicain ou étranger. En 1999, María Isabel Filinich avait exposé le thème « La perspective dans le discours ». L'année suivante, en 2000, le cours a été pris en charge par Roberto Flores Ortiz, de l'École Nationale d'Anthropologie et Histoire sous le titre « L'aspectualité dans le discours narratif ». En 2001, nous avons reçu Éric Landowski (CNRS) qui a développé le thème « La contagion du sens ». Cette même année, et dans le cadre d'une activité extraordinaire, mais étroitement liée au Séminaire au même titre que le cours, avait eu lieu une Journée de la Sémiotique avec la participation de Paolo Fabbri (Université de Bologne) et de Louis Panier (Université Lumière Lyon-2). En 2002, Jacques Fontanille donnait le séminaire « Sémiotique du discours ». En 2003, nous avons eu la visite de Pierre Ouellet (Université du Québec à Montréal) qui avait traité le thème « Sémiotique et esthétique : le regard de l'autre ». Ivan Darrault-Harris (Université de Limoges) avait présenté, en 2004, le thème « Sémiotique et psychanalyse ». L'année suivante, Jean-Marie Klinkenberg (Université de Liège) développait la thématique « Rhétorique du visible ». Ensuite, en 2006, c'était au tour d'Omar Calabrese (Université de Bologne) de développer le thème « Sémiotique de l'art : l'identité visuelle ». En 2007, nous avons reçu Denis Bertrand (Université de Paris 8) avec le thème « Sémiotique et axiologie ». Postérieurement, en 2009, Raymundo Mier (Université Autonome Métropolitaine, campus Xochimilco) a consacré le séminaire au thème suivant : « Inflexions de l'expérience esthétique ». Et finalement, en 2010, notre invité pour le cours annuel a été Ivã Lopes (Université de São Paulo) qui a développé le thème « De la parole au chant. Thèmes de sémiotique poétique ».

Ces activités annuelles ont eu pour résultat, grâce au travail de Blanca Alberta Rodríguez Vázquez, la publication d'une série intitulée « Relatorías », sous la direction de Raúl Dorra et Iván Ruiz. Les titres publiés de cette série, à ce jour, sont les suivants :

- *Semiótica y estética. La mirada del otro*, de Pierre Ouellet (Relatorías, n° 1), 2004.
- *Semiótica y psicoanálisis*, de Ivan Darrault-Harris (Relatorías, n° 2), 2005.
- *Retórica de lo visible*, de Jean Marie Klinkenberg (Relatorías, n° 3), 2006.
- *Semiótica del arte. La identidad visual*, de Omar Calabrese (Relatorías, n° 4), 2007.
- *Semiótica y axiología*, de Denis Bertrand (Relatorías, n° 5), 2008.
- *Inflexiones de la experiencia estética*, de Raymundo Mier (Relatorías, n° 6), 2010.

2.6. Fonds Greimas de Sémiotique

Il s'agit d'un patrimoine bibliographique et hémérogaphique spécialisé en sémiotique constituant une source constamment mise à jour des travaux réalisés dans cette discipline tant au Mexique qu'au niveau international. Le Fonds Greimas de Sémiotique — dont le nom rend hommage au fondateur de la sémiotique française — avait été initialement intégré à la Bibliothèque de l'Institut des Sciences Sociales et Humanités de la BUAP, le 27 février 1997, pour ensuite faire partie de notre centre, dès sa création. Constitué par des donations, des acquisitions et des échanges interinstitutionnels, le Fonds Greimas dispose de son organe officiel de diffusion : les « Nouvelles du Fonds Greimas » (« Noticias del Fondo Greimas »), publiées dans les numéros pairs de *Tópicos del Seminario. Revista de Sémiotica*.

3. Activités individuelles

3.1. Projets de recherche

Une autre manière de faire de la recherche est de travailler sur des projets individuels qui s'inscrivent dans les lignes suivantes de notre Programme : Théorie et analyse du discours littéraire, Sémiotique de la dimension sensible, Rhétorique générale et rhétorique littéraire, Sémiotique du discours narratif, Sémiotique des arts, Sémiotique générale, Sémiotique visuelle et de l'espace, Sémiotique et esthétique, Sémiotique des états affectifs et Sémiotique du discours religieux. Parmi les projets développés ces derniers temps, nous ne mentionnerons que ceux qui sont financés de manière institutionnelle par le Vice-Rectorat de la Recherche et des Études Supérieures (VIEP/BUAP) et auxquels ont été incorporés, en qualité de thésards ou d'assistants de recherche, des étudiants en licence ou en master :

« Matériels sensibles du sens » (initié en 2002, ce projet a déjà franchi deux étapes qui ont donné lieu à deux livres, et à ce jour, la troisième étape est en cours de réalisation) : le but de ce projet est de rechercher comment les facteurs sensibles — la perception, le corps, la voix, l'écriture — dessinent peu à peu l'espace de la discursivité et, par là même, instaurent des processus de formation du sens.

« Figures du Baroque » (2008–2009) : l'objectif de ce projet a été d'approfondir les recherches sur les figures qui font du Baroque un système de signes afin de les contextualiser. Depuis cette perspective, le Baroque se constitue comme un langage, c'est-à-dire comme une structure autonome génératrice de processus de signification dont les éléments se définissent par les relations qu'ils établissent entre eux et grâce auxquelles ce langage projette des productions complexes de sens. Les différentes théories sur les figures, le signe, le discours et le langage, à partir de la tradition linguistique menant à la sémiotique, de même que les études du baroque, issues de l'histoire de l'art, en passant par la philosophie et la littérature pour en arriver à la sémiotique, ont servi de base à cette étude. Les objets d'étude pour cette recherche ont été différents textes verbaux dans lesquels les éléments baroques se figurativisent ou se constituent en signes, ou mieux encore, en structures de manifestations artistiques éminentes du XVII^e siècle ou en produits exemplaires de la culture néobaroque.

« Sémiotique interdisciplinaire » (2008–2009) : étant donné que la sémiotique est un savoir sur l'être humain — et, par conséquent, qu'il s'agit de l'une des sciences sociales et humaines en étroite relation avec l'anthropologie, l'histoire et les études littéraires —, ce projet s'était proposé de réunir des étudiants de ces différents cursus. L'axe autour duquel se sont rassemblés ces différents participants a été de considérer la dimension signifiante qui sous-tend l'existence humaine, l'être dans le monde et dans la vie communautaire, sociale. C'est à partir de là qu'ont été analysés des textes de caractère historique, littéraire et anthropologique. En aucun cas la signification n'a été considérée *a priori* comme une existence acquise, mais comme un processus multiforme en construction permanente. Ce projet a bien évidemment abordé la question du syncrétisme et de la sémiosphère.

« Sémiotique littéraire : énonciation et altérité » (2008–2009) : le but de ce projet était de se situer dans le champ de la sémiotique de l'énonciation afin de reconnaître les formes grâce auxquelles le discours fournit un espace au destinataire. À partir de la perspective de la sémiotique aujourd'hui appelée « standard », le lien que le discours établit, non plus entre un sujet et un objet mais entre deux sujets, correspond à la relation de *manipulation* (ou, en d'autres termes, au *faire-faire*). Étant donné que la manipulation n'opère pas directement sur le faire du sujet mais sur sa compétence à développer les actions proposées, l'étude des modalités discursives a fait l'objet de cette réflexion. D'autre part, au niveau énonciatif du discours, la manipulation est vue comme cette activité exercée sur le destinataire pour qu'il adhère à ce que le destinataire propose. Le thème de la construction en perspective du discours, ainsi que des liens complexes entre savoir et croire, ont fait

l'objet d'une étude approfondie puisqu'ils constituent des processus fondamentaux de la manipulation discursive.

« Abstraction et gestualité : les marques du peintre » (2008–2010) : la recherche s'est concentrée tant sur l'analyse d'un seul tableau, *Woman I* (1950) de Willem de Kooning, que sur la réflexion d'un seul aspect constituant son noyau central : l'inscription de marques gestuelles sur la surface peinte et leur correspondance avec les notions d'auteur, de corporalité et de subjectivité. Le tout, en relation avec les progrès les plus récents à la fois en théorie sémiotique, en théorie de la peinture et autres disciplines qui servent de guide à cette exploration, quant à la méthodologie et à la conception épistémologique des problèmes de représentation artistique.

« Rhétorique littéraire » (2010–2011) : le point névralgique entre rhétorique et études littéraires se situe au niveau du recours à la figure. Comprise en tant que composante du langage, la figure devient également objet d'étude pour la sémiotique, trouvant dans la rhétorique et les études littéraires des conceptualisations incontournables. Ce projet a permis d'analyser le mécanisme de l'influence de la rhétorique sur les études littéraires, en distinguant en premier lieu les éléments constituant ces deux disciplines, pour ensuite analyser l'évolution de ces pratiques dans le but de circonscrire la notion de figure. Pour mener à bien ce travail, il a été indispensable de maintenir un dialogue avec d'autres traditions de recherche sur la figure, surtout celles provenant de la glossématique et de la sémantique discursive.

« Sémiotiques connotatives : relation son/sens » (2010–2011) : étant donné que nous devons à Louis Hjelmslev la définition des sémiotiques connotatives, par opposition aux dénotatives, ce projet a voulu réviser la théorie hjelmslevienne à la lumière de la sémiotique tensive, qui provient de cette ligne épistémologique tout en s'enrichissant des emprunts faits à la phénoménologie développée par Merleau-Ponty. De caractère interdisciplinaire, ce projet a rapproché deux sémiotiques connotatives, la littérature et la musique, par leurs liens formels. Le corpus d'analyse a été constitué à partir de l'œuvre littéraire de l'auteur mexicain Juan Vicente Melo. La musique, comprise en tant que son articulé et surdéterminé par une intentionnalité esthétisante, intervient sur les textes sélectionnés. Ainsi, grâce à l'observation de certains éléments propres à cette totalité sonore, nous avons pu décrire de quelle manière de tels éléments constituent le plan de l'expression des récits.

« Le processus d'énonciation : corps, discours et intertextualité » (2010–2012) : ce projet a pour but d'examiner chacune des phases de la réflexion sémiotique au sujet de l'énonciation, afin d'observer le sort qui a été réservé à ce concept dans l'économie générale de la théorie, pour ensuite mettre tout particulièrement l'accent sur la dernière étape de ce parcours et s'occuper de l'ensemble des opérations énonciatives caractérisant les différentes dimensions de l'énonciation : personnelle, interpersonnelle et trans-personnelle. Ces différents régimes cohabitent sur l'espace de l'énonciation qui cesse de ce fait d'être seulement l'expression de l'expérience intelligible pour inclure également l'expérience corporelle et sensible; elle n'est

plus seulement subjective et devient intersubjective ; et finalement, elle cesse d'être individuelle pour s'insérer dans le champ des usages et des genres socialement constitués du discours.

« Fonction du corps dans l'expérience esthétique » (2011–2012) : toute expérience extraordinaire est caractérisée par une suspension du temps, l'instauration d'un nouvel état de choses et une fusion sensible avec le monde. Ce dernier fait — la fusion sensible avec le monde — permet de parler d'une expérience esthétique. Dans cette dimension sensible de l'expérience, le corps acquiert un rôle complexe : frontière et point de référence de la perception, et lieu où s'accumule et s'intensifie le sentir. Bien que ce thème ait été abordé par d'autres disciplines — l'anthropologie, la phénoménologie et l'esthétique —, nous voulons ici l'aborder depuis la sémiotique à travers l'analyse de deux textes littéraires : *L'Homme artificiel* d'Horacio Quiroga et *Les Portes de la perception* d'Aldous Huxley, tous deux étant des textes représentatifs du problème de la fonction du corps dans l'expérience esthétique.

« La photographie dans la littérature : une perspective sémiotique » (2012, en développement) : le projet récupère les apports de la théorie littéraire sur le thème de l'intertextualité dans un but de comparaison, même si la proposition épistémologique en tant que telle proviendra d'une théorie sémiotique s'interrogeant sur la place de la dimension sensible dans l'architecture de la signification. À partir de là, nous analyserons l'incorporation de la photographie dans la littérature en termes de sélection, de formalisation et de transformation des qualités sensibles de l'univers photographique dans le texte littéraire. Le corpus constitué pour mener à bien cette analyse de textes est formé par une série de contes de l'auteur mexicain Salvador Elizondo (1932–2006), intégrés dans ses *Œuvres (Obras)* : tome deux, dans le livre : « Le portrait de Zoe et autres mensonges » (« El retrato de Zoe y otras mentiras »).

3.2. Enseignement

Les activités d'enseignement développées par les membres du SeS ont pour objectif principal de contribuer à la formation continue et à la mise à jour disciplinaire, aussi bien d'étudiants que de professeurs, à la fois de notre institution que d'autres centres qui y sont liés. Dans ce but, différentes activités d'enseignement sont programmées :

3.2.1. *Cours donnés à l'Université Autonome de Puebla* — Les chercheurs du Programme de Sémiotique réalisent leurs activités régulièrement à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Autonome de Puebla, en particulier pour les licences en Linguistique et Littérature Hispaniques, en Histoire et en Philosophie, soit sous forme de cours pour le cursus de base, soit à travers des séminaires approfondis. Par ailleurs, les chercheurs ont été invités à offrir leurs services à

d'autres facultés de notre institution, comme par exemple la Faculté de Psychologie ou celle d'Architecture. Parmi les cours donnés, nous pouvons citer :

- Analyse du discours narratif
- Baroque et Maniérisme
- Courants de la linguistique
- Communication et théorie critique
- Esthétique contemporaine
- Philosophie et littérature
- Introduction à la linguistique
- Introduction à la sémiotique générale
- Introduction à la sémiotique tensive
- Littérature comparée
- Modèles sémiotiques et littéraires
- Sémiotique littéraire
- Sémiotique du discours
- Sémiotique de l'image
- Siècles d'Or
- Rhétorique de l'image
- Théorie et analyse des textes
- Théorie littéraire
- Théorie du récit
- Atelier de sémiotique visuelle et de l'espace

3.2.2. *Cours donnés dans d'autres universités* — La souscription d'accords inter-institutionnels, tant au niveau national qu'international, a permis d'étendre l'activité d'enseignement à d'autres milieux universitaires. C'est pourquoi, chaque année, nous donnons différents séminaires dans des universités mexicaines et étrangères. Pour donner quelques exemples, voici une liste de ces cours ou séminaires offerts dans différentes institutions :

- « Théorie et analyse de la poésie lyrique », Faculté des Sciences Humaines et Sociales de l'Université Nationale de Jujuy (Argentine);
- « Agents, processus et genres de la communication : de la persuasion à la manipulation », Faculté des Sciences Sociales et Humaines de l'Université Nationale de Jujuy (Argentine);
- « Les textes : formes et énonciation » (en collaboration avec François Rastier), Master en Analyse du Discours, Université de Buenos Aires (Argentine);
- « La perspective dans le discours », Master en Analyse du Discours, Université de Buenos Aires (Argentine);
- « Sémiotique du discours : énonciation et perception », Doctorat en Psychologie, Université Nationale de Rosario (Argentine);
- « Narratologie et sémiotique du discours », Master en Analyse du Discours, Université de Buenos Aires (Argentine);

- « Variétés discursives dans l'énonciation littéraire », Programme Doctoral de Langues et Littératures Romanes, Université de Zurich (Suisse);
- Atelier pour les candidats au doctorat, Programme Doctoral de Langues et Littératures Romanes, Université de Zurich (Suisse);
- « Sémiotique du discours : énonciation et perception », Faculté de Psychologie, Université Nationale de Rosario, Santa Fe (Argentine);
- « Narratologie et sémiotique du discours », Master en Analyse du Discours de la Faculté de Philosophie et des Lettres de l'Université de Buenos Aires (Argentine) et pour le cursus de Spécialisation en Processus de Lecture et Écriture de la Chaire UNESCO de la même institution;
- « Art moderne et contemporain aux États-Unis », Chaire Extraordinaire Henry David Thoreau, Faculté de Philosophie et des Lettres, UNAM (Mexique);
- « Du signe à l'énonciation », Master en Théorie Critique, 17, Institut d'Études Critiques, Mexico;
- « Saussure, Benveniste, Barthes : fondateurs de la discursivité sémiotique », Master en Théorie Critique, 17, Institut d'Études Critiques, Mexico;
- « Langage, discours et subjectivité », Master en Théorie Critique, 17, Institut d'Études Critiques, Mexico;
- « De la visualité », Master et Doctorat en Sciences du Langage, Centre de Recherches en Sémiotique, Université de Limoges (France);
- « Emportements et énonciation dans le discours mystique hispanique (Espagne, xvi^e siècle et Nouvelle Espagne, xvii^e siècle) », Unité Académique de Philosophie et Lettres, Université Autonome de Guerrero (Mexique).

3.2.3. *Thèses* — Parmi les activités individuelles, il faut également mentionner la direction de mémoires de licence et de master⁵ ou de thèses de doctorat, aussi bien pour des étudiants de la BUAP que pour ceux d'autres institutions.

Parmi les mémoires qui ont été dirigés par des chercheurs du SeS dans le cadre de la Licence en Linguistique et Littérature Hispaniques de la BUAP, nous pouvons mentionner (les titres ont été traduits en français) :

- *Rendre visible l'invisible. Structures et fonctions des devinettes mexicaines traditionnelles*, de María Gabriela González Gutiérrez;
- *La métaphore du corps dans la poésie de César Vallejo*, de María del Pilar Álvarez García;
- *Représenté et représentation dans Fuite, fer et feu*, de Paco Ignacio Taibo Ier, de Lourdes Peláez Flores;
- *Le moi transitoire et l'éternel absolu : Pierre de soleil, d'Octavio Paz. Une analyse herméneutique*, de Rodolfo García Cruz;
- *La poésie de Gloria Gervitz*, de Blanca Alberta Rodríguez Vázquez;

5. Nous tenons à préciser que les travaux réalisés au terme des études au niveau Licence et Master, généralement appelés *mémoires* en Europe, ont au Mexique le caractère d'une thèse au sens propre du terme, du fait qu'il s'agit de travaux de recherche.

- *Pour une poétique générale*, de Verónica Estay Stange ;
- *Les sens du labyrinthe dans Premier songe* (Sœur Juana Inés de la Cruz), de Víctor Alejandro Ruiz Ramírez ;
- *La structure narrative dans Los años falsos*, de Josefina Vicens, de María Antonieta Calderón Cuanalo ;
- *La configuration du héros dans Madero, el otro*, d'Ignacio Solares, de Dolores Cabrera ;
- *La perspective dans le récit latino-américain contemporain*, de Lorena Ventura Ramos ;
- *Configuration du narrataire dans le texte narratif*, de Leonel Jiménez Damián ;
- *L'écriture plastique dans Les témoins d'Horacio Quiroga. Une approche à partir de la sémiotique*, de Rosaura García Francisco ;
- *La science, source de paix ; le travail, source de bonheur. Analyse sémiotique de la Salle Commune de la Ville de Puebla*, d'Enrique Bagatella Bermúdez ;
- *Analyse sémiotique du récit de l'apparition de l'Archange Saint Michel, dans différents textes des XVII^e et XVIII^e siècles au Temple de Saint Michel du Miracle, Tlaxcala*, de María Luisa Solís Zepeda ;
- *Les deux récits dans Les erreurs de José Revueltas*, d'Hermenegildo Enrique Aguilar ;
- *Cinéma et littérature, littérature et cinéma : l'espace dans le processus d'adaptation*, d'Iván Ruiz ;
- *Le récit des tentations de Saint Antoine Abbé*, de Cinthya Guadalupe Estrada Bermúdez ;
- *Pour une sémiotique de l'infini*, de José Omar Aca Cholula ;
- *Sémiotique du discours de la danse*, d'Adrián Serdio Estafanón ;
- *Analyse intertextuelle de Victoria y Gabriel d'Agustín Yáñez*, de Linén Rojas Romero ;
- *Présence d'éléments musicaux dans la production narrative de Juan Vicente Melo*, de Jonás Gallegos Sánchez.

Nous pouvons également citer les mémoires suivants :

- *Catharsis (1924–1935) de José Clemente Orozco : une autre manière de faire de l'histoire. Étude de la peinture murale comme texte pictural et document historique*, d'Emma Garrido Sánchez, Licence en Histoire, Université Autonome de Puebla ;
- *Ocotlán, Loreto et Guadalupe : une analyse architecturale comparée à partir de l'anthropologie de l'espace sacré et du symbolisme théologique chrétien*, de Pablo Bracamonte González, Licence en Architecture, Université des Amériques, Campus Puebla.

On trouvera ci-dessous les mémoires de niveau Master que nous avons dirigés :

- *Enchantements et apparitions (Analyse sémiotique des récits oraux compilés à Tecali de Herrera, Puebla)*, d'Alma Yolanda Castillo Rojas ;

- *La signification de l'espace au couvent de Huejotzingo*, de Gonzalo Hernández Martínez;
- *Études de discours biographiques de l'État de Guerrero*, de María Judith Damián Arcos;
- *Le procès inquisitorial d'une 'rêveuse' : une perspective discursive*, de María Eugenia Garduño Pérez;
- *Le récit inséré dans la narrative de Jorge Luis Borges*, d'Elizabeth Moreno Rojas;
- *La description dans le discours narratif littéraire*, de Leónides Adela Rojas Ramírez;
- *De continent à contenu. Une autre approche de l'œuvre de César Vallejo*, de María del Pilar Álvarez García.

Tous ces mémoires ont été réalisés par des étudiants du Master en Sciences du Langage, de l'Université Autonome de Puebla.

D'autres travaux ont également été dirigés, tels que :

- *Esthétique et Sémiotique*, de María Luisa Solís Zepeda, Master en Art et Esthétique, Université Autonome de Puebla;
- *La construction de la page dans Migrations*, de Gloria Gervitz, de Blanca Alberta Rodríguez Vázquez, Master en Littérature Mexicaine, Université Nationale Autonome de Mexico;
- *Cinéma et peinture : une intertextualité fondée sur la perception*, d'Iván Ruiz, Master en Histoire de l'Art, Université Nationale Autonome de Mexico;
- *Un cas d'intertextualité au cinéma vu depuis la sémiotique*, d'Héctor Palacios Flores, Master en Sémiotique, Université Anahuac.

Le SeS a également dirigé plusieurs thèses doctorales et post-doctorales, comme dans les cas suivants :

- *La lyrique contemporaine à Jujuy*, d'Elena Bossi, Doctorat en Littérature, Université Nationale de Tucumán, Argentine;
- *La zone visuographique dans l'écriture d'enfants*, de Viviana Isabel Cárdenas, Doctorat en Linguistique de l'Université de Valladolid, Espagne;
- *Poïétique et musicalité. Vers une modélisation de la poïétique musicale autour du Symbolisme français*, de Verónica Estay Stange, doctorat en Langue et Littérature Françaises, Université de Paris 8;
- *Approche de la poésie mexicaine du xx^e siècle : depuis « les contemporains » jusqu'à nos jours*, de Rita Catrina Imboden Spescha, Université de Zurich, Suisse (boursière du Secrétariat des Relations Extérieures du gouvernement mexicain);
- *Transformations de la poésie mise en réseau*, d'Alejandro Palma Castro (travail réalisé dans le cadre du Programme de Rapatriement des Chercheurs Mexicains du CONACYT);

- *Corps et poésie. Base pour une étude diachronique des processus de présentification du corps dans la lyrique mexicaine entre les XVI^e et XX^e siècles*, de Rita Catrina Imboden Spescha, boursière dans le cadre de l'Habilitation Post-doctorale, Université de Zurich, Suisse.

Les colloques de thésards en Sémiotique et Études de la Signification sont une activité récente précisément dérivée de la direction de thèses et de mémoires. L'objectif de ces réunions est d'ouvrir un espace d'exposés et de débat des thèses et mémoires en cours de réalisation, entre les étudiants eux-mêmes, leurs directeurs et des chercheurs invités.

3.3. Orientations et directions

Les membres du SeS prennent chaque année à leur charge plusieurs étudiants dans le cadre d'une activité appelée *L'Été de la Recherche Scientifique*, activité convoquée par l'Académie Mexicaine des Sciences. De même, plusieurs étudiants en licence réalisent avec nous leur service social⁶. Nous comptons aussi sur la collaboration d'étudiants liés aux projets de recherche du Programme qui, grâce à ces orientations, se forment peu à peu aux différents aspects de la recherche. Au cours de la période allant de 2006 à 2011, nous avons reçu des étudiants inscrits aux programmes d'aide à la recherche, sponsorisés par différentes institutions à travers des Programmes tels que : *La Science dans tes mains* et *Jeunes chercheurs* (Vice-Rectorat de la Recherche et des Études de Master et Doctorat, VIEP/BUAP) ; *Dauphin* (Programme Interinstitutionnel pour le Renforcement de la Recherche et les Études Supérieures du Pacifique), et *Auxiliaires de la Recherche auprès d'un Chercheur Niveau III du Système National de la Recherche* (CONACYT – Conseil National des Sciences et de la Technologie).

4. Pour conclure

L'autoévaluation qui a débouché sur la rédaction de cet article nous a permis de réaliser un bilan critique des activités orientées vers la consolidation interne de notre groupe de travail et du projet scientifique qui nous caractérise dans le vaste cadre des pratiques sémiotiques universitaires. Dans ce sens, l'un des thèmes qui nous occupe actuellement a trait aux nouvelles formes de diffusion et de génération des connaissances dans la discipline. Étant donné que diverses activités ont clos leur cycle (par exemple le *Cours Annuel de Spécialisation en Sémiotique* et avec lui la série imprimée des cahiers de travail qui avait pour titre *Relatorias*), nous nous sommes concentrés sur la mise en œuvre de nouvelles stratégies qui nous permettent à la fois de faire connaître les recherches et les problématiques les plus récentes analysées par les sémioticiens nationaux et internationaux, et,

6. [N. de T.] Activité obligatoire pour obtenir le diplôme de Licence.

parallèlement, de les intégrer au sein des préoccupations scientifiques du SeS. À ce sujet, notre tendance actuelle consiste tant à intégrer des réseaux interinstitutionnels de travail qu'à promouvoir des recherches communautaires autour d'un même axe théorique, cherchant ainsi à enrichir notre vision de sémioticiens au travers des singularités discursives que nous offrent les textes et, par conséquent, les cultures en interaction. Par exemple, suite à la visite de Pierre Ouellet à notre centre, à la fin de l'année dernière, nous avons formalisé un projet conjoint entre Montréal et Puebla que nous avons intitulé : « Forces et tensions dans la voix et l'image ».

Fruit de cette vision rétrospective, et en grande mesure grâce à notre conviction scientifique du fait que la sémiotique doit occuper une place prépondérante dans les institutions éducatives de niveau supérieur, nous devons citer un second aspect nous concernant en tant que groupe de recherche. Comme nous l'avons déjà mentionné, dans notre Université, la sémiotique est enseignée dans le cadre de séminaires de spécialisation pour certaines licences, et, éventuellement pour certains masters, mais il n'y a pas, à proprement parler, un master ou un doctorat en sémiotique. Depuis déjà un certain nombre d'années, et quand bien même nous avons dû repousser la création de ce doctorat du fait des exigences imposées par le Secrétariat de l'Éducation Publique au niveau national, nous constatons, et nous considérons comme un fait positif pour l'aboutissement de ce projet, l'expérience acquise par le SeS grâce aux échanges académiques et à l'établissement de réseaux de travail et de recherches interinstitutionnels. La mobilité entre les professeurs, les séjours de recherche et les projets en commun avec d'autres équipes de travail constitueraient, sans aucun doute, les fondements pour la création d'un Doctorat en Sémiotique conforme à notre appartenance universitaire.

Nous devons ajouter à ces facteurs qui rendent compte de nos actions futures la continuité des activités que nous développons depuis la création du SeS (la préparation semestrielle de la revue *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, la mise à jour constante biblio-hémérographique du Fonds Greimas de Sémiotique, l'édition de livres collectifs, etc.). En effet, c'est grâce à toutes ces activités que nous pouvons observer les mécanismes d'ajustement et de régulation entre nos objectifs internes et ceux qui définissent la vision institutionnelle.

En somme, notre préoccupation actuelle est la même que depuis toujours : à savoir avancer dans notre formation en sémiotique, tout en incorporant à cette formation les nouvelles générations qui arrivent. Cette réalité nous force à continuer à être attentifs au développement de nos anciens étudiants tout en conservant un climat intellectuel vivant, tel qu'il a été créé dès ses origines par le SeS dans ses diverses expressions et espaces de travail.

Références bibliographiques

- ABLALI, D. et DUCARD, D. (dir., 2009), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, Honoré Champion / Besançon, Presses universitaires de Franche Comté, coll. « Lexica, mots et dictionnaires ».
- ACCAME, J., SANTAMARÍA, D., RUIZ MORENO, L. *et al.* (2000), *Monstruos*, Jujuy, Secretaría de Estado de Cultura de Jujuy et Universidad Nacional de Jujuy.
- BERTRAND, D. (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.
- BOSSI, E. (1996), *Seres mágicos que habitan en Argentina*, 3^a ed. Jujuy, Talleres gráficos de la Universidad Nacional de Jujuy.
- BOSSI, E. y RUIZ MORENO, L. (eds, 2003), *Del horror a la piedad. Estudios de una leyenda*, Puebla, BUAP.
- COROMINAS, J. (2002), *Diccionario crítico, etimológico, castellano e hispánico*, volumen II, Madrid, Gredos [1981].
- DELEUZE, G., GUATTARI, F. (1985), *El Anti-Edipo. Capitalismo y esquizofrenia*, Traduction de Francisco Monge, Barcelona, Paidós [1972].
- GREIMAS, A.J., FONTANILLE, J. (1994), *Semiótica de las pasiones. De los estados de cosas a los estados de ánimo*, Trad. de Gabriel Hernández Aguilar et Roberto Flores, Mexico, BUAP / Siglo XXI [1991].
- GREIMAS, A.J., COURTÉS J. (1982), *Semiótica. Diccionario razonado de la teoría del lenguaje*, Version espagnole d'Enrique Ballón Aguirre et Hermis Campodónico. Madrid, Gredos [1979].
- LACAN, J. (2008), *El Seminario. Los cuatro conceptos fundamentales del psicoanálisis*, Libro XI, Trad. de Juan Luis Delmont-Mauri et Julieta Sucre (revu por Diana Rabinovich), Buenos Aires/Barcelona/Mexico, Paidós [1973].
- RUIZ, I. y SOLÍS ZEPEDA, M.L. (eds, 2012), *La esquizia creadora*, México / Puebla : 17 Estudios Críticos / BUAP (Estudios Semióticos, 4).
- RUIZ MORENO, L. y SOLÍS ZEPEDA, M.L. (eds, 2008), *Encajes discursivos. Estudios semióticos*, Mexico /Puebla, Ediciones de Educación y Cultura / BUAP.

VARIATIONS GÉOGRAPHIQUES

The Institutionalization of Semiotics in North America

Marcel DANESI
University of Toronto

Introduction

A quarter of a century has passed since the late American semiotician Thomas A. Sebeok wrote his in-depth overview of the institutionalization of semiotics in the United States (Sebeok 1991) in which he painted a bright picture of the spread within academia of the discipline and the emergence of an “American semiotics” based primarily on Peircean sign theory. Sebeok followed this up in 2001 painting an even rosier picture of the spread of a biologically-based Peircean semiotics throughout the globe, uniting the humanities and the sciences in a seamless fashion, which he often called the “semiotic web” (Sebeok 2001).

Sebeok did more to establish the field of semiotics in the United States than any other single scholar. And in many ways, his assessment, which drew upon his personal experiences, was intended to support his life-long goal of inserting semiotics permanently into the academic and intellectual landscape of North America. Indeed, the abundant amount of published work by North American scholars in semiotics, the many book series dealing with semiotic themes that are located in the United States and Canada, and the prolific use of semiotic theory in areas such as American media, popular culture, and marketing studies, among many others, provide solid evidence that Sebeok’s dream has become a reality.

But in many other ways, Sebeok’s dream remains just that—a dream, since semiotics continues to struggle for acceptance into the mainstream of academic life in universities and professional institutions throughout North America. The purpose of this essay is to provide a schematic overview of the institution of semiotics in North America today, updating Sebeok’s assessment and commenting on current trends, patterns, and achievements in five main areas: the teaching of semiotics, the institutions that exist making it possible for semioticians to interact

professionally with each other, the publication sources located in Canada and the United States, the adoption of semiotics by various professions, and the kind of research that might be seen as distinguishing “American semiotics” from other forms of semiotic inquiry.

The Teaching of Semiotics

Semiotics became institutionalized as a university discipline in the United States at the end of the 1960s mostly thanks to Sebeok, who founded a center for the teaching of semiotics at Indiana University at Bloomington. Ironically, the center no longer exists, having disappeared a few years after Sebeok’s death in 2001. Unfortunately, there are very few universities offering semiotics as an undergraduate program of study, with a major leading to specialization the field, and even less offering semiotics as an area of specialization at the graduate level. However, as a subject within cognate fields, from psychology and linguistics to marketing science, semiotics is flourishing. At the University of Toronto, for example, semiotics plays a large role in the study of anthropology, as it does at the University of Montreal, Laval University, Simon Fraser, and the University of British Columbia. A similar pattern is discernible throughout the United States. Semiotics as a subject can be taken by students at a host of universities coast-to-coast (Purdue, Brown, Colorado, and so on).

Strangely, while semiotics is flourishing as a subject, as a program it has virtually disappeared. Universities in Canada and the United States once had a number of degree-based programs in semiotics which, today, due to funding cutbacks among other obstacles have virtually disappeared. At the University of Toronto, for instance, semiotics was a major program until around 2005, pursued by hundreds of students every year. It now offers only the possibility for minoring in the field, that is, for taking it as part of a broader course of study. The same pattern occurred at Brown University, where semiotics was an extremely popular major in the humanities in the 1980s.

The question of what happened to the virtual demise of semiotics as a major program has been written about prolifically. But in large part, the reason can be traced, in my own view, to the obscurity of the field. Unlike in Europe, where semiotics has name recognition, in North America today, very few students entering university will recognize what semiotics is about and, even more so, be motivated to take it for professional reasons. Another reason is the dense writing by many semioticians and even the often solipsistic stance taken by a number of influential semioticians of the past thirty years. A student once asked me why study Derrida’s *Of Grammatology* (1976) if the book was against everything, including the fact that books are about things. In North America, deconstruction is highly attractive with literary theorists, but, apparently, not with students and scholars working in other humanistic and scientific fields.

In a post-Derrida era, university departments dealing with psychology, sociology, linguistics, and the like are still skeptical about the goals of semiotics and its cliquish theoretical appeal. This has left its repercussions, with universities abandoning their majors en masse. But with the growth of media, popular culture, and mass communications departments throughout North America, semiotics has made its resurgence, not as a program area of study, but as a major subject area, since it provides a key for deciphering the layers of meanings in media products. Very few departments now teach semiotics as it was taught in the deconstructionist era of the 1980s and the early 1990s. Today, as semioticians play larger and larger roles in the analysis of digital media and in the study of the arts of persuasion, from advertising to political oratory, universities and students are paying attention once again to its power as an analytical tool, as Sebeok (1994a) had himself predicted years ago. With its constant emphasis on textuality, semiotics is seen by larger and larger groups of North American academics and students as providing the keys for understanding our increasingly hypertextual world.

In 1991 I identified another reason why semiotics has never inserted itself intrinsically into North American academies—the lack of appropriate textbooks for its teaching at the undergraduate level. That situation has changed dramatically, as Nöth (2010) has recently pointed out, with all kinds of user-friendly textbooks being published by major North American academic presses. Because of this, one can see that semiotics is making a comeback as courses in the field are starting up or being solidified across the continent. A perfect example of this is at Ryerson University, a polytechnic university in the city of Toronto, where a single course in the field attracts hundreds of students every year from all backgrounds. Alongside the technical readings (Saussure, Peirce, Barthes, and so on), the new textbooks allow students to grasp basic principles of theory and practice in a way that makes sense to them, primarily through application to popular culture, as I myself did in several books (Danesi 1999, 2007). So, while in the past students had to engage from the outset with the theoretical founders of semiotics, today this has changed drastically, allowing the discipline to keep in step with other technical fields. Given the kinds of backgrounds that typical North American students bring to the classroom, the question of the appropriate textbook to use in concomitance with the usual lecture-discussion instructional format of university-level has obviously been a critical one. The textbook that an instructor selects for the course will determine not only its contents, but also its pedagogical structure and orientation. The ways in which a textbook presents, explains, and illustrates the technical terminology and the conceptual domains that define the perimeter of modern semiotics can easily become a source of frustration, or enlightenment, for even the most motivated of students. Teaching Peirce to beginning students can be absolutely frustrating—a theme taken up recently by Campbell, de Waal, and Hart (2008).

The introductory textbooks published since the mid-1980s by American scholars or by European scholars with North American academic presses is truly impressive. I will cite just a handful here—Berger 1984, 2012, Solomon 1988, Deely 1990, Nöth 1990, Sebeok 1994b, Crow 2003—which are now used to complement introductory texts written and published in Europe and elsewhere. The aim of these textbooks has been to introduce semiotics in a way that its objectives can be seen to be relevant to understanding contemporary American culture, especially advertising, media, and the Internet. Such treatments typically present and illustrate the subject matter of semiotics by considering its implications for the study of thought, cultural behavior, and aesthetics. The idea of anthologies is to expose students to the original writings of those who have helped to shape the field (e.g. Blonsky 1985 and Innis 1985). It has also helped somewhat spread interest since the compilers have selected texts, or parts thereof, and introduced them with commentaries to make them more understandable.

Compared to Europe and especially Estonia and Finland, where semiotics programs are thriving at both undergraduate and graduate levels where they are institutionalized within the academies, in North America programs and courses are still sporadic and largely based on the personal objectives of individual instructors. The climate is, as mentioned, changing, and within the next few years it would not come as a surprise to see semiotics programs sprouting up across the continent, as the digital universe becomes more and more dominant and thus more in need of semioticians to provide an understanding of this universe. Despite a period of early growth and spread during Sebeok's prime years, American semiotics is now catching up to Europe, Asia, and other continents in the area of academic institutionalization.

The Institutions of Semiotics

Centers of semiotic research have been established throughout the world. But, again, it was Sebeok who led the way with the summer institute at Bloomington and its research center. The center has now disappeared and, like the pedagogical situation described above, funding and the issue of the relevance of semiotics has hounded the founding of new centers. In America, scholars have to convince politicians and administrators that their field of inquiry has social relevance. In the post-deconstructionist era this is becoming easier to do, but it is still an uphill battle. Among the centers that are thriving the Peirce Project in Indianapolis stands out. It continues to receive university and governmental support for its work on Peirce. This is due, in large part, to the surge in interest in Peirce as a philosopher and logician, rather than as Peirce as a semiotician, although the latter has certainly been gaining more and more ground.

At the University of Toronto the International Summer Institute for Semiotic and Structural Studies, under the tutelage of Paul Bouissac of that university had

become a major meeting ground for semioticians and scholars in cognate disciplines in the late 1980s and throughout the 1990s. The leading semioticians, psychologists, linguists, culture theorists, and others met on the campus to teach graduate courses and to participate in workshops and seminars. As with the Bloomington situation, the Institute started lacking the funds and the organizational structure to keep going, disappearing in the early 2000s.

The Semiotic Society of America was founded in the early 1980s, becoming a major intellectual locus for scholars to meet and exchange ideas at a yearly conference held in cities across North America. The Canadian Semiotic Association plays a similar role in Canada, with annual meetings in the context of the Canadian Learned Societies organization which holds meetings every year in a different Canadian university. At Laval University in Quebec, centers and summer institutes emerge occasionally to complement the slate of courses in semiotics offered by that university, which has become a leader in the promotion of semiotics in the French-speaking part of Canada. Other academic societies in education, mathematics, philosophy, psychology, and the like often provide special sessions in semiotics in their regular meetings. It is in the latter context that semiotics has started to grow and become more and more accepted as a major theoretical tool in intellectual endeavors of all kinds.

Publication Sources

In the area of American and Canadian semiotic publication venues, one must again turn to Sebeok as the founder in this domain with his establishment of Indiana Press' Semiotics Series, under his editorship, which over the years had become the main outlet for original writing in semiotics. The series no longer exists, although the press continues to put out books in semiotics or related to it.

Another major book series was founded a few years ago by the present writer with Palgrave-Macmillan in New York, titled "Semiotic and Popular Culture Studies", which publishes studies related to the interface between popular culture and pure semiotic study. At the University of Toronto the "Toronto Monograph Series in Semiotics", which put out monographic studies in the 1980s and 1990s, had become a primary source of research for many semioticians. It no longer exists, having conceded its territory to a University of Toronto Press series in semiotics edited initially by Thomas Sebeok, Marcel Danesi, and Umberto Eco. The series continues to publish books in the field. At the University of Ottawa, another series with Legas Press was founded in the late 1990s. Legas Press has also become the publisher of the annual proceedings of the Semiotic Society of America. Many university and academic presses throughout North America frequently put out books in semiotic analysis as applied to culture and various other domains of the modern world, although very few series as such exist, other than the ones mentioned here.

There are two main journals published in North America—the Canadian journal *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry* and the *American Journal of Semiotics*. The former is published by the Canadian Semiotic Association, and was founded in 1973 at the University of Alberta; the latter was founded in 1981 by the Semiotic Society of America. Both journals publish articles and critical reviews in semiotic theory and practice, as well as works in culture studies that utilize semiotic method. *The Semiotic Review of Books*, established by Paul Bouissac, published review articles by leading semioticians mainly during the 1990s. It has been replaced by *Semiotix*, also edited by Bouissac, an online journal that publishes work in progress as well as critical essays and reviews of work in the field and cognate disciplines.

Semiotics in the Professions

The two professions that have made particular use of semiotics in North America are marketing and the legal professions. The former interest can be witnessed in the many new books that are produced by American-Canadian semioticians for marketers and advertisers—I mention just two recent ones here: Danesi 2008 and Oswald 2011. This is due to the fact that consumer product marketing and advertising have become the modern world's most ubiquitous means of mass communication and discourse. The messages, styles of presentation, and visual images of advertisers have become integral categories of the grammar of modern-day society, and these require the expertise of semioticians to understand and produce. Of course, the semioticians do not pander only to the professional marketers, but are also *de facto* critics of the whole consumerist system, since they raise the question of how advertising indelibly shapes the thoughts, personalities, and lifestyle behaviors of countless individuals, by tapping into the one need that distinguishes the human species from all others—the need for *meaning*.

The profession in which semiotics is growing in leaps and bounds is the legal one. Apart from the many studies on the part of experts on legal semiotics (for example, Wagner and Broekman 2011), semiotics is making its way, incredibly, into the criminology domain. For example, the Center for Homicide Research in New Orleans has adopted semiotic techniques to investigate crime scenes and to decode the symbolism used by criminals and gangs. Using various research methodologies, the rituals of criminal organizations can be understood through the process of semiotic deconstruction (interpretation by decoding the signs and symbols of the gangs). The courts are also beginning to use semiotic evidence in criminal proceedings. In the city of Edmonton, Canada, for example, the Court may look at whether or not an accused person uses a name, word, symbol, or other form that identifies, or is associated with, a criminal organization, in order to determine whether the accused participates in the criminal organization.

Research

Arguably, the starting work for an American research paradigm in semiotics is the 1938 book by American semiotician Charles Morris (1938), in which he divided semiotic method into the study of sign assemblages, which he called *syntactics*, the analysis of the relations that are established between signs and their meanings, which he called *semantics*, and the investigation of the relations that are formed between signs and their users, which he called *pragmatics*. The Russian-born American semiotician Roman Jakobson studied various facets of sign construction, but is probably best known for his model of communication, which suggests that sign exchanges are hardly ever neutral, but involve subjectivity and goal-attainment of some kind. As mentioned, Sebeok was influential in expanding the semiotic paradigm to include the comparative study of animal signaling systems, which he termed *zoosemiotics*, and the study of semiosis in all living things, which has come to be called *biosemiotics* (for example, Sebeok 1994b, Sebeok and Danesi 2000).

In the area of theory, Peirce emerges as the major topic of interest and application among North American semioticians (for example, Merrell 1997, Deely 2001, to mention but two). Ogden and Richards' 1923 text on the nature of meaning, although not strictly a work in semiotics, is an in-depth study of the psychology of linguistic meaning and how it shapes human understanding—an orientation that continues to be typical of North American semiotics. Osgood, Suci, and Tannenbaum's 1957 work introduces the concept of the semantic differential, which has become a standard tool in some areas of psychology and semiotics.

Deconstruction was, as mentioned, a mainstay of American approaches to semiotics for at least two decades, starting in the 1970s (Culler 1982). Many American-Canadian literary semioticians paid intense attention to the deconstruction movement that swept over the English-speaking literary world, tracing its popularity to a dissatisfaction with traditional modes of literary study. The fundamental idea in deconstruction is the contention that the meaning of a literary text cannot be established by simply studying the words used in the text and then relating them to the purported intentions of the author. It produced a wake-up call among traditional literary theorists about the many implicit assumptions they held on the meanings of texts. The assumption has always been that language is a knowledge tool that encodes ideas about reality without distortion.

In America and Canada, as elsewhere, over the last fifty years, semiotics has been used to analyze all kinds of human behaviors and expressive products, from body language to cinematic texts. Work in areas entailing visual perception, verbal and nonverbal communication, advertising, popular culture, biosemiotics, education, mathematics, computation, and digital media abounds. As such, American-Canadian semiotics is no different than semiotics elsewhere. It is perhaps in the study of the relation between communication and semiosis that it might stand out. This is due, no doubt, to the influence of Canadian communication theorist Marshall McLuhan in intellectual thought in North America (McLuhan 1951, 1962, 1964).

Strictly defined, communication is the exchange of messages among members of the same species. Of course, some interspecies communication can occur, but the signals exchanged in such cases will not have the same function, impact, and content as they do within the same species. In the human species, communication can be interpersonal (between human beings), group-based (between some individual or media outlet and audiences), and mass-based (involving communication systems that encompass entire societies). The study of communication has become important in biosemiotics, which sees communication systems as basic formats for studying semiosis and sign differentiation among species. McLuhan investigated the question of why and how communication systems change over time and why the change coincides with larger social changes. He was among the first to emphasize this fact, showing how the “meaning structures” that the media produced shaped human cognition. The interesting thing for a semiotician is that he did so in a way that is consistent with semiotic ideas and, above all else, semiotic method. Was McLuhan a semiotician? This has been investigated by several semioticians (see on this point Danesi 2002).

The form of the sign and what it refers to are dynamically intertwined, one suggesting the other. This implies that the signifying resources and elements used to make representations are tools in the McLuhanian sense, namely extensions of the biology and psychology of the human organism making them. In effect, our signs are derivatives of ourselves. An ax extends the power of the human hand to break wood; the wheel of the human foot to cover great distances; and so on and so forth. McLuhan claimed that the type of actual tools developed to record and transmit messages determines how people process and remember them. This is so because they are themselves signs based on the senses. Human beings are endowed by Nature to decipher information with all the senses. Our *sense ratios*, as he called them, are equally calibrated at birth to receive information. However, in social settings, it is unlikely that all the senses will operate at the same ratio. One sense ratio or the other increases according to the modality employed to record and transmit a message. In an oral culture, the *auditory sense ratio* is the one that largely shapes information processing and message interpretation; in a print culture, on the other hand, the *visual sense ratio* is the crucial one. This raising or lowering of sense ratios is not, however, preclusive. Indeed, we can have various sense ratios activated in tandem.

Because of the fact that media are tools extending bodily and cognitive processes they have brought about several paradigm shifts over the course of human history. The first one was a consequence of the invention of writing and the spread of literacy. Reading and writing activate linear thinking processes in the brain, because printed ideas are laid out one at a time and can thus be connected to each other sequentially and analyzed logically in relation to each other. Orality, on the other hand, is not conducive to such precise thinking, because spoken ideas are transmitted through the emotional qualities of the human voice and are, thus,

inextricable from the “subject” who transmits them. Literacy engenders the sense that knowledge and information are disconnected from their human sources and thus that they have “objectivity”; orality does not. This perception is bolstered by the fact that printed information can be easily categorized and preserved in some durable material form such as books. Simply put, without the advent and institutionalization of literacy, the spread of philosophy, science, jurisprudence, and the many other human intellectual activities that we now hold as critical to the progress of human civilization would simply not have been possible in the first place.

But orality has not, of course, disappeared from human life. The spoken word comes naturally; literacy does not. Through simple exposure to everyday dialogue, children develop the ability to speak with little or no effort and without any training or prompting whatsoever. Literacy, on the other hand, does not emerge through simple exposure to printed texts. It is learned through instruction, practice, and constant rehearsal. Schools were established, in fact, to impart literacy and print-based knowledge.

Finally, as elsewhere, the semiotics of advertising and of popular culture has been a central area of interest in North American scholarship. The underlying theme in all the relevant semiotic work is that the constructed code is imbued with connotative power, or a second-order level of meaning, as Barthes put it in his *Mythologies* (1957). This implies, in effect, that we associate a brand with lifestyle or with psychological needs once it is “codified” through signifiers such as a name and through a recognizable textuality such as a slogan or an ad campaign (or both). The semiotic purview has thus been extended to encompass marketing, which manages brand image and promotes the brand code through various media. It is probably Umiker-Sebeok’s 1987 collection of studies which constitutes one of the first volumes to approach the study of ads and the whole business of marketing semiotically in the United States.

Concluding Remarks

It is accurate to say that the institution of American-Canadian semiotics today is no different than the institutions of semiotics elsewhere in the world. Using a blend of Saussurean and Peircean concepts and techniques at various stages of analysis and for diverse purposes, it tends to focus on topics of relevance to the contemporary world, from marketing and advertising to the study of hypertextuality. Although it does not have a substantive presence on North American campuses as a discipline, there are many indications, discussed here, that its mode of inquiry is becoming more and more a two-way street, since many ideas developed within semiotics proper are now found scattered in cognate fields across North American research paradigms.

The *raison d'être* of semiotics is, arguably, to investigate whether or not reality can exist independently of the signs that human beings create to represent and think about it. This awareness is gaining ground as semiotics is starting to attract a whole new generation of North American students. As elsewhere, it is correct to say that American-Canadian semiotics is a dynamic, vibrant, and constantly growing field, even with a paucity of institutional and governmental funding support. Perhaps its greatest allure is that with barely a handful of notions and concepts, it can be used so insightfully to describe and understand such things as art, advertising, language, clothing, buildings, and, indeed, anything that is “interesting” in human life. As a consequence, the future in North American semiotics, as Sebeok anticipated, is becoming constantly brighter.

Bibliographical References

- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BERGER, Arthur Asa (1984), *Signs in Contemporary Culture*, New York, Longman.
- (2012), *Understanding American Icons: An Introduction to Semiotics*, Walnut Creek, Left Coast.
- BLONSKY, Martin (ed., 1985), *On Signs*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- INNIS, Robert E. (ed., 1985), *Semiotics: An Introductory Anthology*, Bloomington, Indiana University Press.
- CAMPBELL, J., WAAL, C. de, and HART, R. (2008), “Teaching Peirce to Undergraduates”, *Transactions of the Charles S. Peirce Society* 44 (2), 189–235.
- CROW, David (2003), *Visible Signs: An Introduction to Semiotics*, New York, Ava Publishing.
- CULLER, Jonathan (1982), *On Deconstruction. Literary Theory in the 1970s*, Ithaca, Cornell University Press.
- DANESI, Marcel (1991), “Teaching Semiotics: The Textbook Issue”, *The Semiotic Review of Books* 2 (3), 6–7.
- (1999), *Of Cigarettes, High Heels, and Other Interesting Things: An Introduction to Semiotics*, New York, St. Martin's.
- (2002), *Understanding Media Semiotics*, London, Arnold.
- (2007), *The Quest for Meaning: A Guide to Semiotic Theory and Practice*, Toronto, University of Toronto Press.
- (2008), *Why It Sells: Decoding the Meanings of Brand Names, Logos, Ads, and Other Marketing and Advertising Ploys*, Lanham, Rowman & Littlefield.
- DEELY, John N. (1990), *Basics of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press.
- (2001), *The Four Ages of Understanding*, Toronto, University of Toronto Press.

- DERRIDA, Jacques (1976), *Of Grammatology*, trans. by G.C. Spivak (Baltimore, Johns Hopkins Press, 1976).
- JAKOBSON, Roman (1960), "Linguistics and Poetics", in Thomas A. SEBEOK (ed.), *Style and Language*, pp. 34–45, Cambridge, Mass., MIT Press.
- McLUHAN, Marshall (1951), *The Mechanical Bride: Folklore of Industrial Man*, New York, Vanguard Press.
- (1962), *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*, Toronto, University of Toronto Press.
- (1964), *Understanding Media: The Extensions of Man*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- MERRELL, Floyd (1997), *Peirce, Signs, and Meaning*, Toronto, University of Toronto Press.
- MORRIS, Charles W. (1938), *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago, Chicago University Press.
- NÖTH, Winfried (1990), *Handbook of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press.
- (2010), "The Semiotics of Teaching and the Teaching of Semiotics", in Inna SEMETSKY (ed.), *Semiotics, Education, Experience*, pp. 1–20, Rotterdam, Sense Publishers.
- OGDEN, Charles K. and RICHARDS, Ivor A. (1923), *The Meaning of Meaning*, London, Routledge and Kegan Paul.
- OSGOOD, Charles E., SUCI, George J., and TANNENBAUM, Percy H. (1957), *The Measurement of Meaning*, Urbana, University of Illinois Press.
- OSWALD, Laura R. (2011), *Marketing Semiotics Signs, Strategies, and Brand Value*, Oxford, Oxford University Press.
- PEIRCE, Charles S. (1931–1958), *Collected Papers*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- SEBEOK, Thomas A. (1991), *Semiotics in the United States*, Bloomington, Indiana University Press.
- (1994a), "Teaching Semiotics in the United States", *Degrés* 22 (77), 1–14.
- (1994b), *Signs: An Introduction to Semiotics*, Toronto, University of Toronto Press.
- (2001), *Global Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press.
- SEBEOK, Thomas A. and DANESI, Marcel (2000), *The Forms of Meaning: Modeling Systems Theory and Semiotics*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- SOLOMON, Jack (1988), *The Signs of Our Times*, Los Angeles, J.P. Tarcher.
- UMIKER-SEBEOK, Jean (ed., 1987), *Marketing Signs: New Directions in the Study of Signs for Sale*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- WAGNER, Anne and BROEKMAN, Jan M. (eds., 2010), *Prospects of Legal Semiotics*, New York, Springer.

TRAVERSÉES

Can Semiotics be Organized? Observations over a 40-year Period

Eero TARASTI
*University of Helsinki
International Semiotics Institute of Imatra*

Any effort to portray the life of the semiotician since the gradual institutionalization of our discipline — with all its phases, turns, changes, stabilities — can be done only from a subjective point of view; all depends on who is viewing things and which position he/she occupies in the international semiotic movement. So, personally I have considered semiotics since the beginning, i.e the moment I could join it, a great intellectual challenge — and adventure. Administration of semiotic issues is never an easy project: how could one manage, master, control people who are proper specialists in these fields knowing in advance how anyone is manipulated or guided. However, science is always also a social enterprise including communities and interaction. It is not only cerebral activity, it does not mean that one is closed into a monastery to write the chronicle of the world, like the monk Pimen in *Boris Godunov*'s first act.

Also, some scholars are more inclined than others to organize and administer things. Greimas once told me that my case was rare, since I tried to be active both in organizing and publishing. For a professor getting involved in administration, especially in our days, also can be dangerous. Almost all colleagues whom I know and have done this transfer have adopted another identity altogether. They hardly say good morning to their former colleagues, they identify themselves with those politicians, administrators and businessmen who nowadays crowd the University Boards. Since my experience stems from a position as a professor in the European Union I guess it is the same elsewhere in this territory. Often those colleagues are recruited to organization and administration whose cognitive forces have shrunk in science itself, and they want to show their competence instead by ruling others.

That provides one with an illusion of a very important activity. This is a very general phenomenon anticipated in fact a long time ago by the American philosopher Josiah Royce when he argued that of three persons A, B, and C the most important is B, who is 'only' mediating, transmitting, managing between actors A and C.

Yet, maybe organizing things is a kind of passion of the human mind à la Charles Fourier; it is an unavoidable trait in one's nature if one is born with it. Anyway I want to tell you here my 'story' and summarize my experiences on organizing semiotics during a rather long time in a human life. Now I am directing the IASS, the ISI at Imatra, the international research project with 600 members entitled Musical Signification and the Semiotic Society of Finland. All these semiotic corporations are completely different by their nature, structure and functioning. This is the empirical background and basis for my observations.

Beginning: Lévi-Strauss, Greimas ... and Paris

In fact, it all started very early. I was 22 years old when I happened to read a tiny book by Claude Lévi-Strauss entitled *Myth of Asdiwal*, as a Swedish translation. Suddenly a new world opened to me: this was for me! I had before studied philosophy and music, and just started, after military service, with social sciences; they had become fashionable among young intellectuals around the year 1968. Lévi-Strauss opened semiotics to me, but then it was called structuralism.

However, I soon noticed that there was no semiotics at all yet in my surroundings. If I planned to write, speak or publish something about it, the first task was to create a surrounding community which would understand such issues. So was launched a reading circle or study group of young students of sociology, philosophy and arts at Helsinki University. It started to call itself a 'structuralism group'. It convened almost weekly at my home. We read difficult French and Italian texts as Swedish translations, Umberto Eco's *La struttura assente* as *Den frånvarande strukturen* etc. Many of us had been active in student movements of those days with a Marxist orientation; for such members structuralism meant some disassociation from that type of intellectual analysis towards a more 'modern' approach. Also phenomena hitherto considered improper for an academic discourse were made acceptable by a structuralist approach, as Roland Barthes by his studies on modern myths had shown. On the other hand, also high culture phenomena such as Wagner, Goethe etc. became open for a student of social sciences. Altogether a fascinating new world opened to young minds in the North.

Yet, the first place where I saw organized semiotic teaching was in Paris, where I left for doctoral studies under direction of A.J. Greimas. As a Lithuanian he willingly accepted me in his famous seminars which often gathered 100–200 students of semiotics, particularly from Italy and Latin America. From the Nordic countries only Denmark was represented by several students and by me, the only one from Finland. The seminars were the regular basis for the whole future Paris

school. They were not only students but teachers and scholars in general who came there to meet and talk about semiotic theories. That seemed to me an ideal body of semioticians.

Nevertheless, I felt myself totally marginal, I did not make friends with any of the participants and also soon noticed that I very little understood what was said there. Therefore, I decided to translate into Finnish the *Sémantique structurale* by Greimas in order to step into the system, so to say. I also followed lectures at Collège de France by Lévi-Strauss and by Michel Foucault; I twice met Roland Barthes, but when he heard I was in the seminar by Greimas he lost his interest.

However, morally the most important and encouraging encounter in Paris for me was meeting with Claude Lévi-Strauss, the great idol of my young years. It was characteristic of Parisian life that it was possible even for a young 23 year-old student from the North to have an appointment with a great academician. It was helped by our common acquaintance, professor Elli-Kaija Köngäs-Maranda, the Finnish anthropologist and colleague of Lévi-Strauss, who was then at Laval University in Canada. I particularly remember the following: when I said to Lévi-Strauss that the structuralism of such a small country like Finland could be only a reflection of such a center as Paris, he interrupted me: "No — the center is always where you are yourself!" My meeting of Parisian scholars was helped by a Bureau d'accueil for foreign visiting scholars which existed at that time at Blvd St. Germain; the lady there was most helpful and organized for me all these meetings.

Under these conditions Paris, especially the address 10 rue Monsieur le Prince, the office of Greimas, became the center for my semiotic work. I knew that I could always meet him there on Thursday afternoon when he was having his reception. When returned from Brazil from one year's study journey in 1976, I passed by his room and he said: *Vous êtes devenu un grand voyageur international*.

In 1978 I defended my thesis on *Myth and Music* at Helsinki University, not in Paris, although Greimas had been so kind to propose it, promising that he would check my French writing.

The Impact of Thomas A. Sebeok

Immediately thereafter started the organizing of semiotics in Finland. In May 1979 gathered at Helsinki University Department of Musicology six persons deciding to found the Semiotic Society of Finland. They were Henri Broms, Juhani Härmä, Osmo Kuusi, Erkki Pekkilä and me. I started to write regular membership letters. Later Vilmos Voigt, who soon became our honorary member — and who in fact had given as early as in 1973 the first course on semiotics at University of Helsinki — noticed that Finnish society was rare in the world since all its activities had been well documented since the beginning.

The year 1979 was decisive in the organizing of semiotics in many senses. The IASS/AIS had its second world congress of semiotics in Vienna in the summer.

It was preceded by a smaller pregress organized by Voigt and Hungarian semioticians, like Mihai Hoppal, in Budapest on semiotic methodologies. I left there with my students; I had got my first post as associate professor of musicology at Helsinki University. The Vienna congress was the first really big congress I attended. It was opened by President Kirchschräger, and the old halls of Vienna University were filled with famous semioticians. I was introduced to Umberto Eco by Voigt.

However, in Budapest I had met already an older (as it seemed to me) gentleman who looked like a mixture of Sigmund Freud and the Austrian Emperor, namely Thomas A. Sebeok. This started a long friendship which has echoes precisely in semiotic organizations until now.

Sebeok was from the Bloomington campus of Indiana University, to which he remained faithful through all his life. But his background was a Finno-Ugric one, since he had studied the Tcheremiss mythology and language even by empirical field work at Volga in Russia after the war, and also made excursions to Finland and Lapland. He had published in 1947 a study book of Spoken Finnish for the US Army. He had chosen Finno-Ugric studies as early as at Chicago University where his teacher recommended it as a test: if he could manage the Finnish language he could well become an anthropologist! So practically he spoke Finnish and knew leading Finnish linguists and folklorists of the time. This background was later often forgotten in the US and international semiotic circles. He was the organizer of the international semiotic movement more than anyone else. He created the platforms for others to appear, publishing series at Mouton, Indiana University Press, etc.

Sebeok immediately took my thesis *Myth and Music* and published it as a reprint in his series Approaches to Semiotics. Then he invited me to attend in October 1979 three symposia in Bloomington: a Polish American symposium in logics with a Polish ten-person delegation led by Jerzy Pelc, the President of the IASS (I had met him as a student several times before at University of Helsinki during his guest lectures), the Charles S. Peirce Society symposium and the Annual meeting of the American Semiotic Society. This was also my first trip to the US.

I was totally enchanted by the campus of Bloomington, in the deep Midwest of America, not only thanks to semiotics and the famous Research Center for Language and Semiotic Studies but also due to the famous School of Music. I remember the dinner at Memorial Union, with the presence of Umberto Eco, John Deely, Brook Williams, Beatriz Garza Cuarón and many others, hosted by the legendary Dean of the University, Herman B. Wells; with his enormous status he seemed to me like the symbol of all America and its good sides. One of the reasons for Sebeok's success was that he enjoyed full support all his life from the direction of his university. Later experience has shown me that without such an establishment it is impossible to foster semiotics successfully.

Upon invitation by Sebeok I then attended in consecutive years several annual meetings of the Semiotic Society of America, the next one in 1980 at Texas Tech University in Lubbock, then in Buffalo at Suny University and then in San Francisco, California. This was very important not only due to the contact with American scholars but also because I learned how to organize such meetings. With the model of these conventions I could then move to my own Finnish symposia with their structure, business lunch meetings, elections, exhibitions, plenary speeches etc. That was my school of organizing semiotics.

Semiotics Expands

I started to organize in Finland the annual meetings of the Finnish Semiotic Society. The first major one was realized at Jyväskylä University in Middle Finland, where I was holding my first chair of arts education in 1979–1983. This happened in the summer of 1983, and A.J. Greimas arrived there with a group of French colleagues such as François Delalande, Eric Landowski and Serge Martin. Greimas' lecture *Vers la troisième révolution sémiotique* was videofilmed and is now available on dvd from the ISI, Imatra. This is noteworthy since there are not many film documents about him anywhere. (In fact Greimas had already in 1979 visited Helsinki University for the first time, but that was not filmed).

I have to mention here that sometimes I felt my position as a friend and colleague of Greimas and Sebeok at the same time rather awkward. As known, they were not on good terms. Sebeok called Greimas a 'lexicographer' and was opposed to his school absolutely and had an anti-French attitude altogether. Greimas, on the other hand, said once when I came from Bloomington to Paris: "*Les Américains n'ont pas fait beaucoup de progrès. Ils n'étudient que les chimpanzés*". Greimas was a little sorry that I had established such close contacts with Indiana University. But for Sebeok his Finnish connection was important. I was proud when I noticed that in his fax machine he had the direct line only to Eco and me in the first place. To defend Sebeok one has to say that in spite of all, he published English translations of Greimas' works in his series.

Via Sebeok I met also John Galman, the Director of Indiana University Press. He was an intellectual who favored semiotics. So the IU press became also my publisher together with whom we published some issues of *Acta Semiotica Fennica*, our international series which we had launched in Finland.

In 1983 also the IASS had its third world congress in Palermo under Prof. Buttitta, which many Finns attended. Moreover, in the same year Sebeok organized in Estoril, Portugal his Advanced Studies Institute with the topic "Semiotics – Language of international scholarship" funded by NATO. In the same year Norma Tasca together with her husband, Minister José Seabra, had been establishing the Semiotic Society of Portugal; they were running a journal, *Cruzeiro semiotico*. Anyway, in that summer course there were more teachers than students since

it had been announced only in the magazine *National Geographic*. Itamar Even Zohar, from Israel, and myself were the only persons from non-NATO countries.

In these years we also established regular contacts with Estonia. I visited there for the first time in 1982 at a symposium in Tallinn organized by the Estonian Institute for Language and Literature. The main protagonist was then its vice-rector Mart Rimmel, an extremely intelligent mathematician and semiotician, interested in computers. It was not possible at that time to visit Tartu, a closed city under the Soviets; so the first time we met Juri Lotman was in 1987 when he came for his visit to Helsinki University together with his student Igor Czernov. From his school we had had Boris Gasparov as lecturer of Russian language as early as in the times of our student structuralism group in the early 1970s. Later students of semiotics from Tartu often visited Helsinki with their teachers Peeter Torop and Kalevi Kull. Other Estonian intellectuals such as Aivo Lõhmus and the composer Leo Normet were also frequently with us. However, semiotics as a discipline to be taught was not in the mind of Lotman. He told me in Helsinki that he had almost no Estonian students. This was perhaps due to the fact that KGB did not allow them to attend his courses. Lotman was persecuted by, among others, Ende Sögel, the communist director of the Estonian Language Institute in Tallinn; he was isolated in Estonia as a Jew and as a Russian. Yet, one has to notice here that neither did Sebeok ever aim for MA or PhD programs in semiotics in his own Indiana University. He said that masters or doctors of semiotics would have no jobs in the US. So he was satisfied with his other international activities.

Imatra Starts: Founding of the ISI

Something very important happened in Finland in the organizations in 1986, when from a relatively unknown small town in our Eastern borderline, Imatra, came to Helsinki the director of the local summer University, Pentti Rossi. Together with Henri Broms, Vice-President of our society, docent of Persian language and Head Librarian of the School of Business, in Helsinki he organized days of 'effective administration' in Imatra. Next, Broms got the idea: why not do there a symposium on semiotics. The local Mayor, Kalervo Aattela, was in favor, and so in 1986 the first semiotic convention took place at the Imatra Cultural Center in its brand new white 'palace' of culture on the river Vuoksi, close to the rapids. The place which had been Finland's most visited tourist attraction for centuries — when the whole Russian court of Catherine the Great would come from St Petersburg to see the waterfall — was again receiving international guests. Sebeok was of course invited, and soon the State Hotel, Valtionhotelli, an art nouveau castle, became a center of semioticians as well.

In this first semiotic congress in Imatra, also participated the research group on musical semiotics called Musical Signification, which had been established in Paris in a direct broadcast at French Radio with six scholars: Costin Mioreanu, François

Delalande, Gino Stefani, Marcello Castellana, Luiz Heitor Correa Azevedo and me. After this important radio program about musical semiotics I told Greimas about our plans to establish the *Laboratoire européen pour les études en signification musicale* — which title had been invented by Marcello Castellana, a Sicilian student of Greimas; he said: Take its organization to Finland! We here in Paris are a little Bohemian, it would not survive here. So I did and the first symposium in Imatra was attended by such eminent scholar of musical semiotics as Daniel Charles, Marta Grabocz, Ivanka Stoianova, Vladimir Karbusicky, Jaroslav Jiranek and Iegor Reznikoff. Now the project has over 600 members and has held 13 international symposia in many European towns and 12 international doctoral and postdoctoral schools of musical semiotics at Helsinki University and Imatra.

In the summer congress of 1987 the previous members of the Tartu-Moscow school met in Imatra in a commemorative symposium. Lotman could not come himself but instead many members living in diaspora came, such as Alexander Piatigorski, Boris Oguibenin, Anne Shukman. Thomas Sebeok was of course also present and spoke about primary and secondary modeling systems. Also such famous scholars as Roland Posner and Masao Yamaguchi attended as well as Vilmos Voigt and Mihai Hoppal.

Yet, alongside this meeting convened also for the first time the Nordic Association of Semiotics. This was the first all-Nordic symposium, for which especially the semioticians from Norway were active. The Dutch semiotician of translation Dinda L. Gorrée was there, and among founders of the association were Drude van der Fehr, Elena Hellberg, Sven Storelv, Jorgen Langdahlen, from Norway, Jørgen Dines Johansen, Svend Erik Larsen and Peter Brask from Denmark. A magazine was established also, entitled *SEMIONORDICA*.

One of the decisive years in all these organizations was 1988. It was the year of founding of the International Semiotics Institute or ISI. The Canadian semiotician Paul Bouissac, who in Toronto was running his famous summer schools for structural and semiotic studies, which always lasted one full month, had got the idea to establish an institute to supervise the education of young semioticians and their teaching globally. There had to be a place where one could know everything that happened in semiotics in the whole world; a database from which students would learn where to go in order to specialize in diverse fields of semiotics. He had built a collegium of 44 scholars behind this enterprise, but it was certainly Sebeok's initiative which brought the founding meeting to Imatra. The candidates for the presidency of the ISI were Paul Bouissac and Roland Posner, but after all I was elected. Finnish media followed this event closely; big articles were published in the main newspaper of the country *Helsingin Sanomat*, and it was mentioned in the news of TV channel 1. The international scholars who constituted the collegium were Lisa Block de Behar, Paul Bouissac, Maria Lucia Santaella Braga, José Romero Castillo, Igor Czernov, Jean-Claude Gardin, Beatriz Garza Cuarón, Dinda L. Gorrée, Claudio Guerri, Yoshihiko Ikegami, Jorgen Dines

Johansen, Walter A. Koch, Alexandros-Phaidon Lagopoulos, Youzheng Li, Dean MacCannell, Jacques Moeschler, Michael O'Toole, Rik Pinxten, Roland Posner, Debi Prasama Pattanayak, Monica Rector, Joëlle Rethoré, Fernande Saint-Martin, Thomas A. Sebeok, Ropo Sekoni, Ann M. Shukman, R.N. Sriwastava, György Szèpe, Eero Tarasti, Terry Threadgold, Colwyn Trevarthen, Salvato Trigo, Patrizia Violi, Vilmos Voigt, Gloria Withalm and Masao Yamaguchi. Moreover, Peter Stockinger was nominated assistant to the President and Henri Broms Director of the database.

The goals of the Institute were defined as follows (the text written by Paul Bouissac): "First, it will establish an international database of all advanced teaching and research centers relevant to semiotics; the database should contain information on programs offered by other institutes and universities, conditions of admission, bursaries, grants and fellowships; second, it will facilitate mobility of the students; thirdly it will sponsor and organize interdisciplinary conferences workshops, courses and seminars in cooperation with the IASS." In order to fulfill these tasks there were seven so-called regional centers for geographical areas. Australia, Eastern Europe, Japan and East Asia, Latin America, North America, Western Europe. Each center was supposed to gather information and send regularly to the ISI which was established in Imatra.

Such was the ambitious plan. In fact, it was never literally enacted. The idea of regional centers proved to be not realistic, some data were gathered but the Imatra center did not receive information from regional centers as planned. However, when this was noticed, then the ISI started to function on its own, fulfilling the third paragraph of its goals, i.e. international symposia. In this manner Imatra became one of the well-known international centers of semiotic congresses and activities. It has continued in these lines until the present. It has the summer congress every early June (it was moved from July in order to avoid coincidence with Urbino summer schools).

A little later, when the Toronto Semiotic Circle was no longer willing to continue their Summer schools for structural and semiotic studies, this institution was shifted to Imatra, whose summer congress, however, always lasted only one week. Canadian students of Marcel Danesi came often to these events. For the Finnish audience the ISI started to organize winter schools in early February, amidst the hard Finnish winter. They became immediately very popular and expanded knowledge about the Institute in Finland, which was of course important for funding.

The Ministry of Education started to fund the ISI upon the initiative of Minister Riitta Uosukainen, who was from Imatra. Also the City of Imatra has continued funding under its Mayors, Tauno Moilanen during ten years and Pertti Lintunen now. The Institute survived the period of recession in the early 1990s. Whether it endures during the present crisis is to be seen. Its educational impact cannot be underestimated. For many, especially young scholars, the Imatra congresses have

been the first stage for their congress speeches. The place itself, the art nouveau castle and Cultural Center have not lost their attraction.

IASS Continues

In the meantime, the IASS continued to function. When Cesare Segre left the Presidency the new President was elected, and he was Jerzy Pelc. After him Roland Posner got the post and held it for two four-year periods. During his time the secretariat was situated also in the German-speaking area, namely in Vienna, thanks to Jeff Bernard and Gloria Withalm. They expanded remarkably the scope of the society, and specified its statutes. In addition to an Executive committee consisting of national representatives from each country, 1–2 persons, it included professional institutes and others. An information bulletin was published regularly. The IASS saw the rise of new continents in semiotics, particularly Latin America. After my student time in Brazil in 1976, I visited again during a tour of Latin America in 1996 and lectured in Buenos Aires, Santiago de Chile, Lima and Santos and São Paulo. The width and scope of semiotics in Latin America was really outstanding. Also Mexico was tremendously active. IASS also started to foster congresses and symposia “under auspices of the IASS” and created formal criteria for such affiliation.

The IASS general assemblies reflected the strong passions semiotics evoked among different groups, schools and scholars. In the Barcelona/Perpignan congress, which was the first two-city world congress in the history of the IASS, the assembly had to decide about the next place. Berkeley, California was elected under direction of Irmengard Rauch. When the Berkeley congress was held it was the first time the world congress took place outside of Europe. That was in 1988. Again the next meeting place had to be chosen. The Latin Americans and many others strongly supported Guadalajara as the congress site. Sebeok and some others proposed Helsinki. In the dramatic election Guadalajara won and so Latin America gained its first world congress. At the same time in Monterrey, Mexico, Pablo Espinosa Vera organized a convention he called the First World Congress of Semiotics and Communication, and was able to bring there a lot of semioticians from Europe. Newspapers and media from Mexico City came and wrote extensively about the event.

In fact, I do not know why the General Assemblies of this society always tended to be quite stormy and heavily debated. Often national and political interests were blended together with the scientific ones. But perhaps this was not so dangerous, since it showed the great interest people had in semiotics. They were passionately involved in the issue (at least during the congresses).

Roland Posner was able to arrange the IASS congress next in Dresden, so it was back again in central Europe. In Dresden, the vote was for France and the University of Lyon, where Professors Louis Panier and Bernard Lamizet invited

the congress to be held. The attendance during the 1990s was about 500–700 in each congress. All the time *Semiotica* appeared regularly thanks to Sebeok and his wife Jean Umiker Sebeok and Mouton de Gruyter in Berlin. In the Posner time, vice-presidents were John Deely, Gerard Deledalle, Adrian Gimete-Welsh, Alexandros-Ph Lagopoulos and Eero Tarasti; secretary general was Jeff Bernard and Gloria Withalm as his assistant, the treasurer Magdolna Orosz and assistant treasurer Richard Lanigan.

But at the Lyon congress in 2004 Posner's two-year period expired and a new President was elected and also the Board. Under these conditions the present direction of the IASS was established. I became the President and the Vice-Presidents were as follows: Adrian Gimete-Welsh, Richard Lanigan, Youzheng Li and Jean-Claude Mbarga. The Secretary general became Jose M. Paz Gago and vice secretary Göran Sonesson, treasurer Susan Petrilli and vice treasurer John Deely. *Semiotica* editorship was moved to Toronto under Marcel Danesi. Now the Board was chosen and elected perhaps more in line with the geographical expansion of semiotics.

Yet it is interesting to notice that no one seems to know until this day how many members there were in the IASS. Very few had paid any longer the membership fees, thinking of the advantages it would bring. However, there were unofficial lists, also provided by the ISI, of some 2000 addresses, which was used for messages and information. With the advent of the internet even this became unnecessary, with Göran Sonesson keeping the webpage and after the La Coruña congress in 2009, Priscila Borges in São Paulo.

When I took on the direction of IASS in Lyon, I finally had the courage to propose that Helsinki and Imatra could organize the next world congress in Finland. This happened in 2007. The themes of these world congresses had been always very general, so that everyone could attend. Semiotics itself had exploded in so many directions and dimensions that no one could master or control its growth everywhere. There had been such titles as Man and his Signs etc. To my mind the titles had to be very common but also reflect in each case the host country and its traditions and orientations. In Finland we had just had a semiotic research project funded by the Finnish Academy on Understanding and Misunderstanding. Behind that was the lecture once given in 1983 in Jyväskylä by the American linguist Walburga v. Raffler-Engel who had studied cross-cultural misunderstandings. As our congress patron we invited President Martti Ahtisaari; he wrote an epigram on our program booklet: "Semiotics studies all forms of communication. By analyzing cross-cultural misunderstandings it promotes the self-understanding of mankind". These words well-suited Ahtisaari, the Nobel Peace Prize winner a year later.

The World Congress in Finland

Now we were able to apply in Finland all that we had learned from organizing semiotic congresses for over twenty years already, but on a much larger scale. So what is needed for a world congress? First, you have to fix the theme and then the plenary speakers. Following the model once provided by the Vienna congress there was a series of lectures about Finnish culture. So we had Professor and Rector of Helsinki University, Ilkka Niiniluoto, to tell about philosophy in Finland; Vilmos Voigt introduced Finnougric semiotics, Jaan Kaplinski from Estonia his views on communication and Pirjo Kukkonen on Finnish tango. The next problem was funding. The idea of a self-funding congress was impossible. So external funding was needed. It was given by sponsors such as the Academy of Finland, City of Imatra, European Social Funds, Finnish Cultural Foundation, Niilo Helander Foundation, Istituto Italiano di Cultura, Ministry of Education, Ministry of Foreign affairs, Nokia and State Provincial Office of Southern Finland. The Ministry of Foreign affairs provided remarkable funding to invite scholars from developing countries and particularly women (they helped us again for our summer congress in 2011). I mentioned the list above as an example for anyone organizing these kinds of conventions. Then we had to decide the congress site, and we agreed to do the event in two cities, first in Helsinki and then in Imatra. For the transportation to Imatra we hired one whole train. The railway station in Helsinki was one morning filled by a huge crowd, all semioticians going to the Imatra congress. One wagon was for a meeting of the Board of the IASS, which could work even during travel. Normally also, the world congress of semiotics has been invited to a buffet reception by the city. This happened in Helsinki as well. Yet the opening ceremony took place in the historic Solemnity Hall of the University of Helsinki with the symphony orchestra of the University which played *Finlandia* by Sibelius.

Also eating is important as a part of the congress, since at lunch and dinner tables people meet each other unofficially and can talk about issues. In my memory of world congresses Lyon stands out as a landmark with its superdelicious dinner tables. However, as to the behavior of semioticians at the buffet one would recommend a reading of Lévi-Strauss's *L'origine des manières de table*. In Finland, Imatra offered its famous Carelian hospitality. Moreover, in order to do a world congress a big and motivated staff is needed. We had a committee of 17 persons including from the teachers' side Pirjo Kukkonen, Dario Martinelli, Pekka Pesonen, Harri Veivo, Merja Bauters, Susanna Välimäki; others were students. The Helsinki congress was planned to be a 'dancing congress' with a ball at the Old Student House, but in fact rather few attended. Semioticians seem to like less formal togetherness.

After the congress still follows the editing of the proceedings. For years the proceedings of IASS congresses had not appeared as printed books. Thanks to the ISI we had a mechanism to produce such a thing, by two years' hard work by its editors Paul Forsell and Rick Littlefield. The proceedings appeared in 2009 before

the La Coruña congress, in three volumes. They did not contain plenary speeches since the speakers did not send their texts, probably thinking that they would never appear as books.

I have thought that IASS has two major challenges in international semiotics: 1) to organize world congresses, 2) to keep publishing *Semiotica*. These two tasks have been fulfilled so far. *Semiotica* is the pride of its publisher Mouton, who after the direction of Anke Beck continues with semiotics with Marcia Schwartz. Danesi has as his assistants Andrea Rocci and Paolo Ammirante.

In the Imatra General Assembly, in which also the membership criteria for different continents were discussed, the IASS received the invitation from its secretary general Jose Maria Paz Gago to convene in his home town La Coruña in Spain. Again a pre-meeting of the Board was organized and the place was confirmed to be a most suitable one. The theme of La Coruña was Communication of Culture/Culture of Communication. So the communication aspect of semiotics was emphasized. The meeting was planned to be held at the handsome congress palace in the harbor, but an economic crisis intervened and so it was held at the University Campus, which fortunately proved to be quite practical, with its several buildings side by side. Upon the initiative of Paz Gago the main outside plenary speaker was the writer Salman Rushdie. He spoke about the meaning of history, and tuned his whole speech in a humanistic manner so that it became a most appropriate message to all of the hundreds of semioticians gathered in the audience. The general assembly, when voting for the new Board, was again fairly stormy with several issues raised about the statutes, and about who was entitled to continue on the Board and who not. Also the Executive committee brought their national problems on stage to be decided, which was of course not the task of the IASS assembly. Yet things were unresolved after the time of the first long meeting had expired, and it had to convene again two days later. The new Board consisted of the same as earlier except for new Vice-Presidents, who were Paul Copley, José Enrique Finol and Anne Hénault. So for the first time also the Paris school was included in the Board of the IASS. It was also decided that next congress would take place at Nanjing Normal University.

The future Chinese hosts immediately invited the Board for a planning meeting to see the place. This was the first time many experienced China, its tremendous economic growth and also its growing and flourishing semiotic tradition. The soil had been prepared by, among others, the long-time work by Youzheng Li to introduce the classics of semiotics to China. After Nanjing the preparations for the next world congress to be held at Sofia by New Bulgarian University under Kristian Bankov, Vice-Rector of the University, had already been launched.

From Italy to Bulgaria and Estonia

However, the events at the IASS are only the cover or umbrella for a most manifold development in our discipline on various continents. Here I deal with it only from the organizational point of view and insofar as I have been involved. In many European countries, semiotic master and doctoral programs have emerged, not only in Italy, which has always been the promised land of semiotics. As Umberto Eco said, Italy has a lot of semiotics since it is the same as communication. He had established at Bologna University the all-Italian doctoral program of semiotics, whose courses partly took place also in San Marino under Patrizia Violi and Patrick Coppock. In southern Italy Augusto Ponzio organized a lot of symposia together with Susan Petrilli and Patrizia Calefato. Studies for the doctorate were very well organized there. In Turin, Ugo Volli and Guido Ferrari were teaching semiotics, Omar Calabrese in Siena, Isabella Pezzini in La Sapienza, Rome, Prof. Abruzzese in Milano, and Gianfranco Marrone in Palermo. I was able to visit almost all of these places and meet their gifted students and learned teachers.

In Bulgaria semiotics had been started in the early 1990s at the new Bulgarian University, a private academy, by Maria Popova and supported by the President of its Board, former Ambassador Bogdan Bogdanov. Sebeok visited it and so did John Deely and myself. Its most important tradition became the Early Fall Schools of Semiotics, earlier mostly and nowadays always held in Sozopol at the Black Sea. By cooperation with Italian and Greek semioticians it has grown a major educational project of young semioticians, visited by students even from Northern countries like Estonia and Finland. Its director Kristian Bankov is in fact a philosopher who received his PhD at Helsinki University, but now he is interested in consumerism and applied semiotics. Such topics as advertising, media, marketing, sports fan clubs etc. are indeed favored by young Italian, Greek and Bulgarian students. Strong support has been given by Turin University and its professors Ugo Volli and Massimo Leone, the latter running also a new net magazine of semiotics, *Lexia*.

In the meantime, in Estonia the teaching of semiotics was finally started by Peeter Torop and Kalevi Kull. Tartu University encouraged the memory of Juri Lotman as the greatest Estonian scientist with a modernist statue in front of the Library in Tartu. The semiotic center of Tartu got the position of Center of Excellence and substantial funding. This happened all rather recently in the late 2000s and early 2010s. The Estonian case shows how important for organizing semiotics it is to have 1) support from the highest direction of the University, 2) a substantial national academic basis and tradition. In the latter sense Estonia could stand on the names of Lotman and Uexküll.

The latter was remarkably helped by the late Thomas Sebeok, who considered biology as the key science of semiotics and the future. The son of Jakob von Uexküll, Thure had continued biosemiotics, which joined with the work of Danish scholars became one of the new paradigms of semiotics altogether. Earlier they used to have their meetings also in Imatra, hosted by the ISI.

The Finnish Network University of Semiotics as an Experiment

In Finland a new phase of semiotics was opened when finally, at the third request, the European Union accepted to fund the National Network University of Finland under the guidance of the ISI. The funding was channeled via the Southern Carelian Board, and it was part of the so-called structural funding for unfavorable regions. This started in 2004 and meant rich years for the ISI for many years. 13 national universities joined the project whose aim was to educate PhDs of semiotics in each university in their already existing discipline, but the education and supervision taking place essentially at Imatra. The program included also studies on the Master level of semiotics. The Network University included also such peculiarities as the School of Defense, which under prof. Aki-Mauri Huhtinen adopted semiotics in the training of officers. One doctoral thesis appeared on the notion of strategy. I had not heard that semiotics was used elsewhere in an army — except in Nanjing, where I met a teacher from its International University, which then proved to be a military academy and the teacher a general.

Anyway, with this money from the EU it was possible to arrange a lot of teaching of semiotics in Imatra and also start a temporary chair of semiotics. Its first holder was Harri Veivo in 2004–2007 from literary studies at the University of Helsinki. The chair was situated at Helsinki University whose own semiotic study program thus gained a remarkable contribution. After this period the chair was moved to the University's own budget as its temporary professor, whose holder is a Peirce scholar Ahti-Veikko Pietarinen. Besides Veivo, the Network University had two associate professors of semiotics, Dario Martinelli and Guido Ipsen.

Still, in spite of this formal structure everything remained on a temporary basis and could change any time the situation would change. In fact, this has happened with the new University Law in Finland that privatizes all earlier State Universities. It is still under discussion what impact it had on the science of a country that had thus far a flourishing academic life covering the whole country. Privatization again is a part of the huge epistemic change whose testimonies we all are and which means a total commercialization of all aspects of life. The Chinese Vice-President of the IASS Youzheng Li wrote the following recently:

In our congress we will be engaged in many important topical discussions about the future of IASS and semiotics in general. Among many key issues one of the most significant is related to the general humanistic-academic situation in the world today. We are living in a completely commercialized world where the professional benefits become the top principle even in academia. In my opinion this could be the most serious problem: whereas in former times humanist scholars searched for truth, today they search for professional (individual and collective) profits. If so, any results in our practice could be used to continue our "profession". The consequence must be that our scientific pursuits will be disconnected from the classical ideal for scientific truth. If scholars become

businessman-like activists they could also adopt various means that are taken as proper within the commercial world. If we semioticians also follow such laws to search for our professional profits, what will happen to our semiotic future?

Most intelligent people in the world agree that something went wrong. Is it acceptable that all national, regional structures, traditions, jobs, cultures vanish during this enormous global process? It started when someone began to count everything. Such things, which were not earlier counted at all but taken as granted, were now being calculated, they got a price-tag. For instance, take facilities of the universities. Suddenly they were no longer property of the university but of the state. Then the university had to pay rent. But rent came from the state budget. The situation was crazy, with money moving from one pocket to the other. The normal teaching work became completely disturbed by constant evaluations, applications, competitions, all kinds of administrative operations for which the university needed to hire more and more specialists. Less and less money was left for the basic functions of the whole academic system. This is the experience in Finland, and probably in the European Union it is the same.

Lapland Enters the Scene: SEMKNOW

Yet, a new agent appeared in Finland in the field of semiotics when Lapland University in Rovaniemi entered the scene. This was thanks to its energetic young Rector Mauri Ylä-Kotola, who had had a philosophical education at Helsinki University, and now as a new Rector in Rovaniemi wanted to have there a lot of international activities. Imatra ISI, which had remained an independent private institute legally on the association basis had for years been looking for an affiliation with some university. This had been recommended earlier by Mrs. Uosukainen under her ministerial time in the 1990s. What made Rovaniemi particularly interesting, was that despite its geographical place at a distance from even Helsinki, it had founded an agency called Finnbarents whose only task was to prepare EU applications. They had been successful, since 95 % of their projects had been accepted by Brussels. They had a Belgian agent, Miss Elke Kleutghen, who was from Brussels, and knew exactly what to do.

So a new application for semiotics was made for a doctoral program in Europe under direction of Lapland and having three other partners: the Universities of New Bulgarian in Sofia, Turin in Italy and Tartu in Estonia. The first try to win the support failed around 2007, the time of our world congress. But a try was made again, and now with success. So started a project whose acronym became SEMKNOW. Its managers changed quickly. Now, when the three years' planning is going to end and programs are opening in 2013 in every partner university, it's managed by Irina Geraschenko.

The project mission is defined as follows: “The aims of our doctoral program is to provide and develop high level semiotic expertise applicable to social and economic spheres thus being competitive on the labor market”. So the project is the answer to the challenge of new generations of semioticians having been educated until the MA level all over Europe, but without any special views toward a future job. Doctors of semiotics from many countries were writing to me and asking for work in Finland for instance, and even some with brilliant papers from the highest European universities. And the careers of many others, already doctors, had stagnated and many had been forced to return to college or school as a teacher. So something had to be done quickly so that a whole generation of young semioticians would not feel lost and abandoned. In order to include efficiently the labor market orientation in the doctoral program, it was decided to make so-called company agreements with various enterprises and institutes, so that they were ready to receive SEMKNOW doctoral students for a fieldwork period. The agreement had no commitment from companies to really recruit these candidates, but one never knew what could happen. This was definitely on the agenda of the European Union, which had started to think of education only as preparation for a job.

In any case, it was a pragmatic answer of semioticians to the challenges of our time. We have to be realistic, even if one was opposed to the total commercialization of life and culture, and even if one was supporting progressive phenomena such as “occupy” movements, ecology, indignant students etc. The strong point in semiotics has been, through all times, its amazing capacity to adapt to different *Umwelt* conditions and changes of paradigms. This is why semiotics is still as fresh as ever — and not dead as Julia Kristeva was saying as early as in 1974.

Another idea of SEMKNOW was that it would not focus on any particular school of semiotics but that the whole tradition of semiotics should be open to students. Now, the planning phase with a lot of meetings is almost over, and now starts what is called the implementation of the program. For this further funding is requested from Brussels. However, as everyone who has tried knows, this is possible only through professionally trained agents who master the very special EU jargon and bureaucracy. Accordingly, this very important pilot project, whose pioneer was in fact the Finnish Network University of Semiotics in 2004 — in which doctoral studies were experimented on national level — is now expanding its ideas into the international and Paneuropean scene. The idea is that, later, any European university fulfilling the criteria of SEMKNOW could join it. It has also been discussed under which terms double doctorates might be possible or at least co-tutored ones. And all this was initiated from the peripheral area of Lapland, which I myself had never even visited before this project started. But I comforted myself by the fact that I knew also a lot of Brazilians living in Rio or São Paulo who had never been in the Amazons. However, Lapland University is a completely modern university and a model example of how in a vastly smaller context such a utopian issue as semiotics can become a reality.

What Do We Want?

Altogether, it seems to me that organizing semiotics, globally and nationally, is an endless task. In spite of all, however, I do not believe it to be a Sisyphean task. "Semiotics continues to astonish" as one fresh book has been entitled. How semiotics will survive in the present economic crisis all over the world is hard to anticipate. When university budgets are cut it depends on many things concerning on which list semiotics is put. If it is seen as what is fashionably called an 'innovative' science, it may have a chance. If not, it can still survive as an underground and marginal movement. It may remain as something that seems to be utopian, *improbabilité infinie* as Hannah Arendt said, as something which one day suddenly becomes a reality. In the present Internet revolution and with the Facebook age, semiotics has not lost one bit of its actuality. Someone just asked in the media, Why do we still need universities when what the professors say in their lectures can be much more easily discovered on the internet? This is obviously a crazy idea, since every society will need a place where young persons not yet mature, not yet knowing who they are and what they want, are kept. When the Japanese semiotician Masao Yamaguchi retired, he established in the remote countryside of his country a Buddhist meditation center and a semiotic university of his own.

Might we think of the possibility of a semiotic university, which would teach people the principles of how to deal with the inundation of information, how to choose, select, and distinguish the essential from the unessential? Solomon Marcus recently argued that the majority of people live in a cultural slavery, but they do not know it. Should semioticians reveal it? This is a semio-ethical question. It is young persons' right to be ignorant, their right is to be in the category of Ernst Bloch's *noch nicht*, not yet, as he says in his *Prinzip Hoffnung*. Perhaps we semioticians also belong in the 'not-yet class', as perpetual students of our signs.

TRAVERSÉES

L'héritage de Greimas entre mission et projet : Entretien avec Maria Giulia Dondero (Paris, le 5 septembre 2012)

Anne HÉNAULT
*Université Paris IV – Sorbonne
Cercle Sémiotique de Paris*

1. Quand et comment avez-vous découvert la sémiotique ?

C'était à Paris, en 1973. Après des études françaises on ne peut plus classiques et conventionnelles, j'avais été amenée à vivre en immersion totale dans des environnements linguistiques et culturels radicalement autres, si bien que, dès mon retour en France, j'avais rejoint une équipe de chercheurs qui travaillaient intensément sur le comparatisme des langues et des cultures, avec l'objectif pratique d'améliorer l'enseignement des langues étrangères. Le « patron » Francis Debyser, un esprit en tous points remarquable, menait son équipe, en mobilisant les ressources innovantes de l'ensemble des sciences humaines qui, à l'époque, prospéraient en pleine effervescence. La première année, je reçus commande d'un enseignement approfondi sur l'impact de « l'approche linguistique » (du *linguistic turn*) sur la lecture et la compréhension des textes. La commande suivante concerna *Sémantique structurale* et la sémiotique. Pendant assez longtemps, je fus dans le noir le plus complet. Je n'y comprenais rien et les quelques lueurs qui commençaient à me parvenir étaient d'une décourageante trivialité. J'étais plutôt hostile. À quoi bon retrouver partout et toujours les mêmes actants, *le sujet, le destinataire, le destinataire, l'objet* ? C'était lassant, mécanique, caricatural. Mon premier enseignement de la sémiotique fut donc négatif et presque sarcastique. Des ouvrages de vulgarisation très primaires circulaient entre quelques « initiés », et, immédiatement, partout en France, l'école primaire s'était engouffrée dans une faible narratologie élémentaire, comme s'il n'y avait pas autre chose à enseigner que cela !

Pourtant, à force de lectures, toujours à distance d'A.J. Greimas et de ses disciples, je finis par être captivée par *Sémantique structurale* (*Sém.struct.*) lorsque, après avoir lu les *Prolégomènes* de Hjelmslev et après avoir accepté de considérer Saussure d'un tout autre point de vue que celui du linguiste myope (point de vue qui était seul à avoir cours à ce moment-là), je pus commencer à comprendre ce qui se jouait dans ce livre broussailleux. Finalement, *Sém.struct.* me parut tellement prodigieux, la théorie qu'il laissait pressentir me sembla si belle et si fondamentale que je décidai d'essayer de faire connaître ce que j'avais commencé à apercevoir. En 2 ou 3 ans, je parvins à rédiger *Les Enjeux de la sémiotique* (Tome 1). Pourquoi avoir mis si longtemps ? J'écrivais pour tous ceux qui vivaient loin de Paris et qui ne disposaient ni des complicités du Groupe sémio-linguistique ni des bibliothèques ni des librairies du quartier Latin. Je savais, par expérience, à quel point toute cette théorie était surprenante, radicalement différente de ce à quoi étaient formés nos collègues à travers le monde. J'ai donc tenté un exposé qui rendrait la sémiotique compatible avec une pensée cultivée mais non préparée à cette systématisme radicale. J'ai cherché à montrer concrètement en quoi cette discipline si nouvelle était, au fond, plus que conforme à la rationalité ordinaire de toutes nos sciences. Et j'ai réécrit plusieurs fois ce texte afin qu'il s'éloigne le moins possible de la langue de tous les jours, de la langue qui, pour Molière, était celle des « honnêtes gens ». Greimas se déclara heureux et satisfait de ce travail que j'avais mené sans l'avoir rencontré ; il rédigea la préface du volume à paraître, puis il m'enchaîna à son groupe de chercheurs en sémio-linguistique et ne me laissa plus jamais la possibilité de m'en détacher.

Au séminaire, je fus assez longtemps silencieuse. Parce qu'il me semblait qu'il restait tellement de choses à comprendre, i.e. littéralement « à tenir ensemble » avant de pouvoir formuler des vues pertinentes. Et puis, après quelque temps, alors que j'avais commencé à oser prendre quelques fois la parole parmi ces doctes, un beau jour, Greimas me demanda de créer la première composante des *Actes Sémiotiques*, le *Bulletin GRSL*, ce qui m'amena à travailler, en binôme avec lui tous les jeudis matins.

En résumé, ce n'est pas le charisme du maître ni l'engouement passionné des élèves qui m'ont piégée dans cette aventure intellectuelle mais bien la beauté conceptuelle de la construction théorique qui ouvrait ce champ du savoir radicalement neuf que la « sémio-linguistique » avait commencé à faire exister, avant de s'appeler définitivement « sémiotique ».

2. Comment avez-vous compris la personne de Greimas ?

La personne de Greimas retenait, souvent d'une manière entière et définitive, ceux qui l'approchaient. Visionnaire mais perspicace, tyrannique car intransigeant et absolu, il était plus doué que quiconque pour ce qu'au temps de Dostoïevski, on appelait « le discernement des âmes ». Pittoresque et généreux, il était pour nous

à la fois Socrate au milieu de ses disciples dans les jardins de l'Académie, Albert Einstein, solitaire dans sa découverte de la théorie de la relativité et, lorsqu'il décidait de faire le Slave, il devenait un Tarass Boulba qui serait aussi le gentil Silène de la comtesse de Ségur, le général Dourakine. Greimas qui cultivait le paradoxe et la plaisanterie, se moquait constamment de lui-même, et tentait de nous faire admettre qu'il n'était qu'une sorte de paysan du Danube, alors même qu'il avait laissé de sa jeunesse à Kaunas, Vilnius et autres lieux de Lituanie, tout comme à Grenoble où il commença à linguistiquer furieusement, dès 1935, le souvenir d'un jeune homme élégant, ne détestant pas de jouer les dandys, celui-là même qui allait choisir de consacrer de longues années de sa vie à l'étude du lexique de la mode à Paris (mode masculine et mode féminine) en 1830¹. Il aura été créateur d'un courant de pensée qui ne tarda pas à intéresser le monde entier après avoir été fort à la mode à Paris, entre 1966 et 1980. Il fut donc un penseur à la mode et pourtant, il se défiait viscéralement de ce qui tenait à la mode. Ses lectures ne suivaient en rien les modes et n'obéissaient qu'à des impératifs fondamentaux. Cette ligne de conduite, très systématique et jamais prise en défaut, aura fait de lui un vrai « passeur », capable de maintenir l'exigence épistémologique des grands maîtres du passé (les Poincaré, les Cavaillès, les Reichenbach et avant eux, toute la pensée rationnelle de l'âge classique, Port-Royal et Leibniz y compris). Il suivait scrupuleusement les leçons d'un Robert Blanché qu'il ne manquait pas de citer clairement, au contraire de ceux qui, profitant des amnésies induites par les guerres mondiales, l'ont pillé sans vergogne en omettant totalement de prononcer son nom. Chez Greimas, les concepts les plus nouveaux naissaient dans une parfaite continuité avec la grande coulée rationnelle qui a marqué les grands développements de la science contemporaine. Il ignorait les compromissions idéologiques et se montrait d'une totale rigueur éthique, sur le plan du savoir, ce qui ne l'empêchait pas de plaisanter beaucoup et de s'amuser chaque fois que la comédie humaine lui offrait des cocasseries car il préférerait la franchise à l'hypocrisie, la loyauté à l'esprit de ruse, la clarté à l'opacité.

1. Cette thèse de doctorat d'état, soutenue en Sorbonne par A.J. Greimas en 1948 (sous la direction de Ch. Bruneau et F. Brunot) demeura inédite du vivant de l'auteur parce qu'il en déplorait toutes les imperfections. Sa 1^{ère} publication (posthume), sous le titre *La Mode en 1830* (Paris, PUF, coll. Formes sémiotiques) n'intervint qu'en février 2000, à l'initiative de Thomas Broden. Cette édition requit, en effet, un travail considérable d'établissement du texte, de la part d'un certain nombre de chercheurs américains et français dont Françoise Ravaux-Kirkpatrick, qui, elle-même, avait compté parmi les tout premiers auditeurs et disciples d'A.J. Greimas, à l'EHESS.

3. Par quel chemin êtes-vous parvenue à travailler sur « l'éprouver » ou « l'éprouvé » ; Comment en êtes-vous venue à concevoir et à poser la sensibilité comme fondement du sens ?

En 1982, Greimas me confia son important manuscrit consacré à la *Sémiotique des passions*, en me demandant de rédiger pour, (et après) lui, le livre qui devait en sortir. Mon premier souci fut alors de constituer un corpus susceptible de présenter des phénomènes textuels correspondant aux intuitions sémiotiques très novatrices contenues dans ce beau manuscrit.

Ce qui se lisait dans ces petits paquets de notes, réunis par pliage, en de nombreux micro-cahiers² plutôt énigmatiques, m'apparut comme une perspective beaucoup plus large et plus profonde que celle qui est requise par le texte littéraire ou par l'œuvre artistique en général. A.J. Greimas avait perçu des phénomènes discursifs qui ne relevaient pas du littéraire mais, bien au contraire, d'une sorte d'expressivité corporelle que seule la vraie vie est capable d'actualiser et de réaliser.³ J'ai donc orienté mes recherches vers des documents « authentiques » qui seraient des expressions plus directes (moins normées par les genres et par les écritures convenus d'une époque donnée) et qui auraient donc plus de chances de concerner le fonds anthropologique universel, domaine privilégié du savoir sémiotique.

Vous ne pouvez pas savoir combien j'ai dépouillé d'archives, cette année-là, pour essayer de trouver des écrits dans lesquels la passion éprouvée s'inscrirait, comme d'elle-même, avec des schémas qui ne relèvent pas forcément de l'expression linguistique. Je visais avant tout ces schémas infra-verbaux, qui relèvent de ce qu'on appelle parfois le *suprasegmental* et qui étaient réputés indétectables à l'écrit. Je cherchais donc des textes agités par un suprasegmental spontané, en quelque sorte insignifié, et cependant présent et perceptible, reniflable en quelque sorte. Il s'agissait de mettre au jour (avec une méthodologie rigoureusement sémiotique, sans recourir aux spéculations de la philosophie ni aux intuitions de la psychologie) un niveau de sens plus profond que les structures profondes de la sémiotique standard que j'ai appelé niveau de l'éprouver/éprouvé sans vouloir préjuger de la manière dont il conviendrait de le désigner, lorsqu'enfin il pourrait être accepté dans le métalangage de la sémiotique. Le niveau phorique et tensif installé par *Sémiotique des passions* se meut dans cet espace de l'éprouver qui est infiniment plus vaste et plus divers somatiquement que ce que peuvent laisser entendre ces deux notions, elles-mêmes beaucoup trop figuratives pour pouvoir être acceptées comme concepts opératoires de la sémiotique et composantes de

2. Rédigés à l'encre bleue avec une belle écriture passablement difficile à déchiffrer.

3. Cf. *Sémiotique des passions* (Paris, Seuil, 1991), le volume qui résulta de la prise en charge par J. Fontanille de ce même manuscrit, lorsque A.J. Greimas, sentant décliner ses forces vitales, pressentit, en 1984, qu'il était urgent pour lui d'aboutir au plus vite, dans la publication de sa longue recherche en sémiotique des passions. Mon *Pouvoir comme passion* doit beaucoup à quelques expressions du manuscrit qui ont été reprises littéralement dans les 33 premières pages du volume de 1991. Voir notamment pp. 12 et 21.

son métalangage. J'ajouterai que je diffère ici de l'opinion de Greimas pour lequel ce niveau concernerait des préconditions de la signification qui n'appartiendraient pas au parcours génératif. Bien au contraire, ce niveau des premières mises en forme du sens par le sensible me paraît celui qui est postulé par l'éclatement de la catégorie oppositive où Greimas situe la mise en branle de la sémiosis par polarisation des termes oppositifs et convocation de la structure élémentaire de la signification. Accepter de traiter ce niveau de l'expressivité animale, infra-langagière qui parfume certains textes devrait permettre enfin de commencer à décrire la continuité entre l'expressivité corporelle et la mise en sens par le langage.

J'ai donc examiné des masses de documents, rédigés sous l'empire d'une passion dangereuse et parfois mortelle, parce que véritablement vécue. Ces documents allaient du 16^e au 20^e siècle. Finalement tous ces dépouillements d'archives ont abouti à cette expérience de laboratoire qu'est la mise en évidence de l'éprouver dans un ensemble de *textes secrets et mutiques* mais dévorés par la passion de l'ambition, rédigés à l'usage de soi-seul par l'encore jeune Robert Arnauld d'Andilly, au cours de l'année 1622, ce qui a donné *Le pouvoir comme passion*. Ce petit livre est doté d'un corpus très suggestif qui est loin d'être épuisé. Il faudra, probablement bientôt, publier un autre ouvrage poursuivant ce projet.

4. Que diriez-vous du projet scientifique au temps des séminaires de Greimas ?

Chez Greimas, le projet scientifique était projet de vie. Son approche du sens était à la fois visionnaire et rigoureusement soumise à l'analyse. (Je suppose qu'il ne serait pas difficile de montrer les mêmes caractéristiques chez ses deux maîtres en sémiotique, Saussure et Hjelmslev).

Les séminaires (de la rue de Tournon et autres lieux) étaient largement nourris de l'imaginaire scientifique propre au maître, un imaginaire qu'il savait communiquer d'une manière très précise, par une sorte d'empathie à la fois rationnelle et passionnelle. C'est pourquoi le travail fourni par tous a constamment changé, évolué d'année en année, tout en restant le même, identique à lui-même dans sa visée et sa dynamique.

L'objectif commun était de mettre au jour les schémas relationnels vides de sens qui constituent le socle grammatical de la génération du sens. La méthode de travail était tout à fait explicite et très normée ; il n'était pas question d'affirmer quoi que ce soit sans l'appui d'une analyse démonstrative, donnant à voir et à valider le phénomène sémiotique que nous pensions avoir perçu. Le volume *Questions de sémiotique* réunit quelques-unes des analyses expérimentales suscitées par le séminaire. Ces analyses sont aujourd'hui encore la base du savoir qui nous fait avancer dans les maquis du sens.

Les principaux modèles testés par les uns et les autres (dont bien évidemment le carré sémiotique, le schéma narratif, ou le parcours génératif) étaient constamment critiqués et remis en cause, à l'occasion de ces études concrètes. Plusieurs numéros du *Bulletin* portent témoignage des larges débats par lesquels ces mêmes modèles s'approfondissaient. Je ne saurais conseiller assez la lecture intégrale du Bulletin GRSL à ceux qui voudraient se faire une idée un peu précise de ce qu'étaient le projet scientifique et l'ambiance de travail du séminaire

5. Pourriez-vous esquisser un tableau de la situation actuelle de la sémiotique européenne dans les universités et dans la société civile ?

La sémiotique telle que nous la pratiquons répond à une demande réelle de la société civile. Vous le savez bien, le monde de la publicité, celui du design, ceux de l'urbanisme, de la médecine, et plus généralement tout ce qui concerne le « vivre ensemble » s'appuient désormais sur les résultats de la sémiotique, lorsqu'ils lui sont accessibles. Mais il est vrai aussi que la sémiotique n'est à peu près pas enseignée en Europe, aujourd'hui. En France même, rares sont les Universités novatrices qui ont pris le tournant de la sémiotique. Ceci tient, en partie, au fait que notre discipline n'a pas su (ou n'a pas encore pu) délimiter ses territoires, indiquer ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, en quelque sorte proscrire l'exercice illégal de la sémiotique.

Le type de travail que requiert la sémiotique n'est plus totalement à sa place chez les littéraires et ils s'interrogent sur l'opportunité de continuer à nous fournir des postes et des étudiants. Du côté des sciences « dures », la situation n'est guère plus claire. Les neurosciences savent très bien exploiter nos résultats et nos conclusions mais, dans l'ensemble, à quelques autres exceptions près (dont celle, magistrale, du mathématicien René Thom et de ses élèves), les scientifiques ignorent tout du projet sémiotique et nous avons aujourd'hui moins de vrais chercheurs qu'il y a 30 ans.

Chez nos collègues (littéraires et/ou scientifiques) les plus scrupuleux et les plus attentifs aux vraies avancées de la recherche, notre image est brouillée, notamment par des abus médiatiques incontrôlés : nous aurions un gros travail d'explicitation et de communication à fournir en direction de ces collègues si nous ne voulions pas que cette recherche finisse par échapper complètement à l'Europe pour aller se développer — sous des formes parfois assez altérées et bien trop *light* — dans des continents plus jeunes et plus réceptifs.

6. À votre avis, la sémiotique des héritiers de Greimas, peut-elle être considérée comme une « mission accomplie » ? Et quelles sont les questions qui ont été le mieux développées par rapport au projet ?

Nos séminaires ont été d'une bonne tenue. Des ouvrages importants ont été publiés. Pour ne citer que le millésime 2011–2012, et pour m'en tenir aux recherches menés en France, il y a eu, à Paris, au cours de l'année écoulée, un important séminaire de J. Petitot et de son groupe, sur les bilans du structuralisme tandis que se continuait à l'École polytechnique tout ce qui concerne la naturalisation de l'intentionnalité. Il y a eu les réflexions de J. Fontanille sur *Corps et sens*. Il y a eu toutes les ouvertures que les séminaires en Sorbonne (l'Intersémiotique et le Métaséminaire) avec, en particulier, D. Bertrand et J.-F. Bordron, (et aussi Cl. Zilberberg ou moi-même) ont tentées dans de nombreuses directions. Il y a eu le beau texte de Cl. Zilberberg, mettant en ordre ses idées sur la tensivité dans *Des formes de vie aux valeurs*. La publication par J.-F. Bordron de *L'iconicité et ses images* marque également une date, pour l'École de Paris. À mes yeux, ces divers ouvrages sont une continuation et un approfondissement du *Sémiotique des passions* signé par A.J. Greimas et J. Fontanille en 1991.

Je ne suis pas suffisamment informée de ce qui s'est passé, au cours de cette même année 2011–2012, dans d'autres villes, par exemple à Lyon, à Limoges, à Bordeaux, à Nantes, à Lille, à Aix-en-Provence et même à Montpellier mais je sais qu'on y a travaillé intensément.

Pour moi, tout ceci (et tout ce qui est actuellement en préparation) signifie « mission largement accomplie », même si je crois percevoir comme une attente déçue dans votre questionnaire. Je pense, en effet, qu'en termes de « missions », on ne pouvait pas exiger davantage des fidèles disciples parce qu'on ne peut pas encore concevoir la sémiotique comme un projet scientifique volontariste puisqu'elle en est toujours à ses tout premiers commencements. C'est, à mes yeux, une construction théorique qui relève des longues durées de l'Histoire car, pour le moment, elle ne peut qu'attendre que se manifestent les petits et les grands talents ainsi que les hasards heureux qui lui permettront de se développer adéquatement, i.e. du sein même de sa cohérence propre.

Pour l'instant, la sémiotique a débouché sur plusieurs espaces d'application, désormais incontournables et c'est par l'application qu'elle se maintiendra, jusqu'à l'émergence d'un nouveau Saussure. J'ai déjà mentionné quelques unes de ces applications, si fécondes dans le domaine de la publicité et dans celui de l'image en général ; elle est actuellement jugée fort nécessaire pour tout ce qui est conquête d'identité ou d'image publique — politique ou tout simplement sociale. Si elle n'est pas réellement entrée dans l'enseignement universitaire, généraliste, et même si la recherche paraît un peu bloquée (en France, du moins) en ce moment, elle se développe dans des enseignements de spécialité d'une grande qualité.

Je suis réellement optimiste pour l'avenir de la sémiotique telle que nous la pratiquons parce qu'elle est captivante pour les esprits exigeants et solides et parce que toutes les grandes nations du monde l'ont inscrite dans leurs perspectives d'avenir.

7. Que pouvez-vous nous dire sur le Cercle sémiotique de Paris, récemment institué ?

La tâche du CSP est, au moins, quadruple :

- veiller à mieux informer ceux qui marquent un intérêt pour nos travaux ;
- chercher à susciter un intérêt plus large dans la société civile ;
- mettre en place un enseignement acceptable de la discipline ;
- tenter de recréer des conditions de recherche comparables à celles qui ont marqué les derniers cours de Saussure, les années de guerre de Hjelmslev et Uldall ou les dix dernières années du séminaire officiel de Greimas, de manière à ce que s'intensifient les efforts de synthèse entre les divers résultats partiels obtenus par la recherche, depuis la publication de *De l'imperfection*, en 1987. Ce travail libre, gratuit et enthousiaste qu'avait su obtenir A.J. Greimas est la condition nécessaire des vrais grands progrès qui consolident notre discipline et qui lui permettent de tenir ses promesses.

TRAVERSÉES

La psychosémiotique : Naissance, adolescence et maturité institutionnelles

Ivan DARRAULT-HARRIS
Universités de Limoges et de Poitiers-EHESS de Paris

L'acquisition de mon très récent statut de professeur émérite est plutôt favorable à cette prise de distance évaluative originale à laquelle nous convie le troisième numéro de *Signata* consacré à l'institutionnalisation et la professionnalisation de la sémiotique.

C'est donc un regard déjà « éloigné » que je voudrais porter sur la période qui a vu l'émergence, la reconnaissance et une certaine installation institutionnelle de la psycho- et de l'éthosémiotique, disciplines dont j'ai commencé à proposer l'édification à la fin des années 1970.

Chacun le sait, le célèbre *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* publié par Greimas et Courtés en 1979 considérait la psychosémiotique comme un « vœu pieux »¹, s'efforçant tout de même de lui consacrer une entrée et d'en tracer, sur l'horizon de la recherche à venir, quelques linéaments prophétiques, en prenant soin de distinguer celle-ci de la psycholinguistique, présentée comme un cas d'échec de l'interdisciplinarité.

Donner existence à ce vœu frappé d'utopie a fondé alors l'entreprise de notre recherche.

Choissant la description et l'analyse de notre trajectoire personnelle, nous voudrions donc retracer les étapes de la constitution de cette nouvelle discipline en insistant essentiellement sur la progression institutionnelle par delà les obstacles rencontrés, grâce aussi aux encouragements, aux soutiens, aux aides et moyens alloués.

1. « Il est bon de prévenir, dès l'abord, que le terme de **psychosémiotique**, ici proposé, ainsi que le domaine qu'il serait censé recouvrir, n'existent pas et ne constituent qu'un vœu pieux de la part du sémioticien. », Greimas & Courtés, 1979, p. 301.

Non seulement la psychosémiotique, à l'origine, n'avait aucune existence, mais, circonstance aggravante, elle entendait installer sa recherche dans un champ lui préexistant, de longue date, et pourvu de très solides institutions de recherche, d'enseignement, de formation et de pratiques.

Nous entendions en effet initier une investigation sémiotique, celle de la psyché humaine, là où la psychologie, la psychopathologie, la psychiatrie, la psychanalyse, les psychothérapies régnaient sans partage, si l'on excepte les conflits internes bien connus entre ces disciplines souvent tentées, en plus, par une conception totalisante, jalouse de protection de leur territoire. On peut d'ailleurs noter que le cas de la psychosémiotique n'était pas sur ce point isolé, et que nombre de sémioticiens — sinon tous — ont dû s'imposer et convaincre en luttant pour obtenir un espace dans un territoire déjà occupé².

Trois rencontres et trois étapes

Première étape

La première étape, stratégiquement, a consisté pour nous à occuper une position modeste, soumise à une faible compétition, celle du descripteur des interactions thérapeutiques praticien/patient au sein même de la séance de thérapie, mû à l'époque par une intuition heuristique : les interactions observées semblaient manifester les structures narratives déjà bien décrites dans l'approche sémiotique des textes.

À la faveur de la rencontre déterminante avec un thérapeute (Bernard Aucouturier) accueillant notre projet, et la mise à disposition des premiers magnétoscopes portables, des séances de thérapie corporelle, psychomotrice ont été enregistrées et analysées avec les moyens théoriques et méthodologiques alors disponibles dans l'analyse des textes : il restait toutefois à inventer une approche analytique spécifique de ce type de corpus. Ce qui sera progressivement réalisé, en faisant le choix méthodologique, salué par Greimas, de porter directement l'analyse au niveau narratif, évitant donc de se perdre dans l'analyse infinie du signifiant comportemental³.

2. Et sans pouvoir s'appuyer sur une reconnaissance universitaire, en France, de la sémiotique au plus haut niveau, puisque manque toujours une section spécifique du Conseil National des Universités; et que les nouveaux sémioticiens docteurs sont contraints de solliciter leur qualification auprès de la 7^e section du C.N.U., celle des Sciences du langage où un certain nombre de membres sont opposés à une reconnaissance des thèses de sémiotique par le comité de cette section.
3. Le premier article de notre recherche psychosémiotique parut dans une revue de professionnels de la thérapie psychomotrice : Aucouturier & Darrault, 1979. A.-J. Greimas, dans sa lettre du 13/1/1980, nous écrivait : « Permettez-moi de vous féliciter à l'occasion de votre analyse psycho-motrice qui est excellente de clarté et d'ouverture d'un champ d'exercice nouveau. Votre proposition de court-circuiter la description exhaustive du signifiant permet de sortir de l'impasse. »

Institutionnellement, ce fut une chance décisive : la psychosémiotique s'est alors introduite dans la formation des praticiens de la psychomotricité : éducateurs, rééducateurs et thérapeutes. En France, il s'agissait de rééducateurs prenant en charge des enfants en difficulté au sein de l'École primaire (dans le dispositif des Groupes d'Aide Psycho-Pédagogiques, créés en 1970) et qui bénéficiaient d'une formation de deux années⁴ ; à l'étranger, en Italie, en Belgique, en Espagne, au Portugal, dans des institutions, la plupart du temps privées, qui proposaient une formation, en trois années, débouchant sur un diplôme de praticien de la psychomotricité. Notons que nous sommes intervenu, durant une longue période (une vingtaine d'années), dans ce réseau international qu'avait créé le thérapeute qui nous avait accueilli à l'origine pour décrire et analyser sa pratique thérapeutique. Il nous avait alors fait bénéficier de ce réseau considérable, en recommandant notre psychosémiotique auprès de ces institutions de formation.

Mais c'est en Italie que notre intervention a été de loin la plus importante et assidue, dans le CISFER de Padoue⁵, lié par convention à l'Université de cette ville (Département de psychologie). Le diplôme de psychomotricien y fut officiellement reconnu, avec une dimension de diplôme européen. L'analyse psychosémiotique de la pratique psychomotrice a continuellement constitué une composante centrale de la formation des praticiens. Ce fut l'époque aussi où la Commune de Venise, à l'initiative de la Pr. Ivana Padoan, nous confia la prise en charge de la formation des puéricultrices des crèches municipales.

C'est au cours de ces années d'installation institutionnelle de la psychosémiotique dans ces institutions de recherche et de formation que la théorie et la méthodologie psychosémiotiques se sont progressivement élaborées, dans la relation dialectique et directe, critique, avec la pratique éducative, rééducative et thérapeutique des élèves de ces différents centres de formation⁶.

Si l'Italie a constitué un pôle institutionnel et professionnalisant très important de notre psychosémiotique naissante puis adolescente, c'est sans doute en Amérique du Sud, en Argentine plus précisément (liée géographiquement au Chili), que l'institutionnalisation a pris un tour différent et nettement plus académique, universitaire.

-
4. Nous étions alors Directeur d'Études d'un Centre régional de Formation d'Enseignants spécialisés — recrutant sur un quart du territoire français — dans l'accueil des Enfants et Adolescents en difficulté, en échec scolaire voire porteurs de handicaps mentaux.
 5. CISFER : Centro Italiano Studi Formazione in Educazione e Rieducazione. Citons aussi tout le travail prolongé de formation des praticiens de la petite enfance accompli dans la Commune de Venise (avec la Pr. Ivana Padoan) et la publication « Seminario di Semiotica psicomotoria », *Quaderni documentazione*, 7 (1984) 78 p.
 6. Un ouvrage est né de cette collaboration : Aucouturier, Darrault & Empinet, 1984. Traduit en italien, espagnol et portugais du Brésil. Constituant toujours aujourd'hui une référence pour les praticiens, il contient la méthodologie d'analyse psychosémiotique des séances de thérapie psychomotrice.

En effet, là encore, c'est une rencontre qui fut déterminante, celle de la Prof. Myrtha Chokler, orthophoniste et psychomotricienne argentine de renom international, rencontre qui permit de créer, à l'Université de Cuyo (Mendoza) et, conjointement, à l'Université del Salvador (Buenos Aires), une *licenciatura* (Master 9) de psychomotricité, sur trois années de formation, avec une forte composante psychosémiotique. Ce diplôme universitaire reste à notre connaissance absolument unique, en tant que tel, mais aussi à cause du statut privilégié de la psychosémiotique dans son programme. Ce diplôme universitaire continue d'être proposé et d'attirer de nombreux étudiants.

Il n'est pas indifférent ni hasardeux que la psychosémiotique se soit implantée avec un tel succès dans le domaine de l'éducation et de la thérapie psychomotrice, corporelle, puisque l'on sait qu'un capital renouvellement épistémologique et théorique de la sémiotique est lié directement à l'écoute de la leçon de la phénoménologie, à la réintroduction du sujet et de son corps, à l'intérêt pour la perception et le monde sensible⁷.

Si nous revenons un instant sur les contenus sémiotiques enseignés dans le cadre institutionnel de la *licenciatura* précitée, on notera que la psychosémiotique, ne se contentant pas d'apporter son analyse du diagnostic des patients, des interactions thérapeutiques, et son évaluation du déroulement de la thérapie, a proposé une compréhension originale de la genèse du sujet de l'énonciation non verbale et verbale tout au long de la période dite du proto-enfant (0–3 ans).

Et c'est bien cette analyse sur nouveaux frais, se distinguant clairement des approches psychologique, psychanalytique, éthologique ou pédiatrique du tout jeune enfant, qui a séduit et convaincu les responsables de l'agrément de ces diplômes universitaires, puis les étudiants s'inscrivant en nombre dans ces formations.

Seconde étape

Une seconde étape décisive de la reconnaissance et de l'institutionnalisation de notre psychosémiotique a commencé avec la rencontre et la proposition d'un psychiatre, Jean-Pierre Klein⁸, de rejoindre son service hospitalier de psychiatrie infanto-juvénile, et, donc, d'y être recruté comme psycho-sémioticien⁹.

Les conséquences de cette reconnaissance par un service hospitalier et, au-delà, par le monde médical de la psychiatrie se sont traduites :

-
7. Nous adressons ici le lecteur au dernier et remarquable ouvrage de J.-C. Coquet (2007).
 8. Le Dr. J.-P. Klein est bien connu pour son travail de pionnier de l'Art-Thérapie en France. Pour, entre autres, la création et la direction de la revue *Art-Thérapie* à laquelle nous avons longuement collaboré. On pourra se reporter à Klein, 1997 ; 7^e édition en 2010 (traduit en espagnol et japonais).
 9. Ce service était celui de l'hôpital de Blois (Loir-et-Cher, France) dirigé par le Dr. J.-P. Klein, où nous avons été le seul psycho-sémioticien en France à exercer pendant un peu plus d'une dizaine d'années, à temps partiel (1986–1996), sur un poste de psychologue converti à la nouvelle discipline.

- par la rencontre de nombreux praticiens : pédopsychiatres, psychothérapeutes, orthophonistes, psychomotriciens, art-thérapeutes ;
- notre élection comme Vice-Président du Collège National de Psychiatrie Française, co-fondé par le Dr. Jean-Pierre Klein ;
- notre invitation systématique dans les colloques et congrès de psychiatrie, de psychothérapie ;
- notre participation, en tant que psychosémioticien, à des recherches au sein de l'INSERM (Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale) : évaluation comparative des types de psychothérapies ; analyse psychosémiotique des conduites à risque des adolescents ; recherche automatique, dans les messages sur Internet, des risques de santé des adolescents ;
- notre admission dans les sociétés savantes rassemblant psychiatres et psychanalystes, ainsi, de date récente, notre réception au Collège International de l'Adolescence (CILA) ;
- la réalisation d'un ouvrage en commun avec le Dr. Jean-Pierre Klein (Darrault-Harris & Klein, 1993) en cours de traduction en espagnol (par le Pr. D. Blanco, Université de Lima). Ce livre est un traité de psychosémiotique appliqué à la psychothérapie, illustré de nombreux cas cliniques.

Troisième étape

Élu professeur à l'Université de Limoges en 1999¹⁰, j'ai pu enfin, commençant alors la troisième étape de mon itinéraire, enseigner pleinement la psychosémiotique devenue éthosémiotique (depuis notre HDR en 1998) dans le contexte universitaire français, et m'insérer pleinement dans le Centre de Recherches Sémiotiques (EA 3648), bénéficier des stimulations précieuses de ce contexte, même si la co-direction, avec Jean Petitot, du séminaire de sémiotique de l'EHESS et ce depuis deux décennies, avait apporté un précieux statut institutionnel à la psychosémiotique, un enrichissement considérable de mes recherches, tant ce séminaire a joué constamment la carte de l'interdisciplinarité, et tout particulièrement celle de l'interface heuristique avec les recherches les plus avancées des sciences cognitives.

Bien entendu, les acquis institutionnels des première et seconde étapes décrites se sont maintenus, formant ainsi, avec mon nouveau statut universitaire de professeur, un triptyque d'actions simultanées — recherches, enseignements, formations —, en France, en Europe du Sud, en Amérique du Sud.

Les opérateurs de conviction

Avant de faire le bilan actuel de l'institutionnalisation et de la professionnalisation de la psychosémiotique ayant évolué vers une sémiotique du comportement normal et pathologique, l'éthosémiotique, il est utile de préciser, fût-ce brièvement,

10. Notre dette à l'égard de Jacques Fontanille, qui œuvra pour obtenir la création d'un poste, est considérable.

les éléments théoriques principaux qui ont convaincu les différents partenaires du monde de la psychologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse, sans oublier les praticiens de la psychomotricité et de la psychothérapie.

Concernant l'analyse sémiotique des interactions entre les thérapeutes et les patients, qu'il s'agisse d'interactions corporelles ou verbales, l'hypothèse centrale de notre travail — les structures narratives organisent et régulent notre comportement — a suscité beaucoup d'intérêt et emporté la conviction qu'on disposait là d'une nouvelle approche des comportements pathologiques, d'une véritable narratopathologie ouvrant sur des stratégies thérapeutiques renouvelées. Et cela à cause de traits pathologiques distincts affectant les différentes strates du modèle génératif comportemental¹¹.

La sémiotique subjectale (cf. les travaux de J.-C. Coquet), l'une de nos références principales, apportait la possibilité d'un calcul précis des positions subjectales occupées, à tel ou tel moment de la psychothérapie, par le patient, permettant ainsi, par exemple, de clarifier le statut subjectal complexe des sujets état-limite, encore dénommés border-line, et de les positionner au sein d'un carrefour d'itinéraires subjectaux soumis à des variations brutales mais en partie prévisibles. Ces acquis de la psychosémiotique ont éclairé d'un jour nouveau, par exemple, la question lancinante posée par un Bergeret sur l'existence d'une *structure* des états-limite, venant s'ajouter aux structures de la névrose, de la psychose et de la perversion¹².

Découverte à nos yeux majeure, l'analyse psychosémiotique de nombreuses psychothérapies a mis au jour le fait que le symptôme présenté de manière récurrente par le patient contient, de manière condensée, syncrétique, figée et inactive des scénarios narratifs qui, libérés grâce au dispositif de l'ellipse, vont pouvoir se déployer dans de multiples créations du patient et produire une sorte de court-circuitage du symptôme et la guérison, le patient se débarrassant de ses symptômes sans pour autant cesser d'être lui-même. La symptomatologie, convenablement analysée dans l'approche psychosémiotique, contient donc les clés de la thérapie.

Enfin, la théorie du changement élaborée en commun avec le psychiatre Jean-Pierre Klein, dénommée « Théorie de l'ellipse »¹³, se fonde sur une proposition faite au patient d'occuper, en alternance, deux positions d'énonciation bien distinctes qui reprennent, avec quelques modifications, les définitions que donnait Greimas du débrayage énonciatif ou énoncif, ce dernier débrayage placé au cœur du travail de création en thérapie d'une œuvre permettant au patient d'œuvrer activement à sa transformation.

11. Nous renvoyons le lecteur aux pages 107–136 de *La Pratique psychomotrice* (v. la note 6). Également à l'ouvrage écrit en commun avec le Dr. J.-P. Klein (Darrault-Harris & Klein, 1993).

12. Cf., dans l'ouvrage précité, le cas de Yann, pp. 195–256. Et aussi notre chapitre « Instabilité et devenir aux marges de la psychose », in Fontanille éd., 1995, pp. 47–56.

13. Ainsi dénommée en référence à la figure géométrique qui possède deux foyers, redéfinis comme des foyers d'énonciation contrastée, chacun agissant dynamiquement sur l'autre.

Les leçons d'un parcours individuel

Nous avons donc tenté de décrire, aussi exactement que possible, une trajectoire particulière, individuelle, où transparaissent qualités et défauts liés à notre perception et compréhension subjectives des acquis, des enjeux et situations, des projets dignes d'être programmés et réalisés.

Est-il possible, pour alimenter l'histoire institutionnelle, professionnelle de notre discipline, d'extraire de ce parcours unique et limité des traits, nous n'osons pas parler de règles et encore moins de lois, susceptibles d'être retrouvés dans d'autres champs de recherches, de pratiques sémiotiques, et de tracer, en connaissance de cause, de justes et réalistes perspectives à la sémiotique en devenir ?

Ce qui fut déterminant, on l'a constaté, lors des étapes majeures de notre parcours, ce furent effectivement les trois rencontres avec des personnalités occupant des positions importantes dans le champ disciplinaire où la sémiotique entendait faire la démonstration de sa pertinence. Ainsi, en ce qui nous concerne, d'excellents thérapeutes, mais aussi investis dans la recherche et disposant d'un réseau institutionnel prêt à accueillir favorablement les ouvertures que nous propositions.

De notre côté, ce fut initialement la rencontre entre, certes, un projet très personnel d'élaboration de la psychosémiotique qui était totalement à construire, mais aussi, et surtout, la prise en compte et le respect *simultanés* d'attentes, d'intérêts particuliers, précis — la description et l'analyse de séances de thérapie — qui a permis des échanges immédiats et l'évaluation positive de notre projet par nos partenaires. C'est bien ce compromis positif et dynamique qui a conditionné la réussite de l'entreprise.

D'autre part, avec le temps, la fréquentation assidue de ces partenaires dans leur pratique thérapeutique nous a amené à souhaiter un *partage authentique de cette pratique*, soit à nous doter de la compétence nécessaire pour y prétendre : de là notre formation en psychanalyse, et l'acceptation d'un recrutement au sein du service hospitalier où nous avons pu exercer la psychothérapie, pendant quelque dix années, conjointement avec les professionnels de la thérapie, cumulant alors les rôles de psychosémioticien et de psychothérapeute. Bien loin de constituer un obstacle, ce cumul, cette expérience directe de la psychothérapie ont permis une compréhension intime des problématiques, une accélération, un développement inédits et une réception renouvelée des recherches que nous avons entreprises.

Sur la dimension institutionnelle, nous avons réussi à conférer une place solide et respectée à la psychosémiotique, d'abord dans des institutions privées de formation de thérapeutes, puis au sein de cursus académiques, universitaires, publics, français et étrangers (la « licenciatura » argentine, la formation de psychologues (Master) à l'Université de Poitiers en sont les exemples les plus actualisés).

Sur la dimension complémentaire de la professionnalisation, nous devons reconnaître que nous n'avons pas réussi, comme ce fut le cas dans d'autres domaines de la sémiotique (ainsi le domaine du marketing, de la publicité, du

design), à imposer une fonction, un métier de psychosémioticien (Greimas, en son temps, nous avait suggéré le terme de « sémiatre »). Nous avons pourtant caressé ce rêve, songeant par exemple à la création d'un laboratoire d'analyses de productions verbales et non verbales de patients, au service des thérapeutes, accueillant et analysant des échantillons de signification apparaissant dans les séances de psychothérapie : séquences comportementales, discours verbaux, dessins, modelages, collages, etc.¹⁴

C'était, de fait, confiner le psychosémioticien dans un rôle d'analyste et d'évaluateur des productions discursives verbales et non verbales des patients.

Et c'est bien notre propre expérience prolongée de l'exercice de la psychothérapie qui nous a orienté définitivement vers l'application des acquis de la psychosémiotique à la pratique psychothérapeutique, application ayant tout de même permis l'élaboration d'une théorie du changement humain, et donc la formation de thérapeutes originaux soucieux à la fois de proposer à chaque patient un cadre unique et adapté à leur économie psychique, et surtout d'ouvrir un espace de création, de changement actif permettant au patient d'œuvrer à sa guérison. Sans oublier, bien sûr, les apports de la psychosémiotique et de l'éthosémiotique à la compréhension de la genèse normale et pathologique du sujet de l'énonciation (petite enfance et adolescence).

Cette théorie psychosémiotique du changement, un des aboutissements majeurs de notre quête, on ne peut que le regretter, reste aujourd'hui toujours révolutionnaire.

Références bibliographiques

- AUCOUTURIER, B. & DARRAULT, I., (1979), « Pour une analyse sémiotique de la pratique psychomotrice », *Thérapie psychomotrice*, 44, pp. 55-88.
- AUCOUTURIER, B., DARRAULT, I. & EMPINET, J.-L., (1984), *La Pratique psychomotrice. Rééducation et thérapie*, Paris, Doin.
- CHOKLER, M., (1988), *Los organizadores del Desarrollo psicomotor, del mecanismo a la psicomotricidad operativa*, Buenos Aires, Ediciones Cinco.
- CHOKLER, M., (2000), *L'Engendrement de la subjectivité. Le décryptage des représentations mentales implicitement contenues dans l'activité autonome du jeune enfant : une analyse sémio-cognitive*, Thèse de doctorat, 2 volumes, EHESS de Paris.
- COQUET, J.-C., (2007), *Phusis et Logos*, Paris, Presse Universitaires de Vincennes.
- DARRAULT, I., (1984), « Seminario di semiotica psicomotoria. Dal racconto alla terapia », *Quaderni*, 7, Comune di Venezia, Servizi educativi.

14. À l'évidence, ce projet était lié, on le voit, à la pratique de psychothérapie art-thérapeutique, qui propose au patient des médiations de création fort variées.

DARRAULT-HARRIS, I., (1995), « Instabilité et devenir aux marges de la psychose : sémiotique de l'état-limite », in FONTANILLE, J. (éd.), *Le Devenir*, PULIM, Limoges.

DARRAULT-HARRIS, I. & KLEIN, J.-P., (1993), *Pour une psychiatrie de l'ellipse. Les aventures du sujet en création*, préface de Jacques Fontanille, postface de Paul Ricoeur, 3^e édition révisée et augmentée : Limoges, PULIM, 2010.

GREIMAS, A.-J., COURTÉS, J., (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

KLEIN, J.-P., (1997), *L'Art-Thérapie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

Annexe : Bilan des Institutions proposant une recherche, une formation professionnalisante en psychosémiotique. État des responsabilités.

Argentine

- Université de Cuyo (Mendoza) : « licenciatura » en psychomotricité (3 ans); diplôme national.
- Institut de Recherches psychomotrices « Julian de Ajuriaguerra » (Mendoza), lié à l'Université de Cuyo.
- Université del Salvador (Buenos Aires), co-partenaire de la « licenciatura » de l'Université de Cuyo de Mendoza.

Brésil

- Co-fondateur du Laboratoire d'Analyses sémiotiques de la relation soignante (Direction : Pr. Dulce Nunes), centré sur la relation infirmiers/patient/famille, dans l'Hôpital Universitaire de Porto Alegre. La psychosémiotique fait dorénavant partie du cursus universitaire des futurs infirmiers.

Italie

- CISFER de Padoue : formation en 3 années de psychomotriciens rééducateurs et thérapeutes. Le diplôme comprend un enseignement consistant de psychosémiotique.
- Université Ca' Foscari (Venise), Università degli Studi di Catania : enseignements de psychosémiotique dans le cadre de la formation d'art-thérapeutes.

France

- Co-fondateur et vice-président honoraire du Collège National de psychiatrie Française.
- Vice-président de l'Association Française de Sémiotique; consultant pour la France au Bureau de l'Association Internationale de Sémiotique.
- Membre du Centre de Recherches Sémiotiques (EA 3648), Université de Limoges (Direction : Anne Beyaert) et de l'Équipe d'Épistémologie des Modèles Sémiotiques et Cognitifs, CAMS, UMR 17, EHESS de Paris (Direction : Jean Petitot).

- Co-direction (avec Jean Petitot), de 1990 à ce jour, du Séminaire de sémiotique de l'EHESS de Paris, donnant une place importante à la psychosémiotique, à l'éthosémiotique. Séminaire destiné aux chercheurs de niveau doctoral provenant de nombreuses nationalités.
- Formation de Psychomotriciens, puis de Rééducateurs de l'Éducation nationale (de 1976 à 1998), au sein d'un cursus original marqué par l'importance de la psychosémiotique. Accueil de nombreux psychomotriciens de la Santé, auditeurs libres, séduits par la qualité de cette formation.
- Enseignements de psychosémiotique (1999–2011) à l'Université de Limoges : niveaux de licence, master et doctorat.
- Co-responsabilité, à l'Université de Poitiers, depuis 4 ans, du Master *Psychopathologie de l'Adolescent et du Jeune Adulte*. Enseignements de psychosémiotique appliquée à la clinique et à la psychothérapie.
- Membre de nombreuses sociétés savantes dans le champ psychanalytique, psychiatrique et psychothérapeutique, dont la Société Française de Psychologie et le Collège International de l'Adolescence.

TRAVERSÉES

La sémiotique, le design et les autres : Concours de circonstances ou concours de compétences ?

Xóchitl ARIAS GONZALEZ
Tecnologico de Monterrey

Il en est comme du télescope : cela permet de voir plus loin, mais cela ne permet pas pour autant de connaître les réponses.

Homère, étudiant en design

Le préambule de *Métiers de la sémiotique* (Fontanille, 1997, pp. 15–26) attire l'attention du lecteur dans une voie pour (mieux) l'en détourner : alors qu'on pourrait penser que la place de la sémiotique dans le domaine de l'entreprise ne peut être que celle de l'analyste, en raison des liens de la discipline avec la linguistique, on s'avise que le sémioticien est plutôt un stratège, par ses compétences pour gérer l'innovation en entreprise.

À de nombreux égards, cette affirmation peut paraître téméraire ; considérons, par exemple, que les cas d'innovation imaginés par l'argumentaire du texte cité sont plutôt limités au domaine de la communication produit, ce qui en dit long d'ailleurs sur l'idée de l'innovation qu'une telle perspective défend : celle de l'innovation montrée, donnée à voir, communiquée. Ensuite, pour valider ce fait, il faudrait accepter que le sémioticien soit un professionnel possédant, en plus de sa formation en sémiotique, une culture générale de la stratégie, du monde de l'entreprise, des disciplines de l'innovation ainsi que de la communication et du marketing.

Qui plus est, pouvoir opérer — comme le texte le prétend pour le sémioticien — le dialogue entre créateurs, administrateurs, marketers, etc., soit les différents métiers convoqués dans le processus de conception de nouveaux produits,

impliquerait que les compétences du sémioticien sont avérées et reconnues par ces autres professions et métiers. Cette reconnaissance demanderait à son tour une démonstration de la valeur ajoutée par la sémiotique dans ce processus, aussi convaincante pour tous ces professionnels que celle du calcul du retour sur investissement. Or dans le contexte récessif qui est le nôtre, des cabinets spécialisés de longue date dans la « sémio » sont en voie de disparition, par exemple en France, ce pourquoi nous n'aurions pas de raison de croire que la reconnaissance de la sémiotique est un acquis. Dès lors, la prétention de *Métiers de la sémiotique* en 1997 paraît hors proportion.

Le témoignage qui suit veut toutefois illustrer la capacité de la sémiotique à réaliser les activités dans lesquelles le texte cité a décliné ladite « compétence stratégique » pour l'innovation que posséderait la sémiotique (à savoir, simuler les effets de signification attendus, préconiser ou recommander des solutions adaptées, gérer et accompagner l'ensemble du processus). Ce témoignage se formule depuis l'expérience (courte, modeste, inachevée, partielle et partielle...) qui est celle de l'auteur de ces lignes et constitue une réflexion personnelle, d'un côté sur la valeur de la sémiotique en tant que formatrice de compétences spécifiques pour une praxis particulière et, de l'autre côté, sur sa « valeur d'échange » dans le concert des connaissances interdisciplinaires.

Depuis cette perspective, il s'agira donc d'un dialogue que des initiatives comme celle des *Métiers de la sémiotique*¹ ont étreigné mais qui est devenu urgent compte tenu d'une actualité où l'on exige des disciplines de clarifier leur contribution à la société dite de l'information.

Voilà donc que les questions sur l'autonomie, l'échange et la spécificité de la sémiotique concernent sa survivance. En ce sens, la question que pose *Signata* 3 sur la valeur de la sémiotique dans le contexte de son enseignement, sa cohabitation interdisciplinaire et ses acteurs est une question stratégique et ce texte essaiera de contribuer à la discussion à partir d'un parcours qui articule formation et praxis en trois moments : le premier concerne l'enseignement de la sémiotique pour le design ; le deuxième évoque le contexte interdisciplinaire et le troisième la recherche.

2. L'enseignement et la question des compétences sémiotiques : spécificité vs transversalité

2.1. La sémiotique comme compétence professionnelle transversale pour des pratiques transdisciplinaires

Pour un certain nombre de spécialistes et promoteurs, le design aurait une capacité unique de fonctionner comme un fil conducteur pour l'innovation en raison de deux facteurs principaux. Le premier est que les créations de design articulent

1. Ces colloques sont à l'origine, entre autres, d'une formation de troisième cycle assez particulière liant « sémiologie et stratégie » qui fait partie du parcours formatif de l'auteur de ce témoignage.

de façon cohérente les mandats de la stratégie, du marché et de la technologie; c'est pourquoi le design est censé proposer des innovations qui rempliraient le triple objectif d'être « désirables, faisables et viables ». Le deuxième facteur est que les processus mentaux qui caractérisent la pratique du design permettent cette transversalité entre les disciplines, formant une sorte de méta-compétence en soi. Le fondateur de la célèbre agence de design et innovation IDEO, Tim Brown (2009), envisage ce type de compétence sous « la forme d'un T » (*T-shape skills*), une figure qui sert à désigner des personnes qui possèdent de solides compétences professionnelles dans un domaine de connaissances spécifiques et qui sont également capables de partager leurs perspectives, de comprendre celles des autres et de les faire toutes deux fructifier.

Si l'on regarde de plus près cette idée, on verra que les processus cognitifs attribués au design qui permettent cette transversalité concernent au fond le maniement de langages et les passages entre eux correspondant par conséquent à une compétence de *communication*.

Puisque ce dont il s'agit pour le design revient à manier le sens pour échanger de façon cohérente les valeurs et les codes, il nous paraît clair que les compétences « T » prêtées au design sont somme toute des *compétences sémiotiques*. Si bien que certains désignent ces processus cognitifs des designers du nom de « raisonnement abductif », en suivant une certaine lecture de la proposition de Charles S. Peirce². Si le designer est capable de fournir des solutions « créatives » (originales, suggestives et cohérentes), c'est parce qu'il a une compétence sémiotique qui lui permet, depuis une position méta-langagière, de brasser d'énormes quantités de données pour établir un lien sémiotique et rendre des choses significatives, exprimées dans des termes intelligibles tels que des *interfaces* et des *formes*.

De surcroît, R. Verganti fait ressortir l'innovation « guidée par le design » comme une innovation « de sens », à la différence de l'innovation « guidée par le marché » qui correspondrait à ce que l'on appelle innovation *incrémentale*, ou encore à la différence de l'innovation « guidée par la technologie » qui, pour l'auteur, correspond à l'innovation *disruptive*. En somme, le design et la sémiotique ne se touchent pas seulement par leur jeunesse et leur essor à partir de la fin de la seconde guerre mondiale, mais aussi par leur situation transdisciplinaire parce que ces disciplines construisent leurs objets dans l'articulation des niveaux d'abstraction croissante, en suivant une intentionnalité *actualisable* (la forme).

2. Par exemple dans *Designernly Ways of Thinking* (Cross, 2006). Pour cet auteur il est très difficile d'associer cette figure de la « pensée abductive » à celle de l'« imagination créative » bachelardienne ou du « bricolage » de Lévi-Strauss, mais ceci constitue une idée bien étayée par l'œuvre de Jean-Marie Floch depuis *Petites Mythologies de l'Œil et de l'Esprit* (Floch, 1985) et jusqu'à *Identités visuelles* (Floch, 1995).

2.2. La sémiotique comme compétence transversale dans le parcours formatif : illustration dans le cas du design et de la communication

L'objectif du Master en Design et Innovation Produit du Tecnológico de Monterrey dans lequel nous enseignons la sémantique du produit est de former des professionnels avec un profil « T ». Cette formation est ouverte à toutes les filières et son programme est construit autour des méthodes de conception orientées vers l'utilisateur. Nous dirigeons actuellement cette formation, en plus d'avoir participé à la formation de deux groupes de recherche qui ne portent pas sur la sémiotique proprement dite (mais sur la conception orientée vers l'utilisateur et le design pour l'innovation).

Notre formation comprend une année d'études en psychologie, un diplôme Bac + 4 en « Communication graphique » (mélange de graphisme et d'édition), un master professionnalisant en sémiotique pour l'innovation (« Sémiologie et stratégie : innovation, conception, communication ») et un doctorat de troisième cycle en Sciences du langage. Notre parcours professionnel s'inscrit, quant à lui, à la fois dans le graphisme et l'édition, le journalisme, les études pour l'innovation, la communication et le marketing, l'enseignement universitaire et le design produit.

La perspective que notre parcours dessine est donc celle de la construction et de la circulation de valeur à travers différents langages (verbal, visuel, gestuel) et niveaux de pertinence (les figures, les objets, les stratégies). Puisque la réflexion que ce texte porte tente de caractériser l'apport de la sémiotique au processus du design, nous croyons que c'est la sémiotique qui permet de donner forme au tout; c'est elle qui apporte une cohérence à ce « profil T », comme une sorte de compétence transversale qui nous a permis de (I) identifier les besoins de la discipline (dans notre cas, le design) et (II) tenter de contribuer au propos de celle-ci : servir d'interface de négociation et de solution entre les besoins du système de la production (contraintes économiques et technologiques) et ceux de la pratique d'usage (souhaits, recherches, valeurs et représentations), avec les moyens du langage des formes et les divers systèmes de construction de sens.

S'ouvre en ce point un problème de taille pour la sémiotique : certains sémioticiens et les publics de cette discipline considèrent en effet que la sémiotique est là pour aider de façon intégrée le processus de design et que le design est une discipline essentiellement créative³. Or la sémiotique n'a pas réussi à résoudre son rapport avec la création, soit parce qu'elle est considérée comme une pratique d'analyse *a posteriori*⁴, soit parce que les méthodes par lesquelles une étude sémiotique (ou la vision de la sémiotique sur un objet de sens quelconque) peut être utilisée

3. Voir la définition donnée par l'International Council of Societies of Industrial Design (ICSID), à cette adresse : <http://www.icsid.org/about/about/articles31.htm>.

4. Surtout dans l'approche d'origine greimassienne, la pratique sémiotique s'est donné pour but d'essayer de dégager les structures de sens « sous-jacentes » dans des objets de sens « manifestés ». Ceci implique évidemment l'antériorité de la chose manifestée; ce qui est souvent moins dit et moins clair est que les structures dégagées ne le sont pas : le parcours génératif n'est pas, ne peut ni ne prétend être de l'ingénierie reverse.

dans le processus créatif n'ont pas été convaincantes jusqu'ici. La sémiotique peut-elle vraiment servir l'activité créative? et, si oui, comment? Les lignes qui suivent exploreront cette question depuis la perspective de l'enseignement en design.

2.3. *L'enseignement de la sémiotique pour les designers, entre la tradition transversale et la demande de spécificité*

La question de la créativité dans le design s'ouvre sur deux questions fondamentales qui, depuis un certain point de vue, font référence à des problématiques frôlant presque le tabou pour la sémiotique d'origine greimassienne : d'un côté, il s'agit de pouvoir gérer le problème du *contexte* et d'un autre côté celui de la *conversion* entre ordres du langage. Cela étant dit, il nous semble que ces questionnements sont liés à une perspective sémiotique appartenant à une époque où la question des pratiques et du sensible n'avait pas encore trouvé sa voie d'entrée dans le discours de la discipline, mais qui aujourd'hui explore des issues avec la proposition des niveaux de pertinence (artefact de la théorie qui sert à expliquer l'interface articulant l'expérience sensible et la construction de figures de sens de complexité variable; Fontanille, 2008) et celle des processus de figuration et d'iconisation (dont une des expressions théoriques les plus porteuses et avancées est la conception du perçu comme un plan d'expression)⁵. Dans le cas illustré par ce texte, ce sont les deux pistes que nous avons suivies pour tenter d'apporter des éléments de réponse à la question de l'enseignement en sémiotique pour les designers.

Dans la filière design, l'enseignement de la sémiotique intervient la plupart du temps sous deux modalités : (1) théorique et explicitement pour l'analyse, ou (2) pratique et implicitement dans le processus créatif, en particulier dans la phase de conceptualisation. La plupart des cours de sémiotique pour le design enseignent une brève typologie des signes inspirée de Morris et éventuellement forment les étudiants à l'analyse sémiotique de façon plus ou moins systématisée.

Dans cette pratique, on peut voir émerger une première compétence que la sémiotique permet de développer chez les designers : une sorte de *sensibilisation* qui est d'ordre plutôt rhétorique et qui occupe une place dans la formation non spécialisée ou généraliste du designer. On trouvera rarement un étudiant en design qui reste indifférent à la découverte du sens par cette voie-ci, mais cette approche de la sémiotique est peu valorisée, beaucoup d'administrateurs de l'éducation en design considérant cette façon de voir le sens peu adaptée à la pratique spécifique du design industriel et de produit et ce, spécialement dans les systèmes inspirés par la culture anglo-saxonne, plus "pragmatique", que la tradition "latine"⁶.

-
5. J.-Fr. Bordron a élaboré cette position depuis plusieurs années; une des dernières expressions de cette position est à lire dans « Perception et expérience », publié dans le premier volume de *Signata* (Bordron, 2010).
 6. Dans le cas spécifique du design, ceci obéit fortement à des raisons historiques de l'éducation en design, qui distingue clairement une tradition dans la lignée Bauhaus – Ulm et une autre qui serait plutôt Bauhaus – New Bauhaus.

Quand nous avons terminé notre formation doctorale, par exemple, et passé des entretiens pour être embauchée dans une formation en design, nous avons été confrontée à la perception que la sémiotique pouvait servir aux sciences de la communication et du graphisme, mais non au design industriel et de produit, pour lequel une approche de type sémantique du produit était plus adaptée, estimaient les contreparties.

Quel est donc le lien entre sémantique du produit et sémiotique et qu'est-ce que cela nous apprend sur l'apportation de la sémiotique au design ?

3. Contexte disciplinaire : sémantiques diverses, sciences cognitives et « info-com »

3.1. *Les sciences cognitives comme relève pour expliquer le monde du sensible ou la condition temporelle des savoirs*

Dans le volume inaugural de *Signata*, François Rastier évoquait plus ou moins l'idée que les affaires du sens se désagrègent sous les sabots des sciences cognitives et de l'information et la communication⁷. Dans le cas du design, on peut distinguer trois courants qui ont pris la relève de ce qui s'appelait "sémiotique" dans l'enseignement des années 1960 à l'école d'Ulm et à la New Bauhaus, initiés par les sciences cognitives et trouvant leur essor et leur débouché dans le monde de l'informatique et du marketing : le design émotionnel, le design d'expériences, ou l'expérience d'usage.

Ces approches prennent acte du fait que le rapport entre les personnes et les objets du monde (dont les artefacts, les interfaces, les choses) ne saurait être réduit aux règles de la fonctionnalité fonctionnaliste du modernisme. Pour rendre compte de la valeur que les interactions avec les objets produisent, elles se sont intéressées à la dimension affective de la mise en rapport entre sujet et objet et elles l'ont fait dans le sens le plus "organique" du terme, soit en se centrant sur la perspective du corps physique (c'est-à-dire en touchant le sensible par *les* sens et non plus par *le* sens) soit en mobilisant une perspective instrumentale⁸.

À la fin des années 1970, Berndt Löbach expliquait cette relation de valeur en affirmant, dans une optique didactique, que l'on pouvait distinguer une « fonction pratique » (liée à la finalité pratique des artefacts), une fonction

7. Le texte dit littéralement : « [...] la sémiotique est en passe de se voir, comme l'ensemble des sciences de la culture, démembrée entre les paradigmes de la cognition et de la communication. » (Rastier, 2010, p. 17).

8. L'approche de "l'usabilité", notamment avec Patrick W. Jordan, développe une extension de l'ergonomie ou des "facteurs humains" qui sert à rendre compte de la construction de la valeur affective depuis un point de vue un peu différent comprenant même une dimension idéologique, une dimension sociale, une dimension esthétique et une dimension pratique. Cependant, l'interprétation de ces quatre dimensions comme autant de figures du "plaisir" conduit, à nos yeux, peu ou prou vers un contresens.

« esthétique » (associée à la relation sensible entre le corps et l'objet) et une fonction « symbolique » (comprenant les aspects relatifs aux signifiés que l'on associe aux choses de ce monde). Vingt ans plus tard, Norman reformulait ces propositions en évoquant « les trois niveaux de traitement cognitif » associés au mode sensoriel et affectif : (1) le niveau « viscéral », dominé par le visuel et ayant à faire aux émotions basiques de l'attraction ou du rejet ; (2) un niveau « comportemental » tactile et esthésique ordonnant l'enchaînement et l'automatisation des gestes ; enfin, (3) un niveau « réflexif » où siègent la mémoire, les valeurs et les sentiments et se construit l'appropriation de l'objet. Ces postures se heurtent (tout comme la sémiotique classique et malgré toute leur science cognitive) au dilemme suivant : choisir entre le risque de la tentative explicative nécessairement incomplète et le piège de la prescription évidemment restrictive pour toute activité créatrice, encore plus pour les exigences d'une prétendue « innovation ».

Toujours dans *Signata* 1, Fr. Rastier indique une issue pour l'universalisme et la philosophie dans l'approche des sciences de la culture, dans la linguistique de corpus. En effet, en distinguant le normatif du corpus, ce linguiste trouve une possibilité pour fédérer les programmes critiques et descriptifs des sciences de la culture et voit donc une contribution pour l'ensemble des sémiotiques. Serait-ce applicable à la relation entre sémiotique et design ?

3.2. Une sémantique du produit réappropriée

En ce qui concerne le problème du contexte, il est ici intéressant de rappeler que « le sens ne se trouve pas dans l'objet ni dans le sujet, mais dans leur couplage au sein d'une pratique sociale », ainsi que l'affirme Fr. Rastier (2001, p. 230). Dans nos cours, cette phrase a été baptisée sur un ton légèrement ironique comme « la première loi de la sémiotique des objets », car le problème du *couplage* et celui de la *pratique* restent des problèmes à part entière. Pour essayer d'y voir plus clair, nous avons vu dans ce couplage la forme d'une expérience de sens en trois dimensions : dimension individuelle (correspondant à la pratique ponctuelle ou à la situation d'interaction), dimension de la pratique ou expérience totale qui est celle du répertoire des expériences préalables du sujet, aussi évoquée par Rastier comme un formant *in absentia*. À ces deux dimensions s'ajoute une autre qui est celle des pratiques sociales auxquelles le sujet du parcours interprétatif va rapporter l'expérience réalisée et qui forment une sorte de « système intertextuel », potentiel, par rapport à l'occurrence actuelle. En somme, on a là les quatre différents modes d'existence qui forment l'expérience sensible et ses potentialités de sens qu'une stratégie peut actualiser⁹.

9. La manière dont ce processus d'actualisation peut être pensé a été explorée de façon plus détaillée dans « Les objets communicants : des corps, entre texte et pratiques », (Fontanille & Arias, 2008) et plus récemment dans « Une corde pour tout échange » (Fontanille, 2010).

C'est justement en ce point que trouve sa place le cours de sémantique du produit que nous enseignons actuellement au Master en Design et Innovation du Tecnológico de Monterrey, dans la mesure où cet enseignement tente de développer les capacités de l'étudiant à identifier des potentialités de sens à travers la négociation de transpositions contrôlées par l'intermédiaire du langage. Les fondateurs de la sémantique du produit, Klaus Krippendorff et Reinhart Butter, ont estimé que, puisque l'expérience du sens est en elle-même insaisissable, il fallait se donner d'autres moyens pour accéder au sens et que cette médiation est celle du langage (2007). Ce courant a surgi dans les années 1980 en se réclamant de la philosophie du langage de Wittgenstein. Ses fondateurs ont choisi d'appeler "sémantique" leur approche surtout pour se différencier de la sémiotique (entendue comme peircienne) et de la sémiologie (ou plutôt du Barthes de l'*Aventure sémiologique*), toutes deux étant jugées comme trop subjectives et très peu opérationnelles : de nouveau la question de l'instrumentalité d'un côté et de l'arbitraire de l'analyse de l'autre.

On ignore si les créateurs de la sémantique du produit connaissent la sémantique structurale de Greimas, mais il nous a semblé qu'entre leur approche et celle de la sémiotique de l'"École de Paris", il y a des espaces utilisables pour "outiller" la création des designers : (a) en approchant l'étude des interactions, (b) en comprenant l'idée de la fonction des objets comme une compétence communicative (sur la base de ce que A. Zinna a fait), (c) en rendant compte de la construction progressive de l'expérience de sens comme compétence modale (la contribution de M. Deni était un début à cet égard) (d) et en tenant compte des niveaux de pertinence de la stratégie (e) enfin, en instituant les figures de l'interaction en espaces de sens, un peu dans le sens de la proposition de Bordron (2006, 2011) pour faire de la perception un plan d'expression.

Notre propre pratique de la sémiotique pour le design a petit à petit pris position en se focalisant très spécifiquement sur deux points : (1) entendre *la situation d'interaction* comme quelque chose de plus complexe que la perception, en ce sens où elle aurait un statut d'"action-forme" et dont le système figural est un ensemble gestuel aux divers modes d'existence et (2) suite à une piste que nous avons entendue énoncer par un collègue mais dont nous n'avons jamais connu les aboutissements : la question de l'attribut¹⁰. Pour résoudre ce manque, nous avons imaginé les échanges entre les dimensions de l'expérience comme des sortes d'interfaces entre grandeurs de sens. Ainsi, les formes signifiantes ne sont évidemment ni des signes ni des conversions mais toujours des transpositions comme disait Greimas. Cependant, ces transpositions ne sont pas isomorphes (autrement on ne pourrait pas soutenir l'hypothèse de la sémiiose dans l'interaction), elles se correspondent de

10. Le collègue en question est Marc Monjou, enseignant-chercheur à l'ESADSE. Notons que si nous nous sommes souvent intéressée aux mêmes sujets, les chemins de nos élaborations respectives ont toujours été très distincts, ce que nous pouvons attribuer à la marque expérientielle de nos formations initiales ; dans son cas, il s'agit de la philosophie, dans le nôtre, du design.

façon catégorielle, en allant progressivement des “propriétés sensibles” jusqu’aux “valeurs”, en passant par les “attributs”.

Pour ce faire, nous reconnaissons aussi deux niveaux syntaxiques dans le « langage de la forme » (sous inspiration de Lannöch et Wong, 1989) : d’abord, des éléments de langage les plus « simples » du signifiant, comme dans la lumière, la luminosité, le contraste, le ton, les contours, etc ; ensuite, à un niveau plus abstrait, des termes « relationnels » ou « indiciels » (par exemple, */en haut/*). Enfin, des termes « iconisés » ou des figures au sens propre, dans lesquelles l’exploration expérientielle s’arrête pour donner lieu à la nominalisation et à l’impression de reconnaissance.

Sur la base de cette construction conceptuelle, nous avons légèrement détourné les propositions de la sémantique produit de Krippendorff et Butter. en introduisant des notions de figurativité comme « forme », « motif », « thèmes », au lieu des termes du langage verbal tels que lettres, paroles et phrases ; ces catégorisations analysés sémantiquement peuvent alors être travaillées à travers différents grandeurs et langages.

3.3. La question de la recherche et celle de la conception

Particulièrement dans le cas de la découverte et de la confrontation avec l’évidence du sens, la rencontre “du” sémiotique par le designer constitue souvent une expérience sensible que Barthes (1985) avait associée à une *griserie*. Les designers tombent souvent amoureux du sens et des jeux des formes que celui-ci leur ouvre, indépendamment du fait qu’ils aient été formés en sémiotique. Les bons designers de toutes sortes (architectes, développeurs, designers produit, graphistes, stylistes...) sont de fait de très bons “rhéteurs” des langages non verbaux. En revanche, nous n’avons jamais rencontré personnellement de *designer professionnel* (un « expert ») qui puisse expliciter son usage de “la” ou “du” sémiotique dans le cadre de sa pratique.

À quoi sert donc la sémiotique *dans un sens pratique* ? Nous avons commencé ce témoignage en mettant en relief l’opposition entre les *compétences pour l’analyse*, qui sont celles qu’on prête généralement à la sémiotique, et les *compétences stratégiques* qui, elles, sont liées à l’innovation comme espace interdisciplinaire de création. Nous avons exploré cette tension en illustrant la compétence stratégique dans le cadre d’un parcours de formation, le nôtre, où la sémiotique est venue tenir un rôle de compétence professionnelle transversale et transdisciplinaire. Ensuite, nous avons évoqué la question de la spécificité de la sémiotique à travers le dialogue interdisciplinaire avec les sciences cognitives et la communication dans le cadre de l’enseignement du design ; dans ce contexte particulier, nous avons fait état d’un apport utilitaire de la sémiotique dans l’articulation de la complexité du connaissable et du sensible. Ici la sémiotique apparaît comme une compétence spécifique pour l’analyse et l’académie.

Il reste cependant, la question de fond dans ce dialogue entre sémiotique et design : la question de la sémiotique dans son rapport à la créativité et à la conception. Il est donc nécessaire de prendre place dans une autre praxis professionnelle qui, dans notre cas, va être celle du design ou, pour le dire de manière plus claire, de la conception de produits. Pour ce faire, nous nous sommes inspirée surtout de quatre auteurs : Badir (2004, 2006, 2007), Bertin (2003), Fontanille (2006) et Mathé (2011). En effet, cette question a souvent été discutée en termes “tensifs”, c’est-à-dire en termes de profondeur et d’intensité, comme chez Mathé (2011) ou Badir (2007), qui questionnent le statut des connaissances qu’apporte la formation en distinguant les rôles du sémioticien « expert » vs. « maître », les sémioticiens « spécialistes » et les sémioticiens « généralistes » ou encore, dans la pratique, une certaine sémiotique « marchande » vs. une autre qui serait plutôt « sémiotique de terrain ». Dans les paragraphes précédents, nous avons évoqué la sémiotique pour parler des compétences qu’elle fournit, que ce soit dans l’enseignement ou la recherche, du point de vue de l’apprenant. Nous allons désormais interroger la valeur de la sémiotique pour la création, depuis le point de vue du *designer professionnel*.

Le cours de sémantique du produit que nous enseignons est ouvert aux designers et aux non designers comme l’ensemble de la formation. Au terme du segment du cours où nous avons réalisé des exercices d’analyse et de transpositions, tout se passe comme si les étudiants non designers apprenaient à voir autrement et comme si les designers trouvaient une explication aux processus qu’ils avaient expérimentés de manière intuitive. De manière pratique, tous deux développent une certaine aisance ou un contrôle dans leur parcours de conceptualisation.

Puisque nous l’avons également constaté dans notre propre pratique de la conception de produits, cela nous permet d’avancer l’hypothèse que la sémiotique sert la praxis du design non seulement dans la phase d’*analyse*, mais aussi dans celle de la conceptualisation, qui est somme toute une phase de *figuration*.

Considérons que le processus du design orienté vers l’usager comprend canoniquement quatre phases distinctes : (1) la recherche et l’analyse; (2) la conceptualisation; (3) l’évaluation et la correction et (4) la mise en place du produit. Les pratiquants du design professionnel qui utilisent la sémiotique, par exemple dans les agences de design, l’utilisent le plus souvent pour la première phase de problématisation et d’analyse du contexte. Ici, la sémiotique procède selon sa manière la plus connue, comme une méthode d’analyse, pour dégager des systèmes de valeurs qui permettent de donner du sens aux usages constatés. Elle a un statut de stratégie individuelle et sa valeur spécifique réside dans le fait que, parfois, le rendu d’autres méthodes d’analyse (par exemple l’ethnographie ou la sociologie) n’est pas facilement utilisable par le design, alors que les résultats fournis par l’analyse sémiotique le sont, ses catégories étant nécessairement liées à des formes de valeur que le design peut comprendre et ré-interpréter. Par ailleurs, dans notre expérience, la sémiotique permet de dégager des pistes de traitement

de la problématique en facilitant l'établissement du *designbrief*, qui consiste, dans sa version simple, à caractériser les tenants et les aboutissants de ce qu'on appelle communément un besoin ou un cahier de charges.

Beaucoup moins connue est la possibilité d'utiliser la sémiotique en phase de conceptualisation, possibilité que nous avons pu expérimenter dans les projets auxquels nous avons participé en tant que designer ou en contact direct avec le designer. Dans ce cas, on n'obtient pas uniquement des descriptions sur les valeurs, mais on utilise également les figures qui se dégagent aussi bien des discours analysés que de l'analyse sémiotique elle-même. Ces figures servent alors de pivots pour l'idéation, c'est-à-dire et très précisément de "pré-textes créatifs". Ils sont pratiquement inépuisables. Par exemple, dans le cas d'un projet récent ayant pour double objectif le design d'une lampe de travail banquier et la création d'une proposition pour rénover ce type d'objet, nous avons lancé l'idéation sur la base des figures du monde de la banque. Si cela pouvait paraître trop prosaïque, car justement "figuratif", la mobilisation des catégories thématiques telles que le contraste des valeurs de *force* et de *connaissance*, ainsi que la lecture de la nature rythmique du type iconique "bankers' lamp" ont permis d'avancer beaucoup plus.

En somme, en ce qui concerne la création, dans la transmission des procédures de la pratique, c'est-à-dire dans l'enseignement du design, la sémiotique permet de garder la cohérence dans l'utilisation des outils de visualisation transposés comme des *image boards* ou la génération de concepts verbaux. Elle permet également d'explorer des catégories en ouvrant des champs sémantiques. Au-delà, la sémiotique fournit des éléments de conceptualisation en activant la visualisation elle-même à travers des dispositifs rhétorico-visuels telles que la métaphorisation, parmi d'autres. Les méthodes que nous sommes en train de construire devraient pouvoir servir très spécifiquement dans une optique stratégique (disons celle du branding) à renouveler et actualiser l'ensemble des valeurs qui font l'identité d'un produit comme véhicule, instaurant le produit ainsi conçu en médiateur de la communication des valeurs de marque. Tout compte fait, la sémiotique nous apparaît comme un outil de visualisation pour les designers (aussi bien que le dessin ou que la création de modèles et maquettes en deux et trois dimensions), depuis la phase d'analyse et jusqu'à la fin de la phase de la conception formelle. Elle se trouve donc au centre des compétences professionnelles du designer.

Au début de ce texte nous avons suggéré que la "sémio" a mauvaise presse, notamment dans un contexte d'instrumentalisation des savoirs. Faudrait-il qu'elle continue à se concentrer sur la défense d'un suffixe pour qu'elle soit crédible face à ses publics ? Dans le domaine du design, c'est ce qu'a fait la sémiotique de l'École de Paris pour se distinguer de l'approche barthésienne et de ceux qui se revendiquent de ce courant sémiotique, au risque de nier son héritage vis-à-vis de la linguistique saussurienne, à nos yeux essentiel. C'est aussi ce qu'ont fait ceux qui ont fondé la *sémantique* produit, car cela permettait de se différencier des approches "sociologisantes" (-iologie) ou peu empiriques (-iotique); c'est même

l'approche choisie par Fr. Rastier pour traiter du sens dans la perspective d'une sémiotique générale des cultures. Dans ces deux cas, une partie très importante du propos est de rendre la pratique plus empiriquement valable et c'est en ce sens que la figure d'un suffixe particulier trouve, à nos yeux, une justification.

Si l'on se souvient de la proposition de Rastier sur la linguistique (« sémiotique des langues »), l'on s'avise que sa sémantique interprétative est l'instrument central de cette linguistique de corpus et ce qui permettrait d'articuler objets de connaissance et objets de la méthode dans les disciplines touchant à la culture (Rastier, 2010). La thèse de doctorat que nous avons soutenue (Arias Gonzalez, 2008) propose une armature à trois niveaux paradigmatiques qui expliquent l'articulation des différents objets de la sémiotique, selon qu'ils se situent au niveau de la *praxis* ou de l'analyse (niveau n), des méthodes ou de la pratique (niveau $n+1$) et de la théorie ou de l'identité (niveau $n+2$). Depuis ce point de vue, les sémiotiques « particulières » (Badir, 2006) s'occupent des objets du niveau n et ici la sémiotique prend forme de compétence analytique. Les sémantiques s'occuperaient du niveau $n+1$ et leur tâche serait de construire parallèlement les outils des sémiotiques particulières et les constatations sur les hypothèses épistémologiques du niveau $n+2$; ici la sémiotique apporte des compétences stratégiques. Enfin, les sémiotiques générales (et qui pourraient être désignées comme des *sémiologies*) se trouveraient au niveau $n+2$, où elles devraient servir à mettre en lumière le fonctionnement d'ensemble d'un système de sens (par exemple, la culture). À ce niveau, nous considérons que les compétences sémiotiques mobilisées sont, comme dans le cas du design, de visualisation : *donner forme* ou *rendre visible* une certaine construction de valeur sur le sens.

4. En guise de conclusion...

Notre parcours est tel qu'il se trouve au carrefour de différents *ordres de sens*. D'un côté, se trouve l'ordre des langages. Ici, des formes propres aux langages graphiques, visuels, non verbaux (le graphisme); là, la communication sociale et "de masse" dans un genre particulier (la presse quotidienne). Ce sont différents modes de médiation qui dessinent des objets différents. D'un autre côté, se trouve la perspective des pratiques. (1) La communication est liée à la mise en connexion, à la circulation et au fonctionnement des médiations. (2) La sémiotique concerne des formes d'intentionnalité, l'ordre perceptible de l'intelligible. (3) Le design fait référence à une manière de rendre "visibles" et "maniabiles" les hétérogénéités de sens (pour l'analyse, pour la résolution des tensions entre besoins et contraintes), ainsi qu'à la prise de décision et à la construction d'une certaine façon d'y réagir. Ces *savoirs communicants* ont une forme qui leur permet d'attaquer les matières du sens. La communication possède une aspectualité terminative, la sémiotique un aspect inchoatif ou de formation et le design une aspectualité durative : c'est le processus de l'imagination créative ou le bricolage lévi-straussien.

Revenir au design après un passage en sémiotique dans une formation de troisième cycle nous a permis de retrouver des spécificités de la sémiotique dans ce parcours en même temps qu'elle redéfinit le design. Ainsi, la sémiotique ressort comme une approche méthodologique qui pourra *in fine* être formalisée, dont l'objet est le sens (conditions d'émergence et analyse des formes signifiantes ou plutôt des *parcours interprétatifs*). Ainsi vue, elle s'intéresse aux parcours de sens et à ses modes de construction comme aux contextes qui les abritent et aux modes de partage et d'objectivation (contagion, interprétations, transpositions, ...).

Le design apparaît quant à lui comme une pratique qui, sur la base d'une sorte de "capacité sémiotique catégorielle" (c'est-à-dire, développée essentiellement sur des modalités de langage *non verbal*), est capable de donner à voir des articulations de sens avec une valeur "intentionnelle". Cette intention ou orientation met toujours en rapport le parcours interprétatif d'un usager avec sa stratégie identitaire et se trouve situé dans un "contexte" qui n'est qu'une autre construction expérientielle constituée par le concours de l'intertexte culturel de la pratique concernée et le répertoire d'expériences du sujet de l'action. Ainsi, la pratique projette sur le mode d'existence *ponctuel* de l'utilisation celui, *actualisé*, de l'expérience comme répertoire de pratiques et comme potentialité : l'expérience identitaire occupe de ce point de vue le mode d'existence le plus abstrait, celui du *réalisé*. Tout compte fait, dans la pratique ainsi conçue, la sémiotique est le paradigme et le design, le syntagme.

Nous rejoignons le propos de Rastier sur la distinction entre processus expérimentaux et méthodes : depuis notre modeste position, il nous semble que la sémiotique comme le design ne peuvent enseigner des objets mais des processus. Une fois il nous a été dit que, si le travail avait des qualités, il ne pouvait être considéré strictement sémiotique. Après le parcours ici narré, nous ne savons pas si l'on est sémioticienne ou pas, l'ambition qui nous porte est celle d'avoir une compétence sémiotique qui soit avant tout une compétence réflexive qui perdrait l'un de ses piliers si elle n'était pas couplée à une pratique (celle du processus du design), et qui perdrait l'autre pilier si elle n'était pas associée à une proxémique (celle de la cohabitation avec d'autres corps et modes de connaissance). Voici où nous trouvons, jusqu'ici, la valeur de/pour nous réclamer de la sémiotique.

Références bibliographiques

- ARIAS GONZALEZ, Xochitl (2008), *Figurativité, iconicité et sensorimotricité : résonance des formes sémiotiques et processus d'appropriation de l'objet. Le cas de l'automobile*, Thèse de doctorat, Université de Limoges.
- BADIR, Sémir (2004), « Pour une sémiotique indisciplinée », in *Sémio 2004, Actes du congrès de l'association française de sémiotique*.

- (2006), « La production de la sémiotique. Une mise au point théorique », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne], Actes de colloques, 2006, « Arts du faire : production et expertise », disponible sur : <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3053>>.
- (2007), « Notes sur l'expertise en sémiotique », in *Sémio 2007, Actes du Congrès de l'association française de sémiotique*.
- BARTHES, Roland (1985), *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil, « Point-Essais ».
- BERTIN, Erik (2003), « Penser la stratégie dans le champ de la communication. Une approche sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 89-91, pp. 15-63.
- BORDRON, Jean-François (2006), « L'œuvre absente. Réflexion sur la pratique et sur ses objets », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne], Actes de colloques, 2006, « Arts du faire : production et expertise », disponible sur : <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3055>>.
- (2010), « Perception et expérience », *Signata*, 1, pp. 255-293.
- BROWN, Tim (2009), *Change by Design*, New York, Harper Business.
- CROSS, Nigel (2006), *Designerly Ways of Thinking*, Londres, Springer.
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites Mythologies de l'œil et de l'esprit*, Hadès – Benjamins, Paris – Amsterdam.
- (1995), *Identités visuelles*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (1997), « Préambule », in FONTANILLE & BARRIER (éds), *Métiers de la sémiotique*, Limoges, Pulim, pp. 15-26.
- (2006), « La sémiotique est-elle un art? Le faire sémiotique comme 'art libéral' », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne], Actes de colloques, 2006, « Arts du faire : production et expertise », disponible sur : <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3058>>.
- (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- (2010), « Une corde pour tout échange. L'invention de la valeur en interaction », *Signata*, 1, pp. 311-322.
- FONTANILLE, Jacques & ARIAS GONZALEZ, Xochitl (2010), « Les objets communicants : des corps, entre textes et pratiques », *Médiation et information*, 30-31, pp. 53-67.
- KRIPPENDORFF Klaus & BUTTER Reinhart, (2007), « Semantics: Meanings and Contexts of Artifacts », in SCHIFFERSTEIN & HEKKERT (éds), *Product Experience*, New York, Elsevier, pp. 1-25.
- LANNOCH, Helga & LANNOCH, Hans-Jurgen (1989), « Toward a Semantic Notion of Space », *Design Issues*, V, 2, pp. 40-50.
- LÖBACH, Bernd (1976), *Industrial Design. Grundleiden der Industrieproduktgestaltung*, Munich, Verlag Karl Thieme; tr. esp. Gustavo Gili 1981.
- JORDAN, Patrick W. (2000), *Designing Pleasurable Objects*, Philadelphia, Taylor & Francis.

- MATHÉ, Anthony (2011), « La sémiotique de terrain aujourd'hui, enjeux et propositions », *Communication et organisations*, 39, pp. 96–110.
- NORMAN, Donald (2004), *Emotional Design : Why We Love or Hate Everyday Things*, New York, Basic Books.
- RASTIER, François (2001), *Sciences et arts du texte*, Paris, Presses Universitaires de France.
- (2010), « Sémiotique et linguistique de corpus », *Signata*, 1, pp. 13–38.
- VERGANTI, Roberto (2009), *Design Driven Innovation*, Boston, Ma, Harvard Business Review Press.

La transposition des textes sur papier vers les supports numériques mobiles : Quels enjeux sémiotiques ?

Nicole PIGNIER

Centre de Recherches Sémiotiques

Introduction

La mobilité n'engage pas seulement le déplacement de l'utilisateur mais elle concerne aussi celui des « contenus » que l'on fait migrer du support papier, télévisuel, radio vers les supports numériques dits « mobiles » tels que les smartphones, tablettes tactiles. Mais il y a selon François Laplantine deux façons d'envisager la mobilité. On peut l'envisager comme *Kinesis* (Laplantine, 2005, p. 106) à savoir :

un simple déplacement moteur [s'il s'agit de l'utilisateur, technique s'il s'agit du contenu] qui ne modifie pas profondément [les acteurs] qui effectue[ent] un parcours, les deux pouvant arriver, (presque identiques) à ce qu'ils étaient, d'un point à un autre, soit comme *métabole* à savoir un mouvement processuel, une transformation, un cheminement « au travers duquel tout ce qui vit devient autre que ce qu'il était ».

Dans le cas du déplacement perçu comme *kinesis*, la mobilité est comprise comme pratique, utilitaire, la seule attente tant du côté des concepteurs que des usagers est de pouvoir avoir accès à son « contenu », le manipuler lors de n'importe quel déplacement. Dans le cas du déplacement comme *métabole*, la mobilité s'envisage alors comme une reconfiguration de l'expérience perceptive des textes, des objets, des autres, du monde. C'est ainsi que nous interrogeons la mobilité des « contenus », toute transposition d'un support vers un autre, aussi répétitive souhaite-t-elle être, engendrant un renouvellement perceptif. Nous avons choisi de nous limiter à un corpus d'applications pour tablettes tactiles car cet ordinateur mobile s'installe pour l'instant sous forme d'« expérimentations » dans les écoles et les collèges de France mais aussi des États-Unis revendiquant des vertus

particulières pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Les applications étudiées sont des textes littéraires pour enfants principalement. Nous allons proposer un état des lieux de la recherche concernant la question du « passage » des textes sur des supports papier vers des supports numériques puis nous allons interroger les différents niveaux de sens qui sont en jeu dans la transposition, les opérations sur lesquelles se fonde cette dernière. En dernier lieu, nous préciserons les enjeux de sens pour le lecteur qui sont liés à la transposition.

1. Dans quel cadre scientifique se situe cette étude ?

De nombreux travaux ont été effectués sur les différences entre les textes sur supports papier et les textes sur supports numériques mais ils adoptent la plupart du temps un point de vue globalisant auquel échappent les spécificités de tel ou tel type de textes. Pourtant entre l'article de journal, de magazine, la lettre professionnelle, la lettre intime, l'anthologie, le recueil, le roman, il y a des différences de genres¹ qui reposent sur des actes de langage, des registres de langue, des isotopies, des styles, des formes plus ou moins longues, plus ou moins ouvertes ou fermées mais aussi des différences de supports éditoriaux. Des récits publiés par un écrivain dans des revues engagées ne proposent pas la même expérience au lecteur que s'ils sont pour certains d'entre eux réédités trente ans plus tard dans un album pour enfants. Ainsi, explique Emmanuel Souchier, certains *Exercices* de Raymond Queneau « partiellement publiés en revue pendant la Seconde Guerre mondiale » sont des véritables actes politiques dans la mesure où ils sont intégrés à un support éditorial ancré dans une période précise, celle de la guerre, dans une actualité précise et surtout dans un engagement de résistance : « Voyez la trace de cette histoire militante à travers les marques d'énonciation éditoriales : le nom et le titre des revues, leur lieu d'édition, le nom de leurs directeurs ainsi que celui des signataires. » (Souchier, 1998, p. 138). Chaque réédition des *Exercices* a donné lieu à une nouvelle expérience de lecture liée à un support éditorial qui engage des choix d'illustrations, de documentations, de format, de type de papier, de typographies, de mode d'organisation du texte, de reliure... Tout ce qui fait du texte un « texte-objet » pour reprendre le terme d'Emmanuel Souchier.

Pour ce dernier, ce nouveau texte qui est celui du travail éditorial constitue une énonciation, « l'énonciation éditoriale »², qui dialogue avec l'énonciation propre

-
1. Nous retiendrons qu'un genre est un objet de sens « constitué par la réunion d'un type discursif et d'un type textuel ». Le type discursif caractérise le plan du contenu; contrat d'énonciation; actes de langage; structure narrative; style; figurativité; modalités d'énonciation. Le type textuel caractérise le plan de l'expression; longueur; rapport entre unité de lecture et unité de diffusion. (Fontanille, 1999, pp. 162–163).
 2. L'énonciation éditoriale « participe activement de l'élaboration des textes. En d'autres termes, elle convoque une poétique de l'« image du texte ». Située à l'articulation du symbolique et du politique — de la croyance —, du matériel et du textuel, l'énonciation éditoriale fait partie de ces

à l'auteur. Si l'on considère la réédition des *Exercices* en 2002 que propose aux adolescents Gallimard Jeunesse, on se rend compte que l'on passe de textes engagés sur support revue à des textes esthétiques, littéraires sur album papier dans un format matériel haut de gamme, une organisation en deux parties (partie supérieure réservée aux illustrations, partie inférieure réservée aux récits). Les *Exercices* sont alors détachés de leur ancrage militant pour devenir des jeux de langage, une expérience plastique transformée par ce qu'Adeline Wrona appelle par ailleurs le « régime de matérialité » du support éditorial à savoir sa textualité ouverte ou fermée, sa périodicité ou son absence de périodicité, son lien avec l'actualité, son degré d'autonomisation par rapport aux premières éditions du texte³.

Bien différemment des analyses de l'énonciation éditoriale, des régimes de matérialité que proposent des chercheurs tels Emmanuel Souchier, Adeline Wrona, les travaux portant sur « le passage du papier au numérique » comme on l'entend ici et là se focalisent sur la technique et ses potentiels sans prendre en compte les usages éditoriaux qui précisément en sont faits. Les travaux de Constance Krebs sous-tendus par la volonté de passer de la culture à « la culture numérique » mettent en avant la facilité, via les supports numériques du livre, de créer un lien entre l'auteur et ses lecteurs, de documenter le texte avec les liens possibles vers d'autres textes, d'enrichir le texte verbal et l'image fixe avec des images animées, des vidéos, du son. (Krebs, 2009, pp. 30 ; 59 ; 63). Cependant, il n'est pas fait état de la (non)-pertinence des hyperliens, du multimédia que souligne entre autres Max Butlen (2010) :

La lecture de textes électroniques exige de nouvelles stratégies, elle suppose entre autre de parcourir de plus grandes quantités de texte, parfois très éclatées, au risque pour le lecteur expérimenté de se perdre dans l'hyper texte, au risque d'oublier l'objet de la recherche, au risque de se retrouver en surcharge cognitive car la lecture sur écran, [...] suppose, Anne Marie Chartier l'a évoqué, des capacités à traiter l'information, donc c'est-à-dire, à cerner l'objet de la recherche, à sélectionner les sources pertinentes, à les localiser, à les identifier, à tenir en mémoire les informations prélevées ou à prélever.

Max Butlen comme Thierry Baccino (2009) ont le mérite d'interroger les problèmes de surcharge cognitive et les problèmes de mémorisation dus à des niveaux trop complexes d'hyperliens ou à la multimodalité :

processus privilégiés qui font que les idées deviennent — aussi — des forces agissantes dans la cité. Quelle qu'en soit l'histoire, la situation ou le "contenu"... il n'est pas de texte qui, pour advenir aux yeux du lecteur, puisse se départir de sa livrée graphique. » (Souchier, 1998, p. 138).

3. « On voit bien comment, entre le périodique et le journal, ce sont deux régimes de matérialité, et deux régimes de mise en archive différente, une première matérialité, celle du périodique, qui est faite pour disparaître et être renouvelée chaque jour, et une autre matérialité, celle du livre, et je reprendrais la belle formule d'Anne ZALI ce matin, « une machine à inscrire le temps dans l'espace. » (Wrona, 2010).

Le mieux (ici la possibilité d'avoir accès en même temps à du texte, de la vidéo, des commentaires oraux...) est parfois l'ennemi du bien (le texte seul). La question qui se pose aujourd'hui est la suivante : comment intégrer toutes ces informations en sachant que nos capacités visuelles et mnésiques (de la mémoire) ne sont pas très extensibles ?

Cela dit, si ces auteurs ont le mérite de soulever des questions très pertinentes, ils ne se fondent pas sur l'analyse de corpus de textes transposés.

Anne Guibert-Lassale (2007) dans son article intitulé « Le livre, personnage en danger » se livre elle aussi à une analyse générale du passage du support papier vers le numérique et s'adonne à des pronostics en disant à propos du livre papier :

Son talent, sa virtuosité et ses fards ne suffiront pas à lutter contre une relégation probable. Si les auteurs étaient raisonnables et les éditeurs responsables, ils ne le pleureraient pas et, sans l'abandonner, se laisseraient tenter par d'autres voies...

La remise en question des propos tenus dans les discours d'escorte fait alors défaut et l'idée que le livre papier est amené à disparaître, que tout livre sera transposé vers les supports numériques, que tout livre sera créé et lu sur support numérique ouvre un débat idéologique avant d'ouvrir un débat heuristique, ce que nous refusons de faire parce que ce n'est pas une démarche scientifique et parce que c'est contestable. Jean-Claude Carrière dans une conférence intitulée « N'espérez pas vous débarrasser des livres », explique que nous vivons une époque de frénésie de technologies qui se démodent très vite et que face aux supports numériques sur lesquels on peut lire des livres mais dans une durée de vie de la technologie très limitée en nombre d'années, le support papier reste le seul finalement qui soit pérenne, sans avoir à être converti en fichier différent pour être encore lisible⁴.

Dans une approche certes générale mais avec un recul historique très fin, Roger Chartier soulève les enjeux de sens dans le passage de la lecture et de l'écriture de livres sur supports papier vers les supports numériques. Il rappelle entre autres que l'objet matériel du livre est garant de la possible appropriation intellectuelle des textes et que l'idée trop répandue consistant à penser que l'expérience de lecture d'un texte reste la même quel que soit le support est dangereuse car on oublie alors le sens de la notion même de genre et au-delà de travail éditorial (Chartier, 2008). Cependant, il ne précise pas quelles sont les fonctions de support à l'œuvre dans un livre qu'il soit papier ou numérique ni comment l'on peut analyser la transposition

4. « Donc ces supports du savoir se multiplient sous nos yeux, pratiquement chaque année : je possède un Ebook, un Reader Sony vieux de deux ans, il est déjà obsolète, parce qu'en se multipliant, et cela c'est très clair, ils s'éliminent peu à peu. [...] On ne peut plus regarder un cd-rom des années 1990, on ne peut plus consulter un logiciel vieux de 15 ans mais s'il est imprimé en français nous pouvons toujours lire un incunable du xv^e siècle, et nous en avons fait l'expérience, on peut le lire, lentement certes, quelquefois il est imprimé en lettres gothiques mais on peut le lire : il y a là une permanence que pour l'instant le numérique ne nous offre pas. » (Carrière, 2010).

d'un support vers un autre. En ce sens, son point de vue historique mérite d'être complété par un angle plus sémiotique. Dans l'ouvrage collectif *Lectures et lecteurs à l'heure de l'Internet*, les auteurs prennent en compte les supports, les types de lecteurs, les cadres spatio-temporels de lecture mais ils ne prennent pas en compte précisément les spécificités de la transposition. Notre article a pour objectif d'interroger précisément les effets de sens de cette transformation du texte, de cette énonciation éditoriale (Evans, 2011).

2. Sur quels niveaux de sens porte la transposition ?

Dans un ouvrage collectif à propos des usages du multimédia et des évolutions des pratiques culturelles liées à ceux-ci, Philippe Quinton met en valeur le fait que toute transposition médiatique d'un objet engendre, au-delà des caractéristiques techniques imposées par le support médiatique retenu, une modification de notre perception des objets (Quinton, 2009). Cette démarche méthodologique est précise mais elle oublie d'interroger les différents niveaux du texte sur lesquels peuvent porter les opérations syntaxiques liées à la transposition. Notre démarche méthodologique, en prenant en compte les travaux de Philippe Quinton, propose de les compléter en interrogeant ce que l'on peut transposer avant d'analyser comment l'on peut le transposer. Cela est important pour qu'au-delà du côté technique de l'étude, l'on cerne précisément les enjeux de sens quant à l'expérience de lecture proposée à l'utilisateur.

2.1. Le « contenu » du texte

Nous entendons le terme « texte » au sens large pour désigner tout énoncé verbal et/ou sonore et/ou visuel et/ou cinétique. La transposition du texte peut porter sur son strict contenu (les thématiques, les figures, les idées, tout ce qui constitue le discours) mais également dans sa multimodalité (ajout, suppression, de sons, d'images, d'images animés, ...).

2.2. Le support formel du texte

Le *support formel* est le mode d'organisation du contenu à l'intérieur des pages. Au sein du cadre d'affichage propre au support matériel de l'objet (espace d'écriture du livre papier, écran de la tablette, du téléphone, ...) il y a le cadre d'affichage propre au logiciel ou au navigateur qu'Emmanuel Souchier nomme « cadre-logiciel » dans lequel vient s'emboîter le mode d'organisation du contenu, de la « page-écran » (Souchier, 1998). Il peut être hérité du papier comme les grilles, des objets du quotidien comme le carrousel, du cinéma comme la « navigation » séquentielle⁵.

5. Pour une explication détaillée des supports formels, matériels figurés et ergodiques, voir Pignier et Drouillard (2008, pp. 57-121).

Les marges, espacements ainsi que la typographie participent à la mise en forme du texte dans son cadre. La structure hypertextuelle ou linéaire concerne aussi le mode d'organisation du texte.

2.3. *Le support matériel*

Une caractéristique des énoncés numériques en général est en effet l'emboîtement des supports matériels requis :

- le support matériel d'inscription (disque dur, clef USB, hébergeur...);
- un écran matériel avec ses éventuels périphériques;
- un modèle d'affichage « natif » ou hérité des autres médias tels la page, le livre. Ce modèle fonctionne à la fois comme métaphore d'un support matériel. Quelles opérations de transposition touchent le support matériel ? Comment les propriétés sensibles, matérielles de l'objet figuré invitent-elles l'utilisateur à se saisir du texte ? Que se passe-t-il si elles sont effacées ? Par quoi peut-on les remplacer ?

2.4. *Le support ergodique⁶ ou parcours de travail dans le texte*

Quels sont les indicateurs de volume⁷ ? Sur papier, c'est l'épaisseur du livre, l'épaisseur parcourue et celle qui reste à parcourir. Et sur support numérique ? Autre question à se poser : la manière de se repérer dans l'espace global (par exemple l'intégralité du journal, recueil, ...) et local du texte (l'intégralité de l'article, de la fable, ...). Se repère-t-on à l'aide d'un sommaire ou menu, d'un moteur de recherche, d'un diaporama, d'un zoom ? Autre interrogation, les modes d'interaction avec l'énoncé. Avec quels moyens interagit-on ? La loupe ? Le clic ? La voix ? ... Enfin, les fonctionnalités font partie du parcours de travail. Que peut-on faire avec le texte ? Le partager sur les réseaux sociaux, le commenter, écrire dedans, ... ?

En synthèse, la transposition du texte d'un support vers un autre touche principalement les niveaux et critères présentés dans le tableau ci-après qui se lit verticalement (fig. 1) :

-
6. Selon les recommandations d'Isabelle Klock-Fontanille, philologue, nous mentionnons le « h » issu de « *hodos* » en deuxième partie du mot « ergodique » pour que la source étymologique soit reconnaissable. Le concept provient de Aarseth (1997). Le concept de principe ergodique nous paraît plus pertinent que celui de principe de navigation, ce dernier renvoyant métaphoriquement à une pratique et à un imaginaire d'exploration présents via les icônes ou les logos de certains moteurs de recherches ou « explorateurs » mais pas forcément adéquats à la représentation de tous les dispositifs proposés pour parcourir un texte.
 7. Nous reprenons des travaux de Stéphane Caro-Dambreville les critères et d'indicateurs de volume et de repérage spatial (Caro-Dambreville, 2007).

Le « contenu » Il comprend :	Le support formel Il comprend :	Le support matériel Il comprend :	Le support ergodique Il comprend :
Le discours énoncé	La typographie, la gestion des marges, espacements, ...	Les propriétés sensibles plastiques de l'objet matériel figuré	L'indicateur du volume et le repérage dans l'espace global et local du texte
La multimodalité (modalités verbale, sonore, cinétique, visuelle, gestuelle)	Les modes d'organisation de l'énoncé à l'intérieur des « pages » (grilles, carrousel, navigation séquentielle, ...).	L'appréhension corporelle par l'utilisateur de l'objet figuré	Les modes d'interaction
	Les modes d'organisation linéaire ou hypertextuelle		Les fonctionnalités

Fig. 3. Les différents niveaux sur lesquels porte la transposition du modèle du livre dans notre corpus

Quelles opérations peut-on effectuer sur chacun de ces niveaux en fonction des usages, pratiques et expériences des textes que l'on veut proposer à l'utilisateur ? C'est ce que nous examinons dans une troisième partie.

3. Les enjeux de sens de la transposition

La partie précédente vient de montrer finalement que le terme de « passage » du papier au numérique est très vague, superficiel et plus gravement, il occulte la complexité des niveaux du texte que la transposition engage. Ce n'est pas seulement un acte de « passer » qui est en jeu, mais un acte d'énonciation éditoriale. En outre, il importe de « passer » du singulier au pluriel pour ne plus avoir un regard général du papier vers le numérique mais un regard précis que rend nécessaire le concept d'énonciation éditoriale. On parle alors de transposition des textes des supports papier vers un ou des supports numériques.

3.1. Les opérations syntaxiques en jeu dans la transposition

Dans la transposition d'un support à l'autre, à chaque niveau il peut y avoir des :

- **répétitions** : on essaie de garder le texte, son mode d'organisation, son support matériel figuré et/ou son parcours ergodique à l'identique ;
- **effacements** : par exemple, le modèle du livre peut perdre de sa densité avec la disparition de l'effet sensoriel du papier, de l'indication de volume. Certaines

métaphores, certains modes d'organisation, des fonctionnalités peuvent disparaître sans être remplacés par d'autres du même type (écriture sur le contenu, surlignage, par exemple);

- **substitutions** : à un élément du texte ou du support (matériel, formel ou ergodique) on substitue un autre élément. Par exemple, on change la métaphore du support matériel (la page devient un cadre, l'image fixe une image animée, on remplace une grille par des listes déroulantes et des fenêtres, ...);
- **hybridations** : on garde un élément mais on mélange à celui-ci un élément nouveau. Par exemple, on garde du texte fixe et on met des liens hypertextuels sur les images; on garde le modèle du livre ou du manuel avec texte et images mais on propose de partager la page sur les réseaux sociaux, on garde le modèle de la page mais on lui ajoute la métaphore du flux (on fait glisser les contenus à l'écran) ...;
- **augmentations** : on ajoute des éléments nouveaux à l'existant; on peut ajouter des explications lexicales, grammaticales, phonétiques à une histoire, on peut ajouter à la page des fonctionnalités (écrire, sélectionner du texte, le copier dans un carnet, ...).

Ces différentes opérations syntaxiques sur lesquelles peut se fonder la transposition n'ont pas en soi des effets pertinents ou non pertinents. Leur degré de pertinence ne peut s'évaluer qu'en fonction d'une réflexion approfondie quant aux usages attendus, celle-ci intégrant les questions suivantes :

- quelle place le texte transposé sur support mobile prend-il par rapport aux versions du texte disponibles sur d'autres supports? Y-a-t-il une relation de complémentarité, de concurrence, de redondance et quels en sont les effets de sens?
- comment la pratique de ce texte transposé peut-elle s'insérer dans les autres pratiques de la vie quotidienne liées à la mobilité?

Nous proposons d'analyser ci-après quelques exemples de transposition avec pour objectif de soulever les enjeux de perception, de sens, qui sont liés à ce processus plus complexe qu'on peut le croire a priori.

3.2. Les enjeux perceptifs liés à la transposition : le cas des textes littéraires pour enfants

3.2.1. *Cas n° 1 : L'application Antiprôblémus* veut sauver la terre — Il s'agit d'un « livre interactif » selon la terminologie de la société d'édition Bookapp, à lire sur tablettes tactiles. L'objectif affiché de cette société est de proposer des histoires non plus sur supports papier mais sur supports numériques. Le titre *Antiprôblémus veut sauver la terre*, existant auparavant sur ordinateurs a été transposé été 2011 vers la tablette iPad.

Quel objectif la société d'édition donne-t-elle à la transposition du genre narratif du support papier vers les supports numériques ? Celui de l'apprentissage de la lecture :

Des auteurs, illustrateurs et conteurs qui ont accepté de relever le gant et d'initier une nouvelle lecture, plus drôle et moins consensuelle que celle proposée par les livres. Plus téméraire. [...]. Donner aux enfants non lecteurs l'envie de lire, par l'utilisation d'un autre support que le livre. Les maisons d'édition « pure player » ne sont pas légion. « La souris qui raconte », en créant sa propre maison d'édition numérique, parie sur l'avenir et les enfants qui en sont la plus vivante représentation. En utilisant le support de prédilection des « digital natives* » à des fins culturelles, elle réconcilie lecture et ordinateur⁸ !

Paradoxalement, tout en prétendant abandonner le modèle du livre pour un modèle innovant, la marque classe ce nouveau texte comme « livre interactif ».



Fig. 4. Impression-écran du « livre interactif » *Antipröblemus veut sauver le monde*⁹

Où se situe l'innovation par rapport aux histoires pour enfants sur support papier ?

- Au niveau du « contenu », il n'y a aucune augmentation mais simplement il y a une hybridation. L'image devient hypertextuelle. L'enfant peut cliquer sur un élément visuel et il se passe quelque chose (on clique sur le ballon et il s'élève dans les airs, on clique sur l'oiseau et il s'envole) mais ces « événements » ne

8. <http://www.lasourisquiraconte.com/content/12-qui-sommes-nous>.

9. Cet extrait de l'application est utilisé à titre de citation.

relèvent que du décor, et n'aident pas à progresser dans l'histoire racontée. La modalité sonore vient s'ajouter aux textes et à l'image, exactement comme dans le livre sur support ordinateur et comme dans des livres accompagnés de leur CD audio ;

- au niveau du mode d'organisation ou support formel, on a le même type de grille rectangulaire, jeu d'organisation du texte que l'on peut avoir dans de nombreux livres papier pour enfants, le texte verbal n'est pas hypertextuel ;
- au niveau du support matériel, il y a effacement de toutes les propriétés sensibles du livre en tant que texte-objet (aspect du papier cartonné pour ce genre de livres, bruit des pages, facilité de prise en main et solidité pour des enfants en bas âge) ;
- au niveau du support erghodique, on a un effacement par rapport au support papier : aucune indication du volume pour se repérer dans la globalité de l'histoire, au niveau des fonctionnalités, on a un effacement également car on ne peut que faire défiler linéairement les pages et une lecture non linéaire de type cueillette, promenade est proscrite.

Quant à la transposition du support ordinateur vers la tablette, elle se fonde sur une totale répétition, la seule innovation étant technique pour assurer le changement de langage de développement (flash pour ordinateur et C++ pour tablette iPad).

Quels liens la société d'édition crée-t-elle entre les différents supports de textes narratifs pour enfants ? Elle pense la transposition du modèle du livre papier vers la tablette tactile dans un rapport de concurrence : « Donner aux enfants non lecteurs l'envie de lire, par l'utilisation d'un autre support que le livre » tandis qu'elle établit un rapport de libre choix avec la version pour ordinateur totalement identique. Enfin, cette application n'est pensée pour aucune insertion spécifique dans des pratiques liées à la mobilité.

La transposition se fonde sur la croyance que le support numérique peut avoir des vertus pédagogiques au sens étymologique du terme, « paidos » et « agein », en grec signifient en effet conduire l'enfant (en l'occurrence à la lecture). Un support peut-il avoir des vertus pédagogiques comme le martèlent les discours ambiants : « L'efficacité pédagogique des technologies de l'information et de la communication n'est plus à prouver, et leur pertinence dans l'enseignement ne se discute désormais pas plus que celle de l'électricité »¹⁰ ?

Certes, une des spécificités des objets numériques, que Stéphane Vial définit comme des objets « interactifs produits dans des matières informatisées et organisés autour d'une interface [informatique] » (2010, 94) est l'interactivité, ce nécessaire passage par une programmation informatique des actions de commande en entrée (encodage) et, inversement, par une nécessaire traduction, en sortie, du code

10. Cf. le texte de ArroBOX, Camif Collectivités, HP, Intel, Neo, Netop, Promethean, Quadria, « Les maires, maîtres d'œuvre de la classe de demain », in « L'école numérique, le rôle du maire », p. 3.

informatique (décodage). Nous avons montré par ailleurs comment l'interactivité pouvait procurer à un contenu médié par une interface graphique et matérielle une sensibilité réactive assez sophistiquée pour que l'utilisateur vive la relation à l'objet comme un corps à corps où chaque partenaire dans une relation certes dissymétrique (les deux partenaires, usager et objet ne sont pas de même nature) peut s'ajuster à l'autre, dans une dynamique perçue comme créative (Pignier, 2012, pp. 129–132). Mais cette spécificité ne conduit pas directement ni obligatoirement à un progrès méthodologique et à une amélioration des conditions de lecture. Si les technologies numériques ont des spécificités, leur pertinence plus ou moins marquée ou absente pour une activité de lecture particulière dépend d'une part de la manière dont le design de l'application les utilise et d'autre part des conditions d'usage qui sont fixées.

Confier de façon intrinsèque aux supports numériques des vertus pédagogiques et/ou éducatives, c'est un raccourci que Dominique Wolton dénonce. C'est alors accorder aux objets numériques « le soin de résoudre les problèmes de sociétés qui ne relèvent pas de leur champ de compétence [...]. C'est subordonner les progrès [culturels] au progrès des techniques [...]. C'est confondre le sens des mots en parlant par exemple de civilisation et de société numérique » (Wolton, 2009, p. 40). La société Bookapp dit avoir « Une idée : des histoires pour enfants numériques », on parle d'« école numérique » ...

Ce sont alors, dit Dominique Wolton, des mots qui renvoient à l'idée de toute puissance de la technique, puisque c'est elle qui donne son nom à la société où elle s'applique. C'est confondre deux réalités de nature différente, la technique et la société, en faisant des dispositifs techniques le cœur d'un modèle de société. (*Ibid.*)

Le projet de transposition ici, qui n'apporte aucune valeur ajoutée par rapport au livre papier pour inciter à l'apprentissage de la lecture ou au livre avec CD audio pour inciter à écouter des histoires, est non pertinent car l'interactivité et l'interaction tactile ne sont au service d'aucune pratique pédagogique. La seule fonction de l'interactivité est gratuite, distractive, amenant l'enfant à aimer l'interactivité, l'histoire n'étant qu'un prétexte. Ce qui est critiquable ici, ce n'est pas le fait d'utiliser une tablette tactile, mais c'est la manière dont est pensé et proposé cet usage de la tablette qui consiste à attribuer illusoirement « un pouvoir normatif, excessif » à l'interactivité, sans fondement sémiotique par rapport à l'objectif déclaré. L'interactivité est proposée comme « le principal facteur d'organisation et de sens de la société »¹¹.

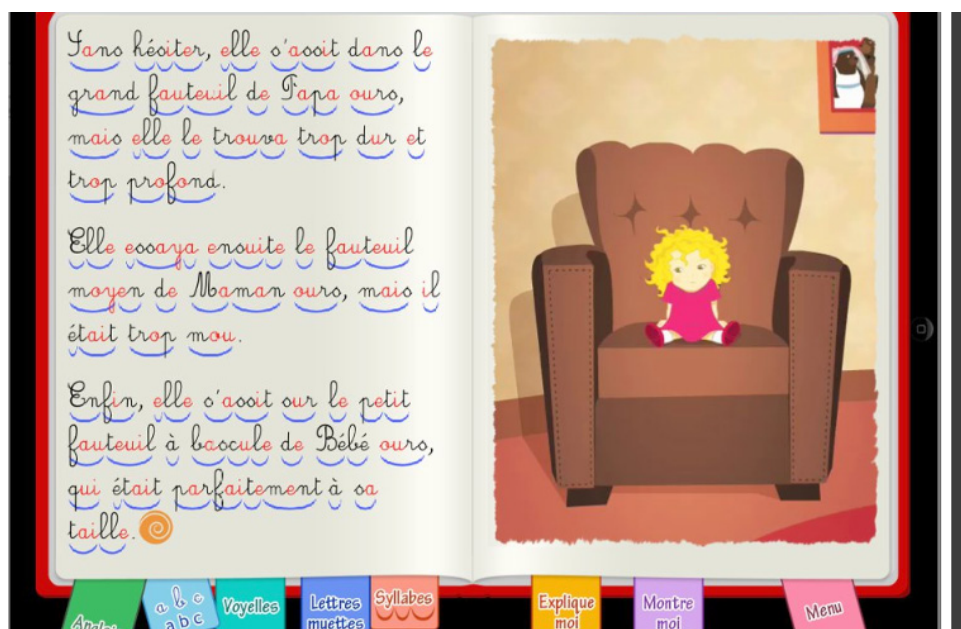
Dominique Wolton (2007, pp. 43–45) nous met en garde contre ces usages non réfléchis :

11. Dominique Wolton écrit à propos des idéologies technicistes : « Ce que je critique ici c'est l'idéologie technique, une parmi d'autres, qui consiste à attribuer un pouvoir normatif, excessif, aux techniques de communication, pour devenir le principal facteur d'organisation et de sens de la société ». (*Ibid.*, p. 41).

Interactivité, le mot magique qui symbolise le mélange de liberté et d'intelligence. L'addiction est telle [que l'on oublie] les révolutions techniques précédentes : ne jamais comparer, et croire que tout commence aujourd'hui. Pas d'histoire, pas de comparatisme. C'est aussi une posture qui ne supporte aucune critique et veut une adhésion totale. Avec l'idéologie technique [...], il n'y a pas le choix [...]. Toute critique est assimilée à la technophobie et au conservatisme [...]. Certains rêvent que dès la maternelle les enfants se servent de ces outils. Pourquoi pas davantage de recul ? Pourquoi les crises et les menaces ne sont-elles pas assez perçues ?

3.2.2. *Cas n° 2 : L'application Boucle d'or* — Différemment, les applications dites « ludo-éducatives » de la société So Ouat offrent dans la transposition des contes sur support papier vers la tablette tactile un usage de l'interactivité et de l'interaction tactile pertinent par rapport aux objectifs fixés par la société d'édition, à savoir un apprentissage ludique de la lecture :

- au niveau du « contenu », le discours du conte reste le même mais la multi-modalité est accrue : l'enfant peut animer les images ; les animations correspondent à la séquence racontée dans le texte verbal, l'enfant peut écouter l'histoire ou la lire ; en cours de lecture, les mots prononcés sont teintés en bleu pour aider l'enfant à les visualiser ;
- au niveau du support formel ou mode d'organisation du texte il y a une répétition du type de grille papier rectangulaire ;
- au niveau du support ergodique ou parcours de travail, il y a une augmentation. En effet, en activant la fonctionnalité « Explique-moi », on a une organisation hypertextuelle qui permet de donner pour la plupart des mots une explication alternative ou une indication sous forme de dessin. En activant la fonctionnalité « Syllabes », toutes les syllabes des mots du paragraphe sont mises en évidence. Au niveau typographie, un mode permet de basculer d'une écriture cursive (« lettres bouclées ») à une écriture d'imprimerie, selon les préférences de l'enfant. Il y a aussi dans les fonctionnalités une version en anglais, une rubrique « jeu » et un mode « lecture automatique » pour les enfants qui ne savent pas lire ;
- au niveau du support matériel, il y a répétition du modèle du livre papier avec la métaphore du volume (on entend et voit les pages se tourner quand on fait glisser le doigt).

Fig. 5. Impression-écran du « livre interactif » *Boule d'or*¹²Fig. 6. Impression-écran du « livre interactif » *Boule d'or*. Activation de la fonctionnalité « Syllabes »

12. Cet extrait de l'application est utilisé à titre de citation.

Quels liens entre les différents supports la société So Ouat préconise-t-elle ? Aucun. À chacun de substituer l'application numérique aux versions papier ou d'établir une complémentarité entre les deux. Imaginons quatre scénarios d'usage.

Scénario 1. L'enfant ne sait pas encore lire, il a moins de 6 ans. Après une lecture sur livre papier faite par un adulte, on propose à l'enfant de réécouter l'histoire en mode « automatique ». Le support numérique est en complémentarité du support papier, l'enfant peut prendre du plaisir à réécouter tout seul l'histoire après l'avoir reformulée, après avoir posé des questions à l'adulte qui l'a lue, après avoir fait sa propre expérience du texte. Mais à moins de 6 ans, la plupart des enfants ont-ils suffisamment de maturité intellectuelle pour comparer leur propre représentation de l'histoire avec celle qui est proposée par les animations visuelles sur un rythme assez rapide ? Dans de nombreux cas, certainement pas car beaucoup ne maîtrisent pas suffisamment tout le vocabulaire du texte et ne prennent pas le temps de faire des pauses dans la lecture audio et vidéo. Au final, ce sont les représentations animées qui vont l'emporter sur les représentations mentales que certains enfants pouvaient se faire du texte. Ces derniers gagnent en autonomie matérielle mais perdent en autonomie intellectuelle.

Scénario 2. L'enfant ne sait pas encore lire. Le support numérique lui est proposé en substitution du support papier et la lecture en mode automatique se substitue à la lecture par l'adulte. L'enfant doit se taire, il ne peut pas parler à l'application pour dire ce que tel ou tel mot du texte évoque pour lui. Or, sans parole nous explique Elisabeth Nuyts qui depuis trente ans travaille avec des cognitivistes auprès d'enfants pour comprendre les processus d'apprentissage, l'enfant ne développe pas les lobes frontaux gauche, « responsables du discours intérieur, du raisonnement analytique, de la maîtrise de soi et de la motricité fine » (Nuyts, 2004). Plus spécifiquement, l'enfant qui se laisse aspirer par le flux de la voix off n'a pas le temps ni l'occasion, faute de prise de parole au fil de l'histoire, de s'approprier les mots, le texte, d'en faire l'expérience sensorielle et mentale sur laquelle se fonde la perception.

Scénario 3. L'enfant est en apprentissage de la lecture. 6-7 ans dans la plupart des cas. Il a lu le texte avec un adulte et le relit tout seul en se servant des fonctionnalités diverses de l'application pour le repérage des syllabes, les explications lexicales, ... S'il est capable de se parler pour se raconter les mots, les phrases, les reformuler à sa façon (à voix haute, en murmurant, en voix intériorisée), l'usage de l'application est pertinent, il peut éventuellement comparer la version animée avec ses représentations mentales de l'histoire, s'il n'a pas assez de maîtrise du vocabulaire, de maturité intellectuelle pour se parler, se raconter l'histoire à sa façon, il subit l'histoire plus qu'il ne se l'approprie grâce à sa prise de parole.

Scénario 4. L'enfant est en apprentissage de la lecture. 6-7 ans. Il découvre l'histoire avec la version numérique telle qu'elle est proposée. Non seulement il subit la représentation du texte verbal que propose l'animation mais en plus il est privé du droit de parler avec l'adulte pour poser des questions, exprimer

des connotations sémantiques, construire un dialogue avec l'adulte pour faire l'expérience de l'histoire pendant qu'il lit. En outre, il va parler pour lire, mais de lui-même va-t-il parler pour « reformuler avec ses propres mots chaque idée de l'auteur » comme le préconise Elisabeth Nuyts ? (*Ibid*). Bien entendu, les fonctionnalités de l'application proposent des explications mais l'enfant doit être en questionnement pour en tirer bénéfice, sinon, il les subit au lieu de les maîtriser.

Ces scénarios nous invitent à questionner l'acte de lecture et plus particulièrement l'acte d'apprentissage de la lecture non pas seulement comme un déchiffrement de codes et de signes ainsi que le dit Alberto Manguel (1998, p. 22 ; cité par Kreb, 2009, p. 51) mais aussi comme une « production de sens » ainsi que l'explique Jean-Marie Goulemot : « ...qu'elle soit populaire ou érudite, ou lettrée, la lecture est toujours production de sens. [...] Lire, c'est donc constituer et non pas reconstituer un sens. [...] Le lecteur, dans ce rapport au texte, se définit par une physiologie, une histoire et une bibliothèque » (Goulemot, 2003, pp. 120-121 ; cité par Kreb, 2009, p. 48). Nous ajoutons que la lecture se définit par l'histoire collective et personnelle des mots que l'enfant construit par l'acte de parole dans l'interaction avec autrui (un adulte, d'autres enfants présents) lors de l'acte de lecture.

Évidemment, l'usage de l'application pour les 5-8 ans est à construire par les parents, enseignants, pour que le texte ne soit pas au service de l'addiction aux supports numériques mais bien plutôt pour qu'en l'occurrence la tablette tactile soit au service de la concentration, de l'apprentissage, de l'acquisition de connaissances, parmi d'autres supports. L'enfant doit garder une variété de supports (les parents, les enseignants, ... pour l'aide à la lecture, le texte sur livre papier dans ses différentes formes, ...). Cela pour que l'enfant ne devienne pas dépendant d'un support numérique mais qu'il comprenne le texte-objet comme un tout, le sens de ce dernier étant dépendant des différents supports qui l'accueillent, le mettent en scène, le reconstruisent, et en orientent l'expérience de lecture. C'est également le point de vue de Roger Chartier (2008) :

[...] Comme disait Don McKenzie, les formes affectent le sens. Le grand danger du processus de numérisation est de laisser penser qu'un texte est le même quelle que soit la forme de son support. Aussi fondamental que soit l'accès à des textes sous une forme numérique, ce qui se trouve néanmoins renforcé par cette numérisation, c'est le rôle de conservation patrimoniale des formes successives que les textes ont eues pour leurs lecteurs successifs. La tâche de conservation, de catalogage et de consultation des textes dans les formes qui ont été celles de leur circulation devient une exigence absolument fondamentale, qui renforce la dimension patrimoniale et conservatoire des bibliothèques.

Le cas que nous allons analyser ci-dessous montre justement la nécessité de penser la complémentarité des supports plutôt que la substitution de l'un par l'autre et ce, non plus dans le seul cadre de l'apprentissage de la lecture mais dans celui de la lecture, quel que soit l'âge.

3.2.3. *Cas n° 3 : 2 applications des Fables de La Fontaine* — Nous avons retenu deux applications transposant vers la tablette tactile *Les Fables de La Fontaine* version papier car, si la transposition est pertinente au niveau pratique, utilitaire, elle cause un problème perceptif comme c'est souvent le cas dans des versions numérisées de manuels scolaires pour ordinateurs ou pour iPad.

Nous retiendrons ici :

- une application version gratuite (n° 1) sur laquelle il n'est ni indiqué le nom du concepteur, ni la date d'édition ni l'édition des Fables à partir de laquelle elle a été conçue ;
- une autre version payante (n° 2) conçue et réalisée par la société Soreha en 2010–2011. Cette application reprend les illustrations des *Fables* par Gustave Doré mais le concepteur ne précise pas non plus sur quelle édition il s'est fondé.

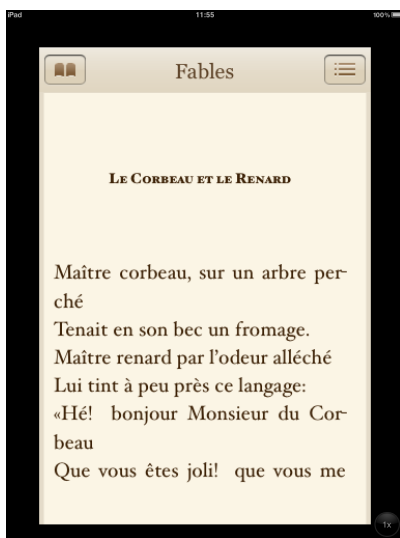


Fig. 7. Impression-écran de l'application gratuite V.1. Fables Jean de La Fontaine¹³

13. Cet extrait de l'application est utilisé à titre de citation.

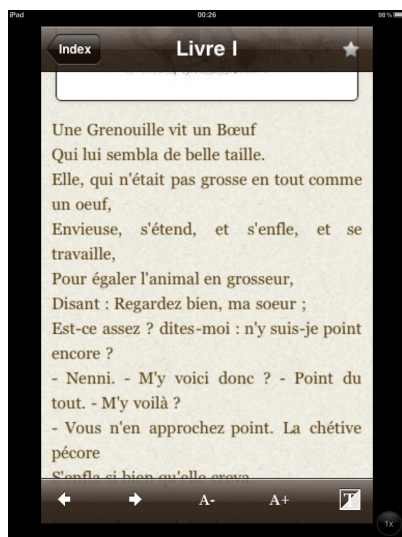


Fig. 8. Impression-écran de l'application payante V.2.

Les 12 livres des Fables de Jean de La Fontaine réalisée par la société Soreha¹⁴

Au niveau du « contenu » on a une stricte répétition (texte pour version 1, texte et illustration visuelle version 2) ;

Au niveau du support formel, on a un effacement : perte de vision globale, lisible de la fable qui sur la plupart des livres papier tient avec son illustration sur une page ou sur une double page. Quand on lit un livre papier ou un manuel papier, chaque partie est toujours perçue dans un ensemble, grâce au volume, au fait de tenir l'objet livre dans ses mains. On fait une expérience corporelle et intellectuelle tout à la fois de la progression dans l'objet et surtout, chaque partie est sentie, tactilement et visuellement et ainsi est comprise comme appartenant à un tout. Or, quand s'affiche à l'écran une page numérisée sur laquelle des flèches permettent d'avancer, de reculer et éventuellement auxquelles s'ajoute une pagination, on perd toute indication de volume, toute sensation de progression. Quand, de surcroît, on doit faire défiler le texte d'une fable qui ne peut s'afficher dans sa globalité sans perdre sa lisibilité, on est dans une lecture dépecée, émietée, qui privilégie la perception de l'objet tablette et la métaphore du flux par rapport à la perception de la fable comme texte avec une forme particulière et comme texte-objet, recueil, en l'occurrence.

Merleau-Ponty, dans *Phénoménologie de la perception* (1945, p. 82) explique qu'on ne peut identifier un objet que pris dans son ensemble, avec un horizon sur lequel l'objet peut se détacher pour notre regard :

Dans la vision, j'appuie mon regard sur un fragment de paysage, il s'anime et se déploie, les autres objets reculent en marge et entrent en sommeil, mais ils ne

14. Cet extrait de l'application est utilisé à titre de citation.

cessent d'être là. Or, avec eux, j'ai à ma disposition leurs horizons, dans lesquels est impliqué, vu en vision marginale, l'objet que je fixe actuellement. L'horizon est donc ce qui assure l'identité de l'objet au cours de l'exploration [...].

Dans les versions numérisées des manuels papier, on a très souvent le même problème (un affichage parcellaire de la page, l'impossible expérience sensible du repérage dans l'espace compris comme ensemble de textes qui ont une cohésion entre eux via le volume et l'objet matériel :

- Au niveau du support matériel figuré, dans la version 1, le son des pages qui se tournent et le petit bandeau décoratif rappellent le support papier mais c'est une fonction décorative qui ne peut suffire à faire l'expérience perceptive du texte, dans la version 2, la pagination seule rappelle le livre pour en permettre une perception mentale mais pas sensible on est dans les deux versions dans un effacement accentué en version 2 ;
- au niveau du parcours ergodique, les index, menus, permettent seuls de s'orienter dans les fables, ils sont efficaces au niveau pratique mais ne combleront pas le déficit sensoriel de l'orientation dans le recueil. Dans la version 2, la fonction de grossissement /réduction accentue la perception d'un texte numérique élastique, déformable, jusqu'à la déconstruction formelle des vers de la Fable.

On a là une conséquence directe d'une des caractéristiques de la culture-logiciels que décrit Lev Manovich (2011). Le chercheur explique que les logiciels sous-tendent toutes nos activités culturelles de lecture, de communication, de management, etc. C'est ce qu'il appelle « *the cultural software* ». Il classe les logiciels en plusieurs catégories ; « *the social software* » ou logiciels dédiés aux activités sociales telles que la communication, le partage d'information et « *the media software* », logiciels destinés à la création, au mixage, à la recomposition de contenu¹⁵. Il explique que pour permettre cette manipulation des textes, il faut les décomposer en briques, en morceaux, en modules : « *Digital culture tends to modularize contents, [...] to both enable and reward users to creating, distribute and re-use pieces of "content"* » (2011, p. 13). Le texte est donc alors conçu comme un contenu modulable, modularisable, manipulable sans fin et non plus comme texte-objet dont le mode d'organisation est créateur de sens.

Pourtant, les deux applications étudiées ne sont pertinentes que si on les prend en complémentarité de la lecture des *Fables* sur support papier car alors, on se souvient des expériences perceptives des *Fables* en tant que texte et en tant que texte-objet. La visualisation du texte déconstruit dans sa forme est comblée par le souvenir des expériences perceptives précédentes. Si c'est la substitution du livre papier par le livre numérisé tel qu'il est proposé dans ces deux applications et dans nombre de livres numériques en général qui devient la règle, l'enfant ne

15. *Media software « is application software for accessing, creating, distributing, and managing (or "publishing", "sharing", and "remixing") media content ».* (2011, p. 12).

fera que très faiblement la distinction entre une fable, d'autres genres poétiques, un texte en prose court, un texte long. Comme le suggère Roger Chartier, il est temps de montrer que l'idée de la nostalgie affective du livre comme objet papier masque et finalement élude plus sérieusement l'idée que le support du texte (notre méthodologie nous a permis d'analyser les fonctions matérielle, formelle, ergodique du support), le texte-objet, permet une perception sensible et intellectuelle tout à la fois de l'énoncé, Chartier (2008) :

Pour moi, ils [les éléments matériels du livre] ne sont pas tellement à prendre dans cette dimension affective, ce monde des pages que nous aurions perdu, mais ils sont à prendre dans leur dimension intellectuelle : les formes d'inscription d'un texte délimitent ou imposent les possibilités de son appropriation.

Ces deux applications peuvent s'intégrer à des pratiques de mobilité entre la classe et la maison, afin de ne pas avoir besoin de transporter le livre papier mais ne proposent aucune augmentation, valeur ajoutée qui permettrait à l'élève d'acquérir des connaissances supplémentaires à la fable avec des fonctions documentaires par exemple.

Pour finir

Les opérations syntaxiques en jeu dans la transposition d'un texte d'un support vers un autre ne sont pas que de simples manipulations du texte dans ses différents niveaux (multimodalité du contenu, support formel avec entre autres gestion de l'hypertextualité, support matériel inévitable, support ergodique avec les fonctionnalités). Elles entraînent avec elles des expériences perceptives spécifiques. Les discours d'escorte sur le « passage » du papier au numérique occultent la complexité des niveaux du texte que la transposition engage et finalement, la complexité des effets de sens pour le lecteur. Nous espérons avoir montré que ce n'est pas seulement un acte de « passer » qui est en jeu, mais un acte d'énonciation éditoriale. Le concept d'énonciation éditoriale nous invite à abandonner « le passage du papier vers le numérique » pour interroger les transpositions des textes de tel et/ou tel support papier vers un ou des supports numériques précis.

Pour que les transpositions vers les supports numériques ne soient pas, comme le dit pertinemment Pascale Gossin (2011) à propos des manuels numérisés, juste « jouer au numérique », il faut définir les usages possibles des textes transposés, les objectifs visés, la complémentarité avec les autres supports (corps de l'adulte, supports papier, ...). Pour cela, il faut avant tout se débarrasser de l'idéologie technique qui fausse le jeu en voilant tous les enjeux de sens problématiques liés à la transposition, en faisant fi du processus complexe qui permet à chacun de transformer l'information en connaissance durable. Les supports numériques et les « contenus » qui leur sont liés aussi intelligemment soient-ils pensés ne sont et ne peuvent être que des outils parmi d'autres au service de leurs usagers.

En conception de textes pour les supports numériques comme en usage, il faut se poser les questions d'(im)pertinence liées au dispositif qui englobe le support et le texte, à la périodicité de l'utilisation, en fonction d'un besoin précis de l'enfant, de sa maturité. Il faut aussi se rappeler qu'un dispositif n'est jamais indispensable en soi et que c'est à l'enseignant d'en apprécier son utilité, de choisir les outils qu'il veut utiliser. Pascale Gossin plaide, avec raison, pour la complémentarité des supports pour respecter la diversité des modes de fonctionnement des enfants. L'idée que l'« école numérique », le « collège numérique » sont en marche n'est certainement pas une idée mûre et réfléchie car elle laisse croire que des dispositifs pourraient régler les problèmes pédagogiques, éducatifs. Si l'innovation n'est pas de correspondre aux attentes des usagers mais de surprendre, ce n'est pas forcément en imposant de façon exclusive et substitutive les supports numériques que l'on y parviendra mais en intégrant discrètement et avec modération les supports numériques parmi les autres supports.

Références bibliographiques

- BACCINO, Thierry (2009), « Les lectures numériques : réalité augmentée ou diminuée ? », in actes du colloque *Les Métamorphoses du livre*, Aix-en-Provence, 30 nov.–1^{er} déc. 2009. Cf. www.livre-paca.org/doc/actescolloque-MNL.pdf.
- BUTLEN, Max (2010), « Enseigner la littérature : des supports anciens aux nouveaux supports », in table ronde « La lecture dans l'espace de la classe », séminaire des Lettres *Les Métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique*, BNF, 23 novembre 2010. Actes du séminaire : <http://eduscol.education.fr/pid25134/seminaire-metamorphoses-livre-lecture.html#haut>.
- CARO-DAMBREVILLE, Stéphane (2007), *L'Écriture des documents numériques*, Paris, Hermès-Lavoisier.
- CARRIERE, Jean-Claude (2010), « N'espérez pas vous débarrasser des livres », conférence de clôture au séminaire des Lettres *Les Métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique*, BNF, 23 novembre 2010. Actes du séminaire : <http://eduscol.education.fr/pid25134/seminaire-metamorphoses-livre-lecture.html#haut>.
- CHARTIER, Roger (2008), « Le livre : son passé, son avenir », entretien du 29 septembre 2008 avec Ivan Jablonka, in *La Vie des Idées*, <http://www.laviedesidees.fr/Le-livre-son-passe-son-avenir.html>.
- EVANS, Christophe (dir.), (2011), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet : livre, presse, bibliothèques*, Paris, Éd. du Cercle de la librairie.
- FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques ».
- GUIBERT-LASSALE, Anne (2007), « Le livre, personnage en danger », *Études* 12/2007 (Tome 407), pp. 621–628. URL : www.cairn.info/revue-etudes-2007-12-page-621.htm.

- GOSSIN, Pascale (2011), « Il faut apprendre à lire et à hyperlire » propos recueillis par Yves de Saint-Jacob, 11 septembre 2011 pour le quotidien *Le Monde*, http://www.planete-plus-intelligente.lemonde.fr/villes/il-faut-apprendre-a-lire-et-a-hyperlire_a-13-309.html.
- KREBS, Constance (2009), « Livrel, rapport sur l'histoire et les enjeux du numérique » commandité par le MOTif, observatoire du livre et de l'écrit en Île de France, http://www.lemotif.fr/fichier/motif_fichier/81/fichier_fichier_c.krebs.rapport.numa.rique.24.10.pdf.
- LAPLANTINE, François (2005), *Le Social et le Sensible*, Paris, éditions Téraède.
- MANOVICH, Lev (2011), *Cultural Software*, http://www.manovich.net/DOCS/Manovich.Cultural_Software.2011.pdf.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, éditions Gallimard.
- NUYTS, Elysabeth (2004), *Dyslexie, dyscalculie, dysorthographe, troubles de la mémoire, préventions et remèdes*, autoédition.
- PIGNIER, Nicole (2012), « Le plaisir de l'interaction entre l'utilisateur et l'objet TIC numérique », in MITROPOULOU Eléni et PIGNIER Nicole (dir.), *De l'interactivité au(x) interaction(s), Interfaces numériques*, 1, pp. 123–153.
- PIGNIER, Nicole et DROUILLAT, Benoît (2008), *Social expérience du webdesign*, Paris, Hermès-Lavoisier, coll. « forme et sens ».
- QUINTON, Philippe (2009), « Multimédias : une sémiotique de la transposition », in PIGNIER, Nicole (dir.), *De l'expérience multimédia. Usages et pratiques culturelles*, Paris, Hermès-Lavoisier, pp. 53–65.
- SOUCHIER, Emmanuel (1998), « L'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale », in *Cahiers de médiologie*, n° 6, déc. 1998, pp. 137–145.
- VIAL, Stéphane (2010), *Court traité du design*, Paris, PUF.
- WOLTON, Dominique, (2009), *Informé n'est pas communiquer*, Paris, CNRS éditions.
- WRONA, Adeline (2010), « Le renouvellement des écritures », in Table ronde « Où commence le livre ? », Séminaire des Lettres *Les Métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique*, BNF, 22 novembre 2010. Actes du séminaire : <http://eduscol.education.fr/pid25134/seminaire-metamorphoses-livre-lecture.html#haut>.

Musical Visual Vernacular.
**How the deaf people translate the sound vibrations
into the sign language: An example from Italy***

Anna Ambra ZAGHETTO
Independent Researcher

Introduction

The term Deaf Culture (DC) indicates a form of oral culture typical of a deaf community. DC describes the social beliefs, behaviors, art, literary traditions, history, values and shared institutions of communities that are affected by deafness and use sign languages to communicate (Lane, 2005). The definition of community itself is problematic and the term has been used in different ways (Senghas and Monaghan, 2002). Here, I adopt the term “Community” indicating the deaf people clustered as a social group and characterized by the use of the sign language (Senghas & Monaghan, 2002; Volterra, 1987/2004), according to the definition of Hymes and Duranti about the linguistic community (Hymes, 1971; Duranti, 2000).

Deaf Communities develop an oral tradition based on their linguistic channel (sign language) that is a visual-gestual system (Stokoe, 1980; Sandler & Lillo-Martin, 2001; Volterra, 1987/2004). In Italy an Italian Deaf Community (IDC) is present (Volterra, 1987/2004). The members of IDC share, on the one hand a sign language system called *Lingua Italiana dei Segni* – LIS (Volterra, 1987/2004; Geraci *et al.*, 2011), and on the other hand a common minority culture, Italian Deaf Culture (Zaccalà, 1997).

* Acknowledgements: This research is a part of the Thesis of A.A. Zaghetto discussed during July 2011 (University of Milano Bicocca) to obtain the degree in Anthropology (Dr.). The author wish to be grateful to: Prof. G. Iannàccaro, Prof. R. Carchio and Prof. V. Matera (University of Milano Bicocca); ENS Milano (Dr. V. Castelnovo; A. De Pieri; M. Pasquotto; all deaf people of ENS); Ass. Maschera Viva, Torino (L. Daniele; L. Di Gioia); MAMbo, Bologna (F. Grilli art group, all deaf and hearing people); Dr. A. Mongia; Prof. G. Zaghetto; Prof. A. Gemelli; Dr. G. Frega.

Italian Deaf Culture is handed down through deaf generations and it is characterized by different demonstrations of “art” expression, like styles in LIS (Zuccalà, 1997; Volterra, 1987/2004; Russo-Cardona & Volterra, 2007). Today, six LIS styles are known (Zaghetto, 2012), and *musical Visual Vernacular* (VVm) is the more recent acquired style among the members of the IDC. VVm spreads in Italy from 2008; till now, only two examples are known: *The Third Conversation* (2008) and *The Conversation* (2010); both examples are two work-art created by the Italian artist F. Grilli (Grilli *et al.*, 2011). The VVm technique is directly derived from *Visual Vernacular* (VV).

VV is a new sign language style developed in Italy during 2005 (Zaghetto, 2012); it allows to realize 3D-narrations focused on details as Italian deaf people claim (data from direct interviews to deaf people; 2010/2011). VV compositions are comparable to mute-movies or pictures-sequences. The style is based on the use of classifiers (CL), facial expressions (FE) and embodiment technique (EM) supported by a specific motor plan. The motor plan leads to the creation of a peculiar rhythm of sign articulation, usually fast, that characterized every VV performance. The VV fast rhythm imposes the presentation at most of two or three subjects for each 3D-narration.

VVm develops from VV by the selection of the use of CLs and FE during the performances (Zaghetto, 2012). Music accompaniment is an essential element of the VVm performances, and the CL-sequences are always performed on music rhythm. In the two Grilli’s works a deaf performer directly interacts with the music vibration through the tactile perception: the performer translates in LIS his personal sensation of both sound vibration and artistic idea. The final performance results highly figurative and iconic, equally understandable by the deaf or the hearing audience.

Data derived from direct interviews had shown that VVm performances are not improvisations: the deaf performer gets in contact with vibrations through an amplifier system (*The Third Conversation*) or by the wood of a sculpture (*The Conversation*), and he learns to understand the “quality” of the sound vibrations (direction, intensity, dynamics) to transpose in a linguistic dominion his personal sensations. Still, VVm is almost unknown among the IDC members and it is not really defined in technical and performative rules.

Data of this research were collected between 2010 and 2011 in four cities of the North Italy: Milano, Bologna, Torino and Verona. Data derived from video-recordings and from direct interviews. All the deaf people involved in the project are native signers (LIS), with profound deafness and without residual hearing, and members of the Italian Deaf Community (IDC). All of them had expressed formal approval to take part in this research, to be video-recorded during performances and direct interviews, and to use part of these data for publications.

I propose a specific analysis of the work-art *The Conversation* (2010) by F. Grilli to describe the VVm structure and the performance organization.

Analysis: *The Conversation* (2010)

The Third Conversation (2008) and *The Conversation* (2010) by F. Grilli are two works-art included in a cycle constituted by five works in which the artist explores new communication modalities together with a continuous relationship between body and perception (www.drodesera.it). In *The Third Conversation* the deaf performer receives the sound vibrations from an amplifier system (AS; pre-recorded score performance). In *The Conversation* the deaf performer gets in contact with the sound vibrations through the wood of a sculpture located in the center of the performative space; in this case, the AS is located below the sculpture and the music derives from the extemporaneous score execution by the musicians (see below).

Basic Informations

The Conversation is the last of five works that whole constitute the art cycle realized by F. Grilli (Grilli *et al.*, 2011). The artistic idea derives from the *Odissea* by Omero. The chosen passage from the *Odissea* is related to the encounter between Ulysses and the mermaids in the middle of the sea.

[...] In this passage Ulysses decides to protect the ear of his men (crew) from the mermaids voice; in this way, men momentarily become deaf. Instead, he decides to be tied to the watercraft mast without ear protection because he wants to listen the voice of the mermaids. This is the basic image of the work-art, but in *The Conversation* the situation is inverted: the deaf performer becomes the only deaf subject in a “sea” of hearing people [...] (direct interview to F. Grilli; December 2010).

The performative space had been organized on this idea, and it appears a closed space divided into two parts in which the performers (the deaf signer, N. Della Maggiora; and the two musicians, L. Bernard and F. Guerri) and the audience come into contact (Fig. 1). The Ulysses's watercraft is represented by the wood sculpture (the watercraft prow overturn) located in the center of the performative space; the deaf performer must be barefeet on the sculpture under which an AS is present (Fig. 2). The two instruments, cello and double-bass, are located on the left side and on the right side of the sculpture. Around the sculpture many black balloons are present and the audience must hold the balloons between their hands to perceive the sound vibrations like the deaf performer (tactile modality). The artist considers the music score as an integral part of the work-art; for this reason I can not show any parts of the score in this paper.

VVm performance structure

The VVm is based on the specific use of CL and FE calibrated on the music rhythm and in *The Conversation* the deaf performer chooses seven CLs (basic hand shapes from LIS) from the typology grounded by Mazzoni (2008): CL5, CLB, CL1, CLO,

CL5#, CLC and CLF (Tab. 1). The deaf signer modifies or adapts the basic CLs shapes (hand configuration and articulation; Fig. 3) in relation to expression necessities, and he creates specific CLs combinations (CL-sequences) for each part of the VVm performance.

Each part of the resulting VVm performance corresponds to the eight parts of the music score (Tab. 2; Fig. 3), and the organization directly derives from the perception of both the sound vibrations and the music dynamics. Each CL-sequence is articulated (articulation rhythm, AR) in the respect of the score execution timing (Tab. 2). Moreover, the choice of the specific combinations of CLs is related to the “nature” of each corresponding score part (music dynamics) and the corresponding artistic idea (Tab. 2).

The linguistic elements of every sign language are articulated inside a space located over the signer; this space is called neutral space, and in VVm style each CL-sequence is localized in a peculiar part of this space. The CL-sequences localization appears to be related to the pitch of the sound vibrations perceived by the deaf performer. Therefore, three main axis of articulation can be defined inside the neutral space (Fig. 4). I have called these three axis: head axis (H axis), sternum axis (S axis) and pelvis axis (P axis).

[...] I learn to understand which is the direction [spatiality] of the vibrations [...] (direct interview to N. Della Maggiora; December 2010).

Both the spatialization and the localization of linguistic elements (CLs) are organized on the music parameters (MP) like intensity, frequency, pitch and rhythm of the vibrations perceived by the deaf performer. MP can be considered as parameters of spatialization for the CL-sequences inside the neutral space. To clarify this fact I propose an entire transcription of the VVm performance of *The Conversation* (Fig. 5).

The VVm transcription is useful to show: 1) how the deaf performer organizes (spatialization) the CL-sequences around the three main performative axis (P, S, H); 2) how the CLs localization is exactly related to the pitch and the intensity of the sounds perceived by the performer; 3) how a specific combination of CLs leads to the characterization of each VVm performance section (Tab. 2). The VVm transcription derived from the direct analysis of the video-recorded VVm performance during the tryouts at MAMbo (Bologna, Italy; December 2010).

Section A — Moderato: the section is characterized by the use/connection of the three CLs: CL5, CLB and CL5#. The VVm performance starts on t=20” and CL5 is the first CL used in the performance. The CL-sequences are articulated in the lower area of the neutral space till t=1’23” (the CLs localization corresponds to the low frequencies perceived by the deaf performer. From t=1’24” to t=4’06” the CLs articulation is moved in the area around S axis and H axis in relation to the modified intensity and frequency of the sound vibrations. The AR corresponds to the score time of execution (Moderato).

Section B — Adagio: in this section new CLs are introduced: CLO, CL1; these CLs are connected to CLB and CL5 introduced in the first section of the performance. In this section the CLB hand shape configuration is modified and the CL is articulated in the upper part of the neutral space, around the H axis; CLB appears “frozen” in its position during the articulation of the other elements. The CLB modified can be considered a single characteristic element of the B part (and of some other parts of the performance; see below), and it is usually related to a strong intensity or quality of the sound vibrations. The Section B is connected to the Section C on t=5’06”. In this section the AR is very slow in relation to the slow music rhythm (Adagio).

Section C — Adagio: this section is characterized by the use of six CLs: CL1, CL5, CL5#, CLC, CLO and CLB. CL1 is the main CL of the section and it is connected to the other CLs through repetitive structures related to the percussive rhythm of the music score. Here, the AR is slow in agreement with the imposed time of score execution (Adagio).

Section D — Moderato/Vivace: in this section six CLs are used: CL1, CLO, CL5, CLB, CL5# and CL5. The two characteristic CLs of the first part of Section D are CL1 and CLO (till t=6’11”); instead, the second part of the section is characterized by the use of CL5, CLB and CL5# (till t=7’07”). The AR is moderately fast in relation to the music dynamic (Moderato – Vivace).

Section E — Moderato/Vivace: the use of CLB, CL5 and CL5# in connection to CLC and CLF characterized the organization of the Section e. The CL-sequences are articulated in the upper part of the neutral space (between S axis and H axis). The music rhythm is fast (Moderato/Vivace), and it influences the AR as in the previous parts of the performance. The section ends on t= 8’20”

Section F — Adagio: in Section F four main CLs are used: CLB, CL5, CL5# and CLF. The modified CLB is proposed again, and it is articulated in the upper part of the neutral space (H axis) on t=8’21”, t=8’48”, t=9’03”, t=9’19”; it becomes a connection element between CL-sequences based on the use of CLB, CL5 and CL5# articulated around the S axis. At the end of the F part (on t=9’26”) a new CLs combination is proposed: CLAs + CL5. This combination will be proposed in the next parts of the performance in the alternative form CLAs + CLB. A slow music rhythm characterized the Section F (Adagio), and the percussive structure of the score is presented again.

Section G — Veloce: the Section G starts with the presentation of the CLB single element that underlines, in numerous points, the percussive structure and character of the section (on t=9’28”; t=9’34”; t=9’51”; t=9’58”). The section can be divided into two parts: the first part is characterized by the articulation of the main CLs

between S axis and H axis, and it ends on t=9'51"; the second part is characterized by the articulation of the CL-sequences between P and S axis. Both CL-sequences, CLAs + CL5 and CLAs + CLB, are used in this section, and these are organized in repetitive combinations in relation to the percussive structure of the music score. The AR derives from the score dynamics (*Veloce*).

Section H — Adagio: the Section H is the last part of the entire performance. In this section all the CL-sequences used before are presented again, and the articulation/localization inside the neutral space is related to the MP changes. In relation to the intensity and the pitch of the vibrations perceived by the deaf performer, the seven main CLs appears to be localized around all the three axis (H, S, P). This section appears more long then the other seven parts. CL-sequences are organized on a "music pedal": the CLB modified element is proposed again (on t=10'05"; t=11'56"; t=12'45"; t=12'51"; t=12'59"), and it becomes the percussive elements that underlines the short CLs combinations like CLAs + CL5 and CLAs + CLB. The end of the entire performance is realized articulating the modified CLB around the P axis corresponding to the low intensity and frequency of the sound vibrations perceived by the deaf performer. In spite of the slow music rhythm (*Adagio*) the AR of this section is more fast then the other sections that show the same rhythm.

Observations

The visual result of the entire VVm performance of *The Conversation* is highly iconic and it appears to be understandable both by the deaf audience and the hearing audience (without a specific linguistic competence in LIS).

The CLs used in the VVm performance are combined to create a sequence of images related, on the one hand, to the artistic idea of Grilli (see the list of images quoted in the text below), and on the other hand to the personal sound/vibration sensations of the deaf performer.

[...] waves — a big watercraft in the middle of the see — staggering on the waves — water — waves against the watercraft — calling mermaids — waves against the watercraft — fishes — looking mermaids below the water — wind trough hair — watercraft — waves [...] (direct interview to the deaf performer, N. Della Maggiora; December 2010).

Using a sign language system (LIS) the deaf performer transposes the artistic idea and his tactile sensations in a visual domain (in agreement with the visual-gestual channel of the sign language). In this process the performer modifies the hand shape configurations of each CL used to create new linguistic elements more iconic (some phonological changes occur; Zaghetto, data not shown). In fact, in spite of the linguistic structure, the final VVm result appears to be organized/structured in sequences of images.

To create this sequence of images (linguistically structured) the deaf performer learns to recognize the ‘quality’ of the sounds through the tactile channel: the performer speaks about a ‘direction’ of the sound vibrations, a changeable intensity (high or low), a dynamic of whole sounds (related to the eight different sections of the music score that he is able to distinguish), a ‘quality’ of sounds (data derived from direct interview to N. Della Maggiora). He learns to discriminate each of these parameters (MP) touching, time and time again, the surface of the wood sculpture with his hands or his feet; in this process the sound/vibration input acquires a spatialization on the surface of the performer’s hands/feet: as he asserts the input derived from high intensity vibrations is perceived/ localized in the anterior part of his hands/feet surface; instead, the input derived from low intensity vibrations is perceived/ localized in the back part of his hands/feet surface (Fig. 6a). The acquired tactile spatialization is transposed in a linguistic domain, and the localization of the CLs inside the neutral space reflects exactly the sound inputs ‘quality’ derived acquired through the tactile sensations (Fig. 6b; Fig. 4): the tactile input categorized as intense and ‘high’ is translated in the dynamic articulation of the CL-sequences in the upper part of the neutral space (around H and S axis); instead, the tactile input categorized as few intense and ‘low’ is translated in the dynamic articulation of the CL-sequences in the lower part of the neutral space (around P axis).

Discussion

The relationship between music and sign language is difficult to address (Rossi, 2001; La Via, 2006; Mithen, 2005). If we consider music as something of heard, harmony based (with specific rules of sound organization), characterized by the presence of a specific notation (Levitin, 2006), it is difficult to find, and to understand, a new perspective in which consider the possibility “to hear” music in a deaf condition.

Deafness is a condition wherein the ability to detect certain frequencies of sound is completely or partially impaired (Wright, 1971). The hearing impairment is categorized by its type (conductive, sensorineural, or both), by its severity, and by the age of onset (Wright, 1971). Furthermore, a hearing impairment may exist in only one ear (unilateral) or in both ears (bilateral). This pathology is usually considered an unfitting condition to music/sound perception (Carré, 1997). However, the deaf people ‘hear’ sounds in a different way, through the sense of touch, perceiving vibrations (sound vibrations derived from a music source).

The VVm is a new artistic technique in sign language acquired among the members of the Italian Deaf Community (IDC) during the last four years. Today, only two VVm’s examples are known: *The Third Conversation* (2008) and *The Conversation* (2010) by Grilli. In both artistic examples the deaf performer directly interacts with the music/sound vibrations: the tactile sensations derived from the

perceptions of sounds are transposed in LIS together with the images derived from the artistic idea. This process represents something of new in the perspective of a Deaf Culture.

In fact, usually, in the 'oral educational method' the deaf subjects are introduced to music during rehabilitation courses to spoken language: the music rhythm and the percussive stimuli induce the deaf subject to comprehend the words articulation rhythm during the oral communication. In this case, music becomes functional to the word's pronunciation and to the sentence's intonation/inflection (Rossi, 2001; Zaghetto, data not shown).

In situations different to the educational system, it is possible to find deaf subjects really interested to 'explore' the music world through the participation to dance meeting/lessons: on the one hand, the deaf subjects learn to dance looking to the visual sequences of the dance steps performed by the hearing people; on the other hand, the deaf subjects 'hear' music putting their hands directly on the amplifier system or 'listening' to the tactile sensations produced in their abdomen by the low frequencies (Zaghetto, data not shown).

In a VVm performance the direct interaction between the deaf performer and the sound vibrations is present, but a new fact happen: the transposition of the tactile sensations in the linguistic domain (sign language system).

Music is structured on seven main basic elements, the music parameters (MP): the sound pitch, the rhythm, the music dynamics (slow or fast), the melody, the tone color, the intensity, the echo back as the distance perception from the sound source (Levitin, 2006). The organization of these elements leads to the creation of music compositions like the score performed in *The Conversation*. The VVm structure is created on the perfect coordination of both linguistic and music elements. In fact, the CLs from LIS are modified/adapted to reproduce both the artistic idea and the tactile sensation derived from the sound vibrations. The CLs localization inside the neutral space of articulation reproduces the MP perceived by the deaf performer trough a spatialization of the tactile input (Fig. 4; Fig. 5; Fig. 6b).

In *The Conversation* two players (cello and double-bass) performe the original score. From the spectrogram analysis (Audacity, Mac version) it is possible to establish the frequencies range perceived by the deaf performer: 8-350 Hz, low frequencies (Fig. 7). Moreover, in many points of the music score the two instruments are overlapped and this fact increases the intensity of the vibrations perceived by the performer. As I have shown, the signer is able to feel and to discriminate the sounds frequencies through the tactile modality (Fig. 6a and 6b); moreover, the signer is able to feel the music dynamics (rhythm changes) and to transpose these changes in the linguistic domain (AR, fast or slow). The deaf performer creates CL-sequences localized/articulated around three main axis inside the neutral space (H axis; S axis; P axis), and the localization corresponds to the sound pitch/intensity perceived (Fig. 6). The echo back (EB), another MP, increases the tactile sensations of the deaf performer: EB contributes to better define the 'direction' of the sound

vibrations (direct interview to the deaf performer, N. Della Maggiora; December 2010). The four MP described become spatial localizers (SL) of the tactile sensations derived from the sound vibrations perception. The spatial localization is not related to the distance between the music source and the deaf performer because, in the VVm performance analysed, the *medium* of the final tactile perception is the AS located under the wood sculpture.

The tactile input becomes the basic element to construct a sham/internal map (SM) of the sound vibrations: the deaf performer uses the MP to define, in his mind, the spatial localization of the whole vibrations perceived; then, the mental spatialization is transposed in a dynamic process of sign articulation (CL-sequences) inside the neutral space (Fig. 4; Fig. 8); the final spatialization of each CL-sequence reflects the MP perceived by the signer during the entire performance.

In this process two concurrent events happen: on the one hand, the definition of a mental SM of the whole tactile sensations; on the other hand, the transposition of the SM defined into a linguistic space, the neutral space of signs articulation (Fig. 8). The double process characterizes the new VVm style and it leads to a highly iconic result understandable both by a deaf or a hearing audience.

In fact, the VVm performance analyzed is based on the specific use of seven CLs from LIS repertory, but the basic hand shape of each CL is modified to obtain the highly iconic result described. The new hand shape configurations are combined in CL-sequences that appear more 'visual' than the usual LIS linguistic elements, and this fact leads to the creation of image-sequences (I-sequences) directly related to the MP, and these appear to be detached from the basic linguistic rules. So, linguistically, something of new happens, because the deaf performer is able to create a new way of communication understandable by different audiences and, from this perspective, a new semiological space can be defined.

In English, the term 'space' has had two major usages: denoting time or duration and denoting area or extension. In the former sense, the word has referred to short and long lapses of time between two definite events, to amounts of time contained in specified periods, to amounts of time somehow determined, or to any period or interval of time. In the latter sense, the term has generally denoted linear distance or interval between two or more points or objects, superficial extent or area, area sufficient for some purpose, extension from point in all directions, room available for something, and, finally, "continuous, unbounded, or unlimited extension in every direction, regarded as void of matter, or without reference to this" as well as "the immeasurable expanse in which the solar and stellar systems, nebulae, etc., are situated; the stellar depths", that is, the universe. [...] in the context of semiosis, 'space' is indeed tied to the real existence of the participants of semiosis, both in terms of actual reality and phenomenal reality. [...] (Ojala, 2009: 198–199).

In the VVm performance the 'space' notion is adapted to a linguistic transposition of the tactile input into a visual domain. During the transposition process two events of spatialization happen: the first event is related to the mental

spatialization of the tactile inputs (vibrations) inside the performer's mind; the second event is related to the transposition of the first spatialization inside the linguistic domain; in other words, the deaf performer translates the tactile input in linguistic elements sequences (CL-sequences) inside a 'visual space', the neutral space (Fig. 8).

The classical musical space defined by Wellek forecasts a tripartition of the hearing space: 1) hearing space; 2) tonal space; 3) musical space (Ojala, 2009: 376–377). The tripartition is based on the perception of pitch, spectrum, volume and other sound parameters, and Wellek describes, interestingly, the 'tonal space' as a three-dimensional schema (in the mind of the listener), and the 'musical space' as a subjective space, associated with personal feelings. The Wellek's tripartition can be applied to a different modality of perception, like in deaf subjects.

[...] musical space as conceptual space in which the dynamic sound object structures are associated with other experiences thus "constituting a complex combined result" of a feeling-like subjective experience. [...] (Ojala, 2009: 377).

From a hearing perspective, the perception of pitch, spectrum and volume, leads to the elementary 'spectral hearing'; however, from a deaf perspective, the same perception process leads to define a 'tactile spectrum' based on vibrations then translated in a personal internal SM (tactile spatialization; Fig. 6a and 6b). Therefore, hearing and deaf subjects define their internal SM in a different way: hearing subjects start from auditory stimuli; instead, deaf subjects start from tactile stimuli (vibrations). However, the source of the organization of the whole stimuli is shared by the two groups of subjects: music. Moreover, the two groups share also the dynamic of the spatial-embodiment (spatialization), but the final result is communicate through different channels: auditory channel for hearing people, and visual channel for deaf people.

The mental imaginary derived from a sound sensation differs from a subject to another. In this respect, the participants in musical processes are indeed in a relationship with a world via their own situation (Tarasti, 1998b, 45). A hearing subject can respond to music stimulation performing a dance; instead, a deaf subject can transpose sensations into a visual-gestual linguistic channel, like in the VVm performance in *The Conversation*.

[...] Reception of musical communication must be just as multi-faceted and multi-dimensional — open to the point that the number of dimensions and facets may be constantly variable. [...] the abstraction of sensory information from particular instances to a generalization of a sound object with an identity and "object constancy" capable of withstanding object manipulation (e.g. transposition, augmentation and diminution, inversion, even retroversion, fragmentation, and concatenation, etc.) is possible through *object* [...], brought about by different kinds of *habits* of perception (e.g. stream segregation and auditory scene analysis, accustomed stylistic characteristics etc.). [...] the perceptual construction of a sound object means the construction of an

instance in dynamically established conceptual spaces, their domains, quality dimensions as well categories and their prototypes, which in turn depend on their conceivable practical bearings, according to the pragmatic maxim. [...] In addition to the dynamic complexity of particular sound objects, the kaleidoscopic complexity is a result, [...], of the complexity of combinations of a number of sound objects, which can be related to each other in complex ways by being successive, simultaneous, or nested. [...] (Ojala, 2009: 390–392).

From a deaf perspective, the classical notion of music space is modified and it becomes possible to speak about a ‘vibration space’ perceived and translated in linguistic sequences (CL-sequences): vibrations (like sounds) would correspond logically to the construction of object representation. A new semiological space is created/organized in *The Conversation*: the deaf performer connects linguistic elements to a real (tactile) perception of sounds, and according to Ojala (2009), action and perception are two aspects of musical semiosis, and it is impossible to think the music concept separated to the concept of the interaction with sounds. In the new semiological space the input is tactile and the output is visual (Fig. 9); the visual result (CL-sequences = I-sequences) appears understandable both by hearing and deaf audience, and the spatialization appear double and defined as a ‘function’ (Fig. 9). A new semantics has been created by the intersection of music, tactile sensations and language (sign language): the deaf performer becomes the bridge between two distinct domains, the linguistic domain and the music domain, and the tactile perception becomes the key element to comprehend the organization of a VVm performance.

Conclusion

In this paper I describe the VVm style, a new expression technique known among Italian deaf people from 2008. Still, rules of VVm technique are not defined; however, the performances analysis had shown that VVm technique has an internal organization: linguistic elements (CLs) are organized and connected to the music elements (sound vibrations perceived through the sense of touch). VVm can be considered a style in sign language (LIS) in which two different dominions (linguistic and musical) converge to develop a new semiological space of meanings. The VVm highly iconic (visual) result creates the sensation of a succession of images equally comprehensible by different types of audience (in this case: from observations, a deaf or hearing audience). The VVm performance represents an alternative way of communications from a deaf perspective, and a new style of expression in sign language based on the interaction of different semiological dominions.

References

- CARRÉ, Alain (1997), *Quando la musica parla al silenzio. Proposta di musicoterapia per bambini audiolesi*, Roma, Magi Edizioni.
- DURANTI, A. (2000), *Antropologia del Linguaggio*, Roma, Maltemi.
- GERACI, Carlo, BATTAGLIA, Katia, CARDINALETTI, Anna, CECCHETTO, Carlo, DONATI, Caterina, GIUDICE, Serena & MEREGHETTI, Emiliano (2011), "The LIS Corpus Project: A discussion of sociolinguistic variation in the lexicon," *Sign Language Studies*, 11(4), pp. 528–571.
- GRILLI, Francesca, PIETROIUSTI, Cesare & RIVA, Caterina (2011), *The Conversation*, Produzioni Nero.
- HYMES, Dell (1971), *On Communicative Competence*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LANE, Harlan (2005), "Ethnicity, Ethics and the Deaf-World," *J. Deaf Stud. Deaf Educ.*, 10(3), pp. 291–310.
- LA VIA, Stefano (2006), *Poesia per Musica e Musica per Poesia – Dai trovatori a Paolo Conte*, Roma, Carocci Editore.
- LEVITIN, Daniel J. (2006), *This is Your Brain on Music – The Science of a Human Obsession*, New York, Dutton Adult, Penguin.
- MAZZONI, Laura (2008), *Impersonamento nella Lingua dei Segni Italiana*, Pisa, Edizioni Plus – Pisa University Press.
- MITHEN, Stephen (2005), *The singing Neanderthals – The Origins of Music, Language, Mind and Body*, London, Weidenfeld & Nicolson, The Orion Publishing Group Ltd.
- MURRAY SCHAFER, Raymond (1977), *The Tuning of the World*, Toronto, McClelland and Stewart Limited.
- OJALA, Juha (2009), *Space in Musical Semiosis – An Abductive Theory of the Musical Composition Process*, Imatra, Finland, International Semiotic Institute (ISI).
- ROSSI, Mario (2001), *Dal Canto alla Parola*, Milano, Franco Angeli Editore.
- RUSSO-CARDONA, Tommaso & VOLTERRA, Virginia (2007), *Le Lingue dei Segni – Storia e Semiotica*, Roma, Carocci Editore.
- SANDLER, Wendy & LILLO-MARTIN, Diane (2001), "Natural Sign Languages," in ARONOFF, Mark & REES-MILLER, Janie (eds), *Handbook of Linguistics*, New York, Academic Press, pp. 533–562.
- SENGHAS, Richard J. & MONAGHAN, Leila (2002), "Signs of their time: Deaf communities and the culture of language," *Annu. Rev. Anthropol.*, 31, pp. 69–97.
- STOKOE, William (1980), "Sign language structure," *Annu. Rev. Anthropol.*, 9, pp. 365–390.

- TARASTI, Eero (1998b), *Signs as acts and events. An essay on musical situations*, in STEFANI, Gino, TARASTI, Eero and MARCONI, Luca (eds), *Musical signification. Between rhetoric and pragmatics. Proceedings of the 5th international congress on musical signification*, pp. 39–62. See Tarasti 1996b. Imatra & Bologna: International Semiotics Institute & CLUEB.
- VOLTERRA, Virginia (1987/2004), *La lingua dei segni italiana: La comunicazione visivo-gestuale dei sordi*, Bologna, Il Mulino.
- WRIGHT, Mary Ingle (1971), *The pathology of deafness – an Introduction*, Manchester, The University Press, University of Manchester.
- ZAGHETTO, Anna Ambra (2012), *Italia Deaf Literature: new perspectives*, in *Conference Proceedings*, VISUALIST 2012, (Istanbul, Turkey), 2002 March 8; I: 334–340.
- ZUCCALÀ, Amir (1997), *Cultura del Gesto e Cultura della Parola – Viaggio antropologico nel mondo dei sordi*, Roma, Maltemi Editore.

CL1	Thin and long shape; to indicate cylindrical and long objects	Animals (snake), humans (male and female), vehicles (rocket), different instruments (knife)
CL5	To indicate spherical objects; sometimes other shape of objects	Animals (elephant, ...), vehicles (hot-air balloon), spherical objects (balloon, apple, ...), robots, big objects (houses, churches, ...)
CL5#	To indicate different object's shape; to indicate grasping	People, sculpture, trees, columns, body's parts, grasping of different objects (sheet, plate, ...)
CLB	One of the most used CL; to indicate the shape of different objects	Vehicles (train, bus, ...), objects (book, table, sheet, ...), part of human body (foot, hand, ...), instruments (large brush, ...), surfaces (virtual, flat, ...)
CLC	To indicate cylindric shape or objects like holders; raising objects	Tubes, piles, field-glasses, bottles, glasses, legs, cups
CLF	Small objects	Round stones, buttons, coins, pastries, cups, eyes
CLO	Poor used; to indicate cylindrical or spherical objects, tridimensional	Glasses, robots

Tab. 1 Classifiers used in the VVm performance (*The Conversation*) — CLs typology from Mazzoni (2008). In the first column: the list of the basic CLs chosen for the VVm performance in *The Conversation* of F. Grilli. Second column: description of the references related to each CL type. Third column: examples of real objects indicated/described by the CL typology.

SECTION	TIME	MUSIC DYNAMICS	CL-SEQUENCES
A	0'' → 4'06''	Moderato	ⁱ CL5/CLB/CL5#/CLB+CL5#/ ⁱ CL5
B	4'07'' → 5'09''	Adagio (melodico)	ⁱ CLB/CL5/CL5#/ ⁱ CL5
C	5'10'' → 5'59''	Adagio (melodico)	ⁱ CL1/CLB/CL5#/ ⁱ CL5
D	6'00' → 6'52''	Moderato – Vivace	ⁱ CL1/CLO/CL5/CLB/CL5#/ ⁱ CL5
E	6'53'' → 8'19''	Moderato – Vivace (incalzando)	ⁱ CLB _{var} /CL5 _r /CLB _{var} /CL5#/CLF/CLC/CLAs+CL5/ ⁱ CL5
F	8'20' → 9'28''	Adagio (melodico)	ⁱ CLB/CL5/CLF/CL5#/ ⁱ CL5
G	9'29'' → 10'19''	Veloce (ritmato)	ⁱ CLB/CLAs/CL5#/CLAs+CL5/CL1/CLAs+CLB/CL5/ ⁱ CL5
H	10'20'' → 13'44''	Adagio (melodico)	ⁱ CLB/CL5/CL1/CLAs+CL5/CLO+CL5/CLO/CL5#/ ⁱ CL5

Tab. 2 VVm performance organization — First column: the eight sections of the VVm performance and of the music score (capital letters, red color, from A to H). Second column: time lenght of each section. Third column: score music dynamics. Fourth column: CLsequences created by the deaf performer for each section of the VVm performance.

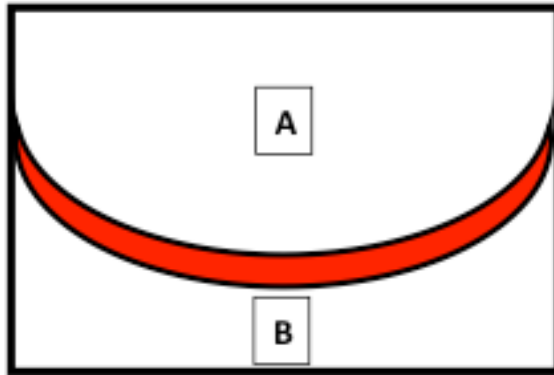


Fig. 1 The performative space in *The Conversation* (2010) — The performative space is divided into two part: **A**, here the wood sculpture is located in the center of the space; moreover, the performers (the deaf performer and the music players) stay in this psace during the entire performance; **B**, the space where the audience watch the performance.

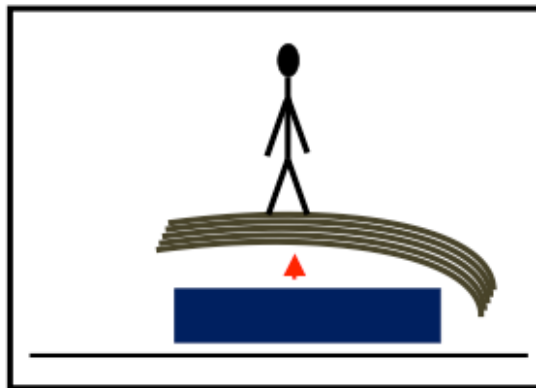
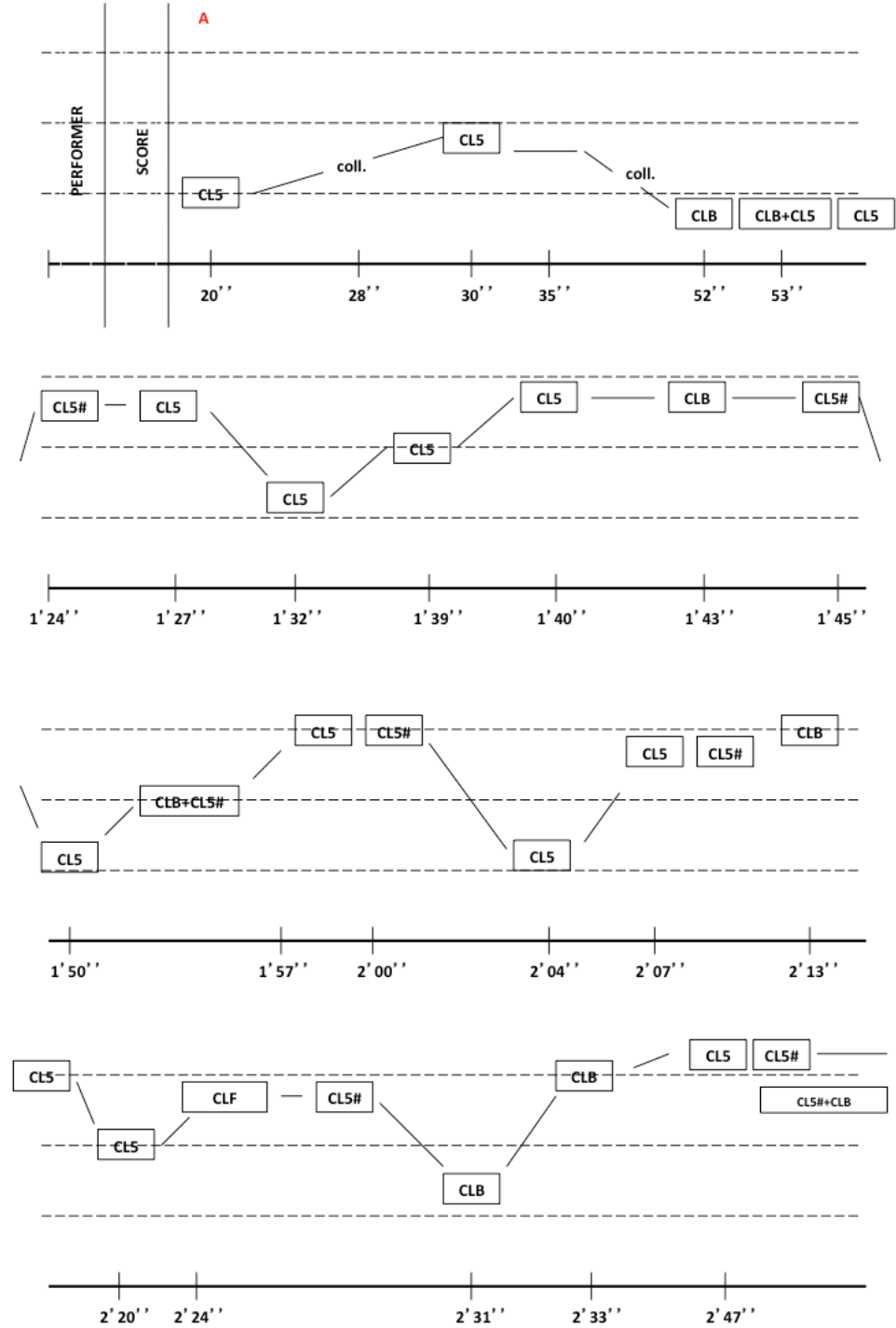
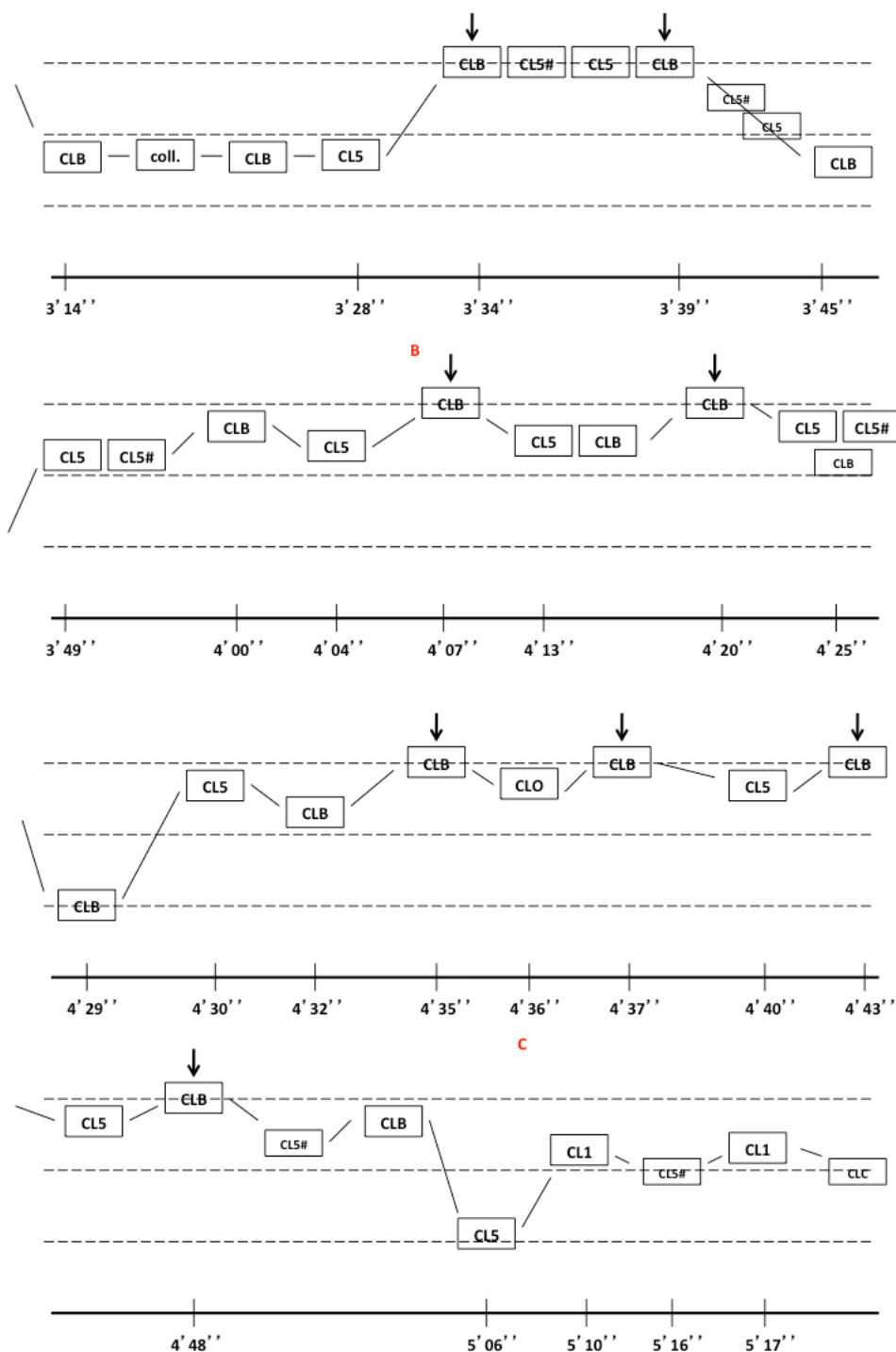
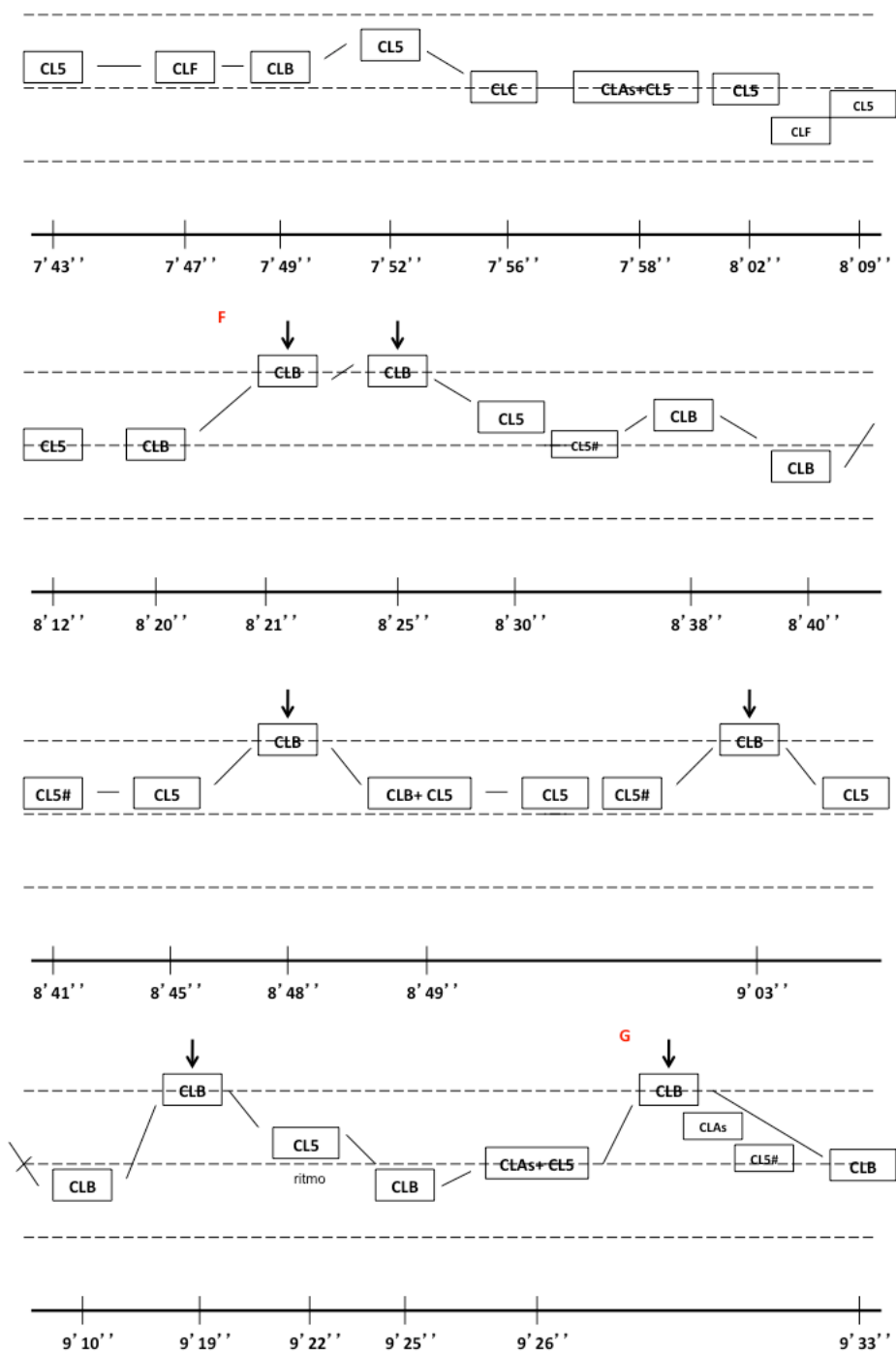


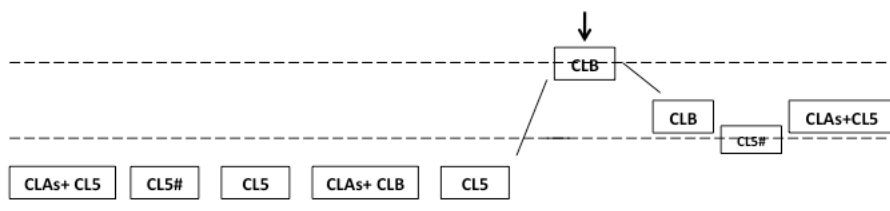
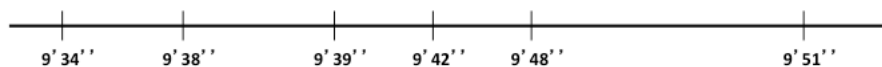
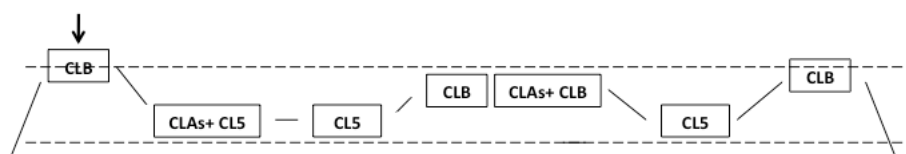
Fig. 2 The interaction between the deaf performer and the sound vibrations in *The Conversation* (2010) — The wood sculpture is located in the center of the performative space (brown lines); under the sculpture two amplifiers (amplifier system, AS) are located (blu color); the sound vibrations from the AS hit the sculpture (red arrow), and the deaf performer (barefeet on the top of the sculpture) percives the vibrations through the wood (tacitle modality).

Fig. 5 The VVm performance transcription — The transcription derives from the direct analysis of the video-registration of the VVm performance (December 2010, MAMbo, Bologna, Italy). The transcription shows the relation between CL-sequences articulation (localization inside the neutral space of sign articulation) around the three main body axis and the music score timing (music performance). In this transcription does not appear the music score because the artist (F. Grilli) considers the score as integral part of the artistic work and it can not be reproduce.

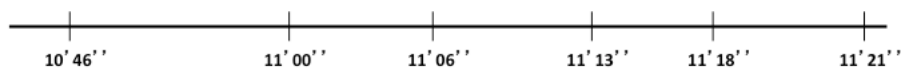
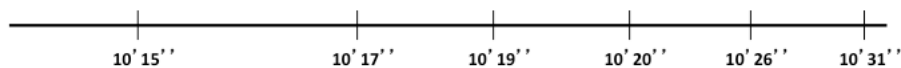


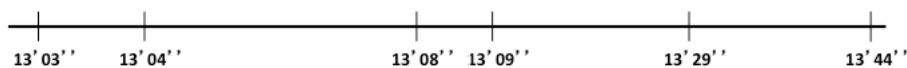
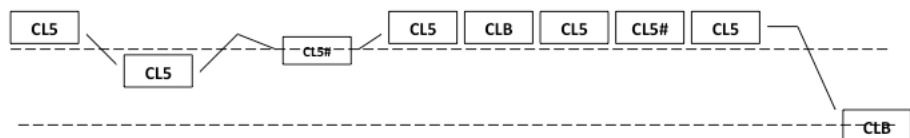
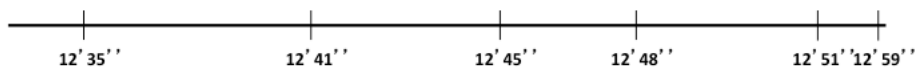
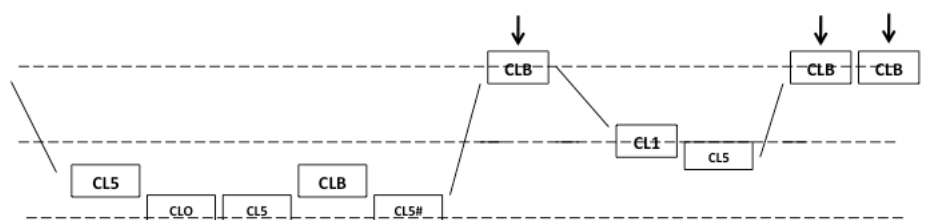
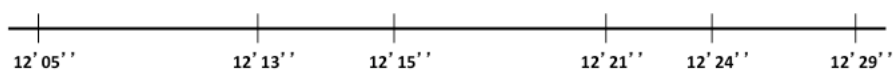
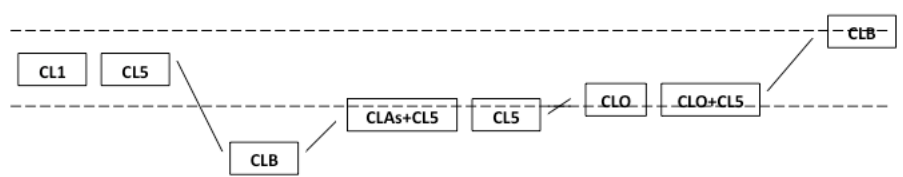
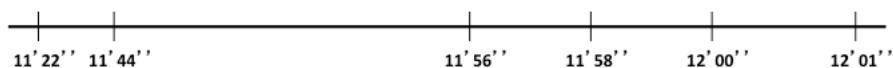
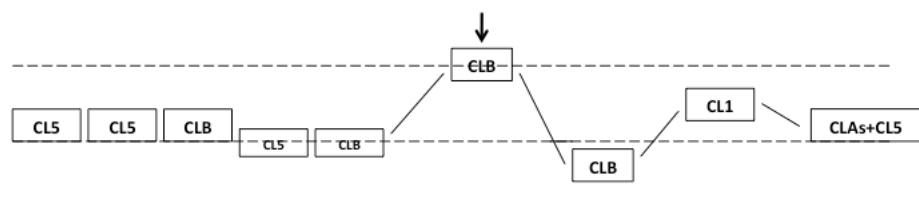






H





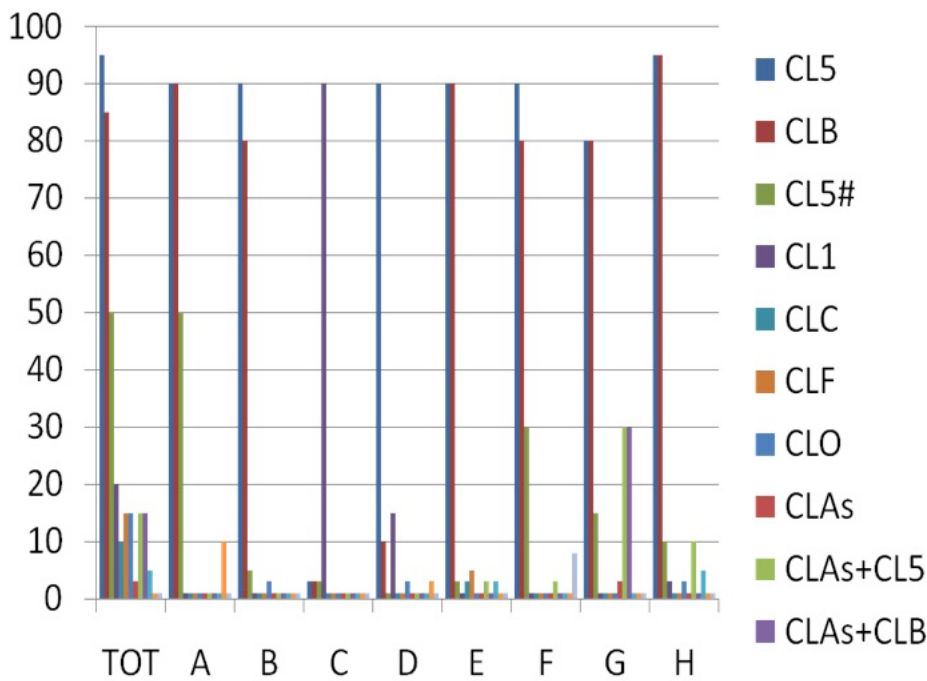


Fig. 3 CL-sequences used in the VVm performance (*The Conversation*) — In the figure: on the right of the graphic, the CLs list chosen by the deaf performer to realiza the VVm performance; the graphic shows the combinations of different CLs to carактерize the typology (“nature”) of each part of the performance (capital letters, from A to H) corresponding to the eight parts of the music score. CLB and CL5 – CL5# appear the most used CLs; in particular the CLB appears to be present in all parts of the performance.

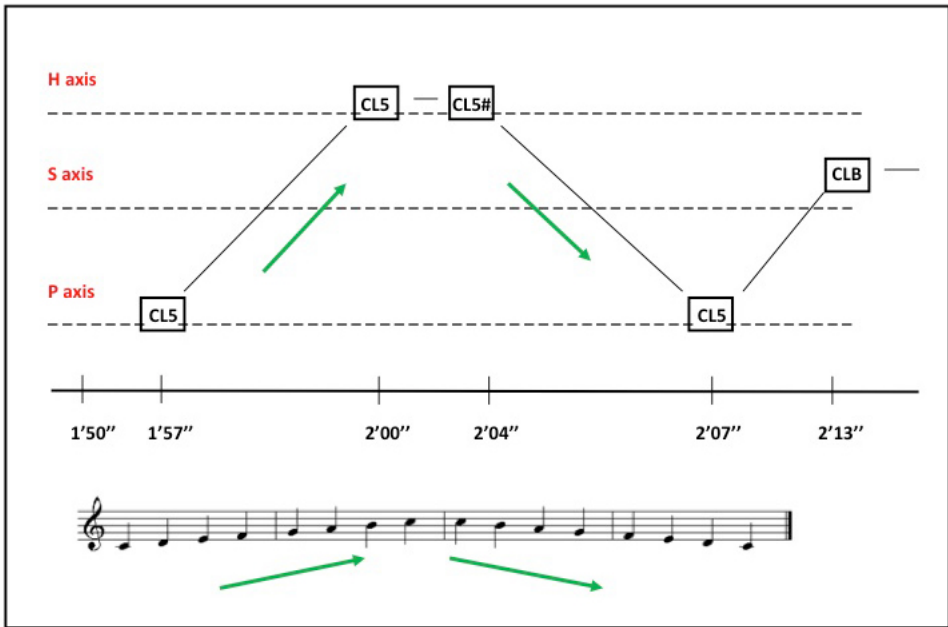


Fig. 4 The three body axis of the signs articulation during the VVm performance — In the figure: the three main axis are indicated (head axis – H axis, sternum axis – S axis, and pelvis axis – P axis) in relation to a CL-sequence (example) takes from the transcription of the entire VVm performance of *The Conversation*. The CLs (CL5, CL5#, and CLB) are articulated around the three body axis corresponding to the pitch, the intensity and the dynamica of the sound vibrations (music example below the VVm transcription; music dynamnic is indicated with green arrows).

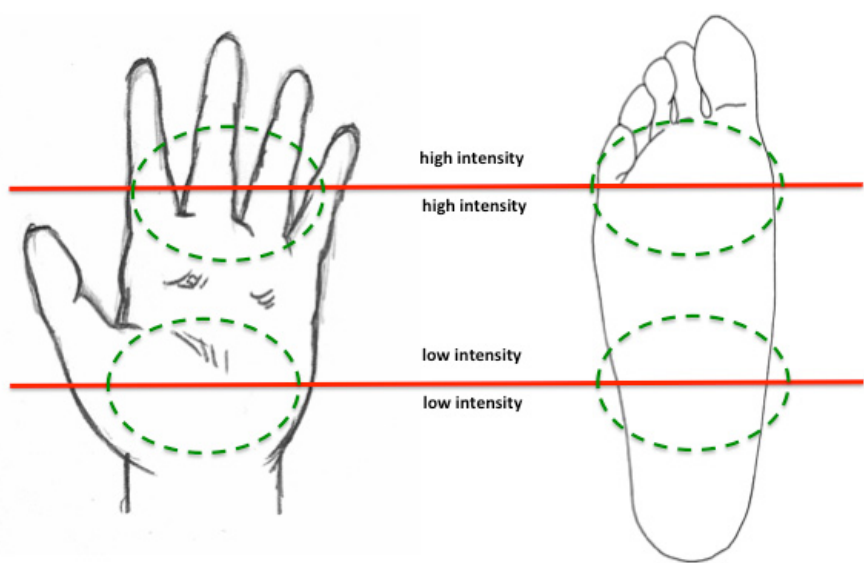


Fig. 6a The sound vibration spatialization on the performer's hands/feet surface during a VVm performance — The sound input derived from high intensity vibrations is perceived/localized in the anterior part of his hands/feet surface; instead, the sound input derived from low intensity vibrations is perceived/localized in the back part of his hands/feet surface.

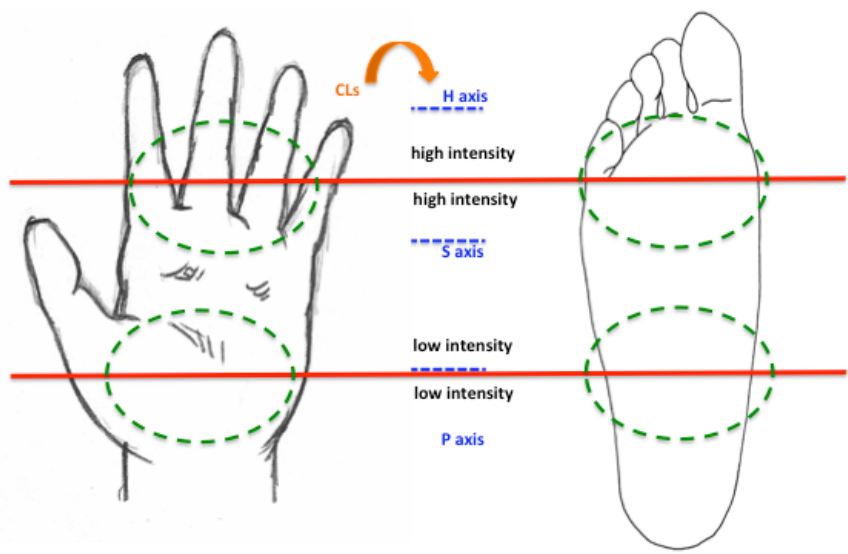


Fig. 6b The sound vibration spatialization on the performer's hands/feet surface during a VVm performance — Parallelism between the spatialization of the sound inputs on the performer's hands/feet surface and the related CLs articulation around the three main axis inside the neutral space.

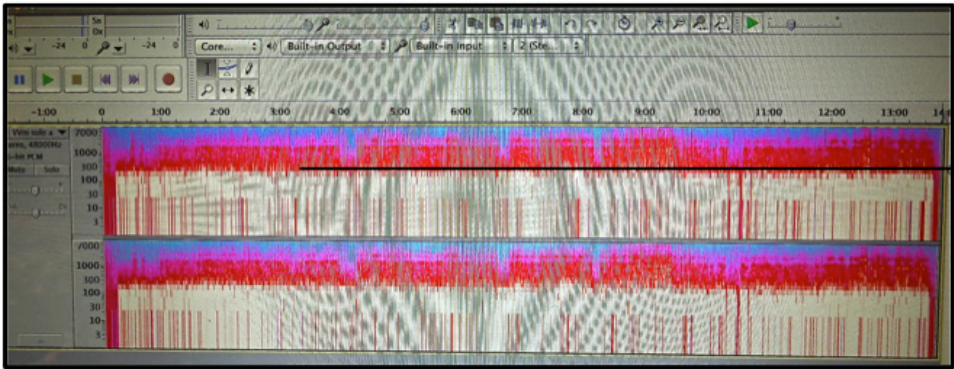


Fig. 7 The sound frequencies analysis during the score performance in *The Conversation* — The analysis of the sound trace using Audacity (Mac version) shows that the sound frequencies produced by the two instruments (cello and double-bass) are included in the range 8 – 350 Hz (in the figure: Spectrogram log f; black line). These low frequencies are perceived by the deaf performer through the sense of touch.

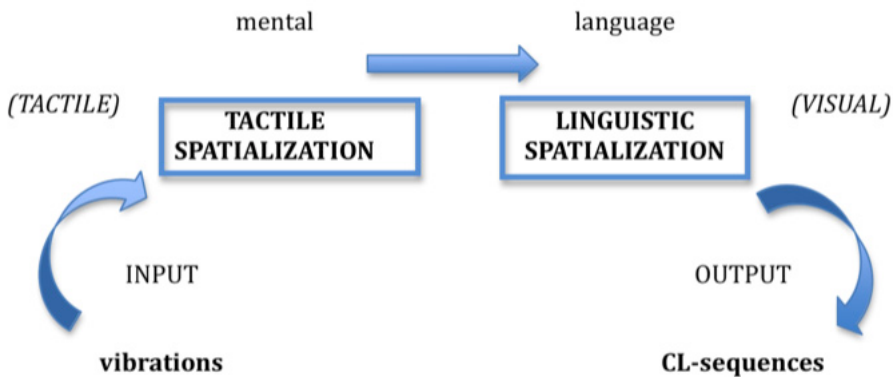


Fig. 8 The spatialization process during the VVm performance — CL-sequences are the final result of two spatialization events from the initial input (vibrations). First: tactile spatialization of the vibrations derived from the sound/music stimuli. This step leads to the creation, in the mind of the signer, of an internal sham map (SM) of the tactil sensations. Second: linguistic spatialization of the tactil stimuli (SM). This steps corresponds to a translation of the tactile stimuli into the visual-gestual channel use dby the signer to communicate. In the double process of spatialization the input is ‘tactile’, the output is ‘visual’. The result appears highly iconic (CL-sequences = I-sequences) and understandable by different types of audience.

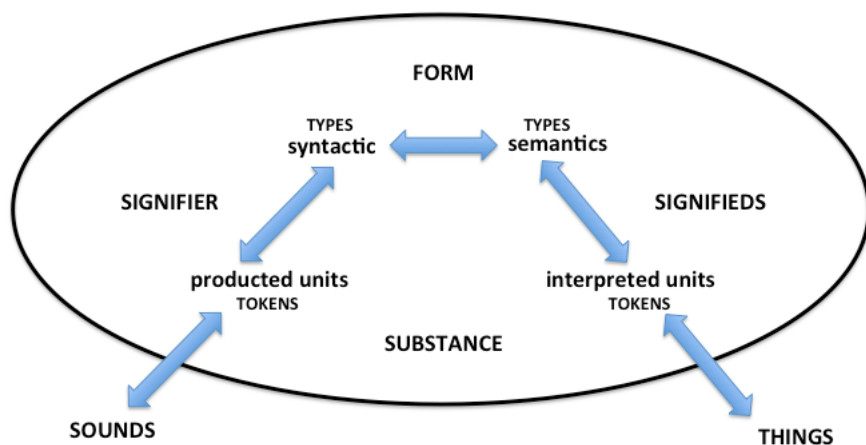


Fig. 9 The semiological space in the VVm performance — The new semiological space in the VVm performance is created starting from a tactile input (vibrations). The double process of spatialization (tactile and linguistic spatialization) leads to create a visual output constituted by the CL-sequences that correspond to sequences of images (I-sequences). During the definition of the semiological space syntax and semantics are put on a second level of importance. The dynamic process of spatialization acquires primary importance in the definition of the signifieds derived from the linguistic spatialization. Both, a hearing and a deaf audience can comprehend the final iconic result (I-sequences).

Sens et cognition : La narrativité entre sémiotique et sciences cognitives

Claudio PAOLUCCI
Université de Bologne

1. Trois domaines différents pour trois problèmes distincts

Dans ce travail j'essayerai de confronter, du point de vue épistémologique, la théorie sémiotique de la narrativité, notamment la théorie de la narrativité formulée par Greimas et par Eco¹, avec les différentes théories de la narrativité qui ont été formulées dans les sciences cognitives. Pour commencer, je voudrais souligner que « narrativité », « cognition » et « sciences cognitives » sont des mots qui renvoient une grande multitude de thèmes, de problèmes et d'approches différentes les unes des autres. Pour cette raison, je vais préciser d'entrée de jeu ce qui rentre ou non dans le cadre de ce travail.

La notion de narrativité est abordée dans le domaine des sciences cognitives² à au moins trois niveaux de pertinence différents. Plus précisément ils concernent i) le résultat de l'application des instruments d'analyse élaborés par les sciences

-
1. Ces deux théories de la narrativité sont évidemment très différentes, mais pour toutes deux, la narrativité n'est pas un type particulier de discours, mais une forme profonde qu'on peut retrouver dans tous les discours (cf. Greimas 1970, 1983 et Eco 1979). C'est exactement cette idée qui nous intéresse ici et qu'on assume comme « théorie sémiotique de la narrativité » pour la discuter sur un plan épistémologique.
 2. Il est trop évident que le terme « sciences cognitives » ressemble dangereusement à un mot passe-partout : on a quand même décidé de l'utiliser pour des raisons d'économie, mais il faut préciser que quand nous parlerons de « sciences cognitives » nous ferons exclusivement référence aux travaux et aux auteurs considérés dans ce texte et explicitement discutés ici. Toute généralisation et toute extension aux autres auteurs et perspectives serait induue.

cognitives à la logique de la narration, et plus particulièrement au *storytelling*; ii) la conception des histoires comme instrument pour la pensée, ou mieux, leur fonction de *problem-solving* et d'organisation de l'expérience; iii) le changement radical qui s'opère sur les principes de base des sciences cognitives dès lors que la notion de narrativité y est introduite. Plus particulièrement, on vise ici à comprendre comment la narrativité est susceptible d'influencer, de moduler et de transformer la manière dont nous pensons la cognition.

À chacun de ces trois niveaux, la narrativité est i) l'objet d'analyse d'une théorie cognitive; ii) l'instrument d'analyse *pour* une théorie cognitive; iii) le moyen à travers lequel on modifie et transforme la théorie cognitive.

Dans la première partie du présent article, j'essayerai de rendre compte des points i) et ii), pour ensuite aborder plus amplement le point iii). Ce point iii) traite en effet d'un virage relativement récent dans la tradition des sciences cognitives, qui contraste sur certains points avec les positions qui étaient celles du cognitivisme à sa naissance : c'est pourquoi il est intéressant de mon point de vue d'enquêter à ce niveau afin de comprendre comment les sciences cognitives sont en train de se transformer et de se rapprocher d'une épistémologie qui semble tout à fait compatible avec celle de la tradition sémiotique. Ce qui peut mener à des confrontations et à des synergies très fructueuses.

2. La narrativité comme objet d'une analyse cognitive

Pour ce qui concerne le point i), il existe une tradition importante, que nous pourrions appeler « narratologie cognitive », dont le but est de pouvoir insérer les objets théoriques développés au sein des sciences cognitives dans le cadre du *storytelling*. Le représentant le plus significatif de ce courant, David Herman, définit la narrativité comme un « prédicat scalaire »; c'est-à-dire que quelque chose est perçu d'une façon *more or less prototypically storylike* (Herman 2002, pp. 90–91). De toute évidence, il s'agit ici d'une application de la théorie des prototypes. En effet, Herman affirme qu'il est impossible de définir la narrativité à partir d'un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes. Il utilise donc le terme « **narrativehood** » pour désigner un « prédicat binaire » qui peut établir si « quelque chose peut être perçu comme une histoire », et « **narrativity** » pour désigner cette variable qualitative définissable seulement en termes prototypiques et scalaires. Herman associe ensuite cette distinction au couple narratif « intensionnelle / extensionnelle », telle qu'elle a été abordée dans la théorie de la narrativité, et cela à partir des théories des mondes possibles de Dolezel (1979) et de Pavel (1986). On trouvera des positions similaires dans les recherches de Marie-Laure Ryan (1991) et Gerald Prince (1999).

Ce courant d'études se concentre donc sur la notion de **storytelling** en essayant de « démêler la logique des histoires ». Il assume le terme narrativité comme une série de propriétés permettant de caractériser quelque chose comme

une « histoire », de sorte qu'il est possible de définir ce qui ne peut se voir reconnu le statut d'« histoire ». Selon Gerald Prince (2008, p. 387) :

La narrativité désigne la qualité de l'être narratif, l'ensemble des propriétés qui caractérisent les narrations et permettent de les distinguer des non-narrations. Le mot désigne également l'ensemble des caractéristiques optionnelles qui permettent de traiter et d'interpréter sous la forme d'une narration les narrations plus proto-typiquement simili-narratives (*narrative-like*), et donc immédiatement identifiées. Selon la première acception, la narrativité est appelée parfois *narrativehood* et, dans ce cas-ci, elle est conçue comme une question de genre (les textes sont narratifs ou pas) même si des différences de degré peuvent également entrer en jeu (les textes peuvent satisfaire les conditions nécessaires à la *narrativehood* pour certains traits, ou pas du tout). Selon la deuxième acception, la narrativité est une question de degré : certaines narrations sont plus narratives que d'autres.

On sait que le courant dominant dans la tradition sémiotique a pris une tout autre voie. Dans le cadre de cette discipline, la définition d'un élément à travers un ensemble de propriétés entre en contradiction avec la notion d'identité différentielle et relationnelle telle qu'elle a été attribuée aux « systèmes sémiologiques » selon Saussure³. En outre, par « narrativité » on désigne au sein de ce courant dominant la forme processuelle du sens qui opère par des transformations de valeurs et par des enchaînements d'actions et de passions⁴, et non par un ensemble de traits plus ou moins prototypiques. Cette théorie sémiotique de la narrativité est sans doute issue du *storytelling*, mais aux fins d'en extraire une forme profonde certes repérable dans les histoires proprement dites, mais qui, au final, les excède constitutivement. Selon les termes de Greimas et de Courtés (1979), la narrativité est assumée comme le principe organisateur de toute forme de discours, et ne se réduit pas à un ensemble de propriétés présentes ou non dans le discours⁵.

Il nous faut à présent sortir de ce cadre, car c'est à partir d'autres problématiques que la réflexion autour de la narrativité devient centrale dans le cadre des sciences cognitives et se montre d'un intérêt extrême pour la tradition sémiotique.

3. La narrativité comme instrument d'analyse pour une théorie cognitive

En ce qui concerne le point ii), au lieu de se pencher sur la façon dont on donne sens aux histoires ou dont on construit une logique des histoires, une

3. C'est exactement cette tradition saussurienne qui a inspiré la sémiotique de Greimas et de Eco, dont on s'occupe ici. Par contre, les approches narratologiques héritées de Bremond et de Barthes, qui sont normalement considérés comme « sémiotiques », ne sont pas fondées sur ce principe différentiel ; par conséquent, elles ne seront pas analysées ici.

4. Cf. Greimas & Courtés (1979), Fabbri (2001).

5. Eco (1979) est tout à fait d'accord sur ce point particulier.

branche particulière des sciences cognitives à voulu s'intéresser à la narrativité comme instrument cognitif, en abordant plus précisément la question de savoir comment les histoires, et la capacité que nous avons de les créer, peuvent offrir un support à l'intelligence et à la cognition. Selon ce champ d'études, les histoires fournissent une série d'instruments susceptibles de venir en aide à la cognition humaine lorsqu'elle organise l'expérience et les connaissances, chacun de ces domaines d'organisation se caractérisant par un ensemble spécifique de croyances, de pratiques et de procédures. Par exemple, signalons l'intéressante position de Danto (1985). Ce dernier affirme que la capacité de rendre compte narrativement des faits et des événements correspond à la capacité que nous avons de combler le *gap* cognitif qui sépare nos connaissances générales sur le monde (par exemple que l'eau gèle à 0 degrés) et la déclinaison de celles-ci dans des situations particulières (j'ai glissé hier sur la glace). De même, Mink (1978, p. 132) opère une distinction entre l'expérience particulière et la compréhension théorique de certains éléments = x en qualité d'occurrences de schèmes abstraits. Et il situe précisément la narrativité entre ces deux extrêmes, c'est-à-dire dans une position de médiation entre deux formes de pensée irréductibles l'une à l'autre.⁶

D'un point de vue sémiotique, il s'agit d'un couple de propositions théoriques extrêmement intéressantes, dans la mesure où elles confient à la narrativité un rôle de schématisation (dans le sens kantien) entre *type* et *token* (Danto), et entre l'expérience phénoménologique et la capacité que nous avons d'interpréter cette expérience en termes d'occurrence d'un *type* (Mink). La position de Mink doit particulièrement retenir notre intérêt, car cet auteur a investi la narrativité d'une fonction cognitive se différenciant aussi bien de l'analyse phénoménologique de l'expérience que de la logique du *type-token*⁷. Ici la narrativité opère comme un facteur de médiation capable de gérer nos connaissances encyclopédiques en les déclinant en fonction de la situation. La narrativité transformerait ainsi le système en processus, conjuguerait nos schèmes abstraits avec les répertoires encyclopédiques régularisés grâce à l'utilisation itérée et, de ce fait, elle est appelée à exercer un rôle qui est proche de celui attribué au *musément* dans la théorie sémiotique de Peirce (cf. Paolucci 2010, chapitre 1).

Ainsi, de ce point de vue, la narrativité représente une forme particulière de pensée qui a sa logique spécifique, sa structure et sa syntaxe, en se distinguant d'autres formes possibles de la pensée (*type-token*, phénoménologie de l'expérience, etc.). Elle correspond à une façon particulière d'organiser le temps, les procès, les événements et les connexions entre l'avant et l'après. Elle se différencie par exemple des formes d'organisation du type cause-effet, ou du modèle « règle

6. Cette position radicale de Mink, qui pense que l'expérience particulière et les schèmes abstraits sont deux formes de pensée irréductibles l'une à l'autre peut sans doute être mise à distance critique. L'idée même de modélisation se fonde sur une commensurabilité entre ces deux formes. Toutefois, pour des raisons d'économie, nous ne discuterons pas ce thème.

7. Cf. Eco 1997, chapitre 2.

et application de la règle ». De ce point de vue, les croisements avec la tradition sémiotique deviennent assez évidents, puisque l'épistémologie sémiotique assume la narrativité comme la forme qui permet de donner du sens aux événements en les organisant comme des transformations syntagmatiques non réductibles à une logique de cause-effet.

Au sein de la tradition cognitive, la distinction introduite par Bruner (1991) entre une forme narrative et une forme paradigmatique (logique classificatoire) de la pensée est exemplaire. Selon Bruner, il s'agit de deux modes alternatifs souvent co-présents mais pas vraiment assimilables, deux possibilités de donner sens aux choses et de penser à leurs connexions réciproques. Selon Bruner (1991, p. 6) la narrativité « opère en qualité d'un instrument de l'esprit à travers lequel on construit la réalité » et la pensée narrative constitue une typologie de cognition qui n'est absolument pas inférieure à la logique classificatoire susmentionnée, car elle intervient dans le processus qui donne sens à l'expérience.

À ce propos, il faut formuler une remarque importante : si pour la tradition cognitive, *la narrativité représente toujours une forme de la pensée qui a pour rôle de structurer la cognition*, pour la tradition sémiotique *la narrativité est la forme du sens qui structure la pensée*. Dans la problématique que je développe ici, cette distinction apparaît comme cruciale. En effet, elle nous amène au point iii), qui consiste à enquêter sur les rapports entre le sens et la cognition et, sur ce point spécifique, nous observons la façon dont la sémiotique et les sciences cognitives ont respectivement questionné et expliqué ce rapport.

4. Sémiotique et sciences cognitives : de la cognition à la distribution

Comme nous l'avons dit, pour la tradition sémiotique dont il est ici question la narrativité est la forme du sens, identifiable avec une transformation processuelle de valeurs. Celle-ci a, au moins dans la théorie générative, la forme d'une syntaxe actantielle opérant à travers des jonctions⁸. D'où la définition du « programme narratif » comme une transformation conjonctive/disjonctive entre un actant sujet et un actant objet. Ces deux derniers sont inter-définis par le système de valeurs mis en transformation syntagmatique, et ils ont dans cette transformation une fonction de « support », car leur identité ne peut être définie qu'à partir de ces valeurs (cf. Greimas, 1983).

Dans cette optique, la narrativité en sémiotique n'est nullement liée aux objets culturels et aux pratiques que notre culture désigne comme « narrations », mais représente un modèle plus général — donc un niveau d'un parcours profond — susceptible d'expliquer toute forme de transformation processuelle de ces

8. Dans la tradition sémiotique ici visée, Landowski (2004) et Fontanille (1995) ont proposé des modèles actantiels constituant des alternatives à ceux de Greimas; on leur doit notamment un modèle narratif fondé sur l'union (Landowski) et une conception positionnelle des actants (Fontanille).

valeurs. Ce modèle est certes bien illustré par les textes dits « narratifs », qui, historiquement, ont permis de l'élaborer (analyse des mythes et des contes), mais il transcende ces objets dans la mesure où il devient un modèle repérable dans toute forme discursive. Ainsi nous comprenons le rôle fondamental — d'un point de vue cognitif également — assumé par la narrativité dans l'épistémologie sémiotique : si la pensée s'avère être la masse amorphe non encore articulée ni segmentée par les structures sémiotiques, la forme syntagmatique de cette articulation est pour la sémiotique de nature narrative. Cela signifie que la narrativité se comporte comme la forme sémiotique capable de donner sens à la pensée⁹.

Soulignons ici clairement la généalogie interne à cette épistémologie sémiotique : puisqu'il est impossible de rendre compte de la cognition indépendamment des structures sémantiques et culturelles qui l'articulent (car la pensée se propose comme pure masse amorphe avant l'apparition de ces dernières), si nous voulons étudier ces structures, il faut le faire à partir des manifestations empiriques (textes), de sorte que nous pouvons y trouver des formes constantes de structuration du sens. Ainsi ces formes, parmi lesquelles la narrativité, se retrouvent prototypiquement dans les textes narratifs *strictu sensu*, mais elles sont en réalité des modèles heuristiques plus généraux.

C'est un autre défi qui s'adresse aux sciences cognitives. De ce fait, il n'est pas possible de comprendre ce que le terme narrativité peut signifier dans cette tradition à moins que nous clarifions les prémisses épistémologiques constitutives de ce contexte d'étude et également le moment où l'idée de narrativité elle-même surgit dans la discussion.

Nous avons déjà dit que les sciences cognitives constituaient une famille assez hétérogène. Cependant, au moins historiquement, convergent-elles dans leur conception de la cognition comme expression d'une série de dispositifs internes d'ordre mental-conceptuel, dont les dimensions socioculturelles ne sont que des variations superficielles. Howard Gardner (1987), dans son importante reconstruction des origines de l'approche cognitive, montrait en effet qu'au moins sur le plan méthodologique, le pari épistémologique des sciences cognitives était d'étudier le niveau mental de la cognition par-delà ses dimensions biologiques et neuronales aussi bien que par-delà ses dimensions sociales et culturelles. Pour les positions « cognitivistes » qu'on va discuter ici, il existerait donc un niveau interne de la cognition qui doit être étudié en tant que dimension autonome. Ce niveau – disent-ils – organise le flux de notre expérience et de notre perception, et la façon dont nous connaissons notre propre activité et nos manœuvres de *problem-solving*. Et c'est ici qu'on peut pointer la différence principale avec l'approche sémiotique : là où pour la sémiotique c'est le sens — dont la nature est socioculturelle — qui organise la pensée, pour les sciences cognitives c'est la pensée qui organise l'expérience et lui donne sens. Cette organisation est donc constitutivement

9. À ce propos, Basso Fossali (2008) a pu parler de la narrativité comme d'une véritable « épistémologie de la signification ».

cognitive, c'est-à-dire ni sociale ni culturelle, car ces deux dernières dimensions ne sont que des variations superficielles d'une structure sous-jacente d'un type différent.

Ainsi dans cette épistémologie « classique » du cognitivisme¹⁰, la narrativité consiste essentiellement en une forme de pensée, en un système cognitif qui a pour tâche de structurer le flux de l'expérience en la segmentant. Par exemple, pour Talmy (2000), le mot « narratif » renvoie à un *pattern* de base, capable d'organiser cognitivement les séquences dont on fait expérience dans le temps. Selon Talmy, la narrativité peut être donc pensée comme un système capable de structurer tout processus temporel d'événements au sein d'une structure séquentielle dotée de sa propre organisation et de sa cohérence. Ainsi, il est clair que, pour Talmy, le narratif est abordé en tant que forme de structuration essentiellement cognitive. Ce faisant il ne s'occupe pas de traiter les composantes inter-subjectives, encyclopédiques et sociales qui, pour la sémiotique, sont liées à l'idée même de narrativité.

Talmy redouble donc, au niveau de la théorie de la narrativité, le principe constitutif des sciences cognitives selon lequel la cognition structure l'expérience; le pouvoir de la narrativité est donc lié à ce rôle consistant à segmenter la réalité phénoménale en unités, c'est-à-dire en dimensions que nous pouvons classer, reconnaître et utiliser.

Mais que se passe-t-il lorsque la narrativité n'est plus pensée comme un système cognitif dans le sens classique, mais au contraire comme un système de cognition distribué capable de réintégrer la culture, les répertoires encyclopédiques sédimentés avec l'usage, l'intersubjectivité, la socialité et le monde-environnement ?

Le premier à exploiter ce changement d'orientation au sein des sciences cognitives est David Herman (2003), inspiré par les travaux d'Edwin Hutchins sur la « cognition distribuée ». Il s'agit d'une théorie dans laquelle les artefacts matériels, les systèmes sémiotiques et l'intersubjectivité organisent l'activité de *problem-solving* à l'intérieur de systèmes fonctionnels situés par-delà les dichotomies « objet-représentation » et « objet-sujet ». En effet, selon Hutchins (1996), il est impossible de rendre compte de la cognition sans réintroduire les composantes sociales (intersubjectivité) et culturelles (artefacts, systèmes sémiotiques, etc.) qui la structurent. Selon lui, la cognition n'est pas quelque chose que nous pouvons localiser au niveau de l'individu, mais un processus qui doit être distribué sur une multiplicité d'instances, dont l'individu et son activité mentale ne sont qu'une des dimensions constitutives. Par exemple selon Hutchins (1996,

10. Il s'agit bien sûr d'une simplification évidente, que nous faisons par économie et qui ne considère pas, pour exemple, la psychologie développementale (piagétienne). De toute manière, il s'agit d'une série de positions très partagées par les auteurs qui ont donné naissance à l'expression même de « sciences cognitives » lors des deux colloques « Cerebral Mechanisms in Behaviour » (Septembre 1948, CalTech) et « Symposium on Information Theory » (Septembre 1956, MIT). Ces auteurs qu'on rassemble ici sous l'étiquette d'« épistémologie classique du cognitivisme » sont, entre autres, Von Neumann, McCullough, Lashley, Newell, Simon, Chomsky, Miller, Bruner, Goodnow et Austin.

pp. 154–155), les instruments d'une cabine de pilotage ne sont pas simplement des outils de représentation du monde situés entre les usagers et leurs tâches, et qui permettraient aux premiers d'exercer les secondes. Il faut plutôt penser ces instances — usagers et tâches — comme deux nœuds d'un système fonctionnel entièrement supra-individuel, dans lequel l'activité cognitive a lieu parce qu'elle est distribuée entre des instances coparticipantes à l'activité en cours.

Dans ce type de perspective, nous mettons en évidence que les éléments ici mis en jeu sont de l'ordre des Gestalten fonctionnelles, c'est-à-dire, systèmes où l'intelligence est distribuée entre deux ou plusieurs agents (humains, computationnels ou d'autre type), lesquels exercent un effort coordonné entre eux, dans le but d'offrir la solution à un problème interne à l'environnement d'appartenance. Ceci a lieu à travers un processus complexe de superpositions, de représentations, individuelles et collectives à la fois (Herman 2003, p. 168).

Selon Hutchins, la cognition ne concerne ni l'esprit ni l'individu, mais est distribuée dans des systèmes de *Gestalten*. L'individu est le nœud d'un réseau complexe et non son unique centre organisateur.

Le centre de l'attention se déplace : des contenus mentaux des individus, il va désormais toucher la cognition en tant qu'« action médiée ». De la sorte, la pensée se trouve redéfinie en termes d'utilisation particulière des outils culturels (systèmes sémiotiques, composantes computationnelles etc.) de la part de tous les agents impliqués dans des comportements mentaux, de communication etc. qui manifestent une série des synergies avec l'environnement à l'intérieur duquel ces comportements ont lieu. Dans cette vision, la notion de « fonction mentale » peut être appliquée à des activités de nature sociale au même titre qu'elle peut être appliquée à des activités de nature individuelle (Herman 2003, p. 168).

À titre d'exemple, la capacité d'une équipe de chirurgiens à résoudre des problèmes ne se situe pas dans leurs représentations ni dans les actions des membres individuels de l'équipe. Au contraire, elle se distribue plus globalement dans l'intersubjectivité de l'équipe, dans les artefacts matériels du laboratoire déterminant les perceptions de chaque individu, dans les répertoires de procédures et de protocoles qui règlent le savoir-faire de l'équipe et enfin dans les inférences que ladite équipe produit au cours de l'opération à partir des expériences précédentes. La cognition et la pensée ne sont plus considérées comme une partie de l'esprit et ne sont plus dépendantes des inférences d'un individu spécifique, mais sont distribuées à l'intérieur de systèmes plus complexes que nous devons donc analyser en tant que *Gestalten* irréductibles à une somme de parties. En parlant de la narrativité comme instrument de la pensée, une sorte de « révolution cognitive » se trouve ainsi impulsée par les études d'Herman.

Si on analyse les histoires en les assumant comme des outils qui permettent de distribuer l'intelligence dans des groupes, je prends position pour un passage, notamment celui qui me fait passer de l'esprit individuel à des unités d'analyses

plus larges, appelées situations narratives. [...] La narrativité aide à distribuer l'intelligence en construisant des ponts entre le soi et l'autre, en créant un réseau de relations entre ceux qui racontent des histoires, les participants qui peuvent évoquer leurs expériences et le monde-environnement qui incorpore ces expériences [...]. Bref, le processus consistant à raconter et à interpréter des histoires m'inscrit dans un monde-environnement que je cherche à connaître, en m'apprenant que je ne connais pas le monde si je me considère moi-même comme au-dehors ou au-delà de ce monde (Herman 2003, p. 169, pp. 184–185).

Comme on peut le voir, cette conception de la narrativité se différencie nettement de celle de Talmy et plus généralement de celle des sciences cognitives classiques. La narrativité assume toujours une fonction cognitive d'organisation de l'expérience, mais cette organisation ne se situe plus seulement au niveau de la pensée. Au contraire, elle se distribue à l'intérieur de systèmes complexes où les procès cognitifs dépendent de l'intersubjectivité, de la socialité et de la culture. Mais que se passe-t-il pour la narrativité et les sciences cognitives lorsque i) la narrativité n'est plus pensée en termes d'un système exclusivement cognitif et ii) lorsqu'elle est pensée comme un système capable de réintégrer la culture et les répertoires encyclopédiques sédimentés par l'usage, la socialité, l'intersubjectivité, et tout ce qui constitue l'environnement autour de nous ?

5. Cognition sociale, cognition culturelle et pratiques narratives

Dans les sciences cognitives, une bonne partie de la discussion autour de la cognition sociale et culturelle a eu lieu dans le cadre du débat qui concerne ce qu'on appelle la « théorie de l'esprit ».

L'expression « théorie de l'esprit » est généralement utilisée comme un raccourci pour évoquer notre capacité d'attribuer des états mentaux à nous-mêmes et aux autres, et aussi pour interpréter, prévoir et expliquer le comportement en termes d'états mentaux, c'est-à-dire les intentions, les croyances et les désirs (Gallagher & Zahavi, p. 260).

C'est précisément à l'intérieur d'une théorie de l'esprit qu'une conception « culturelle » et « sociale » de la narrativité se manifeste dans les sciences cognitives. Celle-ci se propose comme une troisième voie qui fait basculer les deux théories de l'esprit qui visaient à nous expliquer comment on donne du sens à nos actions en faisant appel à un ensemble d'intentions, de désirs et de croyances.

L'idée que les croyances, les désirs et les sensations qui guident nos actions dépendent d'un corpus spécifique de connaissances expliquant la façon dans laquelle nos états mentaux s'interconnectent et interagissent entre eux a été appelé « Théorie de la Théorie » (*Theory Theory*). Ce nom signifie que ce corpus particulier de connaissances représente une sorte de théorie sur laquelle l'action s'appuie. Il est donc à la base de notre action. Mais il constitue aussi la base de tout notre procès de « lecture » des actions, des croyances, des désirs et des intentions qui proviennent

des autres. Nous utilisons donc une « théorie » afin de lire la façon dans laquelle les autres se comportent (*Folk Psychology*), de façon à pouvoir inférer (*Mind-Reading*) les croyances, les désirs et les intentions qui donnent sens aux actions des autres. La Théorie de la Théorie nous dit que le fait de se comprendre entre créatures douées d'un esprit (nous ou les autres) est une opération de nature théorique, inférentielle et quasi-scientifique. L'utilisation de ces « théories » n'est pas toujours consciente et explicite, mais l'attribution des états mentaux est effectivement vue comme une inférence qui s'applique sur les données comportementales afin de les expliquer et de les prévoir.

Dans les sciences cognitives, cette théorie a gardé une position dominante jusqu'à l'apparition de la « Théorie de la simulation » (*Simulation Theory*, cf. Gordon 1986; Heal 1998; Goldman 1989, 2006). Cette dernière propose un modèle complètement différent. Elle affirme qu'on comprend les autres en utilisant notre esprit comme modèle pour en simuler les croyances, les désirs et autres états intentionnels que nous allons ensuite projeter dans l'esprit de l'autre afin d'expliquer ou prévoir ses comportements.

La théorie de la simulation (ST) [...] affirme que la compréhension de l'autre se base sur une auto-simulation de ses croyances, de ses désirs et de ses émotions. Je me mets à sa place, je me demande qu'est ce que moi je penserais et ce que je ressentirais si j'étais lui, donc je projette sur lui les résultats de cette simulation. Selon cette perspective, nous n'avons pas besoin d'une théorie ou d'une psychologie du sens commun, car c'est notre esprit qui offre le modèle à partir duquel on peut expliquer comment l'esprit de l'autre fonctionne (Gallagher & Zahavi 2008, p. 260).

Cette théorie, née vers la fin des années '80, a trouvé une force nouvelle à partir des recherches neurophysiologiques menées récemment autour des *neurones-miroir*.

Le principe théorique-explicatif de cette dernière théorie met en effet en jeu, mais sur un autre niveau, une théorie de la simulation. Ces recherches (cf. Rizzolati & Craighero 2004, Gallese 2007) ont démontré qu'un principe de simulation est déjà actif au niveau neuronal : il a été constaté que les neurones activés par l'exécuteur pendant l'action sont les mêmes que ceux qui sont activés chez l'observateur de cette action. Ainsi, l'existence de ces *neurones miroirs* semble confirmer l'hypothèse d'un processus de simulation inconsciente, repérable au niveau neuronal.

Chaque fois que nous regardons exécuter une action par quelqu'un, outre l'activation de différentes zones visuelles, nous assistons à une activation parallèle des dispositifs moteurs qui entrent en jeu lorsque c'est nous-mêmes qui exécutons une action [...]. Notre système moteur devient actif de la même façon que si c'était nous qui étions en train d'exécuter l'action que nous observons. [...] Observer donc une action signifie la simuler. [...] Notre système moteur commence à simuler l'action de l'actant observé (Gallese 2001, pp. 37–38).

Pendant les années où les sciences cognitives commençaient à parler d'*embodiment* de la cognition, ces recherches du groupe de Parme ont représenté un véritable tournant pour la théorie de la simulation. Le chercheur italien Gallese (2007) a d'ailleurs cherché à évaluer l'enjeu de cette théorie dans la Théorie de l'esprit aussi bien que dans la cognition sociale (cf. également les études de Rizzolatti & de Senigaglia 2006).

L'idée de narrativité fait alors son irruption au sein du paradigme cognitif afin de dépasser ces deux théories. L'hypothèse de la pratique narrative se propose justement d'expliquer la construction d'un ensemble de compétences qui président aux actions, et ceci à travers un dépassement de la Théorie de la Théorie (TT) aussi bien que de la Théorie de la Simulation (ST).

The Narrative Practice Hypothesis provides a different story about the basis of this competence than that of TT, ST or their various combos. Without distracting refinements, its central claim is that specific kinds of narrative encounters are responsible for establishing folk psychology-competence. It denies that its acquisition depends on the existence of any kind of dedicated mindreading mechanisms. Nor is it forged by theorizing activity (Hutto 2008, p. 177).

Quelle est alors la théorie de la narrativité implicite dans cette hypothèse qui assigne à la narrativité un pouvoir si important au niveau de la cognition ? Selon Hutto, notre compétence cognitive est développée à partir d'un ensemble socialement partagé de pratiques narratives (*story-telling activities, narrative practices*). L'irruption de la narrativité dans les sciences cognitives correspond donc à l'irruption du social, de l'intersubjectivité et de la culture au sein de la cognition. Notre esprit est forgé par un groupe stéréotypique de narrations et non pas par la lecture de l'esprit de l'autre à travers sa simulation ou à travers un corpus des théories.

L'hypothèse de la Pratique Narrative (*Narrative Practice Hypothesis, NPH*), nous dit que les enfants obtiennent une *folk psychology* en pratiquant le processus consistant à « raconter des histoires » grâce à l'aide des autres. Les histoires de ceux qui agissent sur la base de raisons et de motivations, c'est-à-dire les narratives psychologiques du sens commun, jouent un rôle crucial. Ce sont justement ces histoires particulières qui nous offrent cet apprentissage crucial nécessaire lorsqu'on veut comprendre les raisons des autres (Hutto 2007, p. 53).

Selon cette hypothèse, non seulement la compétence narrative ne dépend pas d'une théorie-guide ou d'un ensemble de principes situés dans notre esprit, mais c'est la compétence cognitive elle-même qui dépend de la structure de la narrativité. À ce propos, Hutto affirme que différentes compétences cognitives et, encore plus radicalement, de différents types de *Folk Psychology* vont dépendre de différents stocks d'histoires inscrites dans l'encyclopédie d'une culture particulière.

Dans le cadre des sciences cognitives qui nous occupent ici, la théorie de la narrativité sert donc à opérer un renversement identique à celui qui a été provoqué par l'épistémologie sémiotique depuis ses origines. Ce n'est pas par hasard que Hutto (2008, p. 178) souligne que :

The central claim of the Narrative Practise Hypothesis is not compatible with TT, ST or TT-ST combos where these theories seek to explain the basis of our core FP-competence. If the NPH is true, FP-competence does not equate to or derive from having a Theory of Mind (Hutto 2008, p. 178).

Our minds do not literally contain the basic FP principles. The NPH eschews any crude internalizing stories that claim that whenever we learn a competence we must store it as a set of propositional rules in our 'heads' (Hutto 2008, p. 181).

Il est évident qu'une position de ce type met radicalement tout internalisme en question. Pour les théories cognitives précédant l'avènement des théories de la narrativité, ce qui se situait à la base des actions et de leur sens était une théorie de l'esprit. Bien plus : la théorie de l'esprit était la condition même de possibilité de l'intersubjectivité et de la construction du monde social.

Mind-reading appears to be a prerequisite for normal social interaction: in everyday life we make sense of each other's behaviour by appeal to a belief-desire psychology (Frith and Happé 1999, p. 2).

It is hard for us to make sense of behaviour in any other way than via the mentalistic (or "intentional") framework. [...] Attribution of mental states is to humans as echolocation is to the bat. It is our natural way of understanding the social environment (Baron-Cohen 1995, pp. 3-4).

Mind-reading and the capacity to negotiate the social world are not the same thing, but the former seems to be necessary for the latter. [...] Our basic grip on the social world depends on our being able to see our fellows as motivated by beliefs and desires we sometimes share and sometimes do not. (Currie and Sterelny 2000, p. 145)

Dans les sciences cognitives, l'introduction de l'idée de narrativité sert justement à renverser ce type de rapports situés sous le primat de l'esprit. Une fois que le concept de narrativité fait son apparition dans le paysage cognitiviste, ce qui change est l'idée même de cognition, car elle ne concerne plus nécessairement l'esprit et les procès qui interviennent « sous la peau » de l'individu. Au contraire, la cognition commence maintenant à dépendre constitutivement de la construction d'un monde social et de l'intersubjectivité qui en définissent les conditions mêmes de possibilité. Par exemple, chez des auteurs comme Shaun Gallagher, où l'attention à la narrativité fait partie d'une théorie plus générale de l'interaction, ces principes qui ont caractérisé les théories cognitives précédentes sont justement refusés. La théorie de l'interaction formulée par Gallagher bouscule tous les principes qui ont constitué la théorie cognitive de l'action et de l'intersubjectivité sur la base d'une théorie de l'esprit. En effet, Gallagher (2009, p. 4) :

- i. refuse le principe cartésien selon lequel les esprits des autres sont cachés et inatteignables et, en s'inspirant de la phénoménologie d'un côté et de la psychologie du développement de l'autre, il affirme que les intentions, les désirs et les croyances qui guident les actions des autres en leur donnant du sens, sont exprimés parfaitement dans leur comportement *embodied*.
- ii. affirme que la façon dont nous comprenons les autres ne se fonde pas sur un mécanisme de lecture mentale (*Mind-reading*), qui est une habilité très spécifique que nous avons développée à partir de l'interaction pragmatique avec les autres, mais plutôt à partir d'une interaction où le sujet ne se situe pas comme simple observateur de l'action autrui, mais plutôt comme co-protagoniste dans une scène ou il interagit avec les autres dans une pratique. L'intersubjectivité et la socialité de la communauté précèdent donc logiquement les procès cognitifs qui ont lieu « sous la peau » de l'individu et ils contribuent à les former.

C'est l'action avec sa logique narrative qui forge la capacité cognitive de *Mind-reading* et la théorie de l'esprit, et non le contraire. La cognition résulte une fonction de l'action et l'action est d'emblée une inter-action (*Interactive Theory*).

Les consonances avec la sémiotique et le pragmatisme de Peirce, qui est précisément fondé sur ces principes anti-cartésiens, sont remarquables. Selon Peirce,

- i. non seulement les états internes d'autrui, mais aussi nos propres états internes sont inférés à partir de nos connaissances des états externes (ce que Peirce nomme « incapacité d'introspection »);
- ii. la signification des croyances qui guident l'action est entièrement exprimée sous la forme d'un comportement incarné dans les effets pratiques suscités par les croyances (ce que Peirce nomme « maxime pragmatique »);
- iii. les croyances et les habitudes qui président à nos actions et en définissent le sens sont fixées au niveau de la communauté et non au niveau de l'individu (cf. Paolucci 2010, § 2.5);
- iv. enfin, la seule fonction de la pensée et de la cognition est d'installer des croyances, c'est-à-dire d'établir une habitude d'action qui est fixée dans la communauté (la cognition s'avère être une fonction de l'action et l'action est pensée en termes d'inter-action).

Il est évident que l'introduction de cette idée de narrativité au sein des sciences cognitives produit un ensemble de torsions et de basculements au sein de leur épistémologie fondatrice, au point qu'un rapprochement avec les principes constitutifs de la sémiotique commence à apparaître. Pour cette raison, on a récemment vu promouvoir des rencontres entre l'épistémologie sémiotique et les nouvelles théories cognitives qui refusent radicalement l'internalisme cognitif : cognition distribuée, esprit étendu, enactivisme et théorie de l'interaction (cf. Fusaroli, Granelli & Paolucci 2011).

Cependant, on ne peut encore dire que, dans ces derniers courants des sciences cognitives, la notion de narrativité soit vraiment équivalente à celle de la sémiotique, car nous savons que dans cette dernière tradition, la narrativité est associée à une transformation syntagmatique des valeurs qui définit la forme processuelle du sens. Paradoxalement, l'idée de narrativité élaborée par Talmy, c'est-à-dire une forme processuelle profonde responsable de la structuration de l'expérience, semble être bien plus proche du modèle général que la sémiotique a tiré des « narrations » en en faisant le principe de structuration du sens ; alors que l'idée élaborée par des auteurs tels que Gallagher et Hutto semble être bien plus proche du sens commun. Lorsque Gallagher utilise le concept de « compétence narrative », il pense à tout cet ensemble d'interactions intersubjectives qui ont pour rôle de former la compétence culturelle de l'enfant entre deux et quatre ans, et il ne s'attache certainement pas à ce que la sémiotique a traditionnellement utilisé sous cette définition. Pour un sémioticien la compétence narrative serait déjà présente avant les deux ans, car la compétence narrative est associable à tout ce qui fait sens et à tout processus de transformation des valeurs. Donc, lorsque un bébé de onze ou douze mois commence à percevoir des mouvements corporels signifiants pour lui et qu'il y répond à travers l'interaction, pour un sémiologue ce qui est en jeu est une évidente compétence narrative qui peut transformer les valeurs et enchaîner un ensemble d'actions/passions correspondantes. Au contraire, pour des auteurs comme Gallagher et Hutto la compétence narrative est strictement liée à des histoires « proprement dites » et elle ne peut pas se manifester avant deux ans. Plus précisément, la compétence narrative se forme en correspondance avec l'acquisition du langage, à travers le développement d'une mémoire autobiographique et à travers la formation de la notion du Soi.

Dans la théorie de l'interaction de Gallagher, par exemple, la narrativité est un moyen qui fournit un *frame* dans lequel on donne sens aux actions de l'autre (cf. Gallagher 2006, 2009 Gallagher & Hutto 2008) :

Comme Alasdair McIntyre le propose, une action est dite compréhensible pour un autre observateur ou pour un participant lorsqu'elle trouve une place à l'intérieur d'une narration [...]. Je comprends toute forme d'histoire par le biais d'autres formes de narration, lesquelles ont pour objet les pratiques sociales, les contextes et les traits pertinents. Ces narrations peuvent également influencer mes jugements, ma manière d'évaluer les actions de l'autre.

L'exemple de Sartre tombe bien : si je te surprends dans l'acte de t'agenouiller en train d'espionner quelqu'un dans une pièce voisine à travers le trou de la serrure, je peux immédiatement déduire que ton comportement représente une violation coupable de l'espace privé. Tu es un espion, et donc tu devrais être dénoncé. Mais ma compréhension de ce comportement ne se base pas sur une théorie des espions ni sur des inférences faites sur toi, ou éventuellement sur tes croyances ou tes désirs. Comme je t'ai saisi en flagrant délit, mon jugement sur cet épisode est évidemment influencé par les diverses

formes de narrations que j'ai entendu au sujet des espions. Et vu que toi aussi tu les connais, tu as tout de suite honte et tu ressens le poids de mon jugement (Gallagher & Zahavi 2008, p. 297).

Nous comprenons alors que, même si nous tenons compte des nombreuses différences qui ont été illustrées ici, l'idée de narrativité produit dans les « sciences cognitives » un changement crucial au niveau de la façon de concevoir la cognition. Quand la notion de narrativité est introduite, la cognition n'est plus normalement associée aux mécanismes internes situés « dans la tête » ou dans l'intériorité de l'individu. Ceci marque un véritable changement dans l'épistémologie des sciences cognitives, car il n'est plus possible d'expliquer la cognition sans faire appel à des principes de type social et culturel (cf. Gardner 1987).

Tout ceci donne lieu à un changement fondamental, qui était déjà au fondement de l'épistémologie sémiotique : une fois donné le continuum de l'expérience, il faut que quelque chose le segmente et lui donne forme ; mais ce principe constitutif de formation ne semble pas présenter une nature exclusivement cognitive, qui feraient que les dimensions socioculturelles seraient juste des variables superficielles. Au contraire, c'est la cognition elle-même qui se trouve être constituée par l'intersubjectivité et la culture. Comme Peirce le disait, la nature de la cognition est sémiotique, car chaque cognition actuellement présente dans l'esprit est inférée à partir de nos connaissances précédentes, circulant dans l'intersubjectivité de la communauté interprétante.

6. Conclusions

Pour conclure, l'histoire des sciences cognitives est l'histoire d'une extension progressive. Si au début, l'idée de base était que nous pouvons étudier la cognition sans tenir compte des variables biologiques-neuronales ou des variables socioculturelles, les sciences cognitives se sont à présent progressivement détachées de cette idée, au point de l'abandonner. La première étape de ce distanciellement a eu lieu avec la révolution liée à la notion d'*embodiment*, à travers laquelle on a commencé à donner leur place aux variables biologiques-neuronales, initialement considérées comme non pertinentes pour l'étude de la cognition.

La deuxième étape de ce distanciellement a eu lieu avec l'identification d'une impossibilité à localiser la cognition. Ces tendances contemporaines internes aux sciences cognitives qu'on appelle « esprit étendu » ou « cognition distribuée » considèrent la pensée et la cognition non plus comme localisables dans l'esprit (*cognition*) ou dans le corps (*embodied cognition*), mais comme distribuées dans des *Gestalten* fonctionnelles d'humains et de non-humains à partir desquelles la pensée émerge en tant que procès médié, fruit d'une pluralité d'instances qui font de l'individu le nœud d'un réseau et non son centre organisateur. De sorte que l'intersubjectivité et la culture sont pensées comme des dimensions fondamentales

et constitutives de la cognition, et non comme des variables superficielles. Les sciences cognitives réintroduisent de cette façon les variables sociales et culturelles auparavant laissées de côté, car réputées non pertinentes pour une étude sur la cognition.

Nous espérons avoir pu démontrer que l'idée de narrativité a exercé un rôle fondamental et crucial dans cette évolution.

Bibliographical References

- BARON-COHEN, S. (1995), *Mindblindness. An Essay on Autism and Theory of Mind*, Cambridge, MIT Press.
- BASSO FOSSALI, P. (2008), *Interpretazione tra mondi. Il pensiero figurale di David Lynch*, Pisa, ETS.
- BRUNER, J. (1991), "The Narrative Construction of Reality", *Critical Inquiry* 18, pp. 1–21.
- CRANE, T. (1995), *The Mechanical Mind*, London, Penguin Books.
- CURRIE, G. & STERELNY, K. (2000), "How to Think About the Modularity of Mind-Reading", *Philosophical Quarterly* 50 (199), pp. 145–160.
- DANTO, A. (1985), *Narration and Knowledge*, New York, Columbia University Press.
- DENNET, D. (1991), *Explaining Consciousness*, Harmondsworth, Penguin.
- DOLEŽEL, L. (1979), "Extensional and Intensional Narrative Worlds", *Poetics* 8, pp. 193–211.
- ECO, U. (1997), *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani.
- FABBRI, P. (2001), *La svolta semiotica*, Roma-Bari, Laterza.
- FONTANILLE, J. (1995), *Sémiotique du visible*, Paris, PUF.
- FRITH, U. & HAPPE, F. (1999), "Theory of Mind and Self-Consciousness: What Is It Like to Be Autistic", *Mind and Language* 14 (1), pp. 1–22.
- FUSAROLI, R. & PAOLUCCI, C. (2011), "The External Mind: an Introduction", *VS* 112–113, pp. 3–30.
- FUSAROLI, R., GRANELLI, T. & PAOLUCCI, C. (eds, 2011), "The External Mind. Perspectives on Semiosis, Distribution and Situation in Cognition", *VS* 112–113.
- GALLAGHER, S. (2006), "The Narrative Alternative to Theory of Mind", in MENARY, R. (ed.), *Radical Enactivism. Intentionality, Phenomenology, and Narrative*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 223–229.
- (2009), "Two Problems of Intersubjectivity", *Journal of Consciousness Studies*, 16, n° 6–7, pp. 1–20.

- GALLAGHER, S. & HUTTO, D. (2008), "Primary Interaction and Narrative Practice", in ZLATEV, J., RACINE, T., SINHA, C. & ITKONEN, E. (eds), *The SharedMind. Perspectives on Intersubjectivity*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 17–38.
- GALLAGHER, S. & ZAHAVI, D. (2008), *The Phenomenological Mind*, London, Routledge (tr. it. *La mente fenomenologica*, Milano, Cortina, 2009).
- GALLESE, V. (2001), "The 'Shared Manifold' Hypothesis: From Mirror Neurons to Empathy", *Journal of Consciousness Study* 8, pp. 33–50.
- (2007), "Before and Below 'Theory of Mind': Embodied Simulation and the Neural Correlates of Social Cognition", *Philosophical Transactions of the Royal Society B-Biological Sciences*, 362 (1480), pp. 659–669.
- GARDNER, H. (1987), *The Mind's New Science*, New York, Basic Books.
- GOLDMAN, A.I. (1989), "Interpretation psychologized", *Mind and Language* 4, pp. 161–185.
- (2006), *Simulating Minds. The Philosophy, Psychology and Neuroscience of Mindreading*, New York, Oxford University Press.
- GORDON, R.M. (1986), "Folk Psychology as simulation", *Mind and Language* 1, pp. 158–171.
- GREIMAS, A.J. (1983), *Du sens II*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, A.J. & COURTÉS, J. (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HEAL, J. (1998), "Understanding other Minds from the Inside", in O'HEAR, A. (ed.), *Current Issues in Philosophy of Mind*, New York, Cambridge University Press.
- HERMAN, D. (2002), *Story Logic. Problems and Possibilities of Narrative*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- (2003), "Stories as a Tool for Thinking", in HERMAN, D. (ed., 2003), pp. 163–194.
- HERMAN, D. (ed., 2003), *Narrative Theory and the Cognitive Science*, Stanford, CSLI Publications.
- HERMAN, D., JAHN, M. & RYAN, M.-L. (eds, 2008), *Routledge Encyclopedia of Narrative Theory*, New York, Routledge.
- HUTCHINS, E. (1996), *Cognition in the Wild*, Cambridge, MIT Press.
- HUTTO, D. (2007), "The Narrative Practice Hypothesis: Origins and Applications of Folk Psychology", in HUTTO, D. (ed.), *Narrative and Understanding Persons*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 43–68.
- (2008), "The Narrative Practise Hypothesis: Clarifications and Implications", *Philosophical Explorations*, Vol. 11, n° 3, pp. 175–192.
- JAHN, M. (1997), "Frames, Preferences and the Reading of Third-Person Narratives. Towards a Cognitive Narratology", *Poetics Today* 18 (4), pp. 441–468.
- LANDOWSKI, E. (2004), *Passions sans nom*, Paris, PUF.

- MALLE, B.F. (2002), "The Relation between Language and Theory of Mind in Development and Evolution", in GIVÓN, T. & MALLE, B.F. (eds), *The Evolution of Language out of Pre-Language*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 265–84.
- MINK, L.O. (1978), "Narrative Form as a Cognitive Instrument", in CANARY, R. & KOZICKI, H. (eds), *The Writing of History. Literary Form and Historical Understanding*, Madison, University of Wisconsin Press.
- PAOLUCCI, C. (2010), *Strutturalismo e interpretazione*, Milano, Bompiani.
- (2011), "The 'External Mind': Semiotics, Pragmatism, Extended Mind and Distributed Cognition", VS 112–113, pp. 67–94.
- PAVEL, T.G. (1986), *Fictional Worlds*, Cambridge: Harvard University Press.
- PRINCE, G. (1999), "Revisiting Narrativity", in GRÜNZWEIG, W. & ANDREAS S. (eds), *Transcending Boundaries. Narratology in Context*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, pp. 43–51.
- (2008), "Narrativity", in HERMAN, JAHN & RYAN (eds, 2008), pp. 387–388.
- RIZZOLATTI G. & CRAIGHERO L. (2004), "The Mirror-Neuron System", *Annual Review of Neuroscience*, 27, pp. 169–192.
- RIZZOLATTI, G. & SINIGAGLIA C. (2006), *So quel che fai, Il cervello che agisce e i neuroni specchio*, Milano, Raffaello Cortina Editore.
- RYAN, M.-L. (1991), *Possible Worlds, Artificial Intelligence and Narrative Theory*, Bloomington, Indiana university Press.
- SHAFFAER, J.M. (2010), "Le traitement cognitive de la narration", in PIER, J. & BERTHELOT, F. (eds), *Narratologies contemporaines*, Paris, EAC, pp. 215–231.
- TALMY, L. (2000), "A Cognitive Framework for Narrative Structure", *Toward a Cognitive Semantics*, vol. 2, Cambridge, MIT Press, pp. 417–482.

RÉSUMÉS / ABSTRACTS

Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement

Jean-Marie KLINKENBERG

Résumé

L'article étudie le rôle citoyen que la discipline sémiotique est susceptible de jouer, au delà de son rôle d'interface des sciences humaines. Pour cela, il envisage les trois sociétés de la sémiotique : celle des producteurs (qui fait de la sémiotique et pourquoi?), celle des cadres (dans quel contexte institutionnel fait-on de la sémiotique?) et celle des consommateurs (dans quels secteurs sociaux s'investit la sémiotique?). Pour comprendre la dynamique de la discipline dans ces secteurs, l'article recourt aux concepts de la sociologie des champs, et distingue un champ sémiotique restreint (celui de la sémiotique pour sémioticiens) et un champ sémiotique de production et de diffusion large, où la discipline a le plus souvent une fonction auxiliaire.

Mots-clés : sociologie des champs, citoyenneté, institution, transdisciplinarité, politique.

Abstract

This paper examines the civic role that semiotics can play, beyond its role as an interface for the humanities. For that it considers the three societies of semiotics: the producers (who does semiotics and why?), the frames (in which institutional context is semiotics done?), the consumers (in which social areas did semiotics play a role?) To understand the dynamics of the discipline in those sectors, the article refers to concepts developed by the sociology of fields, and distinguishes a restricted semiotic field (the field of "semiotics for semioticians") and a wide field of production and diffusion, where the discipline has mostly an ancillary function.

Keywords: sociology of fields, citizenship, institution, transdisciplinarity, politics.

Qui sont les sémioticiens et que font-ils ? Enquête sur leurs relations avec le design et des médias

Bernard DARRAS

Résumé

Qui sont les sémioticiens qui travaillent à l'université ou sur le terrain et parfois dans les deux univers ? Cette enquête rassemble, présente et interprète les réponses de 206 sémioticiens essentiellement européens et américains au sujet de la définition de leur discipline et de leurs activités.

L'étude des réponses permet de constituer l'image d'une communauté dynamique, interconnectée et coopérative dont les choix théoriques se partagent entre la sémiotique pragmatique, la sémiotique cognitive, la sémiotique culturelle et les différentes variantes de la sémiotique issue du structuralisme, mais aussi une grande diversité de syncrétismes.

L'enquête porte tout particulièrement sur les relations que les sémioticiens et la sémiotique entretiennent avec les différentes formes du design et les différents médias. Ces relations constituent un panorama riche, divers et productif qui concerne toute la chaîne de production et de réception des produits du design et des médias.

Mots-clés : enquête internationale, communauté des sémioticiens, sémiotique commerciale, sémiotique académique, sémiotique de terrain, profession.

Abstract

Who are the semioticians who are working at the university or in agencies and corporations and sometimes in both worlds? This survey gathers, exposes and interprets the answers from 206 European and American semioticians talking about the definition of their discipline and of their activities.

The analyse of the responses gives the picture of a vibrant community, interconnected and cooperative whose theoretical choices are divided between the pragmatic, cognitive and cultural semiotics, and the different variants of semiotics coming from the structuralism, but also a wide variety of syncretism.

The survey focuses particularly on relations that semiotics and the semioticians have with the various forms of design and media. These relationships constitute a rich, diverse and productive panorama concerned by the entire chain of production and reception of the products of design and media.

Keywords: international inquiry, semioticians' community, marketing semiotics, academic semiotics, applied semiotics, profession.

Le soin de la formation : L'institutionnalisation de la sémiotique au Brésil

Carolina LINDENBERG LEMOS

Jean Cristtus PORTELA

Mariana LUZ PESSOA DE BARROS

Résumé

Dans le but d'examiner l'institutionnalisation de la sémiotique greimassienne au Brésil, nous avons choisi d'analyser la place qu'elle occupe dans les institutions d'enseignement supérieur (groupes d'étude, premier, deuxième et troisième cycles), dans les manuels d'introduction à la théorie – généralement élaborés par des professeurs de l'enseignement supérieur — et à l'école secondaire, envisagée dans ses relations avec la connaissance produite à l'université. Les trois grands fronts de recherches proposés dans l'article permettent d'observer que, de l'école secondaire au premier cycle universitaire et, plus tard, aux deuxième et troisième cycles, la présence de la théorie sémiotique est croissante; il en va de même de sa systématité. À l'école secondaire, le choix d'incorporer une telle théorie dépend plus des préférences de l'enseignant que du projet de l'établissement; les livres didactiques qui s'approprient cette perspective théorique sont encore rares et les projets universitaires d'intervention dans les niveaux de l'enseignement secondaire inférieur et supérieur sont ponctuels. Dans le premier cycle, et plus spécialement dans les deuxième et troisième, cette situation s'altère. Chacune des dix universités brésiliennes dans lesquelles exerce au moins un professeur du domaine offre au moins deux cours réguliers de sémiotique. Dans ces universités, on observe que le courant greimassien est principalement présent dans les départements de Lettres, ce qui lui garantit une cohésion et une identité. Par ailleurs, on recense treize groupes de recherches liés à différentes universités du pays, bien que la majorité soit concentrée dans la région Sud-Est. Ce sont des groupes assez actifs, responsables de la plupart des activités dans le domaine et qui réunissent un grand nombre de chercheurs. C'est de ces groupes et de ces institutions qu'émergent les manuels brésiliens et les traductions d'œuvres européennes. En accompagnant l'institutionnalisation de la discipline et en y contribuant, le genre s'est concentré à chaque époque sur des problématiques théoriques et des objets spécifiques qui se sont transformés en fonction des préoccupations et des intérêts du domaine. À tous les niveaux envisagés, le trait commun à toutes les activités et à tous les choix est le soin de la formation, qui semble être ce qui appuie la continuité et le développement de la sémiotique au Brésil.

Mots-clés : institutionnalisation, sémiotique greimassienne, Brésil, enseignement supérieur, enseignement secondaire, manuels de sémiotique.

Abstract

To address the institutionalization of Greimasian semiotics in Brazil, we chose to analyze its position at the university level (study groups, graduate and undergraduate schools), in the handbooks of introduction to the theory — usually written by university professors — and at secondary school, seen from the view point of its relations to the knowledge produced from research. These three fronts proposed in the article show that from secondary education to undergraduate studies and finishing at the graduate level the presence of semiotics is stronger and more systematic at each step. At secondary school, the option for the incorporation of the theory depends highly on personal inclinations rather than on school policies; the handbooks that make use of the theory at this level are rare; the university projects of intervention on middle and high school are isolated and non systematic. At the university, this scenario changes. Each one of the ten Brazilian universities that count semiotic professors offers at least two regular semiotic courses. The Greimasian approach is almost exclusively present in the departments of literature and linguistics, which guaranties a certain degree of cohesion and identity to the group. We also find thirteen research groups attached to different universities, though they are more concentrated in the Southeastern region of the country. These are very active groups, that are responsible for the largest part of the activities conducted in the area and for gathering a large number of researchers. It is from within these groups that the Brazilian handbooks and translations emerge. Having an added role of support and contribution to the institutionalization of the discipline, this genre of publication has concentrated on varied theoretical problems and objects of analysis, reflecting changes in preoccupations and interests through out the years. In all levels under study, the common trait to all activities and choices is the careful attention given to formation, which seems to sustain the continuity and development of semiotics in Brazil.

Keywords: institutionalization, Greimasian semiotics, Brazil, higher education, secondary education, semiotics handbooks.

Institutiones semioticae : **L'enseignement des manuels**

François PROVENZANO

Résumé

L'article parcourt une quinzaine de manuels de sémiotique en langue française, des « Éléments de sémiologie » de Roland Barthes (1964) à la réédition des *Enjeux de la sémiotique* par Anne Hénault (2012). L'objectif est de mettre en évidence les procédés par lesquels ce type d'ouvrage participe à l'institutionnalisation d'une discipline, en y instaurant des lignes de partage internes, en la dotant d'une forme d'historicité, en érigeant son panthéon, en la situant par rapport à d'autres disciplines, enfin en justifiant son actualité. Guidé par une méthodologie socio-rhétorique, le propos vise à éclairer les gestualités spécifiques qui ont animé ce corpus de manuels.

Mots-clés : manuels, institutionnalisation, discours de vulgarisation, socio-rhétorique.

Abstract

The paper browses about fifteen semiotics handbooks in french, from Barthes' "Éléments de semiology" (1964) to Anne Hénault's *Enjeux de la sémiotique* reissue (2012). The purpose is to show how these handbooks play a role in the institution of semiotics, through different socio-rhetorical operations, such as: dividing up the discipline framework, giving the discipline an historical background and a legitimate pantheon, locating the discipline in the broader scientific field, proving its social topicality.

Keywords: handbooks, institution, popularization discourse, socio-rhetorics.

Directions et rôles de la sémiotique en Amérique du sud : Premières réflexions

Diana LUZ PESSOA DE BARROS

Résumé

Dans cet article, nous abordons le rôle de la sémiotique discursive française et les directions qu'elle a prises en Amérique du Sud, mais principalement au Brésil où elle a eu et continue d'avoir des développements significatifs. Nous traiterons principalement de la sémiotique au Brésil, mais nous chercherons, dans la mesure du possible, à établir des dialogues avec les études sémiotiques en Amérique du Sud, en particulier au Venezuela, au Pérou, au Chili et en Argentine où nous avons plus de contacts.

L'article s'organise en trois parties : la première fait des observations générales au sujet de l'accueil réservé à la théorie sémiotique du discours dans certains pays d'Amérique du Sud, la seconde aborde le maintien des directions dans la théorie et dans la méthodologie, ainsi que l'élargissement des fins et des objets d'analyse dans ces centres de recherche en sémiotique, enfin, la troisième partie s'intéresse au rôle des études sémiotiques et des dialogues que la sémiotique entretient avec d'autres disciplines dans les pays susmentionnés.

Nous avons, donc, rapporté les dialogues avec les autres études du langage qui caractérisent le plus la sémiotique en Amérique du Sud, ainsi que les nouveaux objets auxquels elle s'intéresse et nous avons observé comment elle s'est toujours efforcée de contribuer à la connaissance de la culture et de la société de chaque pays. Ainsi, la Sémiotique en Amérique du Sud se caractérise sommairement : par une formation solide en sémiotique des étudiants dans différents domaines ; par une institutionnalisation de la sémiotique discursive en tant que discipline universitaire ; par une recherche de développements théoriques et méthodologiques qui peuvent fournir des réponses aux défis d'une société multiculturelle et multilingue, c'est à dire d'une société du « mélange », d'une société métissée ; par la contribution théorique que la sémiotique en Amérique du Sud a pu donner à la communauté sémiotique internationale ; par un examen des discours sociaux et culturels d'Amérique du Sud ; par les contributions importantes que la sémiotique discursive a apportées aux études du langage.

Mots-clés : sémiotique discursive, sémiotique en Amérique du Sud, sémiotique au Brésil, maintien des directions, rôle des études sémiotiques.

Abstract

In this article we intend to show the roles of French Discursive Semiotics and the courses it took in French Discursive Semiotics, but mainly in Brazil, where it has had significant developments. We will mostly deal with Semiotics in Brazil, but we will try, whenever possible, to establish dialogues with the semiotic studies in South America, especially in Venezuela, Peru, Chile and Argentina, countries with which we have more contact.

The article was organized in three parts: the first, with some very general considerations on the reception of the Semiotic Theory of Discourse in some countries from South America; the second, on the maintenance of the courses in theory and methodology and on the broadening of the effects and the objects of analysis in such Semiotics research centers; the third, on the role of the Semiotic Studies and on the dialogues that Semiotics keeps with other subjects in the above mentioned countries.

We indicate, in such way, the dialogues with other language studies that mostly characterize Semiotics in South America, and the new objects it has taken, always trying to contribute with the knowledge of culture and society from each country. The semiotic studies developed in South America are characterized: by the graduation in Semiotics which has been given to students in different areas; by the institutionalization of Discursive Semiotics as a university subject; by the search for theoretical and methodological developments that can give some answers to the challenges of a multilingual and pluricultural society, that is, of a society of “mixes”, of a crossbred society; by the theoretical contribution that can be given to the International semiotics Community; by the undeniable contributions that Discursive Semiotics has brought, in South America, to language studies.

Keywords: French discursive semiotics, semiotics in South America, semiotics in Brazil, maintenance of courses, role of semiotic studies.

Trajectoire et perspectives du Programme de Sémiotique et Études de la Signification (SeS)

Raúl DORRA

María Isabel FILINICH

Iván RUIZ

Luisa RUIZ MORENO

María Luisa SOLÍS ZEPEDA

Résumé

Le Programme de Sémiotique et Études de la Signification (SeS) se consacre à l'enseignement, la diffusion et la production de la connaissance sémiotique. Chacune de ces activités a été impulsée par la ferme conviction que la sémiotique est une discipline qui occupe une place importante dans les différents champs scientifiques et académiques où la signification est présente et où les discours s'articulent. La sémiotique qui est développée au SeS possède une série d'éléments inhérents à son ancrage universitaire et culturel aux caractéristiques propres, qui ont modelé et distingué, d'une certaine manière, le travail actuel et qui amorcent les actions futures.

Que veut-on dire quand on s'annonce comme Programme de Sémiotique et Études de la Signification? De quelle sémiotique parle-t-on, quand il y a tant d'écoles différentes, sans compter qu'au sein même des perspectives les plus notoires et représentées par les chercheurs les plus reconnus, il y a tant de courants internes, de théories sémiotiques spécifiques qui se frayent un chemin dans la théorie générale? C'est à ces questions que le texte qui suit essaiera de répondre grâce au bilan qui a été fait pour répondre à l'appel de *Signata*.

Mots-clés : sémiotique, recherche et enseignement, chaire Greimas, Tópicos del Seminario, schizie créatrice.

Abstract

The Semiotics and Meaning Studies Program (SeS) is dedicated to the teaching, dissemination and generation of semiotic knowledge. Each of these activities has been driven by the firm conviction that semiotics is a discipline that occupies an important place in the various scientific and academic fields in which meaning is present and where speech is articulated. The semiotics that SeS develops has a series of components inherent in its university and cultural anchorage, characteristics which have modeled and distinguished, in some way, the current work and those that plan future actions.

What does it mean when one advertises itself as a Semiotics and Meaning Studies Program? What semiotics are we talking about when there are several and when even within the perspectives that are most outstanding and represented by the most recognized researchers, there are also internal currents, specific semiotic theories that are waded through in the general theory? The following text will try to answer these questions through the recount that has been done to respond to the *Signata* call for papers.

Keywords: semiotic, research and teaching, Greimas's chair, Tópicos del Seminario, creative schism.

The Institutionalization of Semiotics in North America

Marcel DANESI

Résumé

Cet article présente une vue d'ensemble de l'institutionnalisation de la sémiotique en Amérique du Nord (États-Unis et Canada), en cartographiant sa répartition et sa diffusion dans les universités. L'auteur porte plus particulièrement son attention sur les tendances et les réalisations actuelles dans l'enseignement de la sémiotique, dans les institutions mises en place pour faciliter les contacts professionnels entre sémioticiens et dans les modes de publication permettant aux chercheurs du champ de diffuser et de discuter leurs idées et leurs travaux. L'article examine aussi de manière schématique le genre de paradigme de recherche qu'on peut percevoir comme étant distinctif de la sémiotique nord-américaine, par rapport à d'autres paradigmes. Bien que l'abondance des travaux publiés par les sémioticiens nord-américains puisse sembler brosser un tableau idyllique de l'état de la sémiotique sur le continent, la discipline continue en réalité de lutter pour sa reconnaissance parmi les principaux courants de l'univers académique. Cet article examinera également les raisons probables de cet état de fait.

Mots-clés : histoire de la sémiotique, recherche américaine en sémiotique, enseignement de la sémiotique, institutions de la sémiotique, futur de la sémiotique.

Abstract

This article presents an overview of the institutionalization of semiotics in North America (United States and Canada), charting its collocation and spread within academia. It looks specifically at current trends and achievements in the teaching of semiotics, the institutions that have been established to make it possible for semioticians to interact professionally with each other, and the publication sources that are available for scholars in the field to document and discuss their ideas and research findings. It also examines schematically the kind of research paradigms that might be perceived as distinguishing North American semiotics from other paradigms. Although the abundant published work by North American semioticians may appear to paint a rosy picture of the state of semiotics on the continent, in reality the discipline continues to struggle for acceptance into mainstream academic life. This essay will also look at the probable reasons behind this.

Keywords: semiotic history, American research in semiotics, teaching semiotics, semiotic institutions, future of semiotics.

Peut-on organiser la sémiotique ?

Eero TARASTI

Résumé

L'article est un témoignage personnel sur le mouvement international de la sémiotique à partir des expériences de l'auteur, vécues comme étudiant, chercheur, puis professeur et animateur de cette discipline. Il raconte ses années d'errance d'Helsinki à Paris et du Brésil aux Etats-Unis, à travers les congrès, les projets de publications et l'administration locale ou internationale de la sémiotique. Il évoque ses rencontres avec les sémioticiens de la génération 'classique', de Lévi-Strauss à Greimas, Sebeok et Lotman. Il commente aussi l'avenir de l'approche sémiotique à l'ère de la mondialisation.

Mots clés : organisation de la sémiotique, sociétés sémiotiques, publications, congrès, influence culturelle, milieux académiques, enseignement, sémiotique classique, rôle de la sémiotique dans le monde actuel, écoles de sémiotique.

Abstract

The article is a personal testimony of the international semiotic movement from the viewpoint of the experiences of the author from his student time to his role as a scholar, teacher et organizer of this discipline. He tell about his wandering years from Helsinki to Paris, Brazil and the United States through congresses, publishing projects, and local and international administration. He provides documents of his acquaintances with classical semioticians such as Lévi-Strauss, Greimas, Sebeok and Lotman. He likewise discusses the future of semiotics in our global time.

Keywords: organization of semiotics, semiotics societies, publications, symposiums, cultural influence, academic institutions, teaching, classical semiotics, role of semiotics in today's world, academic programs in semiotics.

La psychosémiotique : Naissance, adolescence et maturité institutionnelles

Ivan DARRAULT-HARRIS

Resume

Choisissant délibérément de décrire notre trajectoire personnelle de chercheur, nous avons revécu les trois rencontres décisives, reparcouru de manière critique les trois étapes marquantes de l'institutionnalisation de notre recherche principale, qui a donné naissance à la psychosémiotique, puis à l'éthosémiotique, la sémiotique du comportement. Quelques traits pertinents émergent de cette auto-analyse : la nécessité initiale d'un compromis avec les partenaires non sémioticiens, l'accent mis sur un petit nombre d'opérateurs de conviction impactant les destinataires de nos travaux, enfin l'acquisition, pour nous-même, d'une compétence de psychothérapeute pour obtenir un cumul de rôles, de connaissances réclamés par la poursuite de nos recherches. Ne pouvant à l'évidence juger de l'exemplarité de ce parcours, nous croyons communiquer ici les données permettant au lecteur cette évaluation.

Mots-clé : institutionnalisation, professionnalisation, psychosémiotique, psychothérapie, psychomotricité.

Abstract

Selecting intentionally the description of our personal research worker's trajectory, we have lived again the three decisive meetings, travelled through, in a critical way, the three main stages of the institutionalization of our main research, which allowed psychosemiotics and, after, ethosemiotics (semiotics of behaviour) to be born. Some relevant features are coming into view from this self-analysis : the initial necessity of a compromise with the non semiotician partners, the stress put on a little number of conviction operators hitting the addressed persons of our works, last, the acquisition of a own psychoterapist's competence in order to obtain a plurality of rolls, of knowledges claimed by the pursuit of our researches. Unable, clearly, to judge if our travel is, or isn't, exemplary, we believe we are giving here the facts which allow the reader to do that evaluation.

Keywords: institutionalization, professionalization, psychosemiotics, psychotherapy, psychomotor therapy.

La sémiotique, le design et les autres : Concours de circonstances ou concours de compétence ?

Xóchitl ARIAS GONZALEZ

Résumé

Le témoignage qui suit veut illustrer la capacité de la sémiotique à réaliser des activités qui constituent une certaine « compétence stratégique » pour la conception d'un produit : simuler les effets de signification attendus, préconiser ou recommander des solutions adaptées, gérer et accompagner l'ensemble du processus. Ce témoignage est formulé depuis un parcours qui a traversé le journalisme, le graphisme, la sémiotique et qui a connu les rôles de designer, chercheur, enseignant. Le texte qui suit constitue une réflexion personnelle sur la valeur de la sémiotique en tant que formatrice de compétences spécifiques pour une praxis particulière. Il propose quelques suggestions sur la manière dont la sémiotique contribue de façon pratique au processus de conception.

Mots-clés : sémantique-produit, conception-produit, sémiotique, innovation, communication.

Abstract

The aim of this text is to give some illustration of how semiotics can be considered as a strategic competency by its abilities applied for product innovation: to simulate the expected “sense effects”, to recommend adapted solutions, to manage and to accompany the whole process. This attempt is projected from an experiential path formed by the fields of graphic design, press and semiotics and the roles of designer, researcher and teacher. This paper proposes a sight on how semiotics contributes to the process of design.

Keywords: design, product semantics, semiotics, innovation, communication.

**La transposition des textes sur papier
vers les supports numériques mobiles :
Quels enjeux sémiotiques ?**

Nicole PIGNIER

Résumé

Pour de nombreux usagers, un des indices de contemporanéité des marques et des institutions est leur capacité à investir les objets numériques qui s’inscrivent dans la mobilité. Mais la question de la transposition et de ses enjeux de sens pour l’usager n’est pas suffisamment posée. Cet article propose une démarche méthodologique permettant de comprendre et d’analyser le processus de transposition des textes sur supports papier vers les supports numériques. Précisément, à partir d’un corpus d’applications pour la tablette tactile iPad où sont transposés des textes littéraires pour enfants nous proposons d’étudier les opérations sémiotiques de répétition, d’augmentation, d’effacement, ... liées aux processus de transposition d’un support papier vers un support numérique. Quels sont les effets de sens sur la prise d’information, sur la pratique de lecture ?

Mots-clés : Supports numériques, transposition, lecture, mobilité, sémiotique.

Abstract

For many users, the capacity of the brands and institutions to invest the digital mobile objects is one of the indications of contemporaneity. But the question of the transposition and the semiotic effects for the user is not specified enough. This paper proposes a methodological approach allowing to understand and to analyze the process of transposition of texts on paper supports towards the digital supports. Exactly, from a corpus of applications for the iPad tactile tablet where are transposed the literary texts for children, we suggest studying the semiotic operations of repetition, increase, disappearance, bound to the processes of transposition of a paper towards a digital support. What are the effects on the perception of the text, on the practice of reading?

Keywords: digital supports, transposition, reading, mobility, semiotic.

Musical Visual Vernacular. How the deaf people translate the sound vibrations into the sign language: An example from Italy.

Anna Ambra ZAGHETTO

Résumé

Le Visual Vernacular musical (VVM) est un nouveau style expressif répandu parmi les sourds italiens depuis 2008. À présent, on connaît seulement deux exemples du style VVM, représentés par deux travaux artistiques italiens. L'analyse des enregistrements vidéo des performances en VVM explique le procès d'évolution et de structuration/organisation de ce style expressif. Les données, recueillies entre 2010 et 2011, nous montrent que les performances en VVM se basent sur la connexion entre deux domaines sémantiques différents : le domaine linguistique (tiré de la langue signée) et le domaine musical/sonore. Le résultat des performances en VVM est fortement iconique et peut être défini comme une suite d'images (construites sur une base linguistique) qui sont également compréhensibles par un public, qu'il soit sourd ou entendant. Dans cette perspective, les signes linguistiques et musicaux sont combinés pour créer un nouvel espace sémantique où de nouvelles significations surgissent d'un substrat commun.

Mots-clés : surdité, langues des signes, performance, sonore perception, espace sémantique, paysage sonore.

Abstract

Musical Visual Vernacular (VVM) is a new expression style developed among Italian deaf people from 2008. VVM represents a new way of sign articulation related to the perception of the sound vibrations. Till now, only two VVM examples are known, and these are two Italian works-art. The analysis of VVM performances (video-recording) clarifies the evolution of this style and its structure and organization. Data, collected between 2010 and 2011, show that VVM performances are based on the correlation of two different semantic dominions: on the one hand, the linguistic dominion (sign language), and, on the other hand, the music/sound dominion. The result is highly iconic and it can be defined as a sequence of images (based on the linguistic system) equally understandable by deaf or hearing audience. In this perspective linguistic and music signs are combined to create a new semiological space in which new meanings crop out from a common ground layer.

Keywords: deafness, sign language, performance, sound perception, semantic space, soundscape.

Sens et cognition : La narrativité entre sémiotique et sciences cognitives

Claudio PAOLUCCI

Résumé

Dans cet article, je compare d'un point de vue épistémologique les théories sémiotiques de la narrativité élaborées dans le cadre sémiotique avec celles qui ont vu le jour dans celui des sciences cognitives. En examinant la place de plus en plus centrale que la narrativité a prise dans ces dernières, je démontre que l'introduction de la notion même de narrativité a un impact spectaculaire sur elles, susceptible qu'elle est de modifier leurs positions épistémologiques.

Mots-clés : narrativité, cognition, sémiotique, pratiques narratives, esprit.

Abstract

In this paper I will try to compare, from an epistemological point of view, the semiotic theory of Narrativity and different theories of Narrativity that were elaborated inside cognitive sciences. By underlying how Narrativity becomes more and more central among cognitive sciences, I will try to show that the introduction of the very idea of Narrativity represents a real turning point for cognitive sciences, able to change their own epistemological assumptions.

Keywords: narrativity, cognition, semiotics, narrative practices, mind.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Xóchitl Arias Gonzalez

Xóchitl Arias est enseignante-chercheuse au Tecnológico de Monterrey, campus Guadalajara (Mexique), où elle donne des cours liés au langage des objets, aux théories et méthodes de design dans des filières design de deuxième et troisième cycles. Elle y est également responsable du Master en Design Industriel et Innovation de Produit et coordonne le groupe de recherche en Design pour l'innovation. Outre son activité académique, Mme Arias collabore avec des entreprises de façon ponctuelle dans des projets d'innovation produit.

Courriel : x.arias@itesm.mx

Marcel Danesi

Marcel Danesi is professor of semiotics and linguistic anthropology at the University of Toronto. He is also been a visiting professor in various universities, including La Sapienza – University of Rome, the Catholic University of Milan, the University of Lugano, the University of Perugia, and Middlebury College. He has published extensively in various areas of semiotics and linguistics. Among his most recent books are: *Brands* (2006), *The Quest for Meaning. A Guide to Semiotic Theory and Practice* (2007), *Popular Culture: Introductory Perspectives* (2007), and *X-Rated! The Power of Mythic Symbolism in Popular Culture* (2009). He is currently Editor-in-Chief of *Semiotica*, the journal of the International Association for Semiotic Studies.

E-mail: marcel.danesi@utoronto.ca

Bernard Darras

Bernard Darras est professeur de sémiotique et de méthodologie de la recherche à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il est actuellement directeur de l'École doctorale APESA 279, Directeur exécutif de l'Institut ACTE UMR 8218, du Master Multimédia Interactif et du Master Design-Média-Technologie à l'Université Paris 1. Ses recherches concernent prioritairement les approches sémiotiques, pragmatiques, constructivistes, systémiques et interactionnistes des cultures visuelles, matérielles et digitales. Il a publié ou dirigé treize livres et onze numéros de revues, et environ 180 articles scientifiques. Dernières publications : B. Darras (dir.), *Art+Design\semiotics, Collection#3*, Parsons Paris, 2011 ; B. Darras, & S. Belkhamza (dir.), *Objets & Communication, MEI 30-31*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; B. Darras (dir.), *Images et études culturelles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008.

Courriel : bernard.darras@univ-paris1.fr

Ivan Darrault-Harris

Né en 1945, actuellement professeur émérite en sciences du langage à l'Université de Limoges et l'EHESS de Paris. Fondateur de la psycho- et de l'éthosémiotique dans le cadre de l'École sémiotique de Paris dans les années 1980. Auteur de 150 articles et ouvrages principalement consacrés à l'étude psychosémiotique de la psychogenèse du jeune enfant et de l'adolescent, des interactions thérapeutiques. Responsable, depuis les années 1980, de la formation de thérapeutes psychomotriciens, puis de psychothérapeutes : (en coll. avec Aucouturier, B. et Empinet, J.-L.) *La Pratique psychomotrice*, Doin, Paris, 1984. Co-auteur, avec le psychiatre J.-P. Klein, d'une théorie psychosémiotique du changement humain (*Pour une psychiatrie de l'ellipse*, PULIM, Limoges, 2010, 3^e édition augmentée). Auteur de plans de prévention des troubles et pathologies du développement du jeune enfant, des conduites à risque des adolescents (Europe, Amérique centrale et du Sud) : (en coll. avec J. Fontanille) *Les Âges de la vie. Sémiotique de la culture et du temps*, PUF, Paris, 2008. Étude complémentaire et comparative des problèmes d'identité dans les communautés indiennes du Brésil (ethnies kadiwéo, guarani-kaïowa, bororo : *Identité et représentation chez les indiens kadiwéo et guarani du Brésil. En hommage à Cl. Lévi-Strauss pour son centenaire*, Lambert-Lucas, Limoges, 2009).

Courriel : ivan@darrault.com

Anne Hénault

Anne Hénault, ENS (École Normale Supérieure, Paris), est professeur émérite en Sciences du Langage à l'Université de Paris-Sorbonne. D'abord captivée par le design (enquêtes free-lance) et par le théâtre d'avant garde (Arrabal, Gombrowicz, living theater, Ariane Mnouchkine, etc. cf. *Le théâtre, 1968.1*. Paris, Christian Bourgois), elle a ensuite publié, entre autres, aux Presses Universitaires de France (PUF) *Le Pouvoir comme Passion* (qui comprend un débat entre Algirdas J. Greimas et Paul Ricoeur) 1994 ; *Histoire de la Sémiotique* 1997 et, à la fois comme éditeur et comme auteur, *Questions de Sémiotique* 2002. En 2012, les PUF ont décidé de republier en un seul volume les deux tomes (révisés et complétés) de son premier ouvrage dédié aux sciences du langage, *Les Enjeux de la sémiotique*, dans la collection de poche *Quadrige*. Anne Hénault a fondé, en 1978, avec A.J. Greimas, l'ADES (assoc. dévelopt. enseignant sémiotique) puis créé, toujours avec A.J. Greimas, les *Actes Sémiotiques* afin d'assurer la diffusion des papiers de travail de l'École de Paris. Elle a ensuite fondé aux PUF la collection *Formes Sémiotiques* dont elle assure la direction. Présidente du Cercle Sémiotique de Paris, elle est vice-présidente de l'Association Française de Sémiotique (AFS) et vice-présidente de l'Association Internationale de Sémiotique (AIS).

Courriel : anne.henault@beaurecueil.org

Jean-Marie Klinkenberg

Jean-Marie Klinkenberg, professor emeritus at the University of Liège (Belgium) researched in sciences of language, especially in semiotics and rhetoric, areas in which he has published nearly 600 works, translated into twenty languages. He has contributed to renew the rhetoric within the interdisciplinary team known as Groupe μ , the collective author of *A General Rhetoric* (1970), *A Rhetoric of Poetry* (1977), *A Treaty of visual Signs* (1992) who, more recently, has helped to shape semiotics in a cognitive and social orientation. Member of the Royal Academy of Belgium and chairman of *Signata*, he presided the International Association for Visual Semiotics four times and represents Belgium at the International Advisory board of the International Association for Semiotic Studies.

E-mail: jmklinkenberg@ulg.ac.be

Carolina Lindenberg Lemos

Carolina Lindenberg Lemos fait son doctorat en sémiotique et linguistique générale à l'Universidade de São Paulo (USP), au Brésil, en cotutelle avec l'Université de Liège. Sa recherche porte sur les effets de tension créés par la répétition dans les textes. Elle fait partie du GES-USP – Grupo de Estudos Semióticos da USP [Groupe d'Étude Sémiotique de l'USP], où elle a organisé des séminaires, des colloques et des cours des professeurs invités. Elle a publié des articles dans des périodiques spécialisés et ses principaux domaines d'intérêt sont la tensivité, l'énonciation et les sémiotiques syncrétiques.

Courriel : carolina.lemos@gmail.com

Diana Luz Pessoa de Barros

Diana Luz Pessoa de Barros est professeur des universités à l'Université de São Paulo et à l'Université Presbytérienne Mackenzie, au Brésil. Elle a été le président de l'Association Brésilienne de Linguistique (1991/1993) et le représentant de l'aire de Linguistique auprès du Comité de Lettres et Linguistique du CNPq (1997/1998, 2006/2009), et elle est, actuellement, le Secrétaire Générale de l'Association de Linguistique et Philologie de l'Amérique Latine (2008/2014). Elle a publié des livres et des articles surtout dans les domaines de la théorie et de l'analyse des discours, des études de la langue parlée, de la sémiotique discursive et de l'histoire des idées linguistiques. Quelques-unes de ces publications sont : *Teoria do discurso. Fundamentos semióticos*; *Teoria semiótica do texto*; *Dialogismo, polifonia e intertextualidade: em torno de Bakhtin* (avec J.L. Fiorin); *Os discursos do descobrimento : 500 e mais anos de discursos* (org.); *Greimas en América Latina : bifurcaciones* (avec T. Espar); *A fabricação dos sentidos* (avec J.L. Fiorin).

Courriel : dianaluz@usp.br

Mariana Luz Pessoa de Barros

Mariana Luz Pessoa de Barros a fait son doctorat en sémiotique et linguistique générale à l'Universidade de São Paulo (USP), au Brésil, au cours duquel la chercheuse a accompli un stage à l'Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis. Sa thèse de doctorat — *O discurso da memória. Entre o sensível e o inteligível* (2011) [Le discours de la mémoire. Entre le sensible et l'intelligible] — examine la construction de la mémoire et le contrat véridictoire dans des différents genres autobiographiques au Brésil. Elle fait partie du GES-USP – Grupo de Estudos Semióticos da USP [Groupe d'Étude Sémiotique de l'USP] et dirige le FAPS – Fórum de Atualização em Pesquisas Semióticas [Forum sur l'actualité de la Recherche Sémiotique]. Elle a publié des articles dans des périodiques spécialisés et ses principaux domaines d'intérêt sont la sémiotique littéraire et les études de la temporalité.

Courriel : maluzpessoa@hotmail.com

Claudio Paolucci

Claudio Paolucci enseigne la sémiotique et la sémiotique interprétative à l'Université de Bologne, Italie. Depuis 2005, il est responsable du programme de doctorat en Sémiotique de l'Institut italien des Sciences humaines. Il a donné des séminaires, des cours et des conférences dans les universités de Paris (CREA, EHESS), São Paulo (PUC), Sofia, Palerme, Toulouse, Milan, Limoges, Messina et Teramo. Il est rédacteur en chef des revues *VS-Versus* et *RIFL* [Revue Italienne de Philosophie du Langage] et secrétaire de la Société Italienne de Philosophie du Langage. Il a publié plus de 20 articles dans des revues internationales. Son œuvre principale est *Structuralisme et interprétation* (Bompiani, 2010, 510 p.).

Courriel : c.paolucci@unibo.it

Nicole Pignier

Nicole Pignier est maître de conférences à l'Université de Limoges où elle enseigne la sémiotique du design numérique. Elle est responsable de la Licence Professionnelle Webdesign sensoriel et stratégies de communication en ligne. Chercheur au Centre de Recherches Sémiotiques de l'Université de Limoges, N. Pignier a publié entre autres *Penser le webdesign. Sociale expérience du webdesign* en collaboration avec Benoît Drouillat en 2008, *De l'expérience multimédia. Usages et pratiques culturelles*, paru en 2009. Elle a co-dirigé avec Michel Lavigne le n° 32 de la revue *MEI*, intitulé « Mémoires et Internet », paru chez L'Harmattan en janvier 2011. Elle a co-dirigé avec Eleni Mitropoulou le dossier n° 1 de la revue *Interfaces numériques* intitulé « De l'interactivité aux interaction(s) médiatrice(s) » paru chez Lavoisier en février 2012.

Courriel : nicole.pignier@gmail.com

Jean Cristtus Portela

Jean Cristtus Portela est professeur de linguistique et de sémiotique à l'Universidade Estadual Paulista (UNESP) et chef du département de Sciences Humaines dans la même institution. Il est fondateur du Grupo de Estudos Semióticos em Comunicação [Groupe d'Études Sémiotiques en Communication] et membre du comité éditorial des périodiques brésiliens *Cadernos de Semiótica Aplicada* et *Estudos Semióticos*. Il a codirigé les ouvrages *Semiótica e mídia : textos, práticas, estratégias* [Sémiotique et média : textes, pratiques, stratégies] (Bauru, FAAC, 2008) et *Semiótica : identidade e diálogos* [Sémiotique : identité et dialogues] (São Paulo, Cultura Acadêmica, 2012) et travaille à l'organisation de l'ouvrage *Cenas práticas* [Scènes pratiques] (São Paulo, Cultura Acadêmica, 2013, à paraître). Il est traducteur de plusieurs articles et œuvres qui portent sur la sémiotique et les théories du discours. Ses recherches traitent principalement de l'histoire et de l'épistémologie de la sémiotique et de la sémiotique des médias.

Courriel : jeanportela@uol.com.br

François Provenzano

François Provenzano est chargé de cours en sciences du langage et rhétorique à l'Université de Liège. Il a récemment publié *Vies et mort de la francophonie. Une politique française de la langue et de la littérature* (Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2011) et *Historiographies périphériques. Enjeux et rhétoriques de l'histoire littéraire en francophonie du Nord* (Bruxelles, Académie royale, 2012). Il est secrétaire de la revue *Signata – Annales des sémiotiques* et membre du groupe de travail « Presse magazine » du Centre d'histoire de Sciences-Po Paris. Ses recherches actuelles portent sur la rhétorique et la circulation sociale du discours théorique.

Courriel : Francois.Provenzano@ulg.ac.be

SeS (collectif)

Les auteurs Raúl Dorra, María Isabel Filinich, Iván Ruiz, Luisa Ruiz Moreno et María Luisa Solís Zepeda forment le corps académique du Programme de Sémiotique et Études de la Signification (SeS) de l'Université Autonome de Puebla. Ils se consacrent à la recherche dans leur centre de travail à la fois de manière individuelle et collective. Leur projet commun actuel s'intitule : « Théorie et analyse des processus de signification ». Par ailleurs, ils donnent leurs cours à la faculté de Philosophie et Lettres de cette même université. Tous sont membres du Système National des Chercheurs (SNI-Conacyt). Leurs travaux de recherche individuelle sont publiés dans des revues spécialisées aussi bien au Mexique qu'à l'étranger. Ils sont également auteurs de nombreux chapitres de livres, de même que de livres individuels, de livres collectifs et de livres conçus et élaborés en équipe (SeS et chercheurs d'autres centres). Parmi ces derniers figurent : *Del horror a la piedad*, *Encajes discursivos. Estudios semióticos* et *La esquicia creadora* qui vient de paraître. Les activités générales du SeS, de même que les thèmes des 26 volumes édités à ce jour de la revue semestrielle *Tópicos del Seminario. Revista de semiótica*, peuvent être consultés sur la page internet suivante : www.semiotica.buap.mx.

Courriel : semioticabuap@hotmail.com

Eero Tarasti

Eero Tarasti, né en 1948, est professeur titulaire de musicologie à l'Université d'Helsinki depuis 1984. Fondateur et Président de la Société finlandaise pour la sémiotique depuis 1979, il est membre fondateur et Directeur de l'Institut International de Sémiotique (ISI) à Imatra (Finlande) depuis 1988 et directeur du projet international de recherche musicologique Signification Musicale depuis 1984. Parmi ses 32 ouvrages publiés en anglais, français, italien, finnois, bulgare et chinois, on citera notamment *Mythe et musique* (1979), *Heitor Villa-Lobos* (1994), *A Theory of Musical Semiotics* (1994), *Existential Semiotics* (2000), *Signs of Music* (2003), *La Musique et ses signes* (2006), *Fondements de la sémiotique existentielle* (2009), *Fondamenti di semiotica esistenziale* (2010) et *Semiotics of Classical Music* (2012). Il a publié un roman, *Le Secret du professeur Amfortas* (1996). Il est Président de l'IASS/AIS depuis 2004 et docteur honoris causa de plusieurs universités.

Courriel : eero.tarasti@helsinki.fi

Anna Ambra Zaghetto

Née en 1978, Anna Ambra Zaghetto est professeur en musique (Conservatorio di Torino, 1999), docteur en sciences naturelles (Università Statale di Milano, 2008) et détentrice d'un master en anthropologie (Università di Milano Bicocca, 2011). Elle est actuellement en attente d'une bourse post-doctorale à l'EHESS (Paris). Ses intérêts de recherche sont : la relation entre la perception musicale et le langage, les incapacités dans la perception, la spatialisation, l'anthropologie de la musique et du langage, les modèles mathématiques dans la musique et le processus linguistique.

Courriel : ambra.zaghetto@gmail.com

SIGNATA

ANNALES DES SÉMIOTIQUES/ ANNALS OF SEMIOTICS

Volume n° 1 (2010)

Cartographie de la sémiotique actuelle / Mapping Current Semiotics

345 pages + 3 planches couleurs hors-texte

ISBN : 978-2-87544-001-3 / ISSN : 2032-9806

Volume n° 2 (2011)

La sémiotique entre autres / Semiotics among others

372 pages

ISBN : 978-2-87544-004-4 / ISSN : 2032-9806

Volume n° 3 (2012)

L'institution de la sémiotique : Recherche, enseignement, professions / The Institution of Semiotics: Research, Teaching, Professions

340 pages

ISBN : 978-2-87562-010-1 / ISSN : 2032-9806

Volume n° 4 (2013, à paraître)

Que peut le métalangage ? / What can metalanguage do?



Contacts et commande :
signata.annales@gmail.com
<http://www.signata.ulg.ac.be>



Consignes de soumission de dossiers

Signata est ouverte à la soumission de dossiers par des directeurs externes. La revue publiera, en alternance, un dossier dirigé par le comité de direction de la revue (numéros pairs) et un dossier dirigé par un directeur externe (numéros impairs).

Pour soumettre une proposition de dossier, il convient d'envoyer les informations suivantes à l'adresse du secrétariat de la revue, signata.annales@gmail.com :

- un argumentaire général, d'environ 3000 signes, expliquant la problématique visée par le dossier ;
- un projet de table des matières, proposant un découpage en sections et une articulation de la problématique ; la table des matières ne comportera pas plus d'une quinzaine de titres d'articles ;
- une explication et une justification de la forme de recrutement des auteurs du dossier (appels à communication ou auteurs sur invitation) ;
- un calendrier de travail, qui précisera, en cas d'acceptation du projet de dossier, les dates de remise des articles (1^{re} version / version définitive).

Sur ce dernier point, pour information, voici le calendrier prévisionnel pour les années 2013-2014 :

- janvier 2013 : réception articles *Signata* 4
- juin 2013 : limite réception propositions de dossier *Signata* 5 (dir. externe)
- oct./nov. 2013 : parution *Signata* 4
- janvier 2014 : réception versions finales articles *Signata* 5 (dir. externe)
- oct./nov. 2014 : parution *Signata* 5 (dir. externe).

Les projets de dossiers sont évalués par le comité de direction de la revue.

Une fois le projet de dossier accepté, les articles font eux-mêmes l'objet d'une évaluation. Pour le protocole rédactionnel des articles, voir le document *ad hoc* (http://www.signata.ulg.ac.be/pdf/SIGNATA_SoumissionArticles.pdf).

Les articles des dossiers externes sont évalués par le comité de lecture de *Signata*, en bonne intelligence avec les directeurs externes. Le comité de direction de *Signata* reste le garant de la qualité scientifique finale des textes publiés.

Guidelines for the submission of themes for issues

Signata welcomes proposed themes for issues, to be edited by guest editors. The journal will alternate between issues featuring a theme selected by the editorial committee (even numbered issues) and issues to be edited by an external editor, featuring a theme selected by that editor (odd-numbered issues).

In order to submit a proposal for such a project, please send the following information to the secretary of the journal at this address: signata.annales@gmail.com:

- a general argument, comprising about 3000 characters, explaining the problematic underlying the theme;
- a provisional table of contents, including a division into sections, showing the parts of the problematic; this table of contents must not contain more than 15 article titles;
- a detailed statement and explanation of the manner in which authors are to be invited to contribute to the theme (call for papers or individual invitations);
- a work calendar which in case of approval of the project will specify the dates on which articles are to be submitted (first drafts and final versions).

Regarding this last point, please see for informational purposes the provisional calendar for 2013 and 2014:

- January 2013: date to receive articles for *Signata* 4
- June 2013: deadline for receiving proposals for a general theme for the odd-numbered issue *Signata* 5 (guest editor)
- Oct./Nov. 2013: *Signata* 4 will be published
- January 2014: date for receiving final versions of articles to appear in *Signata* 5 (guest editor)
- Oct./Nov. 2014: *Signata* 5 will be published

Issue themes are evaluated by the steering committee of the journal.

Once a theme proposal has been accepted, each article is separately evaluated. Regarding the style sheet for articles see this explanation (http://www.signata.ulg.ac.be/pdf/SIGNATA_SubmissionPapers.pdf).

Articles contributed to issue themes are evaluated by the *Signata* editorial committee, in full cooperation with the guest editors. The editorial committee of *Signata* has the final responsibility for the scientific reliability of everything the journal publishes.

Collection *Sigilla*

La question du sens traverse de bout en bout la vie des hommes. Elle est posée tant par leurs pratiques que par les objets qu'ils manipulent. La sémiotique naît de ce constat et cherche à en creuser la complexité. Sans parti pris quant aux obédiences théoriques ni quant aux objets d'étude, la collection ***Sigilla*** accueille toute proposition rigoureuse et originale reconnaissant la pertinence et la cohérence de ce projet disciplinaire.



Claude ZILBERBERG

La structure tensive suivi de
Note sur la structure des paradigmes
et de *Sur la dualité de la poétique*
(2012)

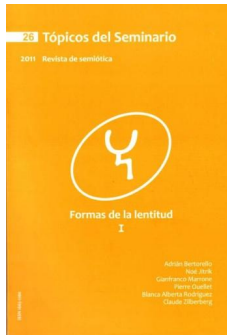
Pour plus d'information concernant la collection *SIGILLA*, veuillez consulter le site des Presses Universitaires de Liège : <http://www.presses.ulg.ac.be>



Presses Universitaires de Liège

Revue

Tópicos del Seminario. Revista de semiótica



Tópicos del Seminario est une publication en langue espagnole, périodique et arbitrée, incluse dans les principaux indices nationaux et internationaux, éditée par l'Université Autonome de Puebla, au Mexique. De caractère monographique, elle se propose de faire connaître les travaux scientifiques, originaux et récents, qui abordent les thèmes prévus pour chaque volume et qui répondent à l'intérêt actuel de la sémiotique et des disciplines affines – telles que l'analyse du discours, la théorie littéraire, la philosophie du langage, la sémantique, etc.

Tópicos del Seminario CONVOQUE les chercheurs intéressés par ces disciplines à collaborer en envoyant leurs travaux, originaux et inédits, développant l'un des thèmes proposés pour les prochains numéros :

Formes de la lenteur (Volume II) La couleur : matière et forme

Les articles devront parvenir par courrier électronique (ses@siu.buap.mx), rédigés en français, anglais, espagnol, italien ou portugais (la traduction spécialisée sera à notre charge) ; si nécessaire, l'envoi d'une version imprimée sera demandé. Pour connaître des détails supplémentaires des 26 numéros déjà

publiés, ainsi que des informations en ce qui concerne la présentation des originaux, veuillez consulter notre page internet : <http://www.semiotica.buap.mx>, dans les menus « Publicaciones » (Publications), « Información para los colaboradores » (Information pour les collaborateurs).

Par ailleurs, nous invitons tous les spécialistes des disciplines qui s'occupent de l'étude de la signification à proposer des thèmes qu'ils considèrent représentatifs des préoccupations animant les débats contemporains et qui pourraient être abordés dans les prochains numéros de Tópicos del Seminario.

Pour plus d'information en ce qui concerne cet appel à communication, veuillez prendre contact avec María Isabel Filinich, Directrice responsable de la revue aux adresses suivantes :
marisafilinich@gmail.com; semioticabuap@hotmail.com

Collection **VISIBLE**

Politique éditoriale

Visible est une revue de sémiotique visuelle publiée par le Centre de recherches sémiotiques (CeReS) de l'université de Limoges qui entend témoigner de l'importance des échanges dans les recherches actuelles sur la signification. Soucieuse d'interdisciplinarité, *Visible* souhaite aussi affirmer un souci d'approfondissement théorique afin de rendre compte de l'extrême diversité des objets visuels aujourd'hui partagés entre le monde de l'art, la communication, l'informatique et la mercatique, notamment. La revue entend aussi faire le lien entre les différents domaines attentifs à la signification de l'objet, entre la théorie et l'analyse, la recherche fondamentale et appliquée.

La revue participe à la construction d'un lieu d'échanges européen et publie, par priorité, les résultats de ces rencontres, en français et en italien.



Visible

« L'hétérogénéité du visuel »

N°1 - *La diversité sensible* (2005), dirigé par Anne Beyaert-Geslin et Nanta Novello-Paglianti

N°2 - *Synchrétismes* (2006), dirigé par Maria Giulia DONDERO et Nanta NOVELLO-PAGLIANTI

N°3 - *Intermédiarité visuelle* (2007), dirigé par Sémir BADIR et Nathalie ROELENS

N°4 - *Diagrammes, cartes, schémas graphiques* (2008), dirigé par Elisabetta GIGANTE

Visible

« Images et dispositifs de visualisation scientifiques »

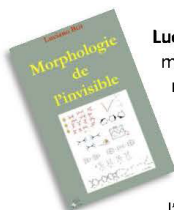
N°5 - *L'image dans le discours scientifique : statuts et dispositifs de visualisation*, dirigé par Maria Giulia DONDERO et Valentina MIRAGLIA

N°6 - *Techniques de transformation, transformation des techniques*, dirigé par Maria Giulia DONDERO et Audrey MOUTAT

N°7 - *Camoufler l'invisible, exhiber l'invisible*, dirigé par Alvisé MATTOZZI



HORS-SERIE



Luciano Boi, *Morphologie de l'invisible*, PULIM, 2011. L'idée maîtresse de cet ouvrage est que la réalité, dans ses multiples formes, doit être saisie par l'intuition créatrice dans ses transformations dynamiques, et être comprise sous la perspective de ses possibles stratifications qui font sens. Les opérateurs d'une pensée plastique soient conçus comme des dispositifs d'une sémiodynamique de l'espace et du temps qui, dès lors, peut être envisagée comme l'étude des analogies et des homologies complexes entre les formes et leurs significations. Loin de se limiter à offrir une image du monde tel qu'il nous apparaît, les transformations à l'œuvre dans les phénomènes permettent d'accéder à de nouveaux modèles de la réalité, à une sorte de processus d'objectivation signifiante qui en restitue l'ensemble des changements de sa structure interne et les modes de constitution de sa forme globale.

Pierluigi BASSO FOSSALI, Maria Giulia DONDERO, *Sémiotique de la photographie*, PULIM, 2011. Pierluigi Basso et Maria Giulia Dondero nous proposent une plongée sans concession dans un univers éminemment problématique : Sémiotique de la photographie peut être lu à la fois comme un livre de référence sur un domaine de pratiques et d'objets culturels propre au XX^e siècle, et comme un exemple de problématisation théorique et méthodologique. Les spécialistes de la photographie y trouveront toutes les références nécessaires, et les sémioticiens y verront à l'œuvre une exceptionnelle entreprise de questionnement. *Extrait de la préface de Jacques FONTANILLE*



Presses Universitaires de Limoges
39^c, rue Camille Guérin – 87031 Limoges cedex – France
Tél : 05.55.01.95.35 – Fax : 05.55.43.56.29
E-mail : pulim@unilim.fr
<http://pulim.unilim.fr>

Chinese Semiotic Studies: a Bridge between Chinese and Western Semiotic Scholars

Yongxiang WANG

School of Foreign Languages & Cultures, Nanjing Normal University

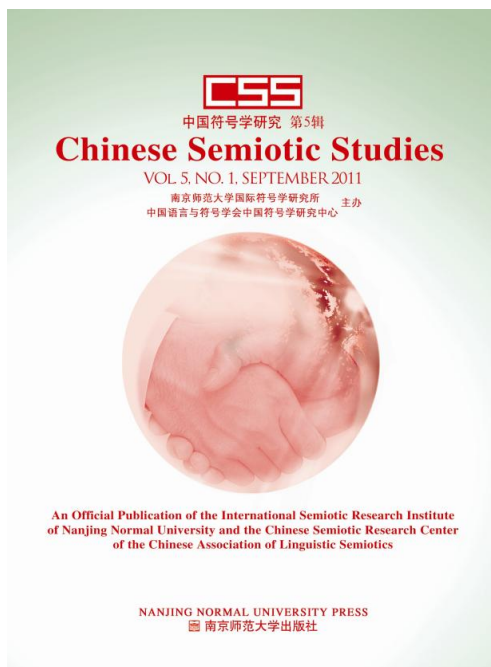
Chinese Semiotic Studies (CSS), with its publication started in September, 2009, is an official academic journal sponsored by International Semiotic Research Institute of Nanjing Normal University and Chinese Semiotic Research Center of Chinese Association of Linguistic Semiotics. With two issues published each year, CSS is the only journal of semiotics in China that is published in English, which makes it possible for the voices of Chinese semiotic scholars to be heard by the western academia and for more dialogue concerning semiotic research between China and the West to occur.

CSS aims at promoting semiotic studies in China and in the world at large and furthering mutual understanding and communication among semiotic scholars with different cultural backgrounds. It has played, is playing, and will continue playing, an important role in linking

Chinese and foreign semiotic scholars. The topics cover general semiotics, existential semiotics, cognitive semiotics, cultural semiotics, dynamic semiotics, social semiotics, etc., varying from the study of Saussurean semiotics to that of Peircean semiotics, from the building of semiotic theoretical framework to that of any sub-branch of semiotics, from the theoretical research to the application of semiotic theories, from micro analysis to macro study, from linguistics to literature to art to aesthetics ... and to philosophy.

CSS has a strong editorial board, with Jie Zhang (Dean of School of Foreign Languages & Cultures, Nanjing Normal University) as the president. And the vice presidents and members of the editorial board are all celebrated experts and scholars in the field of semiotics in China.

Besides, the journal has an even stronger advisory board, with Eero Tarasti (President of International Association for Semiotic Studies, Finland), Youzheng Li (Vice President of International Association for Semiotic Studies, China) and Zhuanglin Hu (President of the Chinese Association of Linguistic Semiotics, China) as its chief advisors. And all the members



of the advisory board are distinguished experts in semiotics from different countries: Roland Posner (Honorary President of International Association for Semiotic Studies, Germany), Richard Lanigan (Vice President of International Association for Semiotic Studies, U.S.A.), Jean-Claude Mbarga (Vice President of International Association for Semiotic Studies, Cameroon), Paul Copley (Vice President of International Association for Semiotic Studies, UK), Susan Petrilli (Treasurer of International Association for Semiotic Studies, Italy), John Deely (Vice Director of American Society of Semiotic Studies & Vice Treasurer of International Association for Semiotic Studies, U.S.A.), Charls Pearson (People's Ambassador to China for Logic, Semiotics and Peirce Studies, U.S.A.), Paul Bouissac (Professor Emeritus, University of Toronto, Canada), etc.

In order to guarantee the quality of articles, we started the anonymous review of manuscripts contributed to CSS in 2010. This practice would be helpful to our making impartial and reasonable judgments of the manuscripts.

In 2010, CSS started offering a special column for the study of Peircean semiotics, which has been a regular feature of the journal, appearing in each issue. This section aims at introducing Peirce's science of semiotics and philosophy of inquiry not only to Chinese scholars, but also to scholars of the whole world. This special column is guest-edited by Dr. Charls Pearson, American People's Ambassador to China for logic, semiotics, and Peirce studies. And starting from 2011, another two special columns have been offered in CSS, namely, Special Section for Tartu Semiotics, guest-edited by Kalevi Kull, and Special Section for Cognitive Semiotics, guest-edited by Per Aage Brandt.

Now, each issue of CSS contains five parts: Part One: Semiotic Conference Information; Part Two: New Theories and Applications of Semiotics; Part Three: Special Section for Peircean Semiotics and the Philosophy of Inquiry; Part Four: Special Section for Tartu Semiotics; and Part Five: Special Section for Cognitive Semiotics.

You are welcome to visit <http://css.njnu.edu.cn> for more about *Chinese Semiotic Studies* and to contribute your papers to the journal by sending them to nshdyxwang@163.com.

questions de communication 21 • 2012

10 questions de communication

Dossier coordonné et présenté par
Béatrice Fleury et Jacques Walter

Déjà 10 ans ! 10 questions pour demain...

Béatrice Fleury, Jacques Walter

Web et participation politique : quelles promesses
et quels pièges ?

Peter Dahlgren

Aristote dit-il encore quelque chose au XXI^e siècle ?

Emmanuelle Danblon

Quel futur pour le récit médiatique ?

Marc Lits

Les jeux vidéo en ligne, un miroir de la personnalité des
internauts ?

Nicolas Ducheneaut, Nicholas Yee

La communication à l'épreuve des TIC.
Vers de nouvelles exclusions numériques ?

Magda Fusaro

Quel impact des technologies ont-elles
sur la production et la diffusion de la connaissance ?

Daniel Peraya

Quel est l'avenir de la Théorie critique ?

Olivier Voirol

Changement de paradigme de la communication
scientifique. Un public critique pour la science
commercialisée ?

Martin W. Bauer

Médias et migrations dans le bassin méditerranéen.
L'internationalisation des savoirs ?

Alec Hargreaves, Tristan Mattelart

Les revues scientifiques en information-communication.
L'ère des mutations ?

François Heinderyckx, Margaux Hardy, Marc Vanholsbeeck

Échanges

Pour une interdisciplinarité
focalisée.

Réponses aux réactions

Patrick Charaudeau

« Le jeu de la mort » : des
liaisons dangereuses ? (2)

Béatrice Fleury, Jacques Walter

La télévision, la critique et les
sciences sociales

Alain Bovet, Cédric Terzi

« Le jeu de la mort » : une
analyse limitée de l'influence télévisuelle

Céline Ségur

Notes de recherche

La réception de la sexualité dans les magazines
pour adolescentes. Entre adhésion et contestation

Marie-Ève Lang

Le syndicalisme à l'épreuve de la communication

Stéphane Olivesi

Notes de lecture

Culture, esthétique

Communication, langue, discours

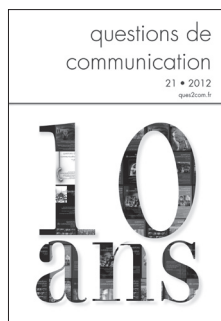
Médias, journalisme

Société

Technologies

Livres reçus

Abstracts



PRIX AU NUMÉRO
ABONNEMENT (1 an, 2 numéros)

20 euros (frais de port de 3,25 euros en sus)
32 euros (frais de port de 6,50 euros en sus)

Abonnement : Presses Universitaires de Nancy • pun@univ-nancy2.fr
Achat en ligne : <http://www.lcdpu.fr/collections/questionsdecommunication>

Revue publiée avec le soutien du Centre de recherche sur les médiations
(Université de Lorraine, Université de Haute-Alsace), du Conseil Régional de Lorraine, et bénéficiant
de la reconnaissance du Centre National de la Recherche Scientifique.

questions de communication 22 • 2012

Patrimonialiser les musiques populaires et actuelles

Dossier coordonné et présenté par
Philippe Le Guern

Un spectre hante le rock...
L'obsession patrimoniale, les musiques populaires et actuelles et les enjeux de la « muséomomification »
Philippe Le Guern

La musique, la mémoire et l'objet absent
dans les archives numériques
Rob Knifton

Les musiques amplifiées s'exposent...
et s'invitent dans les musées
Marc Touché

« Cette guitare n'a plus que quelques secondes à vivre ».
Où il est question de la seconde vie des guitares
de Pete Townshend, de musiques populaires et de
l'incidence de contextes patrimoniaux distincts
Marion Leonard

Entre patrimoine et mémoire collective, la tombe
de Georges Brassens.
Ethnographie d'un lieu de culte
Juliette Dalbavie

Tango®. Enjeux d'une stratégie de promotion territoriale
fondée sur la réappropriation d'un patrimoine musical
Elsa Broclain

La haute fidélité conquiert les sommets de l'art.
Le Rock and Roll Hall of Fame et son musée :
comment gérer une crise de légitimité
Cynthia Willis-Chun

L'exposition de la musique populaire au Powerhouse
Museum de Sydney.
Logiques de production
Gaëlle Crenn

Échanges

*Le Jeu de la mort, suite et fin : « Tout est bien
qui finit bien » ?*
Brigitte Le Grignou, Érik Neveu

Dérives des universités, périls des universitaires
Arnaud Mercier

Notes de recherche

« Taking a break from all
your worries » :
Battlestar Galatica et
les nouvelles pratiques
télévisuelles des fans
Mélanie Bourdaa

Pour une prise en
compte du corps sensible
dans la recherche de
terrain :
un savoir
communicationnel
Philippe Hert

L'essor des marchés
paysans à Marseille.
Entre pratiques de
communication citoyenne
et écologisation
Jean Lagane

Éducation aux médias et problématiques interculturelles.
Questions de méthode
Marlène Loicq

Self-Help et bien-être.
La prescription dans la culture de masse
Vanina Papalini

Notes de lecture

Culture, esthétique
Communication, langue, discours
Médias, journalisme
Sociétés
Technologies

Livres reçus

Abstracts



PRIX AU NUMÉRO	20 euros (frais de port de 3,25 euros en sus)
ABONNEMENT (1 an, 2 numéros)	32 euros (frais de port de 6,50 euros en sus)

Abonnement : PUN Éditions universitaires de Lorraine • pun@univ-lorraine.fr
Achat en ligne : <http://www.lcdpu.fr/collections/questionsdecommunication>
En ligne : questionsdecommunication.revues.org

Revue publiée avec le soutien du Centre de recherche sur les médiations
(Université de Lorraine, Université de Haute-Alsace), du Conseil Régional de Lorraine, et bénéficiant
de la reconnaissance du Centre National de la Recherche Scientifique.

Achevé d'imprimer sur les presses de Snel
Z.I. des Hauts-Sarts – Zone 3
Rue Fond des Fourches 21 – B-4041 Vottem (Herstal)
Janvier 2013